
12427.5
(2)
SIGILL : COLL : HARVARD : CANTAB : NOV : ANGL : 1650
CHRISTO ET ECCLESIÆ
Shapleigh
Rec?
Sept. 20, 1858.
A. Bowen Sc.
42-177
10-3

[redacted]

CONTES DE CANTORBERY

TRADUITS EN VERS FRANCAIS

DE GEOFFREY CHAUCER

TOME II.



CONTENTES DE CANTORBERY

TRADUITS EN VERS FRANCAIS

DE GEOFFREY CHAUCER



PAR LE CHEVALIER DE CHATELAIN

TRADUCTEUR DES FABLES DE GAY

TOME II.



LONDON
BASIL MONTAGU PICKERING
196 PICCADILLY
1858



TABLE DES MATIERES.

Page

Introduction vii

Contes de Cantorbery

Prologue de l'Ecuyer 1

Conte de l'Ecuyer 3

Prologue du Franc-tenancier 25

Conte du Franc-tenancier 28

Prologue du Médecin 59

Conte du Médecin 60

Prologue du Vendeur d'Indulgences 71

Conte du Vendeur d'Indulgences 78

Prologue du Patron de Navire 96

Conte du Patron de Navire 98

Prologue de l'Abbeſſe 115

Conte de l'Abbeſſe 117

Prologue de Sire Thopas 126

Conte de Sire Thopas 128

Prologue de Mélibée 137

Conte de Mélibée 140

Prologue du Conte du Moine 216

Conte du Moine 221

Prologue du Prêtre de l'Abbeſſe 252

Conte du Prêtre de l'Abbeſſe 255

Prologue de la Seconde Nonne 282

Conte de la Seconde Nonne 284

Prologue du Vavaſſeur du Chanoine 305

Conte du Vavaſſeur du Chanoine 325

	Page
Prologue du Pourvoyeur	346
Conte du Pourvoyeur	351
Prologue du Curé	363
Conte du Curé	367
Prière de Chaucer	478





INTRODUCTION.

HAQUE édition nouvelle de Chaucer, et depuis quelque temps il y en a eu heureuſement plus d'une, reçoit les applaudiſſements de la Preſſe, et les Puritains du *Guardian* et de quelques journaux conſervateurs du bégueliſme anglais, ne s'aviſent pas que nous ſachions, de peur d'être hués et conſpués, de crier à l'immoralité, parce que Chaucer a écrit quelques uns de ſes contes d'une manière un peu libre qu'excuſait d'ailleurs le laiſſer aller du temps dans lequel il vivait.

Meſſieurs les dits Puritains ont crié cependant haro ſur nous et ſur notre traduction des Contes de Cantorbéry, et pourquoi ? . . . Ils ſeraient, nous le croyons, très embarraſſés de le dire : car nous avons énormement adouci l'expreſſion de Chaucer dans les paſſages ſcabreux de quelques uns de ſes contes. Nous ſerions vraiment tenté de croire que la langue françaiſe étant de nos jours plus facile à lire et à comprendre que le langage à l'écorce rude de Chaucer, ces pudiques écrivains viennent de lire *le Père de la Poëſie Anglaiſe* pour la première fois dans notre traduction. Nous aurions alors la clé du manque de

logique de ces Don Quichote ridicules louant Chaucer quand il est impudique à l'extrême dans sa langue native, et jetant l'anathème sur le même Chaucer quand il est vêtu avec infiniment plus de décence dans notre humble version.

Nous voulons régler nos comptes une fois pour toutes avec ces messieurs de la critique bégueule et hargneuse. Les pauvres chers anges de pureté qu'ils sont! rougissent en voyant dans un livre qui n'est pas nécessairement lu par tout le monde, un mot, une situation un peu hazardés; mais qu'est-ce que ce mot hazardé? qu'est-ce que cette situation chatouilleuse? . . De l'eau de rose, sans aucun doute, si on les compare aux monstrueuses abominations qu'enregistrent chaque matin les journaux anglais. Or les Contes de Cantorbéry sont destinés principalement à la bibliothèque du savant, de l'homme du monde, et des chercheurs d'or littéraire; de la bibliothèque au salon, il y a une distance assez souvent infranchissable pour les trop jeunes membres de la famille. Les journaux, au contraire, des modèles de chasteté! n'est-ce pas? ont leurs grandes entrées au salon. Maintenant examinez un peu avec quel amour ces journaux rendent compte, sans doute pour faire l'éducation de la jeunesse anglaise, des faits et gestes des criminels, des libertins et des vicieux de tout rang, de tout sexe, et de tout âge qui pullulent dans les trois royaumes! après cela ayez le courage d'ostraciser Chaucer le Père de la Poësie Anglaise! Le pouvez-vous raisonnablement sans avoir au préalable moralisé votre publi-

cité quotidienne ? Non par la cenſure ; je déteſte la cenſure et les cenſeurs ! mais en conſignant à votre porte les journaux orduriers qui ne craignent pas d'aller ramaſſer des lecteurs juſques dans les ruelles, en devenant les gazettes des mauvais lieux qui ſont de la ville de Londres le plus grand cloaque du monde ſoi-diſant civiliſé ? . . . Ai-je beſoin de rappeler ici cette affaire cynique de chambre à coucher (la ſcène ſe paſſait récemment dans Charlotte Street, Fitzroy Square) racontée dans ſes plus intimes détails par la Preſſe *at large*, en commençant par le *Times*, ce prétendu moraliſeur de l'humanité, juſques aux journaux du plus petit format ? . . . . . à deux honorables exceptions près, cependant, je me hâte de le dire, à l'exception du *Morning Star*, et du *Reynolds's Newſpaper !* . . . qui tous deux ont fermé leurs colonnes à cette ſcène d'alcove en partie double !!!

C'eſt donc à l'adreſſe de ces critiques Puritains que nous croyons devoir citer notre réponſe à un journal de province qui nous fit connaître qu'il ne ſerait pas rendu compte dans ſes colonnes de notre traduction de Chaucer, parce que nous avions traduit l'œuvre du grand poëte *in extenſo ;* et que ſuivant le conſeil que nous a donné depuis le *Guardian*, nous euſſions dû omettre la moitié des contes de cet infâme Monſieur Chaucer.

Notez en paſſant que la plupart des commentateurs de Chaucer, diſent, ſe copiant l'un l'autre, que le grand poëte en terminant par le Conte du Curé (*the Perſones Tale*) a racheté les peccadilles de ſes autres

contes. Or dans ce Conte du Curé (*un Traité de la Pénitence*) Chaucer étale les faits et gestes des sept péchés capitaux avec un luxe de couleurs si ébouriffant que nous avons dû une fois ou deux omettre ces couleurs sur notre palette. Certes ce Traité de la Pénitence apprend de singulières choses ! et les commentateurs appellent cela la rétractation de Chaucer!! je serais tenté de croire qu'ils se sont bornés à lire la prière qui termine le Conte du Curé, (*Preces of Chauceres*), et, entre nous, lecteur, ce que je commençais à croire en commençant cette phrase, je le crois tout à fait en la terminant

Voici notre lettre telle que nous l'écrivîmes en anglais au *Publisher* du journal en question :—

14th July, 1857.

Sir,

Thank you for your reply and explanation. It is, I am aware, no fault of yours if the reviewer's squeamishness prevents his noticing "Chaucer." But in that case he ought to return so expensive a volume, as his prudery cannot allow him to place it on his table, nor is it fair that I should furnish him with ornamental books that shock his morality. All other reviewers think that I am entitled to some credit for softening down the coarser parts of the "Canterbury Tales"—and if this gentleman's modesty is shocked at the waters of what some call, the "pure wells of English undefiled," even passed through modern strainers, what would he do to hide his blushes at the theatre, when frequently the gross passages of

Shakeſpeare are ſpoken aloud before an audience of both ſexes, even compriſing children—the ladies being often dreſt or rather undreſt in a ſtyle which we Frenchmen think far more indelicate than the boldeſt pages in La Fontaine. I am afraid he will never perſuade the world of letters to adopt emaſculated editions of Chaucer, Shakeſpeare, Dryden, etc. etc. any more than of the ſtill *naughtier* claſſics.

I remain, Sir,

Your obedient ſervant,

LE CHEV. DE CHATELAIN.

I encloſe ſix ſtamps, that the reviewer may ſend back this *paw-paw* book, leſt it ſhould burn his fingers.

Ajoutons que le dénouement de cette grande affaire a été le renvoi à nous fait du premier volume de notre traduction des Contes de CantErbUry ou CantOrbEry (l'un et l'autre ſe diſent)—dont accuſé de réception.

Nous avons pu, par ſuite de ce renvoi, conſtater *de viſu* que le *reviewer* en expectative avait eu le noble courage de boire le poiſon juſqu'à la lie.

"Quand on prend du *poiſon*, on n'en ſaurait trop prendre!"

Toutes les pages du livre étaient ſoigneuſement coupées, c'eſt un fait que nous tranſmettons *urbi et orbi*, en y joignant cette obſervation :

"On ne lit pas d'un bout à l'autre un ouvrage *ennuyeux* . . . . fut-il immoral?"

Toutefois notre traduction des Contes de Cantor-

béry maintenant complète au moyen du deuxième et dernier volume† que nous publions aujourd'hui, est encore à juger par la Presse, et surtout par le juge en dernier ressort qu'on appelle le Public; aussi nous garderons-nous de citer les diverses opinions des journaux qui ont parlé du premier volume.

Nous nous contenterons de mentionner que la traduction de ce premier volume a été l'objet de charmantes appréciations dans *The Observer, Bell's Weekly Messenger, the Court Circular, the Critic, the Weekly Dispatch, the Ladies' Newspaper, the Sunday Times, and the Globe.*

Les *Notes and Queries* et l'*Athenæum* ont consacré quelques lignes à l'ouvrage, enfin the *Guardian* nous a reproché d'avoir rendu Chaucer *too closely*, et le *Spectator* s'est donné un brevet d'âne "*writes himself down an ass*" en nous accusant d'avoir traduit à faux "*Schowres swoote,*" (mot à mot, "douces ondées") par "*douces larmes.*" Ce vieux Monsieur (nous parlons du *Spectator*) n'ayant à ce qu'il parait jamais ouï parler des pleurs de l'Aurore, que pourtant faisaient verser bien libéralement les anciens poëtes à la jeune messagère du Dieu du Jour.

C'est en vue des journaux hargneux dont le bonheur unique semble être de déprécier et de déchiqueter les ouvrages d'un auteur, en vue des journaux intolérants de l'école du *Guardian*, en vue des jour-

---

† Ce dernier volume contient huit illustrations sur les dessins de H. S. Marks, gravés par George Dorrington.

naux impuissants de l'école du *Spectator*, qui jugent d'un volume de 416 pages en faisant la guerre à un mot dans le premier vers de ce volume, que nous insérons ici une fable que nous traduisons d'un poëte du siècle dernier, de Smart, pour l'édification des savants critiques du XIX[ème] siècle, et de leur mégnie.

LE CRITIQUE EN GROS ET LE MARCHAND DE HOUBLONS.‡

SALUT à chaque ombre sacrée
De ceux qui, dans chaque contrée,
Du vers mystérieux sachant juger l'essor
Dans un penser honnête ont encloué son or.
Aristote ! salut à ta divine châsse !
A la tienne salut, aussi, grand Longinus !
Salut à vous Horace et Quintilianus
Que d'admirer nul ne se lasse !
Vous la terreur du Goth, vous la terreur du Hun,
Qui ne le cédez à pas un,
Salut à vous, Addison, Pope
Dignes enfants de Calliope !

De toute autre façon, ces hâbleurs patentés,
Dits "Eplucheurs d'esprit," qui ne sont pas des anges,
Recherchent de nos jours à capter les louanges.
Ils jugent les Beaux Arts, ou les Humanités
Ou par le préjugé qui leur sert d'équilibre,
Ou par échantillon du plus menu calibre ;
Car dans une âme étroite existant en prison,
Forcément à la porte ils laissent la raison.

Je connais, entre nous, maint et maint Aristarque

‡ *The Maidstone and Kentish Journal* publie en ce moment les Fables *originales* de Christopher Smart. Ces fables généralement inconnues à la génération présente, ne le cèdent en rien aux Fables de Gay.

Qui pour juger autrui, dans ſon ſavoir le parque.
L'un a pour ſon dada le priſme et ſes lueurs,
Des bardes . . . il en fait de toutes les couleurs !
L'autre eſt un autre fou, ſa ſcience eſt l'optique,
Selon la perſpective il règle ſa critique ;
Un autre a pour moteur la gravitation,
Par poids et par meſure, ou par attraction
Il juge ;—un autre enfin eſt fort ſur la bâtiſſe,
De ſes goûts favoris ne craignez qu'il pâtiſſe !
Par ſa bouche écoutez vibrer ſa paſſion :
Du livre il parlera de la proportion,
De ſa forme et de ſa moulure,
Et ne riez pas trop ! . . . de ſon architecture !

Dès que du Kent et de ſes gais vallons
Sur le quai ſont débarqués les houblons,
Le Marchand vient au port guigner la marchandiſe ;
Sa main habile à l'analyſe
Dans un ſac eſt fourrée—et vite un ſpecimen
Eſt l'objet de ſon examen :
L'œil, l'odorat, le tact lui font voir ſans mépriſe,
Que le houblon eſt à ſa guiſe ;
Et de ſuite il achète et fait affaire—Amen !

Furet, ce touche à tout, à l'eſprit ſi cauſtique,
Furet était là par haſard ;
Comme Iago, Furet ſur le tiers et le quart
Qui mord et toujours mord, n'eſt rien s'il ne critique.
En ricanant auſſi voilà Furet
Avec ſon œil retors, ſa face de roquet
Qui vous lâche au Marchand ce brûlant camouflet :
"Bien joué ! compagnon ! parole ! je t'admire !
"Dix tonnes de houblons ſur un échantillon
"Contenu dans la main, les achètes ſans rire !
"Mais c'eſt agir en papillon !
"Tu mériterais, cher ! que l'on te mit ſous cloche ;
"N'entre-t-il pas dans ta caboche
"Que parmi ces houblons dans les neuf autres ſacs
"On pourrait bien avoir fait de nombreux micmacs,
"Qu'il s'y peut bien trouver du déchet d'aventure

"Et des vides comblés par mainte et mainte ordure?"

Le Marchand qui ſavait tout ſon Furet par cœur,
(Et qui quoique Marchand certes n'était pas bête)
Répondit "Ce qu'ai fait, connaiſſant mon vendeur,
"Je le ferais encor, car je le ſais honnête.
"A toi, Critique abſurde et méchant chicaneur,
"Qui te ſers pour parler du jargon de la halle,
"Je renvoie aujourd'hui la balle;
"A toi malheureux ergoteur
"Qui de critiquer dans ta rage
"De dix volumes veut juger ſur une page;
"Dont le regard étonnamment profond
"Bien mieux que Salomon des choſes voit le fond;
"A toi qui crois ſavoir dans ton outrecuidance
"Arts et Métiers, Vocation, Science;
"Et qui meſurant tout, oui tout d'après ton fiel,
"N'es au total qu'un ſot . . . univerſel!
"Un radoteur, un fat dont l'immenſe ſottiſe
"A nouveau ſe déploie aux yeux du tiers, du quart
"Autant de fois, à diverſe repriſe,
"Que prends ſous ton bonnet de diſcuter d'un art!"

Aux journaux de province nous ſommes redevables de quelques comptes-rendus écrits avec un rare talent, et une indulgence plus rare encore. Du nombre de ces journaux auxquels nous diſons grand merci! ſont *the Birmingham Daily Preſs, la Gazette de Guerneſey,* et *the Oxford Critic and Univerſity Magazine.* L'appréciation du journal d'Oxford a eu pour effet non ſeulement de nous conſoler des ruades du *Spectator,* des homélies du *Guardian,* et des criailleries des hargneux, mais de nous engager plus fermement que jamais à faire connaître à la France les "Beautés de la Poëſie Anglaiſe," ce que nous ferons bientôt, *Deo volente!*

Nous venons de dire que cette fois nous ne donnerions aucune des opinions de la Presse sur notre premier volume, nous dérogeons cependant à ce dire en mettant sous les yeux du lecteur l'avant dernier paragraphe de l'article de l'*Oxford Critic and University Magazine*. Nous laissons parler ce journal :

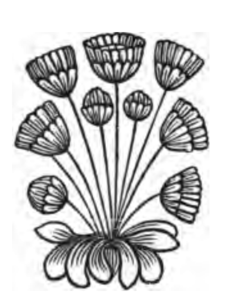
"The foregoing quotations will give the reader some notion of the power and the beauty of the translation : we regret that there is one thing of which we can give him no adequate idea, namely, the perfection and beauty of the typography. The volume is such as can only be issued from the Chiswick Press, and this only when the name of Whittingham is joined with that of Pickering. Attempts have been made of late to imitate Pickering's far-famed style, but those imitations have been far from successful : we know not how to explain it, but so it is. Those who admire a really beautiful book adorned with Stothard's exquisite initial letters would do well to possess themselves of the book before us." —*The Oxford Critic and University Magazine, November*, 1857.

A l'opinion émise par le journal d'Oxford, nous ajoutons en terminant que c'est avec grande satisfaction que nous enregistrons cet hommage rendu à l'habile héritier d'Aldus, à Mr. Whittingham, et au goût épuré de notre jeune publisher, digne fils d'un digne père !

Le Chevalier de Chatelain.



CONTES DE CANTORBERY.



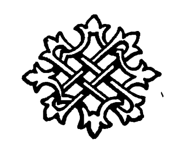


CONTES DE CANTORBERY.

PROLOGUE DE L'ECUYER.

“DIEU de miſéricorde !” a dit l'Hôte ſoudain,
“D'une femme pareille épargne-moi le gain !
Que de ruſes ! voyez ! et que de fourberies
La femme a pour couvrir toutes ſes tromperies !
Pour ſe jouer de nous quelle ſubtilité !
Comme elle ſait maſquer toujours la vérité !
De ce digne Marchand le prouve bien l'hiſtoire.
Je poſsède une femme auſſi, moi, c'eſt notoire,
Bien que pauvrement née, oh ! c'eſt du pur acier,
C'eſt fidèle à ne pas grimper ſur un poirier,
Mais ça parle, ça parle, oh ! comme une mégère,
Et renferme en ſon ſein les vices de la terre ;
N'importe, n'y puis rien ; mais le dis entre nous,
Je ronge ce frein là bien ſouvent vertuchoux !
Je ſerais par trop ſot vous détailler ſes vices,

Et tous ſes vilains tours, et tous ſes artifices,
Le temps n'y ſuffirait ; et ſi quelqu'un d'ici
Lui reportait mon dire, aurais nouveau ſouci :
Voilà pourquoi finis bruſquement mon hiſtoire,
Cette réticence eſt, croyez-le, méritoire.
Sire Ecuyer, dit-il, ſi c'eſt votre plaiſir
Venez à ma reſcouſſe, et pour nous divertir,
Voyons, racontez-nous d'amour un gentil conte,
Vous devez en avoir à n'en ſavoir le compte ?"
" Nenni, Sire Hoſtelier," repartit l'Ecuyer,
" Mais je vous dois un conte, et je vais le payer,
Ma bonne volonté n'eſt ici pas en cauſe,
Je ferai de mon mieux ;—tenez ! voici la choſe !"





CONTE DE L'ECUYER.

PREMIERE PARTIE.

DES Tartares dans le pays
Dont vaſte eſt la ſuperficie,
Dans la noble Sarra vivait un Roi
jadis [la Ruſſie.
Qui faiſait crânement la guerre à
Alors dans ces combats géants
Mouraient de valeureux et de fiers combattants.
Ce noble Roi dont grande était la renommée,
Avait nom Cambynſkan ; forte était ſon armée.
Sage, riche et vaillant, juſte et toujours égal,
Jeune, frais et diſpos, il était ſans rival.
C'était un homme enfin, des hommes la merveille,
On ne vit ſous les cieux créature pareille.

Ce Cambynſkan avait par ſa femme Eltheta,
Si je ne fais pas d'errata,
Une aſſez gentille famille,
Deux fils dont l'un ſe nommait Algarſif,
Et l'autre Camballo, c'eſt un fait poſitif;

De plus il avait une fille
La plus jeune de tous, ayant nom Canacé,
Qui, je crois, était belle autant que fut Circé ;
Et pour dire son excellence,
Tout mon Anglais serait insuffisant, je pense.

Or il advint que quand ce Cambynskan
Eut sur ses gens trôné pendant vingt fois un an,
Dans tout Sarra, sa ville d'importance,
Il fit connaître que sa fête de naissance
Aurait lieu cette année, y eut-il des brouillards
Aux dernières ides de Mars.

Apollon, le soleil, était beau, magnifique,
Car il allait vers l'écliptique ;
Le temps était agréable et fort doux,
Voilà pourquoi l'oiseau cherchait son jeune époux,
Charmé de voir la si jeune verdure
Succéder à la fin à la rude froidure.

Ce Cambynskan, dont j'ai parlé,
En vêtements royaux sous un dais constellé,
Se tient assis, le diadème en tête,
Dans ce festin qu'il donne pour sa fête ;
Festin si beau, si solennel
Que dans tout l'univers on n'a rien vu de tel.
Le plus long jour d'été ne suffirait, je pense,
Si j'en voulais narrer la superbe ordonnance ;
Que sert de vous parler donc de leurs héronceaux,
Et de leurs mets choisis donner les bordereaux ?
L'on sait qu'en ces pays étaient nombre de viandes
Fort du goût d'un chacun, et mêmes très friandes,
Que nous estimerions fort peu,

Et dont ſouvent du tout ne voudrions morbleu !
Ne veux vous retarder par ces détails frivoles,
Le mieux eſt d'avancer ſans de vaines paroles.

Or pendant que ce Roi trônait majeſtueux
Du haut de ſon eſtrade,
Que de ſes méneſtrels vibraient les chants joyeux,
Et qu'il buvait raſade,
Voilà qu'on vit entrer par la porte ſoudain
Un Chevalier ſur un courſier d'airain.
Dans ſa dextre il portait un grand Miroir de verre,
Et ſur le pouce un Anneau d'or ;
A ſon flanc droit tout nu pendait un Cimeterre,
Vers la plus haute table il a pris ſon eſſor.
Dans la ſalle il s'eſt fait tout à coup grand ſilence,
Surpris chacun attend qu'à parler il commence.

Cet étranger, ce noble Chevalier,
Si richement armé, mais nue ayant la tête,
A d'un chacun bientôt achevé la conquête,
Tant avec grâce il a, ſur ſon fier deſtrier,
Salué gentiment le Roi, ſa noble Reine,
Et puis ſelon leur rang auſſi tous les ſeigneurs ;
Il a ſi vite enfin, avec ſi peu de peine
Sut gagner tous les cœurs,
Que quand même Gavain, le dis ſans flatterie,
Fut revenu pour cette occaſion,
Du beau pays de la féerie,
Il n'eut certe pas pu lui damer le pion
Pour ces égards courtois de la chevalerie.
Après avoir ainſi fait ſalutation,
Avec intelligence il remplit ſon meſſage,
Joignant un fort bon air à fort noble langage,

Moins ſon ſtyle élégant, en quelques mots voici
Ce qu'il dit ; m'en ſouviens ma foi couci-couci.

" Le Roi de l'Arabie et de l'Inde, mon Maître
Et Souverain Seigneur, en ce jour ſolennel,"
A-t-il dit, " devant Vous m'a chargé de paraître,
O Grand Roi favori du ciel !
Et par moi, ſon ſujet, mon Maître vous envoie
Pour fêter Votre jour, entrer dans Votre joie
Ce valeureux Courſier d'airain,
Qui dans le cours d'un jour, conduit par votre main,
Et par pluie et par ſécherеſſe
Peut vous porter avec grande viteſſe
Partout où déſirez aller ;
Où s'il vous plaît dans l'air voler
Tout auſſi haut que l'Aigle,
Ce Courſier, car c'eſt là ſa règle,
Vous portera toujours tant que vous le voudrez,
Et ſur ſon dos la nuit, le jour vous dormirez
Tranquillement et ſans encombre,
Sans que de danger il ſoit l'ombre.
Lorſque vous voudrez revenir
Chez vous, alors tournerez la cheville,
Et crac, ſelon votre déſir,
Vous retrouverez en famille.
Celui qui fit ce ſuperbe animal
Connaiſſait, c'eſt certain, maint ſecret ſidéral,
Et maint cachet, et mainte choſe,
Pour le vulgaire lettre cloſe.

Ce grand Miroir que je tiens à la main,
Poſsède également un pouvoir ſouverain ;
Lorſque l'adverſité vient nous montrer ſa face,

On peut la voir ſur ſa ſurface ;
Par lui l'on peut ſavoir et non pas à demi,
Si l'ami prétendu n'eſt pas un ennemi ;
De plus ſi quelque belle dame
Veut connaître ſi l'amoureux
Qui prétend partager ſa flamme
Eſt ou non fidèle à ſes feux,
Le Miroir le lui dit en lui montrant ſon âme
Sans maſque aucun, avec ſincérité.
Voilà pourquoi dans ce gai temps d'été,
Ce Miroir, cet Anneau ſont ici par mon Maître
En ce jour envoyés à Dame Canacé
Votre excellente fille, et ce pour ſon bien être,
Afin qu'il ne ſoit pas froiſſé.

De cet Anneau ſi vous voulez l'apprendre,
Vous dirai la vertu très facile à comprendre.
Celle ou celui qui porte cet Anneau
Sur ſon pouce ou bien dans ſa bourſe,
De ſuite comprendra le chant de chaque oiſeau,
Quelque vive que ſoit ſa courſe,
Et pourra lui répondre et cauſer avec lui.
Pour donner un dictame aux bleſſures d'autrui,
Il ſaura la vertu du plus petit brin d'herbe,
Et pourra faire ainſi mainte cure ſuperbe.

Ce Cimeterre à mon côté pendu,
Eſt d'un acier ſi bien fondu
Qu'il perce un homme à travers ſon armure,
La dite armure eut-elle une triple émaillure ;
A moins que ne vouliez frapper ſur la bleſſure
Avec le plat du glaive, auquel cas le percé
Reprend force et vigueur et n'eſt plus trépaſſé.

Ce que vous dis, ô Roi, c'eſt la vérité pure,
L'avenir le confirmera,
Cela ne peut manquer la choſe eſt ſûre,
Tant qu'en vos mains cette arme reſtera.

Lorſque ce Chevalier eut tout dit d'aventure,
Hors la ſalle il s'en fut deſcendre de monture.
Dans la cour ſe tient coi le beau cheval d'airain.
Cependant dans ſa chambre on a conduit ſoudain
Le Chevalier qui quitte ſon armure,
Et qu'à table on inſtalle enfin.

Ces préſents, le Miroir, auſſi le Cimeterre,
Au bruit d'une muſique et ſuave et guerrière
Par certains officiers de ſervice ce jour,
Du Palais ſont portés dans la plus grande tour.
A Canacé reſtée aſſiſe à table
En grand' cérémonie on a porté l'Anneau ;
Mais je n'invente pas, et ne fais une fable,
Quant au Cheval d'airain, cet animal nouveau
Sur le ſol voulut reſter ſtable ;
On eut beau ſe ſervir contre lui de vindas
Impaſſible il ne bougea pas,
Et des palefreniers défiant la furie,
Il ne voulut du tout aller à l'écurie ;
Et cela parce que vous le ſaurez plus tard,
Nul de le gouverner encore n'avait l'art.

Pour voir ce Cheval grande était la foule,
Des flots on eut dit l'inceſſante houle ;
Chacun s'écriait : « Ah ! le beau Cheval !
Qu'il eſt large et long ! quel haut animal !
Ce n'eſt un vilain Rouſſin d'Arcadie,

Mais un fier Courſier de la Lombardie,
Oh ! quel beau dada ! que vifs ſont ſes yeux !
Oh ! certainement qu'un Poille il eſt mieux !
De ſa longue queue à ſa noble oreille
Il eſt fait au tour, c'eſt une merveille !"
Mais ce qui produiſait ſurtout l'étonnement,
C'était étant d'airain, comment
Il pouvait galoper ſur l'air et ſur la terre ;
" Oh ! c'eſt une féerie," ainſi dit ce vulgaire.
Autant de gens, autant d'avis,
D'opinions c'était un vrai fouillis,
Ou ſi mieux vous aimez comme un eſſaim d'abeilles
Bourdonnant de façon à vexer les oreilles
Comme un tocſin fatal.
Les uns ſelon leurs fantaiſies
Evoquaient des fragments de vieilles poëſies,
Pour donner un parrain à ce bel animal,
Suivant l'un il était fils ainé de Pégaſe,
Suivant l'autre il avait eu pour père Topaze
Dont les yeux flamboyants brillaient comme un criſtal,
Quand l'enfourchait St. Athanaze.
D'autres le diſaient fils du fameux grec Synon,
Qui fit ce grand cheval de Troie,
Qui des Troyens occit la joie,
Et la foule ne diſait non !
Puis un autre diſait : " Mon cœur eſt plein d'alarmes,
Dans ce Cheval qui ſait ? Des hommes d'armes
Sont peut-être cachés ; ils ſortiront ce ſoir
Pour nous tuer quand ferons au dortoir."
" Celui-là ment," diſait un autre,
Dans la peur à tort il ſe vautre,
J'ai vu ces choſes là, Cheval, Glaive et Miroir,

Si j'ai bonne mémoire,
Plus d'une fois, dans mainte et mainte hiſtoire
Où des jongleurs les faiſaient voir!"

Ainſi ſe faiſaient jour leurs diverſes penſées,
Dans des propos oiſeux ſi vite dépenſées;
On le ſait l'ignorant eſt prêt à fuſtiger
De ſes dédains, ce dont il ne ſaurait juger.
Quelques-uns au Miroir déniaient ſa puiſſance,
D'autres la ſoutenaient par A plus B, je penſe,
Et citaient Ariſtote, Alhazen, Vitellon,
De ſavants un gros bataillon,
Qui firent en leur temps ſoit dit à leurs louanges
Grand nombre de Miroirs étranges.
Du Cimeterre un autre était émerveillé,
Bien qu'à ſon eſprit éveillé
Du fier Achille il rappela la lance:
Quand par elle un guerrier était bien houſpillé,
Crevé de part en part, il lui reſtait la chance,
Ainſi qu'advint à Téléphus,
Pour entrer en convaleſcence,
De ſe faire appliquer *in naturalibus*,
Sur l'endroit tranſpercé le fer froid de la lance.
Ils ſe jetent enſuite en plein dans l'idéal,
A ſavoir la façon de durcir le métal,
En y mêlant des ingrédients chimiques,
Toutes choſes problématiques.
De Canacé puis lors ils parlent de l'Anneau,
Et trouvent tous la choſe merveilleuſe,
Bien que feu Salomon, dit-on, en eut un beau
Et de puiſſance fabuleuſe.
Ainſi diſent ces gens qui retournent chez eux
En bavardant à qui mieux mieux.

Du verre néanmoins en cherchant la nature,
Ils trouvaient curieux que la cendre enfanta
Cette ſubſtance et criſtalline et pure
Qui réfléchit un objet . . . . mais nota
Comme déjà du verre ils ſavaient le coulage
En reſta là leur bavardage.
Auſſi bien grandement s'émerveillent les gens,
Sur les éclairs et le tonnerre,
Sur le flux, le reflux de la mer, ſur les vents
Et les fils de la vierge, et bien des accidents
Qui plus ou moins troublent notre atmoſphère ;
Juſqu'à ce qu'à la fin ils ſachent le pourquoi
Qui fait ſurgir la feuille et fait naître les roſes,
Et que le ſens commun leur accorde en octroi
La compréhenſion des effets et des cauſes.
Ainſi jacquaſſent-ils, et chaque langue va
Tant qu'à la fin le Roi de table ſe leva.

Phœbus était déjà bien haut dans ſa carrière
Quand ſe leva ce Roi, ce courtois Cambynſkan ;
Devant lui marche avec un noble élan
Au milieu des hourras ! ſa muſique guerrière,
Juſqu'à ſa ſalle d'apparat ;
Les inſtruments alors chantent un long vivat,
C'était un Paradis quoi ! que de les entendre.

Maintenant de danſer les enfants de Vénus,
Qui du haut des *Piſces* ſourit d'un regard tendre
A ces groupes gais et diffus.
Ce noble Cambynſkan eſt aſſis ſur ſon trône ;
Cet étranger que chacun prône,
Ce Chevalier ſi charmant, ſi ſenſé
On le conduit à lui ; puis avec Canacé

Il commence à danſer. Voilà de la lieſſe !
Il faut avoir connu l'amour,
Et ſon tant doux ſervage, et ſa tant douce ivreſſe,
Pour pouvoir raconter un ſi beau bal de cour.
Qui pourrait vous narrer le joli de la danſe,
Vous montrer ces minois ſi remplis d'élégance,
Ces regards fiers, ſi charmants et ſi doux,
Allant à leur adreſſe, en dépit des jaloux,
Porter gages d'amour, ou tréſors d'eſpérance . . . .
Oh ! nul ne le pourrait je penſe :
Sauf Lancelot, et Lancelot eſt mort.
Pour vous narrer cela ne tenterai le ſort ;
Je le laiſſe danſer tout ce brillant jeune âge,
Et ne vous en dis davantage.

Cependant les huiſſiers, et puis les écuyers,
Et de bouche les officiers
De par le Majordome ont déjà reçu l'ordre
D'apporter promptement, et ſurtout ſans déſordre,
Et les épices et le vin,
On mange, on boit, et puis enfin,
Ainſi que de raiſon on s'en va dans le temple,
Puis l'office fini, quand on eſt de retour
Après avoir à tous donné le bon exemple,
On ſoupe au jour.
N'attendez pas que je vous diſe
Le menu du feſtin, chacun de vous ma foi
Sait fort bien qu'abondant eſt un feſtin de Roi,
Et qu'il n'y manque pas la moindre friandiſe.

Après ſouper ce noble Roi ſoudain
Avec ſa cour s'en fut voir ce Cheval d'airain.
Certes depuis le grand Cheval de Troie,

A plus d'étonnements Cheval ne donna voie.
Finalement le Roi demande au Chevalier
De lui montrer comment gouverner ce Courfier.

Dès que ce Chevalier met la main fur la bride,
Ce Cheval tout-à-l'heure au fol rivé, rapide
Sautilla gentiment, alors le Chevalier
A dit au Roi : " Meffire
Il n'y a, le voyez plus rien du tout à dire :
Mais quand voudrez fur ce Courfier
Chevaucher n'importe où, vous devrez, c'eft vétille,
Tourner dans fon oreille une fimple cheville,
Je vous enfeignerai ce reffort curieux
Entre nous deux ;
Il faut auffi dire à votre monture
Où vous voulez aller ; et lorfque d'aventure
Vous arrivez aux lieux où vous plait féjourner,
Encor vous n'avez qu'à tourner
Doucement une autre cheville
Et lui dire : 'Defcends !' Il defcendra foudain.
(Notez que ce Cheval étant de bon airain
N'a du tout befoin qu'on l'étrille)
Selon votre vouloir une fois defcendu,
En place il reftera comme un Cheval fondu
Pour cette place même, immobile et tranquille.
Or, s'il vous plaît lui commander
De s'en aller, quelque part marauder,
Alors, tournez cette cheville,
Et de fuite il difparaîtra
Invifible à la vue, et puis il reviendra
Soit de jour, foit de nuit, toujours felon votre ordre,
Quand de le rappeler enfin il vous plaira,
Toujours foumis, fans jamais mordre,

Selon les mots que vous dirai grand Roi,
Mais entre vous et moi.
De ce Cheval voilà la manigance,
Et rien n'eſt plus ſimple, je penſe ;
Et maintenant ſelon votre vouloir,
Vous pouvez chevaucher . . . fut-ce même ce ſoir!"

Quand ce grand Roi fut inſtruit de la choſe
Par notre Chevalier, l'eſprit couleur de roſe
Il s'en revint avec ſa cour
A ſon palais ; la bride on l'a mit dans la tour,
Le Cheval diſparut, n'en ſaurez davantage
De moi pour le préſent. Ce Cambynſkan fort ſage
Je le laiſſe ma foi feſtoyer ſes ſeigneurs
Juſqu'à ce que du jour on revit les lueurs.

Deuxieme Partie.

De la digeſtion le fidèle Eſculape,
Le ſommeil, car le jour avait fait ſon étape,
De ce Roi tout-puiſſant fit clignoter les yeux,
Si, qu'en bâillant, à tous il leur fit ſes adieux
En les baiſant ; car beaucoup de mangeaille,
Et de travail, exigent qu'on s'en aille
Prendre enfin du repos : dans cette occaſion
Le ſang avait atteint ſa domination
D'ailleurs : " Soignez le ſang," leur dit-il, " choſe ſûre,
Le ſang eſt le meilleur ami de la nature."

Chacun le remercie en bâillant en chorus,
Et s'en va ſe coucher; que vous dire de plus?
Qu'ils eurent, c'eſt certain, des ſonges,
Mais des ſonges lourdauds, de ces groſſiers menſonges
Que rêvent les gens avinés,
Et qui ne ſont nullement raffinés.
Ils dorment donc la graſſe matinée,
C'eſt un moyen d'abréger la journée.
Mais Canacé qui dès qu'il eut fait ſoir
La veille, avait pris congé de ſon père,
Pour aller ſe coucher, (elle n'eut voulu voir
Le lendemain ſon teint moins frais qu'à l'ordinaire),
S'éveilla de bonne heure, en penſant à l'Anneau,
Puis à ce beau Miroir, un fort joli cadeau
Qu'elle vit la nuit dans un rêve,
A ſon plaiſir ainſi ne mettant pas de trève.
Voilà pourquoi ſitôt que le ſoleil
Avant de ſe hiſſer, eut d'un rayon vermeil,
Salué la nature entière,
Elle appela ſa chambrière,
Diſant qu'il lui plaiſait ſe lever maintenant.
Cette vieille croyant montrer de la ſageſſe,
Lui répondit: « Quoi donc Madame ainſi vous preſſe?
Tout dort; où voulez-vous aller incontinent?»
—« Je veux me lever,» lui dit-elle,
« Et m'aller promener, je ne veux plus dormir.»
Lors cette chambrière appelle la ſequelle
Des femmes, une douzaine, et leur dit de venir.
La fraîche Canacé ſe lève d'elle-même
Auſſi roſe que le ſoleil,
Lorſque dans le Bélier jeune eſt ſon diadème,
Et qu'il n'a pas encor ſon ſublime appareil.
Légèrement et gentiment vêtue,

Elle gagne du parc la lointaine avenue,
Pour s'ébattre dès ſon réveil
N'emmenant pour lui tenir compagnie
Que cinq ou ſix de ſa mégnie.
Des brumes s'élevant du ſol
Juſque du ciel au haut pinacle
Aux rayons du ſoleil formaient un paraſol;
Mais, malgré ce, c'était un ſi noble ſpectacle,
Que Canacé ſentit un plaiſir tout nouveau:
Ajoutez qu'au moyen de ſon gentil Anneau,
De ſuite elle comprit le ſi charmant langage
De tous les oiſeaux du bocage.

Faire un peu trop long-temps attendre un auditeur
Quand on lui conte une nouvelle
Après l'évènement qu'il cherche avec ardeur,
C'eſt riſquer à la fois le conte et le conteur,
Le jeu n'en vaut pas la chandelle:
Il eſt donc grand temps, m'eſt avis,
De ceſſer un moment faire du coloris:
Donc taillant dans le vif, j'avance dans la rade
Crânement, et mets fin à cette promenade.

Sous un arbre fort ſec d'une grande blancheur
Comme était Canacé toute entière au bonheur,
Très haut perché trônait un beau Faucon-fémelle,
Qui d'une voix piteuſe, et pourtant ſolennelle,
De ſes cris douloureux fit gémir à la fois
Les échos de la plaine, et les échos des bois.
Le pauvre oiſeau s'était de ſes deux ailes
Battu; le ſang coulait de ſes aiſſelles
Tout le long de cet arbre ſec;
Si rudement avec ſon bec,

Il se plumait, jetant à l'air des cris atroces,
Que les bêtes les plus féroces
Eussent pleuré sur lui, sur sa douleur.
De Faucons un admirateur
Onc n'en vit un plus beau: superbe de plumage
Il semblait être un Faucon de passage.
Comme son sang coulait, toujours coulait,
Qu'il prenait la froideur du marbre,
Qui le voyait, s'imaginait
Que le pauvret allait tomber de l'arbre.

Cette belle fille de Roi
De ce Faucon ayant compris l'émoi
Grâce à son bel Anneau, soudain se préoccupe
De la chute de cet oiseau,
Et de peur qu'en sa chute il ne trouve un tombeau
Vite sous l'arbre tend sa jupe.

Elle attendit long-temps debout
Jusqu'à ce qu'à la fin de patience à bout,
Elle lui parla de la sorte:

" Bel oiseau, mon gentil mignon,
Quel est-il donc votre guignon,
Pour vous traiter ainsi de main peu morte?
Est-ce douleur de mort? Est-ce douleur d'amour?
Ce sont là les deux causes pour
Avoir une douleur extrême:
Car vous exercez sur vous-même
Une vengeance à nous fendre le cœur,
Ce qui prouve très bien que soit colère ou peur,
Vous avez certes la berlue,
Puisque d'ennemis point n'en vois de par la nue.

Faites-vous grâce, oh ! pour l'amour de Dieu,
Et finiffez ce vilain jeu.
Vous me tuez vraiment, je meurs de votre peine,
Tant la compaffion à votre fort m'enchaîne !
De là haut defcendez et calmez votre émoi,
Ecoutez bien, je fuis fille de Roi,
Et de tous vos chagrins fi je favais la caufe,
Pourrais les adoucir, au moins je le fuppofe,
Et je fuis fûre auffi de trouver dans les champs
Pour guérir vos bobos dictames tout puiffants."

Piteufement bien plus que tout à l'heure,
Alors ce Faucon crie et pleure ;
Et brufquement il tombe fur le fol
En pouffant un plaintif bémol
Qui va de Canacé remuer la belle âme.
Dans fon giron le prend cette gentille dame,
Alors ce noble oifeau paffant fon rubicon,
Ainfi lui parle en langue de Faucon :

" La fympathie eft le lien des âmes,
Femme ou Faucon en reffentent les flammes ;
Vous me voulez du bien, c'eft d'un cœur généreux,
Entre nous auffi moi je veux
Vous raconter mes ennuis, mes alarmes."
Et Canacé fe mit à fondre en larmes ;
Et le Faucon lui dit : " Rengainez ce foupir,
Et plus tranquillement daignez mon conte ouïr.

De ma vie, écoutez, voici le veftibule.
Dans un rocher de marbre gris
Pauvre oifeau je naquis ;
J'y fus nourri ; c'était pour moi douce cellule



Dans ſon giron le prend cette gentille dame,

Page 18.

D'où n'approchaient les maux ni les ſoucis.
Rien ne manquait à mes caprices,
Et de l'humanité j'ignorais tous les vices,
Juſqu'à ce que je pus très haut devers le ciel
Prendre un jour mon vol ſolennel.
Tout près de moi vivait confit en courtoiſie
Un Tiercelet, (monſtre d'hypocriſie,
Mais nul ne l'aurait cru tant ſes dehors trompeurs
Savaient en impoſer par de fauſſes couleurs).
Tel qu'un ſerpent fait la Sainte Ni Touche,
Et ſe blottit parmi les fleurs
En guettant le moment de feſtoyer ſa bouche,
Ainſi le Dieu d'amour vient vous happer les cœurs
Avec ſes lacs de beau parlage,
Et de reſpectueux hommage.
Comme dans un tombeau,
Sur la ſurface tout eſt beau ;
Mais au deſſous, et voilà qui vous navre,
Ainſi qu'on ſait, eſt le cadavre.
Cet hypocrite, ce ſournois
Pleura, ſe lamenta, des jours, des ans, des mois,
Me diſant qu'il m'aimait avec un pleur factice,
Qu'il était tout à mon ſervice,
Et qu'il tâterait du trépas
Si ne l'écoutais pas :
Si, que ne voulant pas qu'il mourut, moi novice ! .
De mon amour je lui fis don,
Avec un ſoudain abandon,
Stipulant toutefois que ma délicateſſe
M'empêchait d'être ſa maîtreſſe,
Que j'avais mon honneur, ma réputation
A garder, et qu'étant de noble extraction,
Je voulais bien pour ſon mérite

Lui donner tout mon cœur en échange du ſien,
Mais qu'à l'honneur jamais je ne ferais faillite,
Que ſans hymen, de moi bernique ! il n'aurait rien.
Alors ne le croyais certes pas hypocrite.
Lorſque ce monſtre vit qu'il avait mon amour,
A mes genoux il tomba pour
M'exprimer ſa ferveur, ſi grande était ſa joie,
Que jamais ni Jaſon, ni le Pâris de Troie
N'en eurent de pareille ; il en était pantois
Ma parole d'honneur ! onc ne fut ſi courtois,
Non pas même Lamech, qui le premier, je crois,
Aima deux femmes à la fois.
Adam même, le premier homme
Lorſque de Madame Eve il mordit à la pomme,
Certes ne fut pas autant amoureux
Qu'il ne le fut ce gueux !
C'était un Paradis que de voir ſes proueſſes
Quand il m'exprimait ſes tendreſſes ;
Alors, quoique petit, il me paraiſſait beau
Tant ſes yeux reluiſaient d'amour à cet oiſeau !
Et moi, je l'aimais tant pour ſon obéiſſance,
Pour ſa ſincérité, pour ſa rare candeur,
(Car ne le croyais lors ni traître, ni menteur),
Que s'il était chagrin partageais ſa ſouffrance,
Et que la mort ſemblait me tirailler le cœur ;
Et bref ma volonté ſe fondit dans la ſienne,
Je l'aimai, mais de paſſion,
Il fut mon tout, mon Dieu, mon adoration,
Car de mon cœur il avait eu l'étrenne.
Un an, deux ans dura cette lune de miel,
Mais un bonheur durable eſt trop ſurnaturel
Pour exiſter long-temps ; il parla d'un voyage
C'était pour aſſurer l'honneur de ſon lignage ;

Donc un beau ſoir, il prit congé de moi,
' Je ſuis plus malheureux que toi,'
Me dit-il en pleurant, ' à regret je te quitte,
Sèche tes pleurs .... bientôt je reviendrai, petite!'
Je le croyais ſincère, il était abattu,
Je cachai ma douleur, et j'eſſuyai mes larmes,
De néceſſité fis vertu,
Et du retour déjà ſavourant les doux charmes,
Je lui tendis la patte, et lui dis par St. Jean!
Vois, je ſuis toute à toi, ſouviens-t'en, ſouviens-t'en!
Ce qu'il me répondit à quoi bon vous le dire?
Pour dorer la pilule ou charmer un ennui,
Nul n'a jamais mieux dit que lui;
Mais las! jamais conduite ne fut pire!
Quand il m'eut bien dit tout, il partit le démon,
Me laiſſant ſous le coup de ſon benin ſermon.
Oh! ce proverbe eſt vrai, qu'à la table du diable
Il faut longue cuiller, ou, c'eſt inconteſtable
On doit et mille et mille fois
Et s'abîmer, et ſe brûler les doigts.

A la fin toutefois par de là la vallée
Il prit tout-à-coup ſa volée.
Il ſe diſait le fourbe, le grigou,
Qu'on eſt gai quand on va courir le guilledou;
In petto, Dieu le ſait, s'il ne faiſait bombance!
Les hommes ſont conſtants dans la ſeule inconſtance,
Il courent tous, c'eſt une abſurdité,
Après la nouveauté!
Comme font les oiſeaux que l'on nourrit en cage:
Car leur donneriez-vous du pain et du laitage,
Du millet à gogo, du ſucre et du bon miel,
Laiſſez leur porte ouverte, et zeſte vers le ciel

Ils s'en vont très heureux de porter leur ramage,
N'eussent-ils à manger alors pour tout potage
Dans leur revers
Que d'affreux vers.
Du sang pas même la noblesse
Ne peut les retenir, tant vive est leur ivresse
De recouvrer la liberté,
Et de jeter à l'air leur trop plein de gaité!

Bien vilaine est l'espèce masculine
Car elle fait ses coups à la sourdine.
Ce Tiercelet, hélas! était né noblement,
Frais, dispos, généreux, ayant assurément
De bonnes qualités, amour chaud comme braise,
Voilà que tout-à-coup, un jour ne sais comment
Dans l'air il vit voler certaine Milanaise,
La fille d'un Milan, et ne vous en déplaise,
Pour moi tout son amour, il n'en avait pas trop,
S'envola tout de suite au galop, au galop!
Et maintenant avec la dite Milanaise
L'infâme vit, par parenthèse;
Et comme une Ariadne, en suis réduite, hélas!
Appeler mon Thésée . . . . il ne me répond pas!"

Et ce disant ce beau Faucon-femelle
Se mit à pleurer de plus belle.
On le reconforta, tandis que Canacé
Dont le cœur n'était pas glacé,
L'emporta bien vite chez elle,
Lui pansa ses bobos, les garnit de flanelle:
Et ses très bons onguents sut les mettre en bon lieu;
Puis tout près de son lit lui fit faire une cage,

Qu'elle couvrit de velours bleu ;
Je n'en dirai pas davantage,
Et laiſſe Canacé ſe diſtraire à ce jeu.

Mais maintenant lorſque j'y penſe,
Ne vous parlerai de nouveau
De ſon Anneau,
Que lorſque vous dirai dans quelle circonſtance
Grâces à Camballo le fils de Cambynſkan,
Ce Faucon retrouva, ce n'eſt pas un cancan,
Son époux plein de repentance ;
Mais je veux retarder beaucoup tout ce narré,
Pour vous parler de ſuperbes batailles
Où l'on ſe fit cadeau de bien rudes entailles,
Et de propos délibéré.

De Cambynſkan d'abord je veux dire l'hiſtoire,
De Cambynſkan un héros, un ſoldat,
Qui gagna mainte ville, et qui dans main combat
Sut s'accaparer la victoire ;
Puis d'Algarſif je parlerai,
Et dans mes vers je vous raconterai
Avec combien de peine il obtint de ſa femme
Théodora la main,*
Comment ſon cher papa, vint en aide à ſa flamme
En lui prêtant ſon bon cheval d'airain.

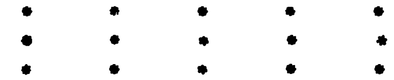
---

* Nous ne partageons pas l'opinion des commentateurs de Chaucer qui ſont de Théodora la femme de Cambynſkan. Le Roi Tartare a une femme ainſi qu'il appert du vers 10,405 :

Saluteth King and *Queen*, and Lordes all.

Pourquoi lui faire gagner une nouvelle femme ? Nous n'en voyons pas la raiſon.—*Note du Traducteur.*

Puis comment Camballo dût crânement se battre
Contre deux prétendants de sa sœur Canacé,
Avant que l'un des deux, devenant trépassé,
L'autre put gentiment s'ébattre
Avec la dite sœur. Alors et de nouveau
Je vous ramenerai voir notre bel oiseau.*



* Il est à regretter que Chaucer n'ait jamais achevé ce conte qui avait en lui de grands élements d'intérêt. Spencer en le continuant n'a fait, à notre avis, qu'un pastiche embrouillé, qui est venu prouver une fois de plus que le Génie est une arche sainte à laquelle on ne saurait toucher impunément.

Quand à la manière de rendre ces quatre derniers vers du Conte de l'Ecuyer:

" And after will I speke of Camballo,
That fought in listes with the brethren two
For Canace, er that he might hir wynne,
And ther I left I wol ageyn beginne."

Si notre traduction diffère un peu du sens attribué par quelques commentateurs à ce passage, c'est que le sens que nous indiquons nous a paru devoir être la plus probable interprétation de la pensée de Chaucer, et finir d'une manière plus rationnelle ce conte inachevé.—*Note du Traducteur.*





PROLOGUE DU FRANC-TENANCIER.

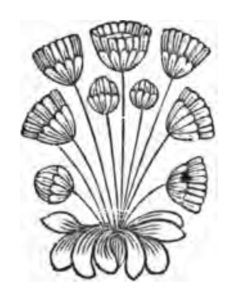
“MA parole, Ecuyer, le dis à ta louange,
J’admire ton esprit, tu contes comme un ange,”
Dit le Franc-Tenancier, “ nul ici selon moi
Ne pourra, si tu vis, égaler par ma foi,
Et tes bons sentiments, et ta gente éloquence ;
De toujours prospérer Dieu t’accorde la chance !
J’ai par le monde un fils, et par la Trinité !
J’aimerais bien mieux quoi ! je dis la vérité,
Qu’il fut ainsi que Vous d’un noble caractère,
Que si j’avais en plus dà vingt livres de terre.
Fi des possessions si manque la vertu !
J’ai bien tancé mon fils, bel Ecuyer, vois-tu !
Et je le tancerai certainement encore,
Dussé-je, s’il le faut, l’infuser d’ellébore ;
Il joue aux dés le jour, souventefois la nuit,
Et dépense l’argent en maint joyeux déduit,
Le drôle ! il lui plait mieux causer avec un page

Qu'avec un Chevalier de noble et haut lignage
Duquel il apprendrait par des propos de choix
A parler proprement, à devenir courtois."

—" Foin de ta courtoiſie, et de ton beau parlage
Franc-Tenancier," dit l'Hôte, " aſſez de bavardage,
Mon brave, tu ſais bien que chacun doit narrer
Au moins un conte ou deux, pourquoi donc différer
A nous narrer le tien de façon bénévole? . . . .
Voudrais-tu donc, très cher, forfaire à ta parole?"
—" Nenni," reprit ſoudain notre Franc-Tenancier,
" Mais ne puis-je un inſtant à ce jeune Ecuyer
Adreſſer quelques mots?"—" Non; dis-nous ton hiſtoire,"
Reprit l'Hôte, " mieux vaut cela que ton grimoire."
—" Meſſire Hôte, je dis *Amen* à ton vouloir,
Et ne veux certes pas conteſter ton pouvoir,
Le ſouhait que je fais, c'eſt que par parenthèſe
Ainſi qu'elle ſera la dite hiſtoire plaiſe.

" Ces braves vieux Bretons du bon temps d'autrefois
Ont laiſſé de vieux lais dans leſquels maintefois
Ils conſignaient des leurs pour les races futures
Les exploits éclatants, les grandes aventures,
De l'un de ces vieux lais, me ſouviens, c'eſt heureux,
Et je vais vous le dire, et cela de mon mieux;
Mais n'allez oublier que ſuis vêtu de bure,
Que rude eſt mon langage, et rude eſt ma nature,
Ce que je dis, Meſſire, eſt ſimple et ſans apprêt,
Et je ne ſais pas l'art d'arranger un effet;
Moi je n'appris jamais certe la rhétorique,
Et ne ſuis pas très fort même ſur le lexique;

Moi je n'appris jamais Marcus, ni Tullius,
Encor moins *Citbero*, que dirai-je de plus?
Que je n'ai voyagé jamais ſur le Parnaſſe!
De ce que je ne ſais volontiers je me paſſe;
Foi d'homme! ne connais, c'eſt vrai, d'autres couleurs
Que celles qui des champs paillètent les parterres,
Couleurs de rhétorique ou couleurs de rhéteurs,
A mon ſimple eſprit ſont des couleurs étrangères;
Ma confeſſion faite, il faut après cela
Vous dire mon hiſtoire:—Ecoutez, la voilà!"





CONTE DU FRANC-TENANCIER.

DANS ce pays jadis appellé l'Armorique,
Et que Bretagne on nomme [maintenant,
Etait un Chevalier, qui, le dit la chronique,
Pour une dame avait un amour [permanent;
Pour elle il avait fait maint travail, mainte empriſe,
Afin de la gagner, et n'en ayez ſurpriſe,
La dame était une Beauté,
Avec ça que très haut était ſon fier lignage,
Si que ce Chevalier n'oſait en vérité
Lui laiſſer voir ſa peine en peur lui faire outrage.
Un beau jour cependant la dame prit pitié
De ſa peine ſecrète, et de bonne amitié
Fut d'accord avec lui récompenſer ſa flamme,
En en faiſant ſon époux, ſon ſeigneur;
(Seigneur veut dire ici le droit qu'a ſur ſa femme
Un époux bien appris. Avis à l'auditeur.)
Et pour mener à deux plus heureuſe exiſtence,
L'amant-époux jura ſa foi de Chevalier,
Que de nuit ni de jour, dans nulle circonſtance,
Il ne prendrait ſur lui jamais s'approprier
Sur elle la moindre maîtriſe,

Mais qu'il ferait toujours ſon vouloir à ſa guiſe ;
Pour ſatisfaire aux lois de l'humaine pudeur,
(Le monde ne veut qu'on les brave),
Semblant aux yeux de tous être maître et ſeigneur,
Il n'en ſerait pas moins par le fait ſon eſclave,
Comme il était ſon ſerviteur.

La dame a dit : " Merci !"—puis ajoute : " Meſſire
Puisque de votre gré m'offrez ſi grand empire,
Dieu défende qu'entre nous deux,
Par mon fait il y ait jamais du nébuleux,
Juſqu'à mon dernier jour je ſerai pour vous femme,
Humble et fidèle, et ce, le jure ſur mon âme."

Ainſi donc les voilà tous les deux en repos.
Car c'eſt la vérité, deux amis pour bien faire
Doivent et s'obéir, et chercher à ſe plaire,
Et ne jamais ſe mettre dos à dos,
S'ils veulent vivre une vie exemplaire.
L'amour ce Dieu badin qu'on adore à Paphos,
Ne veut être contraint ſous joug ou ſous maîtriſe ;
En véritable enfant gâté,
Il vit d'air et de liberté ;
Quand il ſent la priſon il ſe volatiliſe,
Et porte ailleurs ſa marchandiſe.
L'amour eſt un je ne ſais quoi
Libre comme un eſprit, bien plus libre qu'un Roi.
La femme auſſi par ſa nature
Aime la liberté, c'eſt juſte, choſe ſûre,
Et bien des hommes ſur ce point
Sont femmes, je le ſais, et ne leur en veux point.
En amour, c'eſt un fait, ayez de patience

Grande provifion, et vous avez la chance
De vaincre un jour à l'impromptu,
Car patience c'eft vertu !
Au moindre mot non plus il ne faut pas fe plaindre
Encor moins geindre ;
Apprenez à fouffrir fi ne le favez pas,
Plus ou moins, dites-moi, qui ne fouffre ici bas ?
Puis faut être indulgent ; le dis avec franchife,
Qui peut être affuré ne dire une bêtife,
Ou peut-être en faire une, une fois par hazard ?
Pour faire une bêtife, eft-il jamais trop tard ?
Et que d'occafions ? Tantôt c'eft la colère,
Tantôt la maladie, ou bien le caractère
Qui change, ou bien c'eft le chagrin,
Ou quelquefois le vin,
Qui plus ou moins nous mènent à mal faire ;
Pour punir chaque tort, il faut difcernement,
C'eft le fecret d'un bon gouvernement :
Voilà pourquoi ce Chevalier très fage
Pour vivre en paix promit refter en fon fervage,
Avec grande endurance, et la dame auffitôt
Promit n'avoir aucun défaut.
Voilà ce que j'appelle un pacte méritoire,
Aux deux avantageux, et c'eft un fait notoire :
Elle a, cela d'après fon cœur,
Pour fon époux ferviteur et feigneur,
Serviteur en amour, feigneur en mariage ;
En feigneurie auffi bien qu'en fervage
Lui fe trouve à la fois ;—en fervage ? . . . Nenni,
Puisqu'il avait fon amour et fa dame,
Et que fuivant fes vœux à l'objet de fa flamme
Il était à la fin uni.
Dès que pour lui d'amour eut fonné l'heure,

Ce Chevalier s'en fut en ſa demeure
Avec ſa femme à Penmark ſon pays,
Tâter un peu du paradis.

De deux époux qui peut narrer la joie,
L'aiſance, le bonheur et la proſpérité,
Les jours filés d'or et de ſoie ?
Nul de ceux qui n'ont point goûté
De cet état charmant appelé mariage.
Un an et plus dura ce beau jour ſans nuage.
Enfin ce Chevalier, de nom Arviragus
De Cairrud, réſolut d'aller en Angleterre
Pendant un an ou deux au plus
En quête de renom ; car ſon humeur guerrière
Prenait plaiſir à tel labeur,
Et priſait fort le laurier du vainqueur.

Laiſſant Arviragus, je viens à Dorigène,
Sa femme, qui l'aimait, et dont grande eſt la peine.
Elle pleure et ſe plaint, veille jeûne, gémit,
Déſire ſa préſence, et n'a plus d'appétit ;
Rien ne lui plaît, tout la fatigue,
Pour elle l'univers ne vaut pas une figue.
Tous ſes amis connaiſſant ſon chagrin,
Voulant la conſoler, y perdent leur latin,
De ſa douleur on cherche en vain à la diſtraire,
Pourtant, vous le ſavez, on ne peut ſur la pierre
Toujours graver, ſans qu'à la fin
Reſte l'empreinte du burin ;
Ainſi fut-il, malgré l'abſence
De ſon époux, bientôt s'infiltra l'eſpérance
De ſon prochain retour, car un pareil tranſport
N'eut pu durer ſans un danger de mort.

Notez qu'Arviragus écrivait à la dame,
Disant, " qu'il allait bien ;" jà c'était un dictame.
Donc ses amis voyant se calmer son chagrin
La pressèrent venir enfin
Avec eux promener ; or, très près de la plage,
Se trouvant son castel, souvent près du rivage,
Elle allait, s'asseyant tout au haut d'un côteau,
D'où son regard pouvait voir maint et maint vaisseau
Suivant leur cours, allant à perdre haleine,
De tant de gens porter un solace à la peine ;
Alors elle disait au fin fond de son cœur :
" Nul d'entr'eux viendra-t-il m'apporter mon seigneur !"

Assise une autre fois des rochers sur la cîme,
Elle tremblait des eaux en regardant l'abîme,
Et se disait : " Eternel Dieu !
Pourquoi donc as-tu fait un si terrible lieu ?
Il ne nourrit oiseau, ni bête,
Mais est le nid de la tempête :
Il ne fait aucun bien, au contraire il fait mal
A l'homme et même à l'animal.
Ne vois-tu pas, Seigneur, combien tous ces abîmes
Ont fait d'innombrables victimes ?
Et pourtant l'homme est fait à l'image de Dieu,
Pourquoi donc de son âme anéantir le feu ?
Je sais ce que disent les optimistes,
Et même quelques casuistes,
Qu'ici bas tout est pour le mieux,
Mais malgré ça, ces rochers sont affreux,
Et puissent-ils rentrer sous terre,
Car je les crains pour lui ; mon Dieu, c'est ma prière ! "



Une autrefois des rochers ſur la cîme,
Elle tremblait des eaux en regardant l'abîme,
Page 32.

Ainſi coule ſon pleur,—un ſouvenir amer!
Ses amis virent bien, témoins de ſa détreſſe,
Que la conduire en mer
Etait attiſer ſa triſteſſe:
Ils la menèrent donc dans beaucoup d'autres lieux,
Dans des endroits délicieux
Où règne le plaiſir, où trône la lieſſe,
Où l'on joue aux échecs, ainſi qu'à d'autres jeux.
Ainſi par un beau jour, et dès la matinée,
Non loin de là dans un jardin
Dans lequel ils ont fait préparer un feſtin
Ils vont s'ébattre, et paſſer la journée.
C'était le ſix du mois de mai
De ce mois ſi vert et ſi gai,
Notez que l'art et que la main de l'homme,
Avait rendu ce jardin comme
On n'en vit jamais d'autre, excepté m'eſt avis,
Le Paradis.
Le doux parfum des fleurs, le frais de leur toilette,
Auraient fait diſpos et léger
Le cœur le moins en train de vendanger
Des plaiſirs ſur l'herbette;
A moins que maladie ou bien qu'un grand chagrin
L'eut privé d'aventure
D'admirer la belle nature
De ce jardin.
Or, après le diner, ſauf dame Dorigène
Se lamentant toujours, et gémiſſant ſa peine,
Parce que ſoit dit entre nous
Elle ne voyait ſon époux,
On ſe mit à chanter, puis après en cadence
Chacun auſſi ſe mit en danſe,
Tandis que Dorigène au milieu de ces fous,

De finir ſon chagrin câlinait l'eſpérance.

Or parmi les danſeurs était un Ecuyer
Beau, bien fait, avenant, aimable cavalier,
Riche, jeune et vaillant, et très fort, et très ſage,
Eſtimé grandement, de plus de haut lignage.
Ce charmant Ecuyer vrai ſervant de Vénus,
Avait pour nom Aurélius.
Depuis deux ans et plus il aimait Dorigène
A ſon inſçu, mais en taiſant ſa peine,
Si que juſqu'à la lie enfin
Il avait bu la coupe du chagrin.
Au déſeſpoir, mais n'oſant de ſa flamme
Laiſſer apercevoir le feu,
Dans ſes vers cependant il trahiſſait un peu
Le ſecret de ſon âme,
Car ſes chanſons, ſes rondels et ſes lais,
Ses complaintes et virelais,
Racontaient comme quoi ſon amour était vaine,
Condamné qu'il était à ne dire ſa peine,
Sans en parler même à l'écho
De peur d'exciter un haro !

D'autre façon que le raconte
Oſa-t-il découvrir ſa peine et ſon amour ?
Ne le crois pas, ſauf à bon compte
Au bal parfois quand quelque jour
Il ſe trouvait, il guignait d'aventure
Sa taille et ſa gente figure
Prenant comme un amant bien heureux, bien épris
Un avant-goût du Paradis ;
Mais elle, ayant l'âme endormie,
De ſon intention onc ne ſe douta mie !
Cependant bien avant de quitter le jardin

Comme il était connu d'elle, et de plus voiſin,
Ils causèrent tous deux, c'était entrer en lice ;
Or, lorſqu' Aurélius vit le moment propice,
Il lui dit : " Dame ! par le Dieu
Qui dans ſa ſageſſe profonde
De rien a fait ce monde,
Si je ſavais, je vous en fais l'aveu
Que cela put plaire à votre âme,
Le jour où reviendrait pour vous, Arviragus,
Serait par Notre Dame
Le dernier jour d'Aurélius.
Car je ſais que pour vous il eſt vain mon ſervage,
Et que l'eſtimez un outrage.
Dame prenez pitié de ma douleur,
Un mot de vous pour moi c'eſt malheur ou bonheur,
Oh ! puiſsé-je à vos pieds être ici dans la tombe,
Si vous ne me ſauvez ma charmante colombe !"

" Ce que vous dites là, ſerait-ce ſérieux ?
Aurélius," dit Dorigène,
" Cela pour vous, me ferait de la peine,
Car à mon cher époux je veux
Autant que je vivrai reſter toujours fidèle.
C'eſt mon dernier mot," lui dit-elle.
Pourtant quelques moments après
Elle dit ſur le ton de la plaiſanterie :
" Aurélius puiſque mes bien pauvres attraits
Seraient pour vous Pâque-fleurie,
Je vous accorderai d'être enfin vos amours
Le jour où, voyez-vous, le long de la Bretagne,
Qui deviendrait alors un pays de cocagne,
Vous aurez par votre concours
Oté tous les rochers qui déſolent ſon cours.
Quand vous aurez accompli cet ouvrage,

Alors vous aimerai mieux que n'importe qui,
Et confolerai votre ennui,
Ne m'en demandez davantage.
Oh ! laiffez, croyez-moi, gliffer de votre cœur
Cette infigne folie, ou plutôt ce malheur ;
Je ne conçois pas la lieffe
Qu'un homme peut avoir à prendre pour maîtreffe
La femme dont le corps d'un autre eft le joujou,
Ce joujou fut-il un bijou ?"
Aurélius alors bien triftement foupire :
" N'eft-il pas d'autre efpoir ? . . . ." fe hâte-t-il de dire.
—" Non, par Jéfus ! ici dois vous en avertir !"
—" Ah ! s'il en eft ainfi, je n'ai plus qu'à mourir !"
Et foudain emportant fa peine
Il s'éloigna de Dorigène.

A ce moment nombre de fes amis
Vinrent de ci de là fous ces feuillus lambris,
Nul ne fe doutant, chofe fûre,
Du drame intime éclos fous leur verdure.
On recommença donc à danfer, à chanter,
A folâtrer, à rire, à plaifanter,
Jufqu'à ce que du foleil la lumière
Se perdit doucement dans un autre hémifphère,
Faifant fans bruit
Place à la nuit ;
Alors chacun avec lieffe et joie
Regagna fon foyer, hormis Aurélius
Qui navré, du chagrin la proie,
Sentait le malheureux fon cœur n'exifter plus.
Dans fes brûlants tranfports, de raifon n'ayant guère,
Au foleil tout d'abord il fit cette prière :

« Apollon, Dieu du jour, ô puiſſant gouverneur
De l'herbe et du froment, de l'arbre et de la fleur,
Toi qui dans ta munificence,
Et, ſelon ta déclinaiſon,
Donnes à chacun d'eux ſon temps et ſa ſaiſon,
De ton char d'or toi qui vois ſa ſouffrance,
Prends en pitié, ſeigneur Phœbus,
Le miſérable Aurélius.
Ma Dame, tu le ſais, par ſa vertu farouche,
A repouſſé les vœux exprimés par ma bouche,
Et pour moi ſa rigueur eſt un arrêt de mort,
Phœbus en tes mains mets mon ſort ;
Car je n'ignore pas qu'avec ton aſſiſtance
Pourrais renaître à l'eſpérance.
Daigne donc permettre, ô Phœbus !
Que te diſe en la circonſtance,
Comment tu peux aider Aurélius.

« Ton adorable ſœur, la brillante Lucine,
Eſt Reine, et qui plus eſt Déeſſe de la mer,
Bien que Neptune ait ſur le flot amer
Empire auſſi ; cependant argentine
Elle trône au deſſus de lui
Ce qui quelquefois le chagrine,
Et lui cauſe un certain ennui ;
Le déſir de ta ſœur, ſoit dit par parenthèſe,
A ton foyer eſt d'allumer ſa braiſe,
Et pour cette raiſon elle te ſuit toujours
Comme nous ici bas, nous ſuivons nos amours ;
Ce qui fait que la mer déſire
Suivre ta ſœur, c'eſt là ſon point de mire,
Ta ſœur étant Déeſſe, et régnant plus ou moins

Sur les fleuves, la mer, et les aqueux recoins.
Les faits étant posés, je viens à ma requête :
O Phœbus, sans plus ample enquête,
Fais y droit, t'en aurai grande obligation.
L'occasion est opportune,
Quand dans le signe du Lion
Incessamment ta sœur Lucine, ou bien la Lune,
Fera son opposition,
Obtiens de sa munificence
Qu'elle déverse en abondance
Sur nous de l'eau, de l'eau, de l'eau,
Oui, qu'elle inonde tout jusqu'au plus haut côteau,
Jusqu'au rocher de St. Malo,
Si que dans toute l'Armorique
La plaine de la mer soit une plaine unique,
Ou le plus habile nocher
Ne puisse trouver un rocher.
Cette inondation gardes en souvenance,
Devra durer pendant deux ans,
Afin que puisse dire avec toute assurance
A ma Dame : 'Envers moi tenez votre allégeance,
Les rochers sont partis, et ce, depuis long-temps.'
Seigneur Phœbus fais pour moi ce miracle,
Ta sœur à ton vouloir ne mettra pas d'obstacle,
Qu'elle règle sa marche absolument sur toi
Pendant deux ans, ce n'est difficile, ma foi,
Alors le jour, la nuit étant pleine marée,
Je gagnerai dans peu mon adorée,
Surtout si dans cet antre où demeure Pluton,
Bien par delà le Phlégéton
Tu caches ces rochers au fin fond de la terre.
Si tu l'exauces ma prière
Jusqu'à Delphes j'irai Phœbus

T'adorer dans ton temple, et j'irai les pieds nus
Bien plus :
Vois des pleurs bien amers ruiſſeler ſur ma joue,
Père de la lumière, oh ! de moi ne te joue,
Et prends pitié d'Aurélius !"
Et ſur ce, de douleur perdu, le pauvre hère
S'affaiſſa petit à petit.
Heureuſement ſe trouvait là ſon frère,
Qui le prit et le mit au lit.
Sous le poids écraſant des tourments qu'il endure
Je laiſſe cet amant dans cette tablature,
Car que m'importe à moi qu'il ſe mette à choiſir
De vivre ou de mourir !

Cependant ſur ces entrefaites
Chez lui très bien portant arrive en grand honneur
Arviragus des Chevaliers la fleur.
Maintenant Dorigène adieu peines ſecrètes,
Tu preſſes dans tes bras, ton vigoureux époux,
Frais et diſpos, et pas du tout jaloux,
Ce hardi Chevalier, et ce digne homme d'armes,
Dont l'abſence cauſa dans ton cœur tant d'alarmes.
Il joute, il danſe, il mange, à l'autel de Vénus
Il eſt très aſſidu . . . que vous dire de plus ?
Je le laiſſe en lieſſe et joie,
Et reviens à cet homme à la douleur en proie
Au pauvre Aurélius.

Pendant deux ans et plus ſur un lit de misère
Languit cet amant malheureux,
N'ayant pour conſoler ſon tourment furieux
Qu'un jeune étudiant, ſon frère,
Au courant de toute l'affaire ;

Car à nul autre il n'eut dit ſon ſecret,
Dans ſon cœur il le poitrinait,
Mieux encor, je le crois, que ne le fit Pamphile
Lorſqu'avec Galathée, il fila ſon idylle.
Sa poitrine ſemblait être ſaine au dehors,
Mais la bleſſure était tout en dedans du corps,
Et l'on ſait bien, en chirurgie,
Qu'une plaie inviſible eſt un ſûr paſſeport
Pour l'article nécrologie,
Blague poſthume, en forme d' élégie,
Qu'aux ex-vivants promet la mort.

En ſecret donc ſon frère et ſe lamente et pleure,
A ſa peine cherchant un ſolace long-temps,
Quand il ſe reſſouvint qu'étant en la demeure
D'un étudiant d'Orléans,
En France, il vit un jour un livre de magie
Naturelle, et d'aſtrologie,
Que l'apprenti juriſte avait par grand hazard,
Laiſſé traîner dans un coin à l'écart.
Ce livre qu'on eut pris pour un beau livre d'heures,
A ſes formes extérieures,
Contenait un traité des opérations
De Madame la Lune en ſes vingt-huit demeures,
Et de ſes oppoſitions,
Et d'autres faits, ou bien d'autres illuſions
Qui de nos jours ne valent une mouche ;
Nous avons pour pierre de touche
La ſainte égliſe ; et, ſelon notre foi,
La magie eſt bêtiſe, quoi !
Et quand ce livre, ce grimoire
Soudain lui revint en mémoire,
Son cœur lui fit tic-tac, il ſe dit à part ſoi :

" Incontinent ſera guéri mon frère,
Car avec ce livre on doit faire
Ainſi que le font les jongleurs
Des apparitions, et troubler bien des cœurs.
Aux feſtins maintefois je me ſuis laiſſé dire
Que les jongleurs révélaient leur empire :
Dans la ſalle ils laiſſaient tout-à-coup entrer l'eau,
Puis en faiſaient le tour ramant dans un bateau ;
Ils évoquaient parfois un Lion bien féroce,
D'autres fois une pauvre roſſe ;
Ils faiſaient naître à leur vouloir des fleurs,
Ou des raiſins et des meilleurs ;
D'autres fois un caſtel et de chaux et de pierre
Qu'un ſeul mot d'eux faiſait rentrer en terre.
De tout cela," ſe dit-il, " je conclus,
Que ſi retrouvais mordicus
Quelqu' ancien compagnon qui par bonne fortune
Habitant Orléans pût encor par Phœbus !
Se rappeler ces palais de la Lune,
Du diable ſi mon frère au bout de quelques jours
N'obtiendrait pas l'objet de ſes amours.
Car par l'illuſion, certes un Clerc peut faire
Qu'aux yeux des gens, comme brume légère,
De la Bretagne ayant diſparu les rochers,
Sous la guidance des nochers,
Tous les vaiſſeaux près du rivage
Arrivent ſans riſquer naufrage ;
Si cette illuſion peut un jour ou bien deux
Durer, c'eſt ſuffiſant, mon frère l'amoureux
Recevra ſon guerdon de ſa belle maîtreſſe,
Ou pourra l'appeler parjure la traîtreſſe !"
A quoi bon ſur cela diſcourir plus long-temps ?
Il vint vers le lit de ſon frère,

Et lui donna tant d'encouragements,
Qu'il ſe leva d'un bond pour faire
Immédiatement le trajet d'Orléans,
Dans la douce eſpérance
De voir bientôt finir ſon endurance.

Quand non loin d'Orléans fut cet Aurélius,
Un Clerc lui fit un beau ſalut en *us*,
Puis aux deux frères dit bien merveilleuſe choſe :
" Je ſais," dit-il, " je ſais la cauſe
De votre venue en ces lieux ;"
Et de ſuite il leur dit leurs penſers à tous deux.
Ce Clerc breton lors à ce Maître
A dit qu'il voudrait bien connaître
De quelques jeunes gens aimés par lui jadis
L'état préſent, eux étant ſes amis.
" Ils ſont morts !" fut la réponſe ſoudaine,
Ce qui lui fit bien de la peine.
Aurélius deſcendit de cheval,
Et du Magicien il gagna la demeure.
Le Maître leur a fait ſur l'heure
Un accueil vraiment cordial.
Jamais Aurélius n'avait vu de ſa vie,
Maiſon mieux ordonnée et plus digne d'envie.
Le Maître pour les occuper
Leur fit voir avant le ſouper
Des forêts et des parcs, pleins de chevreuils ſauvages,
Ils virent là, des cerfs de tous étages,
Jeunes cerfs, et puis cerfs dix cors
Par les chiens pourſuivis affronter mille morts,
Et quelques-uns mourir de leurs bleſſures.
Puis ils virent des fauconniers
Sur un beau fleuve aux eaux tranſparentes et pures

Occire le héron avec leurs éperviers ;
Et puis après jouter dans une plaine
Des Chevaliers à perdre haleine ;
Puis Aurélius put ſe voir
Danſer lui-même avec ſa Dame ;
Et quand ce Maître vit qu'il était tout de flamme,
Et qu'il était temps de ſurſeoir,
Il frappa des deux mains, et tout à coup bernique !
A vau l'eau fut la lanterne magique !
Et cependant nul d'entr'eux du logis
N'avait bougé, pendant qu'à leurs yeux ce ſpectacle
Se déroulait : c'était miracle !
Car ils étaient tous trois tranquillement aſſis
Dans le cabinet ſolitaire
Du Maître, et ſans nul hère.

Ce Maître appelle alors ſon Ecuyer,
Et lui dit : " Pouvons-nous aller expédier,
Notre ſouper ? Il y a preſqu'une heure
Quand ces dignes Meſſieurs vinrent en ma demeure,
Que vous ai dit, de nous le préparer."
Répond ſoudain cet Ecuyer : " Meſſire,
Le ſouper eſt tout prêt, pouvez ne différer."
" Allons ſouper alors," dit avec un ſourire
Le Maître, " il me parait au mieux
Qu'on prenne du repos quand on eſt amoureux !

Entre la poire et le fromage
Au ſouper, on ceſſa tout léger badinage
Pour décider du prix que ce Maître prendrait
Pour raffler d'un ſeul coup, effacer d'un ſeul trait
Et renvoyer deſſous ce monde
Les rocs de la Bretagne, et ceux de la Gironde.

" Mille livres, n'eſt trop," dit ce Magicien,
" Vu le labeur, c'eſt à peu près pour rien !"
D'un cœur joyeux : " J'y conſens ſur mon âme,"
A dit Aurélius, " ſi je le poſſédais
Ce monde qu'on dit rond, certes le donnerais
Pour arriver à poſſéder ma Dame.
Bon ! nous voilà d'accord ; vous ſerez ſur ma foi
Loyalement payé, pouvez comptez ſur moi ;
Mais veuillez bien n'avoir négligence ou pareſſe
Rappelez-vous que le temps preſſe,
Ne faut reſter ici plus long-temps que demain
Matin !"
—" C'eſt bien," répond le Maître, " avec vous je
m'engage
A ne différer le voyage."
Aurélius fut ſe coucher
Quand il voulut, ce fut bientôt, je penſe,
Etant très las ; bercé par l'eſpérance,
Et le cœur ſatisfait, il dormit ſans broncher.

Le lendemain ils étaient en campagne,
Aurélius, ſon frère et le magicien,
Se dirigeant vers la Bretagne,
Ils deſcendirent où ? . . Ma foi, je n'en ſais rien.
On était en décembre, et déjà, dit l'hiſtoire,
La ſaiſon était froide et frimatée, et noire.

Comme de l'or bruni brillant à l'horiſon,
Dans ſa chaude déclinaiſon,
Phœbus devenait vieux, et couleur d'airain morne ;
Mais voilà que ſoudain entrant au capricorne
Il n'a plus que pâles couleurs,
Et perd tout à coup ſes ardeurs.

Les frimas, le grésil, et la neige, et la pluie
Ont détruit la verdure, et Janus qui s'ennuie,
Comme s'ennuie un ancien Dieu,
Avec sa longue barbe assis au coin du feu,
Boit du bon vin dans un vieux vidrecome,
Déguſtant en fin gaſtronome
Pour se désennuyer
La hure d'un fier sanglier;
C'eſt que cette saison eſt saison de folie,
C'eſt le joyeux temps de Noël,
Aurélius fait boire l'hydromel
A son honoré Maître, et surtout point n'oublie,
Lui faire faire chère lie,
Le priant de hâter la fin de sa douleur,
Ou bien avec un fer de lui fendre le cœur.

Ce Maître, un fin matois, prend pitié de cet homme,
Mais tellement, qu'il se dépêche en somme
De guetter le moment de la concluſion,
C'eſt-à-dire, arriver à faire illuſion
Par jonglerie ou par magie,
(Car ne sachant l'aſtrologie,
Je ne saurais parler avec plus de clarté),
Mais de manière, en vérité,
Que chacun pût penser dans toute la Bretagne
Que les rochers étaient pour la campagne
Bras dessus, bras dessous, partis,
Ou bien que sous le sol ils étaient engloutis.
A la fin, un jour, vers la brune,
L'occaſion lui parut opportune
De produire à son gré ce tour d'illuſion,
Œuvre de superſtition.

De ſuite il appelle à ſon aide
Ses bonnes Tables de Tolède,
Chef-d'œuvre de perfection,
Car il n'y manquait rien, faites attention,
Ni les nombreux groupes d'années,
Ni juſqu'à vingt les ans diviſés par journées,
Le tout correſpondant alors
De la ſphère céleſte au mouvement des corps ;
Ni tous ſes appareils, ni non plus ſes racines,
Ses centres, ni ſes arguments,
Qui donnent ſavamment d'après les Alphonſines,
Chaque proportion des moindres éléments
Utiles pour péſer les effets et les cauſes,
Et les équations de mille et une choſes.
Par ſes trois ſphères il ſait bien,
On peut dire qu'il voit ſans voile
Aux cornes d'Ariès où ſe trouve l'étoile
Qui la première y cherche ſon ſoutien,
Et ſa diſtance dans la quatrième ſphère.
Il fit tous ſes calculs de ſubtile manière.
Sitôt qu'il eut trouvé la première maiſon,
Vite il ſut comme de raiſon
Par ſes déductions, et cela ſans conteſte,
Le reſte.
Le lever de la lune il le connut ſoudain,
Il connut et ſa place et ſa demeure enfin,
Selon l'infaillible manœuvre
Du grand œuvre ;
Et de ces obſervations,
Naquirent ſes illuſions,
Telles que dans ces temps d'indicible grimoire,
Aux payens on les faiſait croire.
Voilà pourquoi, ſans un plus long délai,

Par la magie, alors qui n'était vaine,
Pendant au moins une ſemaine
Il fut réputé vrai
Que les rochers au loin couraient la pretentaine.

Aurélius toujours déſeſpéré,
De ſon regard énamouré
Guettait la nuit le jour ſi venait le miracle ;
Or quand il ſut qu'était vaincu l'obſtacle,
Que de ſes yeux il fut témoin
Que ces rochers étaient partis au loin
Il tomba tout-à-coup aux genoux de ſon Maître,
Et dit : " Seigneur à vous je devrai le bien être,
Vous avez pris pitié du pauvre Aurélius,
Vous remercie, ainſi que Madame Vénus :
Et vers le temple il va pour y trouver ſa Dame,
Puis avec grand reſpect : " Maîtreſſe de mon âme,"
A dit cet homme triſte, " et que je crains le plus,
Que j'aime de mon mieux, à qui ne veux déplaire,
N'était que j'ai ſur moi la robe de Neſſus,
Et qu'il me faut mourir, ſi perſiſte à me taire,
Je ne vous dirais pas combien par le chagrin
Je ſuis miné, je ſuis près de ma fin.
Mais bien que vous n'ayez pitié de ma détreſſe,
Aviſez donc avant de rompre la promeſſe
Que me fites un jour, et pour l'amour de Dieu
Avant de me tuer penſez à votre vœu.
Car auſſi bien que moi, vous le ſavez Madame
Ce que promîtes à ma flamme ;
Non pas que je requiers quoique ce ſoit par droit,
Non, mais dans un jardin, là bas, à tel endroit,
Dans ma main vous avez donné votre parole,
(Ce n'était un ſerment frivole)

De m'aimer mieux, oui, que n'importe qui
Et de consoler mon ennui,
Si de tous nos rochers fertiles en naufrages,
Un jour nettoyais nos rivages;
Madame, je le dis, et ce pour votre honneur
Plutôt que pour sauver des jours pleins de douleur,
Pour ma part, moi, j'ai tenu ma promesse,
Et de ce pas je m'en vais au jardin
Vous me trouverez là mort ou vivant enfin;
Faites ce que voudrez, selon votre sagesse,
En vous gît le pouvoir d'éteindre mes soucis,
Ma vie est en vos mains, en dire davantage
Serait, je crois, du verbiage,
Ce que je sais c'est que les rochers sont partis!"

Il prend congé. La pauvre Dorigène
Reste pétrifiée; indicible est sa peine,
Une pâleur de mort s'épand sur tous ses traits,
" Eussé-je pu penser jamais,"
Se dit la triste créature,
" Qu'un jour se passât de tels faits
Contre l'ordre de la nature?"
Et tant est grande sa terreur
Pouvant marcher à peine,
Chez elle rentre Dorigène
La mort au cœur.

Pendant un jour ou deux cachée en sa demeure
Elle se lamente, elle pleure,
S'évanouit souvent, que c'est piteux à voir;
Mais pourquoi ce grand désespoir?
Oh! bien que tout son sang bouillonne,
Elle ne le dit à personne,

Car pour elle un chagrin de plus,
C'eſt que hors de la ville était Arviragus.
Oyez cette femme modèle,
Ainſi ſe parlait-elle en ſa douleur mortelle :

Elle diſait : « Hélas ! oh ! je me plains de toi,
Fortune ! qui m'a mis ſans que je m'en doutaſſe,
Dans une impaſſe dont ne puis ſortir ma foi,
Quoique je diſe ou que je faſſe
Que par la mort ou par le déſhonneur.
Mais toutefois mieux vaut laiſſer là l'exiſtence,
Que de mon corps laiſſer de côté la pudeur ;
Ma mort peut acquitter mon ſerment, que je penſe,
Nombre d'hiſtoires en ſont foi,
Qui viennent calmer mon effroi.

Lorſque trente Tyrans dominant dans Athènes
Euſſent occis Phædon dans un feſtin,
Pour contenter leurs paſſions obſcènes,
Ils firent amener ſoudain
En leur préſence, horreur ! ſes filles toutes nues,
Forçant ces pauvres ingénues
A fouler le parvis teint du ſang paternel.
Que ſur ces ſcélérats tombe l'ire du ciel !
Voilà pourquoi ces filles malheureuſes,
Plutôt que conſentir à la brutalité
De ces trente tyrans, dans leurs terreurs affreuſes,
Pour ſauver leur virginité
Dans un puits toutes ſe jetèrent,
Et, dit l'hiſtoire, ſe noyèrent.

Ceux de Meſsène auſſi firent quérir un jour
De Sparte au moins cinquante vierges,

Voulant d'un criminel amour,
Allumer les folâtres cierges :
Mais plutôt que se rendre à leur lubricité,
Chacune se tua dans ce moment suprême,
Pour garder sa virginité :
Eh ! pourquoi donc ne ferai-je de même ?

Voyez aussi la jeune Stymphalis,
Quand une nuit son père fut occis
Par les ordres affreux du Tyran d'Orchomène,
Tout d'une traite, à perdre haleine
Au temple de Diane, en narguant l'oppresseur
Elle s'en fut abriter sa pudeur,
Pour ne prostituer ni son corps ni son âme,
A l'Aristoclidès, à ce tyran infâme ;
Et plutôt que de s'avilir
La noble vierge elle aima mieux mourir.
Or si de jeunes cœurs à ces forfaits obscènes
Se sont soustraits par le trépas,
Epouse, pourquoi Dorigènes
Comme eux n'agirait-elle pas ?

Tournez vos regards vers l'Afrique,
A Scipion se rend dans la guerre punique
Ce lâche général,
Qui de son nom s'appelait Asdrubal.
La femme de cet homme infâme
Au temple d'Esculape a soudain mis le feu,
Puis avec ses enfants se jette dans la flamme,
Pour sauver son honneur, pour aller pure à Dieu.

Lucrèce s'est tuée à Rome,
Quand ce Tarquin, un indigne homme,

Eut attenté de force à ſa pudeur,
Ne voulant pas ſurvivre à ſon honneur.

Les ſept vierges de Miléſie,
De leur douleur ſont mortes autrefois,
Plutôt que d'être en butte à la diſcourtoiſie
De leurs oppreſſeurs, les Gaulois;
Sur ce ſujet pourrais, ſelon ma fantaiſie,
Citer au moins mille hiſtoires, je crois.

Quand Abradate, Roi de Suze,
Fut occis, Panthéa s'immola ſur ſon corps,
De Xénophon nous dit la muſe;
Et cette épouſe alors:
'Abradate! mon ſang dans ton ſang je l'infuſe,'
Dit-elle, 'et de mon corps nul n'aura les tranſports!'

Pourquoi donc citerai-je encor des faits ſemblables
Et dans l'hiſtoire et dans les fables?
De tous ces faits moi je conclus
Que pour ſortir de cette impaſſe,
Et demeurer fidèle à mon Arviragus,
Il vaut mieux me tuer, faire ſur moi main baſſe,
Comme fit en tel cas, ſans héſitation,
La fille de Démotion.

O Cédaſus! c'eſt bien dommage
De voir comment pour fuir un tel outrage
Sont mortes tes filles hélas!
Et comment ſut affronter le trépas
De Thèbes cette fille à peine à ſon aurore
Pour ſe ſouſtraire au méchant Nicanore.
La femme de Niceratès

Pour un pareil motif ſe tua ſans regrets.
Envers Alcibiade, oh ! combien fut fidèle
Auſſi cette femme modèle,
Admirable dans ſon amour,
Qui préférait mourir plutôt que même un jour,
Le corps de ſon amant reſtât ſans ſépulture ?
Voyez auſſi ! fut-il une épouſe plus pure
Qu'Alceſte ? Et puis écoutez donc un peu
Ce qu'Homère ce demi-Dieu
Nous dit de Pénélope, et de ſa chaſte flamme,
Comme un type ſacré la Grèce la reclame.

Quand Protéſilaüs encor
Fut tué devant Troie, et par la main d'Hector,
Sa fidèle Laodamie
Ne voulut lui ſurvivre mie.
Portia ne voulut vivre ſans ſon Brutus.
Et que vous dirai-je de plus ?
Vous parlerai-je d'Artémiſe ?
De la Reine Teuta ? . . . L'univers canoniſe
Ces deux grands cœurs comme un type nouveau
De cette chaſteté qui ſurvit au tombeau."

Se lamente ainſi Dorigène
Un jour ou deux que cela faiſait peine !
Toujours ayant volonté de mourir,
Mais la troiſième nuit, voyez, voici venir
Le digne Chevalier, ſon époux et ſon maître,
Arviragus ſon doux bien-être,
Qui lui dit : " Dorigène ! eh ! pourquoi donc ces pleurs ?
Quel eſt donc le ſujet, dis-moi, de tes douleurs ?"

Elle en quelques mots lui raconte
Ce que vous ſavez tous, n'eſt beſoin que le conte.

Sans s'effaroucher cet époux
A dit : " Eſt-ce tout, Dorigène?"
—" C'eſt déjà beaucoup trop, ce me ſemble, entre nous,"
Répond-elle ; " et cela me fait bien de la peine?"
—" Femme !" a-t-il dit, "oh! calmez cet émoi,
Vous tiendrez parole, ma foi ;
Car auſſi bien que Dieu me faſſe grâce,
Préférerais mourir ſoudain à cette place,
Plutôt que de vous voir, chère, vous parjurer.
La foi ! c'eſt un bijou qu'on ne peut égarer !"
Mais voilà que des pleurs ſoudain troublent ſa vue,
" Je vous défends," dit-il, " et ſous peine de mort
Dire à qui que ce ſoit cette déconvenue,
J'endurerai mon mal ; mais vous, faites effort
De ne pas paraître éplorée,
Pour que rien ne ſoit ſu du moins dans la contrée."
Là deſſus il appelle un de ſes écuyers,
En même temps une ſuivante.
" De ſuite, allez," dit-il, " rempliſſez mon attente,
Conduiſez Dorigène auprès des marronniers ! . ."
Tous deux prennent congé, mais ils ne ſavaient guére
Ce qu'au jardin Dorigène allait faire.

Aurélius, cet Ecuyer,
Qui ſi fort aimant Dorigène,
La guettait comme un épervier
Parfois guette une bonne aubaine,
La rencontre ſur le chemin

Qui ſervait de route au jardin ;
Lui de la ſaluer avec regard de flamme,
En lui diſant : " Madame,
Daignez m'apprendre où dirigez vos pas ?"
—" Vers le jardin," comme une folle
A-t-elle dit, " pour tenir ma parole,
Ainſi le veut, mon cher époux, hélas !"

Aurélius commence à s'étonner du cas,
Et dans ſon cœur il a grand' peine
Du ſort fatal de cette Dorigène,
Et de celui du digne Chevalier,
D'Arviragus qui préfère payer
Le rachat du ſerment qu'un jour a fait ſa femme,
En lui laiſſant proſtituer ſon corps
Pour ne pas avoir le remords
Par un manque de foi d'avoir ſouillé ſon âme ;
Et réfléchiſſant à part lui
Que ce ſerait commettre une action vilaine
Que de baſer ſur auſſi grande peine
Soulagement à ſon ennui,
Avec impulſion ſoudaine :
" Dites, Madame, à votre Arviragus
Qu'eſtime ſon grand cœur autant que vos vertus,
Et qu'à ſa grande courtoiſie,
Par acte de diſcourtoiſie,
Ne veut répondre Aurélius.
Je préfère garder ma peine
Plutôt que de briſer l'amour qui vous enchaîne.
Je vous relève donc, Dame, de tout ſerment,
Et jamais, dans aucun moment,
Ne vous reprocherai dans une humeur jalouſe
De n'avoir pas accompli votre vœu :

Et ſur ce, je vous dis adieu,
A vous la plus ſincère et la meilleure épouſe,
Et de vous ici prends congé.
Votre nom déſormais ſera la ſauvegarde
Des épouſes qui par mégarde
S'engageraient trop loin ; c'eſt le déſir que j'ai.
Et maintenant, Madame, Dieu vous garde !
Vous le voyez un Ecuyer
Peut être auſſi courtois qu'un Chevalier."

A deux genoux elle le remercie,
S'en retourne vers ſon époux,
Et lui raconte tout. Dieu ſait s'il apprécie
Ce trait de l'Ecuyer ; ne pourrais, entre nous,
Vous narrer ſon bonheur, cela ne peut s'écrire.
Maintenant de nouveau que pourrai-je vous dire
Sur Dorigène et ſur Arviragus ?
On ne put jamais s'aimer plus,
Lui la chérit comme une reine,
Elle l'aime bien mieux qu'un roi,
Nul d'entr'eux ne ſe fait de peine,
Le bonheur n'a beſoin d'hiſtorien, ma foi,
Auſſi ſur eux, en plus n'obtiendrez rien de moi.

Aurélius, un très digne homme
S'eſt conduit comme un gentilhomme ;
C'eſt vrai, mais au total il en eſt pour ſes frais.
" Que vais-je faire hélas !" ſe dit-il, " déſormais ?
A ce Maître ai promis le poids de mille livres
D'or pur, pour ce travail qu'il a fait dans ſes livres ?
Et je n'ai pas cet or ; adonc je ſuis perdu,
Car pour ſolder ce dû
Il me faudra vendre mon patrimoine,

Et n'aurai plus après un ſeul lopin d'avoine,
Deviendrai mendiant, n'aurai ni feu ni lieu,
Au loin ſerai forcé de m'en aller morbleu !
Peut-être cependant de ce Maître obtiendrai-je
La faveur et le privilège
De le payer à des jours dits,
Et d'année en année avec quelques répits ;
Par ainſi garderai mon pleige,
Car certes ne voudrais pas mentir à ma foi."

Avec un cœur chagrin et tout rempli d'émoi
Aurélius va chercher ſes eſpèces,
Et trouve en or, en bonnes pièces
De cinq cents livres la valeur,
Qu'il va porter au Maître, en lui diſant : " Seigneur !
Je viens vous demander ſi par grâce céleſte
Vous voulez m'accorder pour vous payer le reſte
Du temps ;
Je n'ai manqué jamais ici je vous l'atteſte
A ma parole, à mes engagements ;
Envers vous certe acquitterai ma dette,
Quand bien même en ſimple toilette
Je devrais aller mendier ;
Mais à ma probité ſi voulez vous fier,
Et m'accorder délai de deux ou trois années
Pour vous ſolder le tout en deux ou trois fournées,
Vous me rendrez, ne ſaurais le nier,
Un grand ſervice, car je n'en dis davantage
Dès aujourd'hui s'il me faut vous payer,
Je ſuis forcé vendre mon héritage."

Froid, tranquille et calme toujours,
Ce Philoſophe entendant ce diſcours,

A dit : « N'ai-je pas fait ce que je devais faire ? »
—« Certe et fidèlement, le dis d'un cœur ſincère, »
Dit l'autre.—« N'as-tu pas à ta diſcrétion
Conquis le tendre objet de ton affection ? »
—« Hélas ! » dit-il, « Non, non, ne t'en impoſe ! »
—« Et de cela quelle eſt la cauſe ?
Dis-le moi ſi tu peux ? »

Alors Aurélius
Lui dit comment Arviragus
A préféré mourir malgré ſa vive peine
Plutôt qu'à ſa parole eut manqué Dorigène ;
Auſſi de Dorigène il narre la douleur,
Comment ſans le ſavoir s'eſt promis ce grand cœur,
N'ayant jamais eu conſcience
De la magie, en ſa pure innocence ;
« D'elle cela m'a fait avoir compaſſion, »
Ajoute Aurélius, « et dans la circonſtance,
L'ai renvoyé ſans héſitation
A ſon mari, voilà toute l'affaire ! »

Le Philoſophe a dit : « Cher Frère !
Ecuyer, Chevalier, tous les deux à la fois,
Chacun de vous a fait acte courtois,
Mais de par ſa toute puiſſance
Dieu défende qu'un Clerc ne prenne la licence
D'être auſſi généreux que vous deux toutefois :
Meſſire avant retourner à mes livres,
Te tiens quitte des mille livres,
Pour mon art, mon travail, de toi je ne veux rien,
Très noblement d'ailleurs payas mon entretien,
Je ne veux rien de plus ; le ciel te tienne en joie,
Et te donne des jours filés d'or et de ſoie ! »

Et ce difant, à cheval il monta,
Et devers Orléans le cheval l'emporta.

Maintenant, Meffeigneurs, il s'agit de conclure,
Lequel des trois, croyez-vous d'aventure
Fut le plus généreux ? . . . Avant d'aller plus loin
De nous le dire ici voulez-vous prendre foin ?
Vous ne répondez pas ? . . Ça ne fait pas mon compte,
Mais enfin je me tais, car eft fini mon conte.

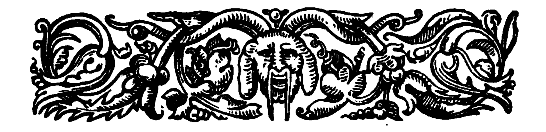




PROLOGUE DU MEDECIN.

"OUI, pour ce moment-ci, laiſſons la queſtion
Suſpendue," a dit l'Hôte, "et ſans ſolution.
Vous, Meſſire Docteur, contez-nous, je vous prie,
Quelqu' hiſtoire . . ."—"Oh! ne me récrie,"
Dit auſſitôt le Médecin,
"A vos ordres je ſuis;" il commença ſoudain.





CONTE DU MEDECIN.

IL y avait ainſi que le raconte
Dominus Titus Livius,
A Rome un Chevalier nommé
Virginius,
Plein d'honneur, de vertus, ayant
même à bon compte,
Beaucoup d'amis, auſſi beaucoup d'écus.
Ce Chevalier avait eu de ſa femme
Une fille fort belle, ici je le proclame;
C'était, je dis la vérité,
Une incomparable beauté.
La nature avec ſoin fit cette créature
Si ſublimement belle, eſprit, taille et figure
Qu'on eut dit qu'à chacun elle eut fait le défi
De chercher à la contrefaire:
Pygmalion jamais eut-il pu ſi bien faire?
Fi!
Zeuxis et même Apelle
N'euſſent jamais créé ſi beau modèle.
Ce n'eſt point étonnant, le moteur général
De la Nature, fit un agent principal,
Pour peindre et pour former ſelon ſa fantaiſie
Créatures d'Europe auſſi bien que d'Aſie;
Et pour un auſſi grand labeur,

Non plus pour ſa miſe en couleur,
Pour les ſoins apportés à la manufacture
Ne reclame rien la Nature.

Cette charmante fille au ſi beau profil grec
Avait douze ans et deux avec.
La Nature qui ſait teindre en roſe une roſe,
Un lys en blanc, en un mot toute choſe
Selon ſa forme et ſa grandeur
De la plus ſuave couleur,
Sur cette fille joliette
Etant encore enfant avait de ſa palette
Epuiſé les tréſors nombreux,
Et Phœbus à ſes longs cheveux
Avait donné cette nuance blonde,
Qui de Vénus fit la Reine du monde.
Quoiqu'en beauté pourtant elle fut un tréſor,
Sa vertu valait plus encor.
D'eſprit, de corps elle était chaſte,
Et bien qu'elle eut érudition vaſte,
Elle avait de l'humilité ;
Auſſi floriſſait-elle en ſa virginité ;
Ayant ces qualités, tempérance, abſtinence,
Modération, patience ;
Bien qu'elle fut ſage comme Pallas,
D'orgueil elle n'en avait pas ;
Son organe était doux, douce ſon éloquence,
Son parler n'avait rien qui ſentit l 'arrogance,
Simple dans ſes diſcours,
Selon ſon rang, à tous, elle parlait toujours ;
Ferme de cœur, ſans ceſſe active,
Elle n'était jamais oiſive.
Bacchus n'avait ſur elle aucun pouvoir,
La pareſſe non plus ; car le vin, la pareſſe

Sont les ennemis du devoir ;
De feux impurs embrâſant la jeuneſſe,
Ils attiſent l'amour et ſa coupable ivreſſe,
Et tous deux ils ſe font un jeu
De jeter l'huile ſur le feu.
De ſon propre vouloir, non pour faire parade
De ſa vertu, ſouvent elle ſe dit malade
Afin de fuir ces banquets ou ces bals
Où la folie a ſes levers fatals.
C'eſt en effet écoles de fleurettes,
Que ces danſes folichonnettes,
Et ces propos ſi gentils, ſi malins
Ne ſont que de ſubtils engins
Qui vous fracaſſent l'innocence,
Au milieu d'une contredanſe.
Il eſt bon de cacher tels joujoux aux enfants,
Car dangereux eſt leur uſage ;
Du moment qu'une fille eſt ſage
Elle doit éviter ces propos échauffants
Qui ſentent le libertinage ;
Epouſe ! elle ſaura trop tôt ce beau parlage !

Et vous, Meſdames, qui, dans un âge avancé,
Devenez le mentor glacé
De filles de ſeigneur, ne prenez pas la mouche
A ces paroles de ma bouche.
Le poſte que vous occupez
Pour deux choſes vous l'agrippez,
Ou parce que toujours vous fûtes vertueuſes,
Ou parce que des brumes nébuleuſes
Ont pu ternir l'éclat de votre chaſteté,
Non par méchanceté, mais par fragilité ;
Or connaiſſant la vieille danſe,

D'être bons chaperons vous avez toute chance.
Un braconnier, hier fieffé voleur,
Peut devenir demain un bon garde-champêtre,
Et gardera les bois de son seigneur
Mille fois mieux que tout autre être.
Donc faites vigilance, et toujours ayez l'œil
A dépister un vice, à marquer un écueil ;
Car voyez-vous trahir sciemment l'innocence,
Envers le Créateur c'est la plus grande offense.

Et vous aussi, pères, mères, parents,
Qui possédez un ou plusieurs enfants,
Ne manquez pas sur eux d'exercer surveillance
Alors qu'ils sont sous votre autorité,
Offrez un bon exemple à leur croissante enfance,
Et s'il le faut, usez de la sévérité
Pour calmer leur effervescence ;
S'ils ne suivent le droit chemin
Dieu sait qu'aurez un bien cruel chagrin.
Sous un berger négligent ou mollasse
Dans la gueule du loup la brebis souvent passe.
Je ne dis que cela, suffit !
Car veux reprendre mon récit.

De mon histoire l'héroïne
A la beauté plus que divine
N'avait pour se garder besoin de chaperons,
Car dans sa manière de vivre
On pouvait lire, et ce, comme en un livre,
Et sa sagesse était connue aux environs.
Si bien que sauf par la hideuse envie,
(Qui nous le dit St. Augustin,
Sur la vertu deverse son venin),

A travers le pays chacun louait ſa vie.

Voilà que cette fille un certain jour d'été
Avec ſa mère fut au temple, en la cité,
Comme c'était alors l'uſage.

Or de la région le Juge Gouverneur
Se trouva par hazard être ſur ſon paſſage,
Il la vit, et d'amour ſentant brûler ſon cœur,
Il ſe dit à part ſoi : " Je l'aurai cette fille,
En dépit d'un chacun, même de ſa famille."

Le diable tout à coup voyant ſes vifs déſirs,
Lui fit comprendre que par une manigance
Il pourrait bien de ſa concupiſcence
Avec la jeune fille accomplir les plaiſirs :
Car certe en bonne conſcience,
Il ſe gardait bien de penſer
Que ſoit par force ou par offre de récompenſe
Un tel gibier il put un beau jour l'amorcer.
Il n'ignorait d'ailleurs que cette jouvencelle
Et ſi vertueuſe et ſi belle
Avait nombreux amis ; défenſe était alors
Pour ſes menus plaiſirs diſpoſer de ſon corps.
Voilà pourquoi ce Juge,
Plein d'aſtuce et de ſubterfuge
Fit chercher par la ville un homme très retors,
Un de ces Clercs qui ſans aucun remords
Sont ſubtils en l'art de mal faire,
Et pour un peu d'argent occiraient père et mère.
Le Juge à ce Clerc en ſecret
A défilé ſon chapelet,
En lui donnant avis, c'était vraiment honnête,

Que s'il soufflait un mot de son bénin projet
Il le ferait raccourcir de la tête.
Lorsque fut conclu le marché,
Le Juge ce vil débauché
A ce Clerc éhonté fit soudain bonne mine,
Il lui donna de l'or, de lui fut entiché,
Si qu'il lui fit tâter des mets de sa cuisine.

Lorsque de point en point fut réglé ce complot,
Ce Clerc véritable Astaroth,
Qu'on nommait Claudius, s'en fut chez lui bien vite
Préparer son acte illicite.

Ce Juge, un certain Appius,
(Oui tel était son nom, ce n'est point une fable),
Piqué du démon de Vénus
Attendait donc le moment favorable
De hâter son bonheur;—que vous dire de plus?
Or voilà qu'un beau jour, le narre ainsi l'histoire,
Qu'il était dans son consistoire,
Donnant des jugements sur un nombre de cas,
A sa barre ce Clerc s'avança d'un bon pas,
Et dit: "Seigneur! daignez admettre ma requête,
Et sur ma plainte ordonner une enquête,
Je me plains de Virginius,
Si ce que j'affirme, il le nie,
J'ai des témoins qui le rendront confus,
Et prouveront sa félonie."

Le Juge répondit soudain au Claudius:
"Contre cet accusé ne puis donner sentence
Définitive en son absence,
Faites citer Virginius,

Alors par-devers moi je retiendrai l'affaire,
Et donnerai ſur elle un jugement ſincère,
La juſtice à mon tribunal
N'a jamais eu, n'aura jamais qu'un poids égal."

Virginius vint donc ſuivant l'ordre du Juge.
Voici, produit du ſubterfuge,
Quelle était la requête:

" Au Seigneur Appius
Son pauvre ſerviteur, le nommé Claudius
Vient s'inſcrire ici contre
Un Chevalier nommé Virginius,
Et très humblement il démontre
Comme contre la loi, contre toute équité,
Du requérant contre la volonté,
(Que parce qu'il eſt riche, il brave),
Il retient chez lui ſon eſclave
A lui le pauvre Claudius.
Par une nuit non étoilée
Cette eſclave lui fut volée
Quand elle était fort jeune, il y a tout au plus
Onze ou douze ans, pas davantage,
Ce que le requérant, il le fait obſerver,
Offre ici de prouver
Par infaillible témoignage.
Depuis lors ce Virginius
A fait paſſer l'eſclave pour ſa fille,
C'eſt une rouerie, un abus,
Cette eſclave, mon bien, n'eſt pas de ſa famille;
C'eſt pourquoi, Seigneur Appius
A vos yeux clairvoyants ſi la vérité brille,
Rendez-moi mon eſclave, et de tous pour le bien,

Au plébéien plaidant contre un patricien
Rendez aujourd'hui la juſtice,
Et malgré ſa richeſſe et ſes nombreux écus,
Montrez que le bon droit ſe rit de l'artifice,
Et que pauvreté n'eſt pas vice!"
Ce gros menſonge était ſigné par Claudius.

Virginius d'abord a regardé cet homme
Avec un ſuperbe mépris,
Mais avant que, comme un vrai gentilhomme
Il eut pu réfuter cet infâme précis,
Qu'il eut pu par maint témoignage,
Prouver la fauſſeté de tout ce verbiage,
Ce Juge prévaricateur
A ce Virginius impoſa le ſilence,
Et comme Juge et Gouverneur
Il proclama cette ſentence:

" Je décide," dit-il, " que ce Clerc Claudius
En ſa poſſeſſion reprenne ſa ſervante;
Tu ne la garderas chez toi Virginius
Comprends le bien, un ſeul inſtant de plus.
Va la chercher, plus n'argumente,
Car tel il eſt mon jugement."

Et quand ce Chevalier dut par l'aſſentiment
D'Appius, de ce juge inique
A ſa brutalité livrer ſa fille unique,
Il fut chez lui, s'aſſit dans l'Atrium,
Penſif, et puis enfin, et comme ultimatum
Il fit venir ſa fille chère.
Elle arrivée, avec les yeux d'un père
Il ſe mit à la contempler,

Admirant tour à tour ſa grâce, ſa tournure,
Et la fraîcheur de ſa douce figure,
Et ce beau corps qu'il fallait immoler.
" Fille," dit-il, " ma chère Virginie,
Il y a deux chemins pour toi qu'il faut ſubir,
La mort ou bien la vie avec ignominie;
Oh ! pourquoi ſuis-je né pour ſi triſte avenir!
Car tu n'as mérité, cher ange,
De mourir par le glaive, ou bien par le poignard;
Par quel deſtin affreux, étrange,
As-tu capté le cœur de ce Juge égrillard?
O ma dernière joie, ô ma fille chérie,
Joyau de chaſteté, pardonne-moi, te prie,
Ta mort!
Car ce n'eſt pas, certe ſans grand effort
Que vais te la donner; non ce n'eſt pas par haine,
Que de tes jours je vais couper la chaîne.
Las! pourquoi te vit-il jamais cet Appius?
Pourquoi t'a-t-il donné ce jour à Claudius!"

Et lors ce Chevalier à ſa fille raconte
Ce que déjà j'ai narré dans ce conte.

" Grâce! mon père!" a dit l'entourant de ſes bras,
A ce Virginius, la belle et jeune fille,
" Je ſuis ſeule de ta famille
Me faut-il donc mourir hélas!
N'y-a-t-il donc aucun remède!"
" Non certe, chère fille," a dit Virginius.
" Alors que Dieu me ſoit en aide!"
Reprend la pauvre Jouvencelle;
" Père! oh! ne me faites refus,
Permettez-moi, me lamenter," dit-elle,

"Quelque peu ſur ma mort, comme feu Monſ Jephtha
En accorda le loiſir à ſa fille
Avant de l'égorger; nota
Pour un rien par ma foi, pour une peccadille,
Pour avoir écouté ſon bon cœur trop *recta*,
Pour avoir voulu la première
Embraſſer ſon honoré père."

Elle s'évanouit en proférant ces mots.
Puis revenant de ſes ſanglots,
S'étant levée, elle dit à ſon père :
" Dieu dans lequel j'eſpère
Qu'il ſoit béni puiſqu'il me fait mourir
Avant que ſois ſouillée! . . —Il faut donc en finir,
Puiſqu'il en eſt ainſi, doucement frappez Père!
Et tuez-moi, vous en fais la prière
Au nom de Dieu,
Et ſur ce, mon bon père . . . Adieu!"

Elle s'évanouit . . . . ſon ſommeil eſt ſans rêve
Virginius lui coupe de ſon glaive
La tête, et puis au Juge il va la préſenter,
Comme il était aſſis encore au conſiſtoire.
Quand le Juge le vit, le conſtate l'hiſtoire,
Il voulut le faire arrêter,
Et haut et court le faire pendre.
Mais le peuple fit une eſclandre,
Il ſe rua de par le tribunal
Pour le ſauver ce Chevalier loyal ;
Car du Juge, quoiqu'il fut noble,
On ſavait la débauche ignoble ;
Et l'on ſavait auſſi que Claudius
Etait le pourvoyeur de l'infâme Appius.

Voilà pourquoi le peuple en prifon mit le Juge,
Qui fe tua pendant tout ce grabuge,
Pour éviter, certe il eut bien raifon
La pendaifon.
Le Claudius on dut le pendre par la corde,
Mais ce Virginius, en fa miféricorde,
Fit exiler ce vil coquin ;
Des autres gueux quand au menu frétin
Qui s'était mêlé de l'affaire,
Il fut pendu ; châtiment exemplaire
Qu'il méritait de par Jupin !

La morale de cette hiftoire
C'eft qu'il faut fe garder de croire
Que le péché caché peut refter impuni,
Pendant long-temps ; N—I —ni, c'eft fini,
Quand la confcience eft coupable,
Le châtiment eft immanquable ;
Que l'on foit ignorant, que l'on foit érudit,
Vient un inftant où de Dieu la vengeance
Sur vous enfin s'appefantit
Que vous foyez grand ou petit :
Donc, croyez-moi, conférvez l'innocence,
Et du péché jamais ne commettez l'offenfe !





PROLOGUE DU VENDEUR D'IN-DULGENCES.

NOTRE hôte de jurer comme s'il
 était fou ;
" Nom d'un nom!" cria-t-il, mais
 c'était un filou,
Un magiſtrat félon par le Chriſt et
 ſa mère !
Puiſſe une horrible mort de honte et de misère
 Tomber ſur ſon corps et ſes os !
C'était maître Satan, ſoit dit, par Atropos !
Les dons de la fortune et ceux de la nature
Sont cauſes de la mort de mainte créature.
Hélas ! elle a payé par trop cher ſa beauté.
 Et pour le dire, en vérité,
Et Fortune et Beauté ſont des dons, c'eſt notoire,
Qui font bien plus de mal que de bien, l'on peut croire,
 Mais vrai, mon très cher Maître, à moi,
C'était narré piteux—que ton narré, ma foi !
Mais, malgré ce, paſſons par deſſus, il n'importe,
Faſſe Dieu préſerver ton corps en ſa main forte,

Et pour qu'il ne te manque rien,
Tes vases et ton Galien,
Ton Hypocrate aussi ; que ton électuaire
Soit ainsi que Marie en un saint sanctuaire !
De par Saint Runyan, je te tiens, sois certain,
Pour un bon compagnon, et pour un homme enfin !
N'ai-je donc pas dit là de bien bonnes paroles,
Quoique mon pauvre cœur vraiment tu le désoles,
Dans l'estomac j'en sens, par les os du corpus !
Une vive douleur ; baste ! n'en parlons plus !
J'ai là pour la guérir un merveilleux dictame,
D'*ale* qui sent sa drêche un pot que sur mon âme
Je vais désemplir de grand cœur ;
Peut-être bien aussi que quelque gai conteur
En nous narrant désopilante histoire
Pourra chasser mon humeur noire,
Et détruira le fier chagrin
Que cette jeune fille a fait naître en mon sein.
" Toi, bel ami," dit-il, " toi, Vendeur d'Indulgences,
Dis-nous vite à ton tour, une de ces disances
Que tu contes si bien."—" Ainsi soit !" sans tarder
Reprit l'interpellé, " mais je veux demander,"
Fit-il, " d'abord à boire,
Et morbleu de quoi mettre en goût mon avaloire."
De la troupe soudain mais le plus gros bonnet
D'exclamer : " Il ne faut pas que ce prestolet
Nous raconte des fariboles,
Encore moins des gaudrioles ;
Il nous faut au contraire un conte original
Mais par-dessus tout bien moral !"
" Amen !" a dit le Vendeur d'Indulgences,
" Or, pour remplir vos exigences
A ma coupe je vais demander sans retard

Un fujet qui ne foit pas du tout égrillard.
Mes Maîtres," reprit-il, " quand je prêche à l'églife
Je parle haut et fort, et furtout fans feintife ;
Car mon texte eft un : *Hic eft veritas !*
Radix malorum eft cupiditas !

" D'abord mettant en tout les points et les virgules,
Moi je dis d'où je viens, puis je montre mes bulles,
Sur mon brevet le fceau du Pape, mon Seigneur,
Afin qu'on fache bien que fuis fon ferviteur,
Et que nul n'a le droit, fut-il du facerdoce
De déranger en rien mon honnête négoce.
J'exhibe encor les brefs d'Evêques, Cardinaux,
De Patriarches faints pour piper mes moineaux,
Et puis pour épicer ma fainte marchandife,
Je sème de latin quelques mots à ma guife,
Moins on comprend, plus grande eft la dévotion,
Et meilleure eft la prédication.
Puis je montre mes amulettes
Bien gentilles et bien proprettes,
Des os enjolivés de faintes d'autrefois,
Ou de juifs, mais de juifs de choix.
' Mes bonnes gens,' leur dis-je, ' écoutez mes paroles,
Ne les traitez de fariboles,
Si cet os eft lavé, n'importe dans quel puits,
Et que s'enfle foudain bœuf, vache, veau, brebis,
Pour avoir dévoré du foin par trop humide ;
Prenez l'eau de ce puits, et fur la langue aride
De tous ces pauvres animaux,
Jetez en, jetez en des flots,
Et les verrez bientôt revenir à la vie ;
Et que fi le bonhomme, à ce je le convie

Auquel appartiendra bœuf, vache, veau, brebis,
Veut boire un verre à jeun de l'eau du susdit puits
Alors ses bestiaux, comme dit l'écriture
Multiplieront, croîtront outre mesure.
Et Messires prenez, prenez mon elixir,
Il guérit le jaloux, et sans jamais faillir ;
Car un homme fut-il jaloux jusqu'à la rage,
Qu'avec cette eau sa femme improvise un potage,
Et voilà mon jaloux confiant cette fois,
D'amants la dame eut-elle autant que ses dix doigts.
Voilà, tenez, un gant de bien simple structure,
Celui qui met ce gant verra par aventure
Multiplier son grain après l'avoir semé
Soit en froment, soit en avoine,
Pourvu qu'il donne à quelque moine
Quelques sous Parisis, quelque coin renommé.
Et retenez ceci, Messieurs, et vous, Mesdames,
Si parmi vous il est quelques méchantes âmes
Sous l'arceau d'une église à l'abri remisant
Ses crimes sans remords ; que sans en avoir honte
Il n'en ait fait soudain, confession bien prompte ;
Ou femme ayant orné son mari d'un croissant,
Je dénie à tels gens le pouvoir ou la grâce
A mes reliques faire une offrande efficace.
Mais ceux qui ne sont pas de la sorte entachés,
S'ils viennent d'un cœur pur m'apporter leurs finances,
Je les absous de leurs péchés
En vertu de mon droit de Vendeur d'Indulgences.'

" Par ce jeu bouffon, Moi, soldat du Vatican,
Je me fais cent marcs d'or, oui dà, bon an, mal an.
Je me tiens comme un Clerc se tiendrait en sa chaire,
Et quand le peuple ignare est là, sans commentaire

Me démenant comme un démon,
Je lui dégoife mon fermon ;
Je tends le cou de droite à gauche,
Sur des fentiers battus fans façon je chevauche,
Et ma langue et mes mains vont fi bien, vont fi bien,
Que c'eft plaifir à voir, car ne doute de rien.
Mon fermon a toujours trait à quelque bon vice,
Je les prêche furtout fouvent fur l'avarice,
Pour que ces animaux me donnent leur argent
Dont j'ai toujours befoin urgent ;
Car je me déboutonne, et parle avec franchife,
Mon but eft de gagner de quoi vivre à ma guife,
Foin d'ailleurs de guérir leurs âmes du vénal ;
Eux morts, Satan les ait ! je m'en fiche pas mal !
Car plus d'un fermon, certe, eft prêché, ma parole
Avec intention parfois peu bénévole ;
Les uns n'ont tant à cœur que de flatter les gens,
Les autres qu'aviver l'appétit des cinq fens ;
D'autres prêchent encor pour une gloire vaine,
D'autres pour atifer tous les feux de la haine.
Moi, quand ne puis combattre autrement le prochain
A ma langue fur lui je ne mets plus de frein,
A m'offenfer par Dieu ! malheur à qui fe frotte !
En prêchant, moi je l'afticote,
Et fais, fans le nommer, le crayonner fi fin,
Que chacun de fe dire : 'Eh ! mais c'eft le voifin !'
Sous couleur fainte ainfi moi j'exhale ma bile ;
Mais bientôt je reprends, tant ma langue eft agile,
Mon texte, il eft un : *Hic eft veritas !*
Radix malorum eft cupiditas !

"Ainfi je puis prêcher fur l'avarice
Bien que je fois mordu du même vice ;

Et je pourrais ſans doute auſſi
Convertir mon prochain, mais n'en ai nul ſouci ;
Ce n'eſt pas là mon but, car jamais je ne prêche
Que pour tirer à moi de l'or ou de la drêche.
J'empaume alors mes auditeurs
En leur narrant les lais des plus vieux chroniqueurs,
Car notez bien, en fait d'hiſtoires,
Les ignorants préfèrent les grimoires
Qu'ils peuvent retenir, et conter à leur tour,
Au vrai tout ſimple, eut-il l'éclat du jour !
Quoi pourriez-vous penſer que par folie inſigne
Alors que du Seigneur travaillant à la vigne,
Je puis gagner de l'or, manger comme un glouton,
J'irais en pauvreté vivre comme un Caton ?
Nenni-dà, ne ſuis pas ſtupide de la ſorte,
Je vais prêcher partout où le diable me porte ;
Du travail de mes mains gagner péniblement
De quoi vivre, n'eſt pas du tout mon lot vraiment ;
Moi je veux picorer ſur le travail des autres,
Et ne ſuis pas du bois dont on fit les apôtres :
Il me faut, comprenez le bien,
Tout ce qui flatte un goût épicurien ;
Il me faut de l'argent, du froment, de la laine,
Tous les fruits de la terre, et récoltés ſans peine,
Dût le plus pauvre hère en m'en faiſant cadeau,
Hypothéquer ſon âme, hypothéquer ſa peau ;
Dût la plus pauvre veuve en m'offrant ſon obole
Laiſſer mourir de faim les ſiens, . . . je m'en conſole.
Bien mieux je veux fêter et la treille et Bacchus,
Partout où je m'arrête, et qui plus eſt Vénus.
Mais, Meſſeigneurs, enfin de compte
C'eſt votre bon plaiſir que je vous diſe un conte.
Maintenant que j'ai bu de bonne *ale* un bon coup,

J'efpère vous narrer hiftoire à votre goût ;
Car bien que fois moi-même un drôle fort en vices,
Je puis, quand je le veux, et felon mes caprices,
Brocher de la morale en un befoin urgent ;
Oyez donc, et gratis, ce que pour de l'argent
Je prêche ;—Et maintenant, attention, filence,
Sans autre préambule, à la fin je commence."





CONTE DU VENDEUR D'INDULGENCES.

AU bon pays de Flandre, il existait jadis
Une société de jeunes étourdis,
Attelés sans vergogne au char de la folie,
En mauvais lieux vivant, et faisant chère-lie ;
Au son des instruments en leur joyeux déduit
Dansant ; jouant aux dés et le jour et la nuit ;
Se goinfrant avec luxe, et ne mettant leur gloire
Qu'à boire, et surtout à bien boire ;
Vrais suppôts de Satan, criant, jurant, sacrant,
De notre doux Jésus en lambeaux déchirant
Le corps, tout comme si les Juifs par aventure
Ne l'eussent déchiré jadis outre mesure ;
Et riant les maudits ! aux péchés du prochain.
Et tenez, regardez, voici venir soudain
A la taille élancée, aux œillades lutines
Une troupe de baladines,
Chanteuses au besoin, et sous leurs oripeaux

Débitant la luxure en vendant leurs gâteaux.
Car j'en prends à témoin les ſaintes écritures,
C'eſt dans l'ivrognerie et ſes gaités impures,
Que germe la luxure et ſes hideux méfaits.
Ce vieux ſoulard de Loth, ſans le vin, n'eut jamais
Pour ſes filles conçu cet amour par trop tendre
Qui, ſans qu'il s'en doutât le fit être ſon gendre.*
Hérode, le tueur des pauvres innocents,
Etait gorgé de vin, n'avait plus ſon bon ſens,
Quand il fit au deſſert égorger Jean Baptiſte,
Et ſalua le plat d'un " Ma foi Dieu l'aſſiſte !"
De la folie au vin en comparant l'effet,
Sénèque dit un mot fort ſage à ce ſujet :
Il dit qu'il ne voit point entr'eux de différence,
Sinon que la folie a plus longue exiſtence ;
Que privé de raiſon par excès de boiſſon,
        D'un méchant fou l'homme eſt à l'uniſſon.
Vile Gloutonnerie, ô vice abominable !
Toi ſeule nous jetas dans les griffes du diable,
Juſqu'à ce que le Chriſt notre divin Sauveur,
Par ſon ſang précieux fut notre Rédempteur !
Car, cela ſaute aux yeux, c'eſt par gloutonnerie
Que l'homme un jour perdit ſa céleſte patrie.
Si nos premiers parents n'euſſent été tous deux
Gourmands au premier chef, ne ſerions malheureux ;
Il eſt de fait qu'Adam quand au ſortir d'un rêve

---

* Boufflers, d'aimable mémoire, a raconté ainſi l'hiſtoire de Loth :

" Il but,
Il devint tendre,
Et puis il fut
Son gendre !"

Il mangea de ce fruit que lui préſentait Eve
Fut pour ce fait, ainſi que je le dis
Incontinent chaſſé de ſon beau Paradis ;
S'il eut été moins gaſtronome
Au Paradis encore il ſerait le cher homme !
Donc, ô Gloutonnerie, à toi notre mépris !
Si les hommes ſavaient comme tu les occis,
Certe ils ſeraient alors qu'ils ſont ripaille
Plus modérés dans leur mangeaille ;
L'homme eſt ſi fort en gueule, hélas !
Sa bouche ſenſuelle a ſi ſoif d'un repas,
Que du nord au midi, du couchant à l'aurore
Sur la terre, dans l'eau, dans l'air que ſais-je encore !
Il va chercher gibier, poiſſon, bœuf ou mouton
Pour gaver, pour gorger ſon appétit glouton.
Sur ces excès, ô Paul, tu peux diſcourir diantre !
Et flétrir à grands traits ce culte affreux du ventre
Qu'un jour Dieu détruira.—Car il faut être franc
L'homme boit tellement et du rouge et du blanc
Qu'il fait de ſon goſier un égout, un cloaque
Dont le tuyau bourbeux à la fin ſe détraque.
Et l'apôtre en pleurant dit moult piteuſement :
" Du Chriſt et de ſa croix que d'ennemis vraiment
Qui regardent la mort la fin de toute choſe ;
Leur ventre, c'eſt leur Dieu ! . . . la belle apothéoſe !
O ventre impur ! amas de terreux, de gluant,
De fumier corrompu, que ton ſac eſt puant !
De tes extrémités bien vilaine eſt l'iſſue,
Et ce qui ſort de toi dégoûte, infecte et pue.
Pour contenter tes goûts de doctes cuiſiniers
Dépenſent leur talent, s'improviſent ſorciers
Pour déguiſer un mets, oui ! le fait eſt notoire,
Et faire d'un principe . . . . à peine un acceſſoire.

Des os, et des plus durs ils ſavent diſtiller
La moelle, au goſier jà prête à s'affrioler;
Et puis pour exciter ſon appétit immenſe
D'une ſauce épicée ils créent la quinteſſence;
Mais certes tous ceux là qui courent tels plaiſirs,
S'ils vivent dans le vice,—ils ſont morts aux loiſirs.
Le vin, je le veux bien, eſt choſe appétiſſante,
Mais fi! l'ivrognerie eſt choſe abrutiſſante;
O ſoulard! ton haleine eſt ignoble, et le ſon
Qui de ta bouche ſort articule . . . . . Samſon!
Comme ſi, ce Samſon partiſan des ivrognes
Etait, ou fut jadis patron des rouges trognes.
Tu tombes comme un porc dont on perça le flanc,
Et ta langue eſt perdue, et le ſoin de ton rang.
Car il faut l'avouer ici ſans pruderie
De l'homme le tombeau,—vrai! c'eſt l'ivrognerie!
Celui qui reconnait pour maître la boiſſon,
N'eſt plus ſon maître à lui;—mais un mauvais garçon:
Garez-vous donc du blanc, garez-vous donc du rouge,
Du vin blanc de Lépé ſurtout que dans le bouge
De Chepe, ou de Fleet Street, l'on vend; ce vin fumeux
Quand vous l'ingurgitez embraſſe de ſes feux
Tous les vins déjà bus, ſi qu'après trois raſades
Le buveur qui n'en peut fait nombre de cacades;
Il ſe croit, dans Fleet Street en quelqu'eſtaminet,
En Eſpagne; au Lépé, ſans qu'il s'en doute, il eſt;
Et non pas à Bordeaux, ni même à la Rochelle,
Mais en Eſpagne où court au galop ſa cervelle.
Et notez, Meſſeigneurs, qu'en l'ancien teſtament
Les hauts faits accomplis de par l'Omnipotent
Sont préparés toujours, choſe particulière
Par le jeûne et par la prière;

Ouvrez la Bible et vous lifez cela.
Et maintenant jetez les yeux fur Attila,
Saignant du nez, dans fon ivrognerie,
Et cuvant fa gloutonnerie,
Ce grand vainqueur paffa du fommeil à la mort;
De boire un capitaine a toujours très grand tort.
Et pefez bien,—que cela vous dirige
Ce qu'à Lamuel, non pas Samuel
Il fut commandé, c'eft effentiel,
C'eft effentiel, vous dis-je;
Lifez la Bible, et vous trouverez là
Dûment imprimé, c'eft notoire,
Que le vin fut donné pour boire,
A ceux là feulement qui font fobres. Voilà!
N'ai befoin de plus vous en dire,
Et ce que j'ai dit, doit fuffire.
Et maintenant que fuis tombé fur le glouton,
Je veux, changeant de ton,
Des vils jeux de hazard dire le maléfice.
Le jeu, chers auditeurs, c'eft le père du vice,
Le père du menfonge, et de nombre d'abus;
Bien plus
C'eft le père du gafpillage,
Plus élevé fon rang, plus bas eft fon étage;
Un prince, qui du jeu fe fait le fouteneur
Souille fon nom, compromet fon honneur!
A Corinthe un beau jour, Chilon, c'était un fage,
Fut par Sparte envoyé, comme c'était l'ufage
En très grand apparat, avec pompe et grandeur
Pour faire un traité d'alliance.
Arrivé, notre Ambaffadeur
Trouve partout les Grands du jeu courant la chance:
Ce que voyant, il revient auffitôt

Vers ſon pays : " J'aimerais mieux plutôt
Mourir," dit-il aux ſiens, " qu'uſer mon influence
A mettre à fin un traité d'alliance
Avec les Corinthiens ; c'eſt un peuple joueur.
Et vous, ſi glorieux, et ſi remplis d'honneur
Ne pouvez avoir confiance
A gens qui ſur un dé pontent leur exiſtence."
N'était-ce pas parler en ſage, Meſſeigneurs,
Qu'ainſi ſtigmatiſer ce fléau . . . les joueurs !

Que ſi maintenant quittant Sparte
Nous nous tournons devers le Roi de Parthe,
Nous voyons ce grand prince au Roi Démétrius
Envoyer des dés d'or pour le rendre confus ;
Car ce Démétrius jouait, nous dit l'hiſtoire,
Ce qui fit qu'il mourut ſans renom, et ſans gloire.
Et c'eſt pitié vraiment auſſi que des ſeigneurs
Ne puiſſent s'amuſer qu'en ſe faiſant joueurs.

Mais laiſſant de côté les dés et leur délire,
Tenez, ma foi, je vais vous dire
Sur ſerments et jurons et leurs abus nombreux
Un mot ou deux.
Proférer gros jurons eſt choſe déteſtable,
Mais faire faux ſerments c'eſt plus abominable.
" Tu ne jureras point !" ainſi dit le bon Dieu,
J'en prends à témoin St. Mathieu.
" Tu ne mentiras point," dit ailleurs Jérémie ;
" Si tu jures il faut jurer la vérité ;
Jurer oiſeuſement eſt en réalité
Une choſe maudite, et mène à l'infamie."
Voyez plutôt tracé par la divine main
Dans les commandements cet ordre ſans replique :
" Homme tu ne prendras jamais mon nom en vain !"

A tous ferments oifeux l'ordre de Dieu s'applique;
Et même qu'il défend encor plus de jurer
Que tuer fon prochain, ou que le déchirer.
Dunque je dis, je redis, je répète
Que le fecond commandement
Défend tout faux et tout mauvais ferment,
Et toute parole indifcrète.
Et de plus, je le dis, qui jure fans raifon
Verra l'ire de Dieu pefer fur fa maifon.
Fi de ces laids jurons: Par le ciel! par la terre!
Par le cœur précieux du bon Dieu! par fa mère!
Et par le fang du Chrift, par les clous de fa croix!
Sept eft ma chance, et puis cinq et puis trois!
Par les bras du Sauveur! infâme tu me triches,
Cette dague à ton cœur, car de moi tu te fiches!
Tels font les fruits provenant des deux dés,
Voyez les tous accumulés
Fauffeté, parjure, et colère,
Et l'homicide volontaire.
Maintenant pour le Chrift, pour ce doux Rédempteur
Qui pour nous tous mourut au gibet d'un voleur,
Laiffez grands et petits, laiffez veuillez m'en croire
De côté les jurons.—J'arrive à mon hiftoire.

Trois ripailleurs,—ces trois là qui font mes héros
Ripaillaient tous les trois, fans trêve ni repos,
Et, buvaient à pleines poitrines
Bien avant qu'eut fonné matines.
Comme à boire ils étaient affis
Jafant, jurant de mal en pis,
Voilà que le fon d'une cloche
Tintant, leur dit un mort approche.
Si que l'un d'eux fifflant à part lui fon varlet:

" Va-t-en vite là bas, voir," dit-il, " quel mort c'eſt
Qui vient par ce tintin chiffonner mon oreille,
Et ſur tout, cette fois, tâche faire merveille,
Et m'apporter, tête à l'évent
Le nom de feu cet ex-vivant!"
" Seigneur," fit le varlet, " à moi vous pouvez croire,
J'ai ſu ce nom avant qu'ici vous vinſſiez boire;
C'était, pardi, c'était un de vos compagnons,
Et de vos longues nuits un des fiers lumignons;
Comme il était aſſis ſur ſa chaiſe, et fort ivre
De ſa vie une dame a clos hier le livre,
Cette dame a pour nom: La Mort!
Elle briſa ſon cœur en deux, et ſans effort,
Et puis s'en fut, ſans tambour ni trompette,
Continuer ailleurs ſon affreuſe cueillette.
Et, Maître, de parler ſi par vous m'eſt permis,
J'oſe vous dire humblement mon avis:
C'eſt qu'il me parait néceſſaire
D'être en garde toujours contre un tel adverſaire.
De ma mère jadis ce fut l'enſeignement,
Et pour ma part j'y crois vraiment!"
Sur ce dit l'hôtelier: " Oui, par Sainte Marie!
L'enfant dit vrai, la Mort cette furie
A tué cette année au village voiſin
Hommes, femmes, enfants;—et le fait eſt certain,
Je crois qu'en ce village elle a pris domicile;
Et c'eſt fâcheux, à penſer c'eſt facile,
Qu'avant qu'elle n'ait pu ſans façon maſſacrer
Un homme,—nous n'ayons avant pu la flairer."
" Eh! par les bras du Chriſt! eſt-il ſi difficile,"
A dit un ripailleur, " forcer ſon domicile?
Moi je veux la chercher et par monts et par vaux,
J'en fais vœu, digne Chriſt! à tes clous! à tes os!

Voyons, écoutez, camarades,
Nous trois ne faiſons qu'un, nous frères en raſades,
Uniſſons-nous par ſerment tous les trois
Pour occire une bonne fois
La Mort, cette ignoble femelle,
Qui de nos jours vient ſouffler la chandelle."

Et voilà nos trois faiſant le ſerment
De vivre et mourir, et ce, crânement,
Comme s'ils étaient tous, trois frères d'armes,
Sans peur de danger, ſans vaines alarmes ;
Et voilà qu'ils vont, ivres de fureur
De vers ce village ;—et comble d'horreur !
Ils ont tous juré,—juré ſur leurs âmes
Par le ſang du Chriſt, par jurons infâmes
D'éteindre la mort, de la maſſacrer
S'ils pouvaient ſeulement par là la rencontrer.
Juſte, comme ils allaient paſſer une barrière
Environ un mille de là,
Voilà
Qu'un pauvre vieux vers eux s'avançant ſolitaire
Les rencontra. "Seigneurs, vous garde Dieu !"
Dit le vieillard avec humble poſture.
"Qu'eſt-ce à dire ? manant à la triſte figure,"
Dit le plus fou des trois,—"pourquoi vieillard morbleu !
Traîner auſſi long-temps un ſemblant d'exiſtence ?"
—"Pourquoi ?" dit le vieillard après un court ſilence :
"Parce que je ne puis trouver
N'importe où,—dans cité, village,
Un homme qui, pour me ſauver
Avec moi veuille échanger d'âge.
Delà vient que, bon gré, malgré,



" Seigneurs, vous garde Dieu !"
Dit le vieillard avec humble posture.
Page 86.

Vieux je refte, et je refterai
Tant que la volonté fuprême
De Dieu le prefcrira : car la Mort elle-même
Hélas ! ne veut pas de mes jours.
Auffi toujours, toujours, toujours,
Sans jamais arrêter ma marche
Comme un pauvre captif je marche,
Frappant de mon bâton, et ce, matin et foir
Au feuil endormi de ma mère
La Terre,
En difant dans mon défefpoir :
Vous qui m'avez porté long-temps dans votre ventre,
Mère, permettez que j'y rentre :
Voyez, je dépéris, oh ! quand donc mes vieux os
Pourront-ils à la fin s'affeoir dans le repos ?
Avec vous j'échangerais, mère,
Mon beau bahut pour un fuaire.
Elle ne veut pourtant pas fe rendre à mes vœux,
Voilà pourquoi je fuis fi vieux.
Mais ce n'eft pas une raifon, Meffires,
Pour rendre un pauvre vieux l'objet de vos fatires,
A moins qu'il ne foit l'agreffeur,
Soit par fes actions, foit par propos moqueur.
Vous favez qu'il eft dit aux faintes écritures,
Ne rendez les vieillards plaftron pour vos injures ;
Au contraire devez vous lever devant eux
Afin de les honorer mieux :
Traitez donc, Meffeigneurs, vous pimpants de jeun-
effe,
Traitez avec moins de rudeffe
Un pauvre et malheureux vieillard,
Afin que, quand ferez plus tard
De pauvres vieux, fi venez à vieilleffe,

On vous comble de ſoins malgré votre faibleſſe,
Et Dieu ſoit avec vous où porterez vos pas !
Et maintenant adieu, je veux aller là bas."
" Parbleu ! non pas t'en iras, vilain ruſtre,"
Dit un des ripailleurs, " ou perds mon nom d'Illuſtre !
De par St. Jean, le vieux avec la Mort
Qui ſur nos amis jette un ſort
Doit, ma parole, avoir quelqu' accointance ;
Peut-être eſt-il ſon eſpion . . . d'urgence
Il nous faut dire vieux, par le ſaint ſacrement !
Où la Mort ſe repoſe en ſon retirement,
Ou certes tu mourras.—" Eh bien ! eh bien ! Meſ-
ſires,
Si de la Mort voulez ſurprendre les ſourires,
Prenez ce chemin tortueux,
Elle attend ſous un chêne et vos cœurs et vos vœux.
Que Celui qui ſauva le monde
Vous ſauve tous les trois de ſon étreinte immonde,
Et vous amende !"—Ainſi dit le vieillard
Et nos trois ripailleurs de courir ſans retard
Au galop, au galop, et juſqu'à perdre haleine
Juſques au pied du fameux chêne
Où giſait reluiſant ce merveilleux tréſor
Sept boiſſeaux de florins,—de florins neufs, tout d'or !
Les voilà tous les trois aſſis faiſant la chaîne
Autour du chêne ;
Sans maintenant faire le moindre effort
Pour chercher à trouver la Mort.
" A jeun Frères," des trois dit tout d'abord le pire
" Mon bon ſens eſt fort grand à vous je dois le dire ;
Or donc, écoutez-moi :—ce tréſor par hazard
Nous donne une fortune,—une fortune à part,
Pour, tant que nous vivrons, mener joyeuſe vie,

En dépit des cancans, en dépit de l'envie ;
Eh ! par la dignité précieuſe de Dieu !
Qui nous eut dit ce matin, par exemple,
Qu'à Plutus nous pourrions ce ſoir ouvrir un temple?
Or, ſi cet or pouvait s'en aller de ce lieu
Juſque dans ma maiſon, ou juſques dans les vôtres,
Car nous ſommes trois bons apôtres,
Nous ſerions tous les trois, vraiment trois fois heur-
eux!
Porter cela chez nous de jour ſerait ſcabreux ;
On pourrait bien dire à tout prendre
Que ſommes des voleurs, et ſans façon nous pendre.
Ce tréſor, mes amis, doit à notre réduit
Etre tranſporté, mais de nuit.
Donc tirons à la courte paille
Qui de nous trois ira chercher de la mangeaille,
Du pain, du vin, *et cætera*
A la ville prochaine, et vite reviendra.
Les deux reſtés ici feront fidèle garde
Sur ce tréſor ; et pour peu qu'il ne tarde,
Nous pourrons mes amis, nous pourrons dès ce ſoir,
Porter le cher tréſor chez nous ; c'eſt mon eſpoir!"

L'un d'eux prit donc trois brins, fit une entaille,
Et les voilà tirant la courte paille :
Le ſort tomba ſur le donneur d'avis
Qui de vers la cité s'en fut, et ſans ſurſis.
Lui parti, l'un d'eux dit à l'autre :
"Je ne veux point te chanter patenôtre,
Mais tu le ſais, fûmes toujours amis,
Nous avons partagé les plaiſirs et les larmes,
En un mot tous les deux nous ſommes frères d'armes,
Je vais donc ouvrir un avis

Qui fera pour ton avantage.
Le camarade eft parti, tu le fais,
Et quand il reviendra d'accomplir fon meffage,
Il faudra partager cet or entre trois ; . . . . Mais
Si je puis, cher ami, manigancer la chofe
Si bien, que tout cet or foit à nous deux,
J'aurai bien mérité de toi, je le fuppofe ?"
—" Mais, oui, ce ferait merveilleux,"
Répondit l'autre, " mais cela n'eft pas facile,
Le camarade qui, pour nous deux court la ville
Sait bien que nous gardons cet or,
Et qu'il a droit au tiers de ce tréfor ;
A fon retour que pourrons nous lui dire ?"
" Eh ! eh !" reprit le premier mécréant,
" Tenons confeil enfemble, et que rien ne tranfpire !"
—" Tope là, j'y confens, et foi de fainéant
Je ne trahirai rien, compte fur ma parole !"
—" J'arrive donc alors au fait fans parabole,"
Dit le premier ; " tu fais le dicton eft commun,
Que deux valent le double d'un ;
Donc, toi, moi, faifons deux : or quand le camarade
Reviendra de fa promenade
Bien fatigué, bien las, en jouant fonds fur lui,
Pendant ce temps je prends moi fon corps pour étui,
Et j'y loge en entier ma dague.
Alors, ceci n'a rien de vague,
Tout cet or eft à nous, c'eft à toi, c'eft à moi,
Et nous pouvons tous deux fans trouble et fans émoi
Jouer aux dés, le plaifir y convie,
Et nous gaudir toute la vie."
Et nos deux mécréants furent d'accord entr'eux,
D'égorger le troifième et partager à deux.

Le plus jeune pourtant s'avançait vers la ville,
Et dans son cœur ému sautait une sébille
De florins, de beaux florins d'or,
Toujours, toujours, encor, encor :
"Mon Dieu," se disait-il, "si ce bel or qui brille
Il était à moi seul,—que serais joyeux drille !
Sous le trône de Dieu non pas un par ma foi
Qui vivrait si content que moi !"
Et sur ce, le démon, cet ennemi de l'homme,
Qui perdit Eve un jour rien que pour une pomme,
Lui conseilla tout bas d'acheter du poison
Sans bruit et sans éclat pour mettre à la raison
En leur versant pleines rasades,
Ses deux excellents camarades.
Et disons-le, dans cette occasion
Le tentateur n'eut pas grand' chose à faire,
Tant le tenté brûlait de se défaire
De ses deux bons amis sans affectation.
Le voilà donc allant chez un apothicaire
En quête de poison pour décimer ses rats.
"Ce sont," dit-il, "ce sont tous d'affreux scélérats
Qui sur ma basse-cour, sans tambour ni trompette
Amusent leurs loisirs ;—je crois même, entre nous,
Avoir à faire à certaine belette
Qui sur mes beaux chapons fait la nuit la dînette ;
Et je voudrais bien, vertuchoux !
Occire enfin une telle vermine."
"J'ai tout ce qu'il vous faut, du moins je l'imagine,
C'est une composition
Solide qui remplit fort bien sa fonction,"
Lui répondit l'apothicaire ;
"Il n'est créature sur terre

Qui puiſſe réſiſter à cette potion
Dont l'effet eſt ſoudain comme un coup de tonnerre."
Notre homme en beaux deniers a payé le poiſon;
Puis il s'en va vers la maiſon
Du coin, acheter trois bouteilles,
Il verſe le poiſon dans deux toutes pareilles,
Avec du vin; puis ſans plus de façon
Il emplit la troiſième exprès pour ſa boiſſon,
D'un breuvage excellent; car dans la nuit prochaine
Il veut à ſa maiſon emporter ſon aubaine.
Et puis fort content du drôle de tour,
Près des ſiens bientôt il eſt de retour.

A quoi bon ici faire verbiage?
Les deux l'ont occis en riant, je gage;
Et puis cela fait: "Le voilà qu'il dort!"
Dit l'un "maintenant, à boire et ripaille!
Nous l'enterrerons bien vaille que vaille
Après le repas cet adoré mort!"
Et nos deux gredins, de boire, de boire
Et d'engloutir dà, dans leur avaloire
Le vin bon, le poiſon, ſi qu'ils furent tous deux
En grimaçant occis les malheureux.
Mais il eſt douteux qu'Avicenne
Ait décrit dans ſon livre auſſi cruelle antienne
De douleurs d'empoiſonnement,
Que le chant ſouffreteux des deux monſtres vraiment!
Ainſi les aſſaſſins, deux vilaines canailles,
Près de l'empoiſonneur eurent leurs funérailles.

O maudit péché plein de malédiction!
O traitreux homicide! ô machination!
Luxure et jeu! vile gloutonnerie!

Juron, blafphème, ivrognerie!
Pourquoi faut-il, hélas! perverfe humanité!
Qu'envers ton Rédempteur tu fois fans charité!

Maintenant, bonnes gens, le bon Dieu vous pardonne,
Vos crimes infenfés, votre cupidité,
Puiffe auffi le pardon qu'en ce jour je vous donne,
Vous guérir par fa fainteté,
Pourvu que toutefois vous me veniez en aide,
En m'offrant Nobles, Sols ou Pièces de Tolède,
Bagues ou cuillères d'argent
Agrafes, car ne fuis pas exigeant;
Sous cette fainte bulle inclinez donc la tête!
Vous, époufes, venez, venez à ma requête,
M'apporter votre laine, et je les infcrirai
Sur mon rouleau vos noms, et du ciel azuré
Lors vous irez cueillir, partager les délices;
Si vous abfous, redeviendrez novices
Comme en vos premiers jours, oui, j'ai ce grand pouvoir,
Si par vos dons augmentez mon avoir.
Meffires, écoutez, c'eft ainfi que je prêche,
Et Jéfus Chrift de par fa fainte crèche
Vous accordera ce guerdon,
Je ne vous trompe pas, d'obtenir fon pardon.
Meffires, j'oubliais un mot dans mon hiftoire:
Dans mon porte-manteau, j'ai, vous pouvez m'en croire,
Bulles, Reliques, Chapelets,
Têtes de faints, Os, Offelets,
Qui m'ont été donnés, ce n'eft point une attrape
A Rome par la main du Pape.

Si l'un de vous veut par dévotion
Faire offrande, il aura mon abſolution,
Qu'il s'avance à mes pieds, et puis qu'il s'agenouille,
Et la porte du ciel je la lui dévérouille.
Ou bien, ſi mieux aimez, prenez en cheminant
A chaque ville indulgence nouvelle,
Mais garniſſez toujours, toujours mon eſcarcelle,
C'eſt là, vous comprenez, c'eſt le point dominant.
Et pour vous c'eſt honneur que dans ces circonſtances
Vous ayez avec vous un Vendeur d'Indulgences,
Alors que chevauchez et par monts et par vaux,
Qui puiſſe vous abſoudre, et tenir en repos;
Car il peut bien arriver d'aventure
Que l'un de vous tombe de ſa monture
Et ſe caſſe le cou; vous comprenez alors
Quel bonheur c'eſt pour vous, que ſi de votre corps
Sort précipitamment votre âme,
Je ſois là pour l'abſoudre, et de par Notre Dame
Lui délivrer ſes paſſeports.
Voyons, je ſuis d'avis que tout d'abord notre Hôte
Comme étant fort en gueule, auſſi bien qu'en péché,
Et de plus un peu débauché,
Vienne en ſe repentant me confeſſer ſa faute:
Allons, monſieur notre Hôte, allons, venez ici,
Venez ici, faites offrande;
Sinon je te mets à l'amende....
Allons viens, te ferai merci,
Et tu baiſeras toutes mes Réliques,
Mes Têtes de Saints, et mes Os myſtiques,
Allons à ta bourſe! allons, grippe-ſou
Allons vite à moi quatre fois un ſou!"
"Nenni dà, nenni dà! beau Vendeur d'Indulgences;
Plutôt du Chriſt la malédiction

Que tomber dans tes lacs, croire à tes aſſurances,
Et comme un ſot gober ta prédication !
Crois tu vraiment que ferai la folie
De baiſer le bas de ton dos ?
Quand bien même il ſerait tout barbouillé de lie,
C'eſt d'un ſaint, dirais-tu, ce qui reſte de l'os !
Non par la Croix que trouva Sainte Hélène,
De mentir avec moi tu n'auras pas l'aubaine.
Je voudrais couper de ma main
Tes oreilles, archi-vilain,
Qui viens ici me chanter pouilles,
Et des deux faire des andouilles !"
A ces propos de parpaillot
L'interpellé ne ſouffla mot,
Tant il ſe ſentit en colère.
" Et maintenant," dit l'Hôte, " il ne peut plus me plaire
De plaiſanter avec toi gros dindon
Dont l'ire s'allume au moindre lardon."
Mais voyant que chacun de rire,
Le digne Chevalier leur dit : " C'eſt un délire
Ainſi de ſe diſputailler,
En vilains mots ſurtout ſe chamailler.
Allons, voyons, vous, Vendeur d'Indulgences,
Soyez de belle et bonne humeur ;
Et vous qui m'êtes cher, vous Hôte de mon cœur,
Plus de fiel, plus de déplaiſances.
Embraſſez-vous tous deux comme de bons amis,
Et rions tous, ventre Saint Gris !"
Et tous les deux s'étant donné l'abſoute,
Chacun gaiement continua la route.



PROLOGUE DU PATRON DE NAVIRE.

NOTRE Hôte ſe hauſſant deſſus ſes étriers
Dit : « Ce conte eſt fort bon, et des plus ſinguliers ;
Voyons donc, toi, Curé, qui dis ſi bien la meſſe,
Vite dis-nous un conte, et remplis ta promeſſe.
Par les os ! je vois bien que vous les érudits,
Avez de la ſcience, et ſavez maints récits."

Le Curé répondit : « Quelle mouche le pique
Cet homme, pour jurer de façon ſi cynique !"

Notre Hôte répartit : « M'eſt avis palſembleu
Que je flaire un Lollard, gare au ſermon, mon Dieu !"

« Oh ! il n'en fera rien," ſoudain ſe prit à dire
Avec un gros juron le Patron de Navire ;
Nous croyons tous ici, pardi, dans le grand Dieu !
Et n'avons pas beſoin chez nous d'un boutefeu

Qui ſous l'humble couvert de prêcher l'Evangile,
Vienne de ci de là nous échauffer la bile,
Faire germer l'ivraie en notre pur froment,
Et nous vexer en plus quelquefois bigrement.
Donc Hôte, écoute-moi, je te préviens d'avance
Que mon très joyeux Moi va tous vous mettre en danſe,
En vous narrant morbleu conte de ma façon ;
Cela ne traitera ni de philoſophie,
Ni de termes de loi, ça donne le friſſon,
Ni de juges non plus, je vous le certifie,
De médecine encor bien moins, car mordicus
Mon eſtomac eſt veuf de tous les mots en us.





CONTE DU PATRON DE NAVIRE.

JADIS vivait, non pas dans un village,
Mais bien à St. Denys
Près Paris,
Un fort riche marchand ; qui dit riche, dit ſage ;
Car entre nous, dans tout pays,
Qui poſsède de la richeſſe
Par-deſſus le marché poſsède la ſageſſe.
Il avait une femme, . . . une belle beauté,
Aimant le monde et ſa gaité ;
Deux choſes qui, par parenthèſe,
Coûtent beaucoup, ne vous déplaiſe,
Mais rapportent fort peu ; ce qu'on récolte au bal
Ou dans un beau feſtin, n'eſt grand' choſe au total.
Le plaiſir du feſtin, du bal la pirouette,
C'eſt comme ſur un mur l'ombre, la ſilhouëtte,
Cela paſſe bien vite, et ne revient jamais ;
Mais malheur à celui ſur qui tombent les frais,
Le bêta de mari pour ſa belle poupée

Doit toujours financer, faire franche-nippée
A chaque occaſion, comme pour ſon honneur,
Et dans ces beaux atours madame la coquette
Danſe gaiment, agrippant la fleurette
Et quelquefois même la fleur.
Que ſi le mari d'aventure
Ou ne peut, ou ne veut gaſpiller ſon argent
Pour la toilette et la voiture,
Un autre doit, car le cas eſt urgent,
A Madame venir en aide,
Subvenir à ſes frais, c'eſt là le ſeul remède ;
On appelle cela tirer ſur l'amoureux,
Mais ce tir eſt parfois ſcabreux.

Ce bon Marchand avait une maiſon princière,
On y feſait très bonne chère,
Sa femme, je l'ai dit, était une beauté,
Ce qui fait que le gîte était beaucoup hanté.
Ce n'eſt pas étonnant, c'eſt très facile à croire,
Mais oyez mon hiſtoire.

Grands et Petits parmi les viſiteurs,
Qui de ce ſoleil d'or ſe chauffaient aux ardeurs,
Etait un Moine au beau viſage,
Trente printemps formaient ſon âge.
Ce jeune Moine, et ce digne Marchand
Enſemble étaient liés, que c'en était touchant.
Notez que tous les deux nés au même village,
Se diſaient l'un et l'autre être de parentage,
Et qu'aucun des deux n'eut dit non,
Tant chacun avait bon renom.
Ce qui fait que ces deux, objets dignes d'envie,
S'étaient juré fraternité

Pour une éternité,
Ou pour mieux dire tant que durerait leur vie!

Ce Moine, Dom Jéhan, était très généreux,
A répandre l'argent il paraiſſait heureux.
Parmi la valetaille, et toute la megnie,
On le trouvait fort bonne compagnie,
C'eſt qu'à chacun il donnait, il donnait,
Et cela faiſait bon effet;
Si que chacun content de ſa venue,
Auprès de lui s'empreſſe et le ſalue,
Comme l'oiſeau quand il voit le ſoleil
Se lever tout vermeil
Se plait à ſaluer la nue.
Mais paſſons là deſſus,
Pour le moment cela ſuffit—motus!

Voilà qu'il arriva que pour un long voyage,
Pour Bruges, ce Marchand devant bientôt partir,
Au couvent de Paris fit porter un meſſage
A Dom Jéhan pour l'avertir
A St. Denys venir s'ébattre
Un jour ou deux ou trois ou quatre
Avec ſa femme et lui; le tout ſans nul retard,
Très prochain étant ſon départ.

Ce Dom Jéhan, c'était un homme de prudence,
Du couvent un des inſpecteurs,
De leurs fermes chargé recouvrer les valeurs,
Obtint de ſon abbé licence,
Et le voilà quittant Paris
Puis arrivant à St. Denys.

Ce cher coufin rempli de courtoifie
Arrive avec cruche de malvoifie,
Du bon vin de vernage, et du coin le plus vieux,
De la volaille, auffi des fruits délicieux,
Ce Moine et ce Marchand je les laiffe s'ébattre
Un jour ou deux ou trois ou quatre.

Dès le troifième jour fe lève le Marchand
Et vers fon comptoir il fe rend,
Pour s'occuper de chofes néceffaires,
Et régler un peu fes affaires.
Il veut favoir comment fut dépenfé fon bien,
S'il a fait des profits ou s'il n'a gagné rien.
Devant lui font fes facs, fes livres,
Car riche eft fon tréfor, et s'il a peu de cuivres,
En revanche il a mordicus
Beaucoup, beaucoup, beaucoup d'écus.
De fon comptoir il a fermé la porte
Pour n'être dérangé par le moindre quelqu'un
Qui dans ce cas, ferait fort importun.
Occupé de la forte,
Au milieu de fon or notre homme refte affis,
Efcomptant fes profits, et voire fes foucis;
Le quart au moins de la journée
Invifible à fa maifonnée.

Dom Jéhan s'eft levé ce jour de bon matin,
Et fe promène en long, puis en large au jardin.
Courtoifement d'abord il a dit fa prière,
C' eft là pour lui la chofe néceffaire.
Dans le jardin dans lequel il marchait
Bien doucement, foudain parait la ménagère.
En fa compagnie elle avait

Une petite fille, encore ſi jeunette
Qu'aux repas on devait lui mettre la ſerviette.

"Oh! Dom Jéhan, mon cher couſin,
Qui vous prend donc ainſi vous lever ſi matin?"
—"Ma couſine," fit-il, "cela nous doit ſuffire
Dormir cinq heures dans la nuit;
Pour Meſſieurs les maris autre choſe eſt à dire,
Ils dorment l'œil ouvert, car la peur les pourſuit,
Comme fait le lièvre en ſon gîte,
Qui ne dort que d'un œil et vite,
Rêvant de chiens de chaſſe et de ces levriers
Qui le traquent en ſes terriers.
Mais, dites-moi, chère couſine
D'où vient cette pâleur? . . . Oh! cela ſe devine!
Sans doute avec vous le couſin
A travaillé de minuit au matin;
A la veille d'un long voyage
De Meſſieurs les époux c'eſt aſſez là l'uſage."
Il dit ceci d'un ton plaiſant,
De ſes propres penſers cependant rougiſſant.

"Nenni dà, mon couſin," dit cette belle épouſe,
"Avec moi, nenni dà, point il n'en eſt ainſi;
Mais de ces plaiſirs là je ne ſuis point jalouſe,
Et n'ai de goût aucun pour ce jeu, Dieu merci!
Sur cela je pourrais bien chanter," lui dit-elle,
"Hélas! hélas! trois fois hélas!
Non; je m'ennuie, et vrai pour une bagatelle
Je donnerais ma vie, ayant tant de tracas."

"Couſine," dit ce Moine, "oh! calmez votre peine,
Jeune et belle doit-on déſirer le trépas?
Contez-moi vos chagrins franchement, et ſans gêne,



"Cousine," dit ce Moine, "oh! calmez votre peine
Jeune et belle doit-on désirer le trépas?

Page 102.

›on conſeil parfois peut ſortir d'embarras ;
ue vous me direz toujours ſaurai le taire,
Le jure ſur mon bréviaire."

" Et moi, par Dieu, vous fais ſerment
Jamais ne dire un mot vraiment
De ce qu'il vous plaira me faire confidence,
Et non pas ſeulement par crainte de l'enfer,
Non pas non plus qu'étant couſin, vous m'êtes cher,
Mais parce que dans vous j'ai toute confiance."
Un bon baiſer ſcella ce ſerment mutuel,
Sur ce, chacun ſe dit le faux, ou le réel.

" Si j'en avais loiſir, oh ! mon couſin," dit-elle,
" Et que nous fuſſions autre part,
Je vous raconterais une page peu belle
De ma vie, et combien, je vous le dis ſans fard,
Malgré cependant mon peu d'âge,
J'ai dû ſouffrir depuis que je ſuis en ménage
Avec mon cher époux tout couſin qu'il vous ſoit !"

" Pour être ſon couſin, nenni dà," dit ce Moine
"Par Dieu ! par St. Martin ! par le grand St. Antoine !
A cette parenté nul de nous n'a de droit.
Je l'appelai couſin, par St. Denys de France !
Pour avoir près de vous une meilleure chance
D'être accueilli courtoiſement,
Sur ma profeſſion, car vous fais le ſerment
Que vous aimai toujours profondément.
Dites votre chagrin, il pourrait nous ſurprendre,
Vite, dépêchez-vous, ne me faites attendre."

" O Dom Jéhan ! ô mon très cher amour,
A vous parler vrai, ſans détour,

J'aimerais bien mieux," lui dit-elle,
" Vous cacher ce fecret ; mais bafte il me bourrèle,
Il faut qu'il forte par Jéfus !
Le calice déborde, et ma foi n'y tiens plus !
Mon mari, voyez-vous, et m'ennuie et m'affomme,
C'eft pour moi le plus vilain homme
Qui foit fous la voûte des cieux.
Il ne me fierait pas, comme je fuis fa femme,
Dire à n'importe qui ce qu'il fait fur mon âme,
Soit au lit, foit en d'autres lieux,
Une femme ne doit, c'eft ainfi que je penfe,
Parler de fon mari qu'avec grand' révérence ;
Sauf que je vous dirai ceci,
Excufez fi je parle ainfi,
C'eft qu'il n'a pas pour moi, je le dis de ma bouche,
En aucune façon la valeur d'une mouche.
Mais ce qui me vexe le plus,
C'eft qu'il eft ladre ce Créfus.
Or vous favez fort bien quoique vous foyez Moine,
Que toute femme veut fix chofes, fans exoine,
Que toujours elle doit trouver dans un mari :
Si ce mari veut être un favori
Il doit être hardi, généreux, riche et fage,
Courtois avec fa femme, et quelque foit fon âge,
Au lit toujours difpos. Mais par notre Sauveur !
Afin de m'habiller d'une telle manière
Que je puiffe lui faire honneur,
De cent francs je fuis en arrière,
Et dimanche prochain il me les faut payer,
Ou bien je fuis perdue et livrée à l'huiffier.
Et cependant plutôt faire une vilénie,
J'aimerais mieux ouïr ma propre néenie.
Si mon mari fait ça, je n'ai plus qu'à mourir,
Donc prêtez-moi cent francs,—le dis pour en finir.

Pardi ! prêtez les moi, ſoyez certain d'avance
Qu'un jour je vous rendrai, pour ce, telle plaiſance
Qui vaudra bien plus qu'un doublon ;
Que s'il n'en eſt ainſi, que de Dieu la vengeance
Tombe ſur moi terrible, et qu'en mauvaiſe chance,
J'égale au moins feu Ganelon
De France !"

Ce Moine très courtois lui répondit ainſi :
" Ma chère Dame, oyez ceci,
Et croyez-en mon aſſurance :
J'ai tant compaſſion de votre déſarroi,
Que je vous jure ici ma foi,
Et cela ſans nul ſubterfuge,
Que dès que le mari ſera parti pour Bruge,
Je vous apporterai céans
Cent francs !"
Et lui diſant ces mots il la prend par la taille,
Et ſur ſa joue il fait ripaille :
" Maintenant quittons-nous," reprit-il doucement,
" Et ſi ne voulez que je meure,
Faites-nous tôt dîner, mon eſtomac vraiment
Me dit qu'au quart du jour, il en eſt certes l'heure ;
Allez charmante, allez, gardez-moi votre foi,
Et ne vous chagrinez, pouvez compter ſur moi."

" Fidèlement je tiendrai ma parole,
Meſſire," a-t-elle dit. Puis elle court et vole
Auſſi joyeuſe qu'un pinſon
A la maiſon ;
Aux cuiſiniers diſant de faire diligence
D'activer le dîner d'urgence ;
Puis elle va relancer ſon mari

De ſa chambre juſqu'à la porte,
Et frappe hardiment.—" Qui frappe de la ſorte ?"
A dit l'homme tout ahuri.
—" Qui ? Mais c'eſt moi," fit-elle, " Pierre !
Ouvrez, c'eſt votre ménagère.
Combien de temps, monſieur, jeûnerez-vous encor ?
Et vous amuſerez à careſſer votre or ?
Que le diable ait ſa part dans tous vos vilains comptes,
Dans vos additions, et dans tous vos eſcomptes !
Vous avez, m'eſt avis, aſſez des dons de Dieu,
Allons, laiſſez vos ſacs, et deſcendez un peu.
Pour Dom Jéhan ſongez qu'il eſt grand le mécompte,
De le faire jeûner n'avez-vous pas de honte !
A la meſſe venez, et puis allons dîner."

" Femme !" a dit ce mari, " tu ne peux deviner
Tout ce qu'il faut d'inſtinct dans nos affaires,
Combien nos chances ſont précaires,
A peine, par St. Ive ! un de nous réuſſit
Sur dix, et peut au moins conſerver ſon crédit
Intact, juſques à ſon vieil âge.
Nous pouvons faire, nous, un aſſez bon viſage,
Et préſerver nos biens, je le crois, ſans danger
Autant que nous vivrons ; quitte à nous arranger
Si le temps tournait à l'orage
A faire incognito notre pélérinage
A l'étranger.
Donc il me faut et prudence et faconde
Pour ne pas m'égarer dans cet étrange monde ;
Car le commerce eſt bien chanceux,
Et retirer ſon épingle en ſes jeux,
N'eſt certes pas une petite affaire ;
Il faut donc veiller à bien faire.

Je veux partir demain dès la pointe du jour
Pour la Flandre, et bientôt je ſerai de retour;
C'eſt pourquoi femme, en mon abſence
Sois polie envers tous, exerce ta prudence
A garder notre bien, gouverne la maiſon
Honnêtement ainſi que de raiſon,
Tu ne manques de rien, habits et victuailles
Et j'aurai ſoin que ſous les mailles
De ta bourſe, il y ait de l'or."

Et ſur ce, fermant ſon tréſor,
Il deſcend, ne voulant pas tarder davantage.
Une meſſe eſt bâclée, . . . à la viande, au breuvage
Chacun fait fête; et ce Marchand
Fait bien manger ce Moine . . . Il le ſavait gourmand!

Après la poire et le fromage
Dom Jéhan amenant ce Marchand à l'écart,
Lui dit: " Couſin, je vois que ſans retard
Vous voulez vous mettre en voyage,
Que le bon Dieu! que le grand Auguſtin!
Soient vos guides dans le chemin.
Ayez bien ſoin de vous, ne prenez d'aventure
Par la chaleur qu'il fait que ſaine nourriture,
Et gardez-vous de tout excès,
Même de boire un peu trop frais.
Si vous abſent, de par la ville
Soit de jour, ſoit de nuit je puis vous être utile
En aucune façon, ça diſpoſez de moi,
Vous obliger ſera ma loi.
Mais avant de partir, vous ſerait-il poſſible
Sans vous gêner, couſin, de me prêter cent francs,
Pour dix ou douze jours, non pas pour plus long-temps,

Je voudrais acheter, ſi cela m'eſt loiſible,
Pour peupler une ferme appartenant à nous,
(Et je voudrais qu'elle appartint à vous),
Quelques beſtiaux, je vous rendrai la ſomme
N'en doutez pas, au jour fixé, foi d'homme!
Mais couſin que ce prêt
Si vous le voulez bien, reſte entre nous ſecret;
Ces beſtiaux ſont fort beaux voudrais dans la ſoirée
Les payer pour ne pas manquer cette curée;
Et maintenant, couſin, merci de votre accueil,
Et que ſur vous de Dieu ſoit l'œil!"

Avec grand' courtoiſie, et politeſſe exquiſe
Ce Marchand répondit: "Dom Jéhan, entre nous,
Votre requête eſt mince, et mon or eſt à vous,
Non ſeulement mon or, mais bien ma marchandiſe;
Prenez ce que voulez, et ne m'épargnez pas,
Mais vous ſavez très bien, le dis ſans embarras,
Qu'à nous autres marchands l'argent eſt la charrue;
Sans de l'or dans leur caiſſe ils ſont le pied de grue;
Donc, me rendrez cela, ſelon votre pouvoir;
Ces cent francs, dans l'inſtant, vous allez les avoir."
Il les lui fit porter ſelon ſon aſſurance,
Et de ce prêt, ſauf eux, aucun n'eut connaiſſance.
Tous deux burent enſuite, et furent au jardin
Faire un tour en cauſant; puis pour ſon monaſtère
Dom Jéhan partit à la fin.

Dès que du jour s'annonça la lumière
Le lendemain de grand matin,
Le Marchand à cheval d'un pas aſſez rapide
Ayant ſon apprenti pour guide,
Chevauchait vers Bruge... Il y fut

Sitôt qu'il put.
Arrivé dans la ville, il y fait ſes affaires,
Achète, emprunte, vend, s'y frôle à ſes confrères,
Ne joue aux dés, ne danſe, ni ne boit,
Mais ſe conduit ainſi qu'un bon Marchand le doit,
Menant une vie exemplaire ;
Donc je le laiſſe à Bruge y cultivant l'affaire.

Cependant le dimanche après
Que ce digne Marchand fut parti pour la foire,
A St. Denys, advint nous dit l'hiſtoire,
La tonſure émoulue, et le menton bien frais
Meſſire Dom Jéhan. C'eſt toujours une fête
Dans la maiſon quand il s'arrête,
Car il n'eſt ſi petit valet
Auquel ce bon Moine, il ne plaît.
Bref pour aller au fond de l'aventure,
La belle épouſe accorde à ce beau Dom Jéhan
Pour les cent francs qu'il lui procure,
La faveur de venir lui conter un roman
La même nuit, et ſous la même couverture ;
C'était, comme on le voit, le payer en nature.
La nuit d'un voile ténébreux
A couvert leurs ébats joyeux ;
Auſſitôt qu'il fait jour, ſans demander ſon reſte
Notre Moine pimpant et leſte,
Gavé, mais non repu, de la manne céleſte,
Eſt parti, n'éveillant certes aucun ſoupçon.
A la megnie, était-ce un cas de conſcience ?
Il donne, *in petto*, pour rançon
Des marques de munificence,
Et va vers ſon couvent, je penſe ;
Pour le moment n'ai plus à m'occuper de lui.

Ce bon Marchand pour charmer ſon ennui,
Lorſque la foire fut finie,
Revint à St Denys ſans plus cérémonie.
Il arrive chez lui quand ſonnait l'Angelus.
Il dîne avec ſa femme, et ſoudain lui raconte
Ses achats ; il lui faut pour apurer ſon compte
Emprunter de l'argent, car ſous peu, mordicus,
Il a promis payer vingt mille écus.
Auſſi faut-il qu'il aille à Paris la grand' ville
Près de quelques amis, emprunter, c'eſt facile
La ſomme qu'il lui faut en ſus
De ce qui lui reſte en ſa caiſſe.
Auſſitôt à Paris, avec grande viteſſe
De ſon bon cœur ſuivant l'élan,
Il va d'abord chez Dom Jéhan,
Non pour lui demander d'argent la moindre eſpèce,
Mais pour ſavoir ſeulement en effet,
S'il allait bien, comment il ſe portait,
Et lui raconter ſes affaires,
Comme on fait entr' amis, comme on fait entre frères.

Dom Jéhan lui fait fête, et très joyeux accueil :
Et lui, de lui conter, gai comme un écureuil
Comme quoi ſes achats ſont de la marchandiſe
Exquiſe ;
Mais qu'il lui faut trouver un emprunt pour le mieux,
S'il le trouve il eſt plus qu'heureux !

Dom Jéhan répondit : " J'éprouve grand' lieſſe
En ſanté, cher couſin, à vous voir de retour,
Comme je viſe au ciel, ſi j'avais la richeſſe
Ces vingt-mille écus là vous les auriez ce jour,

Car vous m'avez été l'autre fois ſerviable
En me prêtant votre or de façon toute aimable,
Et pour cela je porte à votre avoir
Bien des remerciements; mais j'ai remis, foi d'homme!
A votre femme cette ſomme
L'autre jour et ſur ſon comptoir.
Et maintenant vous quitte, il faut me le permettre,
Pour ſortir notre Abbé m'attend;
A ma belle couſine," a-t-il dit en partant
" Mes compliments veuillez les lui remettre."

Ce Marchand à la fois prudent et très adroit,
A trouvé de l'argent, a payé ce qu'il doit,
Il avait ſu gagner pendant ce court voyage
Mille francs pour le moins, peut-être davantage,
C'était riche bague à ſon doigt,
Auſſi retourna-t-il fort gai dans ſon ménage.

Sa femme le guignait de l'œil
Et du logis l'attendait ſur le ſeuil,
C'était toujours là ſa coutume.
Et comme il était riche, il employa la nuit
A faire avec ſa femme un fort joyeux déduit.
Il était tard, je le préſume,
Quand il ſe mit au lit; mais ſitôt qu'il fit jour
Ce Marchand commença par embraſſer ſa femme
Sur le viſage, et puis ma foi d'amour
Très chromatiquement lui fit chanter la gamme,
En modulant le thème, et toujours creſcendo,
Si que la dame ſubito
Lui dit: " Aſſez! aſſez! laiſſez-moi, je me pâme,
Ceſſez, monſieur! ne veux de *da capo!*"
" Par Dieu! femme, j'y penſe, ai ſujet de colère

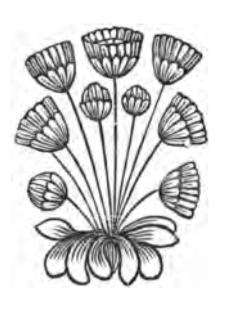
Contre vous," a-t-il dit, " quoique dans ce moment
Vous gronder, ne le pourrais, chère,
Car venez de chanter délicieufement,
Et lorfque j'entendais vos roulades étranges
J'étais aux anges!
Et favez-vous pourquoi je vous en veux, mon cœur?
C'eft que vous êtes caufe, et caufe involontaire,
Je ne l'ignore pas, de certaine froideur
Entre notre coufin, et votre ferviteur.
Dom Jéhan, je ne puis le taire,
M'a paru froid; auffi pourquoi
Avoir oublié de me dire
Qu'il vous avait payé pour mon compte, pour moi
Cent francs! . . chère, c'eft du délire! . .
Moi j'ai dit à Jéhan qu'avais befoin d'argent,
Et qu'un emprunt m'était urgent,
Sans penfer, vrai, je te l'affure
A ces cent francs, auffi j'ai vu fur fa figure
Qu'il n'était pas content; une autre fois, vois-tu
Si quelque débiteur te paye en mon abfence,
A me le dire toujours penfe,
Fais de néceffité vertu,
De peur que, par ta négligence,
Je ne demande, par ma foi,
Ce que l'on pourrait bien t'avoir payé pour moi!"

Sans trouble aucun, cette commère
Dit hardiment: " Nargue de ce faux frère!
Ce Moine Dom Jéhan, oui, m'a donné de l'or,
Il me femble le voir encor,
Mais Dieu fait que j'ai cru, vrai! que cette misère
Il la donnait à moi pour l'excellente chère
Que nous lui faifons faire ici,

Et que c'était pour mon ufage.
Mais puifque par le fait fuis à votre merci
Je vais aller au but tout droit, c'eft le plus fage.
Vous avez, cher, des débiteurs
Qui font plus lents que moi, quoiqu'ils foient des meilleurs,
Moi je veux vous payer cela fans que j'y faille
De jour en jour, et fi j'y manque par hazard,
Et que fans le vouloir, je me trouve en retard,
Suis votre femme dà! . . Marquez le fur ma taille,
Contre moi faites une entaille;
Et fur mon honneur je paierai
Sitôt vraiment que le pourrai.
Car ma foi! cet argent, j'en ai fait des dentelles,
Des robes, et le dis, d'utiles bagatelles,
Le tout mon cher feigneur,
Pour votre honneur.
Donc divertiffons-nous, ne vous mettez en rage,
Je vous donne, voyez, mon gentil corps en gage,
Que de gens voudraient bien avoir fi beau débit!
Faites-en plus ou moins ufage,
Car mon comptoir, à moi, c'eft notre lit!
Ce que je donnerai le porte à mon crédit.
Allons, pardonnez-moi, faites-moi bonne mine,
Et pour cent francs n'allez bouder votre voifine!"

Ce brave Marchand vit qu'il fallait mordicus
Paffer l'éponge là deffus.
« Femme!" dit-il, « je te pardonne!
Mais ne fois pas, entends-tu bien,
Auffi prodigue de mon bien,
C'eft à regret toujours, vois-tu, que je le donne!"

Ainſi finit mon conte, et recevez mon vœu,
Et que ce ſoit la volonté de Dieu :
" C'eſt qu'ayez mainte taille
A laquelle puiſſiez chaque jour faire entaille !"

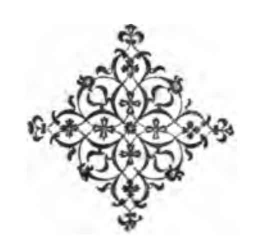




PROLOGUE DE L'ABBESSE.

DE par les os du Chriſt!" dit notre Hôte, "bien dit!
Ce conte prouve ton eſprit,
Gentil marin, cher Patron de Navire!
Puiſſes-tu ne jamais naufrager, mon beau ſire!
Dieu donne au Moine accidents et malheurs,
Et nous préſerve tous de ſes ſaintes faveurs!
Ah! ah! mes compagnons, gardez-vous bien de croire
De tous les Moines au grimoire!
Ce Moine a fait au même le mari,
Et cette femme donc! oh! quel amphigouri!
Croyez-moi, règle générale,
Fuyez-moi la moinaille ainſi qu'on fuit la gale!
Mais briſons là deſſus. Voyons autour de nous
Qui nous régalera d'un conte . . . vertuchoux!"

Sur ce, courtoisement, avec délicatesse
Se retournant soudain vers Madame l'Abbesse,
" Si je croyais," dit-il, " ne faire déplaisir,
Je vous demanderais, si voulez consentir
A nous raconter quelqu' histoire :"
" Volontiers," reprit-elle . . . . .





CONTE DE L'ABBESSE.



SEIGNEUR ! notre gloire !
Non seulement ton nom est ré-
pandu partout,
Dans l'univers entier," dit-elle,
" c'est notoire, [core surtout
Et parmi les plus grands, mais en-
Parmi les plus petits ; l'enfant à la mamelle
Dans ses minimes cris dit ta gloire éternelle,
Et vers toi dans ses jeux s'élève son vatout.

Donc, et pour de mon mieux chanter ici l'éloge
De toi, mon doux Jésus, et de la fleur de lis
Qui vierge te porta, nous le dit l'eucologe ;
Je veux narrer à tous un de ces saints récits
Qui dans le fond des cœurs éveillent la sagesse,
La douce sympathie et l'heureuse liesse . . . .
Et pourraient convertir des pécheurs endurcis.

O mère de bonté ! toi qui devant Moïse
Buisson non consumé brûlais d'un feu discret,
Par ton humilité qui de lumière exquise

Fis defcendre en ton fein le célefte reflet
Qui te donna foudain de Dieu la fapience,
De par la volonté de fon omnipotence,
Rends ma voix faible encor digne de mon fujet.

Vierge ! de ta bonté, de ta magnificence,
De tes douces vertus, de ton humilité,
Aucune langue humaine en fa toute puiffance,
Ne la dira jamais l'hiftoire en vérité :
Car bien fouventefois, avant notre prière
Ton interceffion nous obtient la lumière
Qui nous mène à ton fils, fource de charité !

Mon favoir eft fi faible, ô bienheureufe Reine,
Pour célébrer ta gloire, et chanter tes vertus,
Qu'avant d'y parvenir, je mourrais à la peine ;
Mais comme un pauvre enfant de douze mois au plus,
Qui ne pouvant parler anequine et bégaye,
Et que le moindre mot fubitement effraye,
Ainfi fuis-je !—Aide-moi de par ton fils Jéfus !

Dans une grande ville, au milieu de l'Afie
Etait tout un quartier occupé par les Juifs,
Ils étaient protégés de par la courtoifie
D'un feigneur du pays, et pour ces feuls motifs
Qu'il trouvait intérêt dans leur ufure immonde.
Parmi ces mécréants, allait, venait le monde,
L'endroit étant ouvert à tous, même aux oififs.

Dans ce vilain quartier exiftait une école
Pour les enfants chrétiens, les plus petits petiots,
Auxquels on enfeignait et la fainte parole,
Et cet art primitif, l'art d'épeler les mots ;

On leur montrait encor quelle était la manière
De chanter en mesure, une hymne, une prière,
Comme on fait aux enfants pour les rendre dévots.

Parmi tous ces enfants était un fils de veuve,
Un petit Clerc en herbe, et son plus doux soulas,
De la persévérance il était une preuve,
Chaque jour à l'école il dirigeait ses pas ;
De la mère de Dieu quand il voyait l'image
A travers son chemin, ce cher enfant très sage
Humble s'agenouillait disant *Ave* tout bas.

Ainsi donc cette veuve avait appris d'urgence
A son petit enfant d'adorer à jamais
La mère du seigneur, et dès sa tendre enfance
Le petiot adorait dans son cœur ses bienfaits ;
Car un enfant apprend toujours avec vitesse
Lorsque son âme est pure et pleine de simplesse,
Témoin St. Nicolas, du Christ jeune profès.

Comme ce cher enfant dans son tout petit livre
Epelait l'alphabet, en son école assis,
Tout à coup il entend une voix qui l'énivre,
La voix chantait : *Mater alma Redemptoris !*
On apprenait alors aux plus grands cette antienne,
L'enfant s'approche, écoute, et bien qu'il ne comprenne
De suite apprend par cœur jusqu'à *stella maris.*

Il ne savait ce que ce latin voulait dire,
Car il était si jeune, il n'avait que sept ans,
A peine ce petit commençait-il à lire ;
Un jour désirant donc en connaître le sens,

Il ſe mit à prier un ami de l'école
Lui dire le pourquoi de l'hymne, ou ſon ſymbole,
Et quel était enfin l'objet de ces doux chants.

Son camarade, un grand, ſoudain de lui répondre :
" De la vierge Marie elle eſt faite en l'honneur
Cette hymne, je le penſe, et ne crois pas confondre,
Et c'eſt pour ſaluer la mère du Sauveur.
Je crois que c'eſt encor peut-être une prière
Pour l'heure de la mort, ignorant la grammaire
J'apprends cette hymne, mais n'en ſais pas la valeur."

" Et ce chant, il eſt fait, en l'honneur de Marie?"
Reprit cet innocent :—" Maintenant je veux net
L'apprendre pour Noël, dût une veſpérie
M'arriver pour ne pas ſavoir mon alphabet ;
Duſſé-je être battu trois fois même en une heure ;
En allant chaque jour regagner ma demeure
Le répéterai tant, que le ſaurai correct."

Il prit donc les leçons de ſon grand camarade,
Et pour lors il chanta bien et très hardiment
Cette hymne qu'il aimait, dont il faiſait parade,
Et que deux fois par jour régulièrement
Il chantait, le matin en allant à l'école,
Le ſoir en revenant, parole pour parole,
A la mère du Chriſt en penſant ſeulement.

Ainſi que je l'ai dit par cette juiverie
Allait et revenait cet enfant, m'eſt avis,
Et toujours il chantait cette antienne à Marie :
" *Stella maris ! Mater alma Redemptoris !*
Son cœur au pauvre enfant débordait de tendreſſe,



Comme l'enfant paſſait près d'une allée obſcure,
L'affreux juif . . . .

Page 121.

Pour la mère du Chriſt; auſſi dit-il ſans ceſſe
Tout le long du chemin : " *Salve ſtella maris!*"

Le ſerpent Satanas, cet ennemi de l'homme
Qui dans le cœur des juifs fait ſon nid l'aſſaſſin!
Se gonfla, puis il dit: " Juifs, vous êtes en ſomme
Un tas de rien du tout! de ſouffrir qu'un gamin
Se promène à ſa guiſe en votre juiverie
Chantant *ſtella maris* en l'honneur de Marie,
Et vous nargue ainſi tous avec un tel refrain?"

Alors ces vilains juifs s'arrangèrent de ſorte
A ſupprimer bientôt et l'hymne et le refrain,
De ce monde en mettant cet enfant à la porte.
Ils ont à cet effet fait choix d'un aſſaſſin.
Comme l'enfant paſſait près d'une allée obſcure,
L'affreux juif le ſaiſit, le broie, et le triture,
Dans une foſſe et puis jette le corps ſoudain.

Je dis qu'on le jeta dans une garderobe
Où chaque jour ces juifs allaient vider leurs corps.
O peuple archi-maudit! que l'enfer vous englobe!
Vous qui pouvez commettre un meurtre ſans remords!
Tôt ou tard cependant un meurtre ſe découvre,
Dieu ne permet jamais que la terre le couvre;
Quand le ſang parlera, que ferez-vous alors?

" A la virginité, jeune martyr," dit-elle,
Toi maintenant ſoudé, tu peux chanter toujours
Au doux agneau ſans tache, une chanſon nouvelle;
Car, comme dit St. Jean, dans un des beaux diſcours
Que dans Patmos il fit; devant l'agneau ſans tache
Ceux qui chantent heureux portant un blanc panache,
Charnellement jamais n'ont vu ſouiller leurs jours!"

Toute la nuit durant la veuve ſe lamente,
Après ſon cher petit, mais il ne revient pas ;
Auſſi dès le matin le front plein d'épouvante,
Elle va vers l'école, et le demande hélas !
A chacun et à tous. Chantant Sainte Marie
On lui dit l'avoir vu devers la juiverie,
La pauvre mère alors vite y porte ſes pas.

Avec grand déſeſpoir, et peine bien amère,
Elle va, s'informant partout de ſon chéri,
Dans la maiſon du riche, ou bien dans la chaumière,
Cherchant s'il n'avait pas trouvé là quelqu'abri ;
Et toujours invoquant du Chriſt la bonne mère,
Dans le fond de ſon cœur elle était en prière ;
Parmi les maudits juifs elle a jeté ſon cri :

A chacun de ces Juifs d'une voix ſuppliante
Elle demande ſi l'on vit hier ſon fils
Paſſer et repaſſer toujours d'humeur charmante,
Chantant pour s'amuſer *Alma Redemptoris ;*
Chacun lui dit que non ; mais Jéſus par ſa grâce
Lui donna le penſer dans un bien court eſpace
De crier à ſon fils, aſſez près des lambris

Où le corps du petiot giſait dans une foſſe.
Vous tous qui m'écoutez, voyez quel eſt de Dieu
L'immuable pouvoir ! et combien il rehauſſe
Même un pauvre petit qui naquit en bas lieu ?
Cet or de chaſteté, ce bijou d'innocence,
Avec le cou coupé, chante plein de puiſſance
Alma Redemptoris avec un noble feu.

Or, voyez ! les Chrétiens paſſant de par la rue
Entrent pour témoigner, s'émerveiller du fait,

Le bruit croît et s'étend, et la foule ſe rue
Et vitement l'on va s'enquérir du préfet.
Il vient preſqu' auſſitôt au chétif habitacle,
Adore l'éternel témoin de ce miracle,
Et de ces vilains juifs il ordonne l'arrêt.

Ce pauvre cher enfant avec piteuſe plainte
Fut ramaſſé, chantant *Alma Redemptoris*,
En grand' proceſſion, et porté dans l'enceinte
Du plus prochain couvent, ſous ſes ſacrés parvis.
Sa pauvre mère, hélas ! non loin de la litière
Elle eſt évanouie en proie à ſa misère,
Et moderne Rachel pleure ſur ſes débris.

Avec mille tourments de façon infâmante
Ce préfet fit périr tout ce vil tas d'hébreux
Complices de ce meurtre, et jeta l'épouvante
Parmi tous les fauteurs de ce forfait hideux ;
Ils ſont écartelés par des chevaux ſauvages,
On les hue, on les tue au milieu des outrages,
Puis enſuite on les pend au gibet tous ces gueux !

Devant le maître-autel il gît là dans ſa bière
Pendant toute la meſſe, hélas ! cet innocent !
L'Abbé, la meſſe dite, avec croix et bannière
Va vite l'enterrer ſuivi de ſon couvent ;
Et quand ſur ſa dépouille il jeta l'eau bénite,
Voilà que de l'enfant ſurgit la voix ſubite,
Chantant *Alma Mater* comme de ſon vivant.

Cet Abbé, très ſaint homme ainſi que l'eſt un
Moine,
Ou comme il devrait l'être, entre nous qu'il ſoit dit,

Commence à conjurer l'enfant. " Par Saint Antoine !"
Dit-il, " mon cher enfant, et par le Saint Efprit !
Je t'embraffe. Voyons, dis-moi quelle eft la caufe
Que tu chantes toujours malgré ton ecchymofe,
Alma Redemptoris, dis, mon gentil petit ?"

" Mon gofier eft coupé, jufques à la lanière
Qui nous foutient le cou," dit foudain cet enfant,
Et devrais être mort, ou tout du moins me taire
Depuis que fus occis, mais c'eft ébouriffant
Le feigneur Jéfus veut (comme on voit dans les livres)
Que fa gloire ne paffe ainfi que de blancs givres,
Voilà pourquoi je chante et d'un air triomphant !

Cette mère du Chrift, puits de miféricorde
Que moi j'aimai toujours, vint dans ce vilain lieu,
Quand de mon pauvre cou le juif coupait la corde,
Me dire de chanter cette hymne au nom de Dieu ;
Pendant que je mourais donc je chantais l'antienne,
Et je crois entre nous (qu'aucun mal n'en advienne !)
Qu'elle mit fous ma langue une épice de feu !

Voilà pourquoi je chante, et ce n'eft un caprice,
Car je chante en l'honneur de la mère de Dieu,
Jufqu'à ce que quelqu'un m'ôte enfin cette épice
Qui fous ma pauvre langue eft un tifon de feu ;
Car la Vierge m'a dit : " Petiot quand de ta bouche
On ôtera ce grain, ne deviens pas farouche,
Je viendrai te chercher pour te conduire . . . Adieu !"

Ce brave et digne Abbé, fus ! lui coupe la langue :
Il rendit l'âme alors, doucement, gentiment ;
L'Abbé lui prit le grain, caufe de fa harangue,

Et le garda pour lui très précieuſement :
Et lorſque le bonhomme eut vu ce grand miracle,
Face à terre il tomba devant le tabernacle,
Et puis il adora le Très Saint Sacrement.

Tout le couvent auſſi giſait là ſur la pierre,
De la mère du Chriſt en chantant la grandeur,
Tous ſe lèvent alors, ils ôtent de la bière
Le corps de ce martyr, et pour lui faire honneur
Ils apportent ſoudain de marbre en une tombe
Ce gentil petit corps, une douce colombe !
Que nous guide vers lui Jéſus le Rédempteur !

O Hugues de Lincoln, ô toi pauvre jeune homme
Naguère méchamment égorgé par les Juifs,
Prie auſſi pour nous tous, pleins de péchés en ſomme,
Et qui ne valons rien, ce ſont faits poſitifs,
Afin qu'en ſa bonté Jéſus Chriſt nous accorde
Sa grâce omnipotente et ſa miſéricorde,
En l'honneur de Marie, à nous pauvres chétifs !





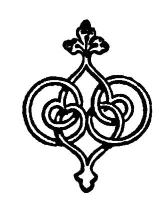
PROLOGUE DE SIRE THOPAS.

ALORS que Dame Abeſſe eut conté ce miracle,
Chacun fut ſérieux, c'était merveille à voir !
Juſqu'à ce que notre Hôte, auſſi bien notre oracle
Se mit à plaiſanter pour ne broyer du noir.
Et m'aviſant : « Pourquoi cette boudeuſe lèvre ?
Homme ! chercherais-tu, dis, par hazard un lièvre
Que tes yeux ſur la terre ont l'air ſe laiſſer choir ?

« Approche ici, viens ça, faites place à cet homme,
Meſſires," reprit-il, « ſa taille par ma foi
Eſt d'ampleur, on voit bien que c'eſt un gentilhomme,
C'eſt un poupon ſolide à donner de l'emploi
A femme en miniature et de gentil viſage,
Il ſemble un peu timide, et, ſans doute, eſt fort ſage,
Il ne fait de mamours à perſonne, je voi ?

« Puiſque d'autres ont dit, dis-nous donc quelque choſe,
De ſuite conte-nous un bon conte, bien gai."

—“ Mon très cher Hôte,” fis-je, “ à cela ne m'oppose,
Ne ſoyez mal content, ne ſais qu'un virelai
Ou ballade rimée, appris en mon enfance . . . .”
—“ Va donc pour la ballade ! . . .” a dit l'Hôte, “ je penſe
Que nous ſerons contents, dis-nous ça ſans délai.”





CONTE DE SIRE THOPAS.

Chant Premier.

ÉCOUTEZ, Messeigneurs, et vous
aussi, Mesdames,
Si vous êtes de bonnes âmes
Je m'en vais pour votre soulas
Vous présenter un Preux qui donnait force entailles
Dans les tournois, dans les batailles ;
Il avait nom Sire Thopas.

Un jour il était né ce nouvel Alexandre
Au delà de la mer, en Flandre
Dans les marches de Poppeling ;
Très généreux seigneur était monsieur son père,
Et quand à madame sa mère
Ça devait être du sterling.

Sire Thopas était vigoureux, par nature,
Il avait de plus la figure
Blanche comme un pain du matin,

Ses deux lèvres étaient rouges comme la rose,
Son nez bien pris, et point ne glose,
Son incarnat de pur carmin.

Ses cheveux et sa barbe au safran comparables
Et de longueurs très respectables
Sur sa poitrine noblement
Descendaient ; ses souliers faits de cuir de Cordoue
Pouvaient fort bien braver la boue,
Et la bravaient, et crânement ;

Ses bas d'un fort beau brun il les tirait de Bruge,
Sa robe de drap d'or, je juge,
Avait dû coûter gros, morbleu !
Il était bon chasseur en forêt, en rivière,
Bon archer à la main légère,
Et lutteur comme on en voit peu.

Pour lui d'un bel amour, maintes jeunes fillettes
Se dessèchent dans leurs chambrettes,
Elles feraient mieux de dormir ;
Car le cher Chevalier, très drôle est le contraste,
N'est pas libertin, mais bien chaste,
Et comme l'aubépine il est prompt à rougir.

Voilà que ce Thopas un beau jour de sa vie
De chevaucher eut grande envie,
Très vrai, comme je vous le dis !
Sur son gris destrier d'un effet pittoresque
Ayant en main lance mauresque,
Regardez, il se juche, et puis

Large épée à ſon flanc, voilà ſoudain qu'il pique
D'une façon très fantaſtique
Devers une belle forêt ;
Dans la forêt étaient cerfs auſſi bien que lièvres,
Animaux paſſablement mièvres,
Et comme il chevauchait à l'eſt

Un grand malheur faillit arriver à ce Sire,
Ainſi que je vais vous le dire.
Il pouſſait dans cette forêt
Des herbes, la régliſſe, et la valériane,
Et des ſimples dont la tiſane
A l'*ale* donne du toupet.

Tous les oiſeaux chantaient ſur un mode aſſez tendre
C'était plaiſir de les entendre,
Et l'Autour, et le Perroquet,
Et le Mauvis auſſi, le Pigeon, la Grivette
Chacun diſait ſa chanſonnette
Ou les notes de ſon caquet.

Sire Thopas alors en oyant l'élégie
Du Mauvis, eut la noſtalgie
D'un amour encore inconnu ;
Si qu'il piqua des deux vivement ſa monture,
Comme un vrai fou, je vous le jure,
La faiſant ſaigner, c'eſt connu !

Sire Thopas bientôt épuiſé de fatigue
Sur le gazon poſe une gigue,
Tant féroce était ſon humeur,

Et tandis qu'il s'étend en guignant le nuage,
Son deſtrier prend du fourrage
Pour ſe remettre un peu le cœur.

" O *Benedicite!* Sainte Vierge Marie!
Pourquoi de ſon artillerie
L'amour fait-il donc feu ſur moi?
J'ai rêvé cette nuit que ſous ma couverture
Une fée à gente figure
Venait me donner de l'émoi.

Certes je veux avoir une Reine de fées!
Les femmes les mieux attifées
Ne feraient pas à ma hauteur,
C'en eſt fait, oui je veux une Reine de Fées,
C'eſt là le plus beau des trophées
Que puiſſe gagner un grand cœur!"

Il remonte à ces mots comme on dit ſur ſa bête,
Par monts, par vaux allant en quête
Du beau rêve qu'il careſſait;
Au galop, au galop bien long-temps il chevauche,
Si qu'enfin il crut voir l'ébauche
Du cher pays qu'il reluquait.

Tant au nord qu'au midi ce preux Chevalier flaire
Des yeux, du nez, ſi ſon affaire
Eſt dans ce très ſauvage endroit;
Car dans tout ce pays on ne voyait nul homme,
Et nul enfant non plus, en ſomme;
Et pas même le moindre toit.

Mais cependant ſoudain voilà qu'il apperçoit
Un géant de grande encolure,
Il ſe nommait Sire Oliphant
Et n'avait pas l'air bon enfant.
« Par Tervagant !" dit-il, "Jouvencel, te le jure,
De ton courſier, je vais broyer les os,
Si tu ne ſors de ce domaine :
De la féerie exiſte ici la Reine,
Et de plus ſa muſique, ainſi tourne le dos."

Le Jouvencel a dit : "Laiſſe là ton pathos,
Je veux quand j'aurai mon armure
Te rencontrer ici demain,
Et j'eſpère mauvais gamin
Ferme te houſpiller ſur ma foi te le jure ;
Te percerai, ſi je puis, l'eſtomac,
Auſſi ton énorme bedaine,
Avant midi prochain miton mitaine !
Ta vilaine âme ira de Caron dans le bac !"

Vite Sire Thopas ſe rejette en arrière,
Ce géant lui jetait la pierre,
Car il était mauvais coucheur ;
Mais ce Sire Thopas du bon Dieu par la grâce,
Eut vite gagné de l'eſpace
Et par ainſi n'eut de malheur.

Ecoutez, Meſſeigneurs, tous écoutez mon conte,
Beaucoup plus gai, certe à mon compte,
Que n'eſt le chant du Roſſignol ;

Car je vais vous narrer à tous en confidence
Ce que le Thopas fit, par chance,
Alors qu'il revint ſur ſon ſol.

Il commande à ſes gens de le fêter, et preſte,
Car il lui faut ſe battre, zeſte!
Avec un Cerbère géant!
Pour l'amour, la beauté, la candeur et la grâce,
D'une dame à gentille face,
Et d'un regard peu fainéant.

"Mes méneſtrels," dit-il, "Venez à ma reſcouſſe
De joyeux contes, vous, la ſource!
Tandis que je m'arme morbleu,
Venez me raconter des Cardinaux, des Papes
Les ébouriffantes agapes,
Et d'amour parlez-moi du Dieu!"

On lui chercha d'abord de la bonne piquette,
Que n'eut pas fourni la guinguette,
Et qui plus eſt de l'hydromel;
Et puis on lui chercha des boiſſons ſentant l'ambre,
Et bien empreintes de gingembre;
Et d'un effet ſurnaturel!

Enſuite l'on plaça ſur ſa peau fine et blanche
Une chemiſe du Dimanche,
Et ſur la chemiſe un haubert;
Et par deſſus le tout encore une alumelle,
Qui ne lui bleſſait pas l'aiſſelle,
Le rebord étant large ouvert;

Et par deſſus encore une cotte de mailles
A défier toutes entailles,
Ouvrage de quelqu' enchanteur ;
Et par deſſus encor ſa blanche cotte d'armes,
Sur laquelle on voyait ſes armes
Qui s'étalaient dans leur ſplendeur.

Tête de ſanglier auprès d'une eſcarboucle
Portant de huit rais ſur la boucle,
Tel était ſon brillant écu ;
Alors ce Preux jura ſur le pain et ſur l'*ale*,
Et ſur les beaux yeux de ſa belle,
Que le géant ſerait vaincu.

Ses deux jambarts étaient de cuir bouilli, d'ivoire
Le fourreau de ſon grand lardoire,
Et ſon caſque d'airain poli ;
Sa ſelle en os était en boſſette arrangée,
Et ſa bride bien ouvragée
Reluiſait ſans faire aucun pli.

Sa lance était de bois de cyprès très joli,
C'était un bon engin de guerre,
Fort aigu ; quand à ſon cheval
Il était ce fier animal
D'un beau gris pommelé, de couleur aſſez claire.
Très doucement s'en va Sire Thopas.
Voilà mon premier chant, Meſſires,
Que ſi vous voulez d'autres dires,
Mon ſecond chant eſt prêt à vous donner ſoulas.

CHANT SECOND.

MAINTENANT vous Meſſieurs, et vous auſſi, Meſ-
dames,
Par charité mes bonnes âmes,
Taiſez-vous tous, écoutez-moi ;
Je vais parler de joûte et de chevalerie,
D'amour et de galanterie
Sujets à donner de l'émoi.

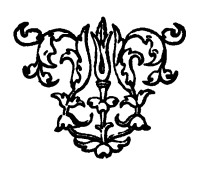
Nous avons de romans de grande renommée
A vrai dire une noble armée,
Et d'abord Sire Plein d'amour,
Et Sires de Libeaux, de Guy, Bévis, mille autres
Egalement fort bons apôtres,
Mais j'ai de bonnes raiſons pour

Mettre Sire Thopas au plus haut du pinacle.
Auſſi ne connaiſſant d'obſtacle
Il enfourcha ſon deſtrier ;
Sur ſon cimier était une fine tourelle,
Un lis était fiché ſur elle ;
Dieu le garde ce Chevalier !

Comme il était vraiment d'humeur aventureuſe
Et certes pas du tout peureuſe,
Il ſe coucha ſans ſourciller,

Sur le ſol un peu dur ; ſon deſtrier ſuperbe
Pendant ce temps là broutait l'herbe,
Son caſque était ſon oreiller.

Lui-même buvait l'eau qui coulait de la ſource
Pour ſe rafraîchir de la courſe,
Comme fit le Preux Perceval,
Car battait un grand cœur ſous ſa mamelle gauche . .
Juſqu'à ce qu'un beau jour ——





PROLOGUE DE MELIBEE.

"ASSEZ!" fit l'Hôte, "aſſez! pour Dieu! plus de cela!
Je ſuis ſi fatigué de tout ce rien qui vaille,
De ces mots plus que creux de toute la racaille,
Qu'il te faut, nom d'un nom, de ſuite arrêter là!
Tout cet affreux pathos n'eſt pour nous tolérable,
Ce ſont rimes de chien, je les envoie au diable!"

"Pourquoi," fis-je, "notre Hôte entraver mon narré
Et m'interrompre ainſi de cet air effaré,
Puis que là je te dis la plus belle ballade
Que je connaiſſe au monde? . . . à chaque camarade
Tu laiſſas la parole" . . —"Et je te la reprends
Parce que tu ne fais que gaſpiller du temps,
Tes rimes de rebut ne valent une figue,
Ça vexe l'auditeur, l'endort et le fatigue.

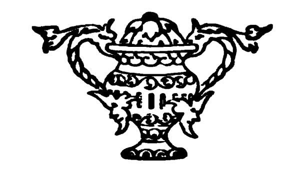
Tu ne rimeras plus :—veux-tu nous raconter
Quelque chofe, voyons, qui fe puiffe accepter?
Où l'on trouve à la fois l'utile et l'agréable....
En profe, dis-nous ça, pardi! ce n'eft le diable!"

"Oh!" dis-je, "volontiers; par les os du Seigneur!
Je veux vous raconter une petite chofe
Selon votre défir qui ne fera qu'en profe,*
Mais que vous aimerez, je le crois, fur l'honneur,
Autrement vous feriez ma foi trop difficiles.
C'eft un conte moral, et de vertus tranquilles,
Que l'on a raconté de diverfe façon
En fyriaque, en grec, en latin, en faxon,
Du narrateur felon le faire et la manière,
Et je dirai bien plus felon le caractère.
Je prends pour m'expliquer du Chrift la Paffion,

---

* Dans le difcours d'introduction aux Contes de Cantorbéry (Aldine édition) par Sir Harris Nicolas fe trouve la remarque fort jufte que Chaucer après avoir critiqué dans Sire Thopas les rimailleurs de fon temps, a, par une modeftie bien entendue, évité de donner fes propres vers comme un modèle de ftyle; et par fuite s'eft borné à raconter en profe une traduction du français du *Livre de Mélibée et de Dame Prudence*, traduction du refte arrangée felon le goût de Chaucer, et avec des variations à lui propres. Nous avons penfé que retraduire en profe la traduction du livre français faite par Chaucer, modifiée par lui, il eft vrai, ferait ne rendre juftice ni au livre original, (qui fe trouve d'ailleurs dans le *Ménagier de Paris*, comme nous l'avons fait remarquer dans l'introduction de notre premier volume), ni à Chaucer lui-même. Nous racontons donc en vers la profe de Chaucer, en prenant avec lui moins de libertés qu'il n'en prit jadis avec l'auteur français; tout en abrégeant fouvent, nous avons eu foin de conferver réligieufement l'effence des idées principales du grand poëte.—C. DE C.

Les faits reftent les faits, dans la narration,
Quoique bien des détails différent l'un de l'autre
Selon que l'écrivain fe nomme St. Mathieu,
St. Jean, St. Luc, St. Marc ; n'importe quel apôtre
Narrant la Paffion du divin fils de Dieu.
Si les mots font divers le fens refte le même,
Voilà donc, Meffeigneurs, l'excufe de mon thème ;
Je conte à ma façon ; infifter là deffus
Serait perdre du temps ; je commence, motus."





CONTE DE MELIBEE.

MELIBEE, un jeune homme, ayant
de la puiſſance,
De la richeſſe auſſi, de ſa femme
Prudence
Eut pour couronner ſon hymen,
Une fille, Sophie, une roſe d'Eden.

Voilà qu'un jour prenant la poudre d'eſcampette,
Il fut tout ſeul aux champs fouler l'herbette,
Laiſſant ſa fille alors en pleine floraiſon,
Avec ſa femme à la maiſon,
Mais ſur elles deux, portes cloſes,
Pourquoi? . . . Vrai! . . . je n'en ſais les
cauſes.

Trois de ſes ennemis l'ayant vu s'éloigner,
Sur la maiſon de ſuite ont poſé des échelles,
Et ſont entrés ſans barguigner
Par les fenêtres dà, pour ſurprendre les belles
Et pour ne pas les épargner.

Ils vous battent la femme à la faire faigner,
Puis à la fille ils font cinq bleffures mortelles,
A l'oreille, à la bouche, au nez, aux pieds, aux mains,
Puis comme étaient venus, pas du tout par la porte,
En laiffant la fille pour morte,
Ils s'en vont les trois affaffins!"

Quand rentra Mélibée, après fa promenade,
Qu'il vit tout ce dégât fait avec efcalade,
Il fe mit à pleurer, à crier comme un fou
Déchirant fes habits comme faits d'amadou;
Autant qu'elle l'ofât, lors fa femme Prudence
Lui dit de fe calmer, de prendre patience,
Mais fes difcours produifaient prou,
En mots défordonnés fe faifait jour fa rage,
Et de pleurer, ma foi, bien davantage!

Cette époufe Prudence, en oyant tous ces cris,
A point fe rappela les maximes d'Ovide,
" Au remède d'amour," un de fes bons écrits,
Il a cet argument folide:
" Celui-là n'eft qu'un fot qui voudrait, le fans cœur,
Empêcher une mère exhaler fa douleur,
Quand elle perd fon garçon ou fa fille;
Pendant un certain temps qu'en pleurs elle fourmille,
C'eft pour le mieux, laiffez la pleurer tout fon faoul,
D'arrêter le torrent ne foyez pas fi fou,
Quand elle aura pleuré toutes fes larmes,
Le beau temps reviendra; n'en prenez pas d'alarmes!"
Voilà pourquoi Prudence à fon mari permit
De pleurer, de crier, de déchirer fon linge
Même de rider fa méninge,
Pendant un certain temps; mais dès qu'elle le vit

A force de crier, épuisé de fatigue,
A ses pleurs abondants voulant mettre une digue,
Elle lui dit : « Hélas ! mon cher Seigneur,
Vrai, vous vous conduisez comme un grand imbécile,
Eh ! faut-il donc ainsi se griser de douleur ?
Qui sait ? peut-être votre fille
Guérira-t-elle, et si le veut le sort
Qu'elle meure, faut-il, vous périr pour sa mort ?
Sénèque nous dit que le sage
Ne doit s'affliger trop jamais
Quand il perd ses enfants ; ni trop faire étalage
De ses inutiles regrets,
Mais que patiemment, il doit tout au contraire
Poitriner ses douleurs, et sur elles se taire !"

Ce Mélibée a répondu soudain :
« Qui donc ne pleure pas quand il a du chagrin ?
A Jésus Christ ne me compare,
Mais n'a-t-il pas pleuré son bon ami Lazare ?"

Prudence a repliqué : « Certes n'ignore pas
Que raisonnablement on peut verser des larmes
Quand on a des chagrins, des ennuis, des alarmes,
Ou de maux un trop grand amas.
Feu l'apôtre St. Paul, un galant gentilhomme,
Un certain jour écrivit aux Romains
'Que dans la vie un homme
Avec les gens joyeux doit s'égayer, tout comme
Des affligés il doit partager les chagrins.'
Pleurer un tantinet, c'est bonne compagnie,
Mais pleurer à sanglots, c'est bon pour la megnie !
Il faut donc ne pleurer que convenablement,
Et non pas outrageusement.

La doctrine du Chrift nous l'enfeigne Sénèque :
" Au noir chagrin, fur toi, ne donnes hypothèque,"
Dit-il ; " ton ami mort, ne laiffe pas tes yeux
Etre humide de pleurs, c'eft défavantageux.
Quand tu perds un ami, parbleu la ville eft bonne,
Songe à le remplacer par une autre perfonne,
C'eft bien plus fage ça, c'eft d'un goût plus exquis
Que fur l'ami perdu chanter *de profundis.*'
Donc croyez-en votre femme Prudence,
Sachez vous gouverner de par la fapience !
Souvenez-vous que Jéfus le Seigneur,
Dit : ' Qu'un homme joyeux, bien allègre de cœur,
Se conferve pimpant jufque dans la vieilleffe ;
Mais qu'au contraire un homme accablé de trifteffe
N'ayant alors plus de repos,
Perd fes belles couleurs, et n'a plus . . . que les os.'
Il dit encor : ' Que la douleur de l'âme
Du corps le mieux portant éteint foudain la flamme.'
Et Salomon, ce fage Roi
A ce dicton bien fenfé par ma foi !
' De même,' dit-il, ' que des mites
Qui fe faufilent dans la toifon des brebis
Abîment, rongent nos habits,
(Et ces mites pourtant font bêtes bien petites),
Ainfi, fachez-le, la douleur
Gâte, abîme et ronge le cœur !'
Ainfi donc nous devons tous prendre en patience
La mort de nos enfants, la perte de nos biens ;
Quand Job eut tout perdu, fes enfants, fa fubftance,
Qu'il n'avait plus même des riens,
Et que fur fon fumier, le pauvre homme malade
N'avait pas même une panade,
Il difait cependant : ' Béni foit le Seigneur,
Malgré mes maux n'en fuis pas moins fon ferviteur !' "

Mélibée auſſitôt répondit à Prudence :
" Tous vos diſcours, ma femme, ont grande ſapience,
Ils ſont tous, j'en conviens, farcis de vérité,
Mais, entre nous, je ſuis tellement embêté,
Tant troublé de chagrin que je ne ſais que faire."

" Faites, très cher, le néceſſaire,"
Reprit Dame Prudence, " appelez vos amis,
Vos parents, tous ceux là qui ſont fidèles, ſages,
Dites leur vos chagrins, et ſuivez leurs avis ;
Salomon parmi ſes adages,
A celui-ci : ' D'après conſeil agis,
Et de te repentir tu n'auras les ſoucis.' "

Alors par le conſeil de ſa femme Prudence
Ce Mélibée eut ſoin convoquer et d'urgence
Beaucoup de gens, et de gens à tous crins,
Et des chirurgiens, auſſi des médecins,
Quelques vieux ennemis rentrés en apparence
Dedans ſon amitié, voire quelques voiſins
Qui lui rendaient reſpect, mais beaucoup plus par crainte
Que par affection ;—avec ça maints flatteurs,
Maints ſubtils avocats, éloquents, beaux parleurs,
Dont le ſarcaſme tue et la parole éreinte,
Très experts dans la loi, mais qui ſont bons coucheurs
Alors qu'ils ſont vos défenſeurs.

Et quand de tous ces gens fut complet l'aſſemblage,
Ce Mélibée à cet aréopage
Raconta ſes chagrins, ſes affreuſes douleurs,
D'une voix où giſait des pleurs,

Mais comprimés par convenance;
Et d'après ſon diſcours, ſon muet déſeſpoir,
Il était certe aiſé de voir
Que de ſes ennemis, de leur cruelle offenſe,
Son cœur voulait tirer une prompte vengeance.
Néanmoins dans un cas pareil
A l'aſſemblée il demandait conſeil.
Un des chirurgiens, homme prudent et ſage,
Ayant reçu comme d'uſage
Licence de parler, ſe leva, puis voici
Ce qu'à ce Mélibée, il dit; oyez ceci:

"Le beau de notre état, voyez-vous bien, Meſſire,
A nous autres chirurgiens
Eſt de garder ſur nous aſſez d'empire
Pour faire notre mieux envers tous les humains,
Dont le ſalut eſt remis en nos mains.
Nous guériſſons ſouvent ces adverſaires
Qui laiſſant trop déborder leurs colères,
Ont déchiré leur corps, ont labouré leur chair
Dans un duel avec du fer;
Notre art à nous n'eſt de nourrir la guerre,
Oh! nenni dà! tant s'en faut qu'au contraire;
Apporter un dictame au mal le plus vilain,
En un mot comme en cent, c'eſt notre unique affaire.
Mais quand à votre fille, ayez-le pour certain,
Quoiqu'elle ſoit grièvement bleſſée,
De bientôt la guérir nous avons la penſée,
Et nous la guérirons morbleu,
S'il plait à Dieu!"

Les médecins auſſi ſur la matière
Parlèrent à peu près de la même manière,

Si ce n'eſt qu'ils dirent en plus
Que les contraires ont quelquefois des vertus,
Que par le feu ſouvent on guérit un ulcère,
Et par émollients la pierre.

Les voiſins pleins d'envie, et tous ſes faux amis
Ses flatteurs avec eux unis,
Empirèrent le cas louant de Mélibée
(Dont ils riaient, mais à la dérobée),
La richeſſe et la force et l'immenſe grandeur,
Et de ſes ennemis déniant la valeur,
Diſant ouvertement qu'il devait, choſe claire,
De ſuite commencer la guerre.

Alors un avocat très ſage et très futé
Se levant dit: « Seigneurs, en vérité
L'objet qui nous raſſemble en ces lieux en conclave
Eſt une choſe, et ſérieuſe et grave,
Pour le tort déjà fait, pour le tort à venir,
Et pour tous les malheurs qu'il en peut ſurvenir,
Les deux partis ayant et richeſſe et puiſſance.
Par ces raiſons, dans cette circonſtance
Se fourvoyer ſerait d'un grand péril,
C'eſt pourquoi Mélibée, écoutez," lui dit-il,
« L'opinion que nous ſuggère
En bien l'examinant cette fâcheuſe affaire.
En premier lieu vous donnons le conſeil
De vous tenir ſur votre défenſive,
Puis en votre maiſon de faire garde active,
Et d'être toujours ſur l'éveil,
D'avoir enfin, c'eſt choſe impérative
Garniſon ſuffiſante, et capable au beſoin
Aux aſſiégeants de donner du tintouin.

Mais pour vous confeiller de fufciter la guerre
Immédiatement, fuivant votre colère,
Mon avis eft qu'en auffi peu de temps
Nous ne pouvons juger fans graves accidents;
Voilà pourquoi nous faifons la demande
D'ajourner le jugé du cas;
La fageffe le recommande
Pour ne tomber dans l'embarras;
Car le proverbe dit: Ce juge feul eft fage,
Qui comprend vite un cas, mais le juge à loifir;
Bien qu'il foit déplaifant de laiffer un outrage
Quelque temps impuni, mieux encor vaut choifir
Vengeance différée, à trop prompt repentir.
Quand pour favoir ce qu'il en fallait faire
Fut amenée au doux Seigneur Jéfus
La femme prife en adultère,
Jéfus favait fort bien parmi les cris confus
De la foule en colère,
Ce qu'il devait répondre à ce flot populaire,
Et tout à coup pourtant il ne répondit pas,
Il bêcha deux fois dans la terre
Avant de décider le cas.
A ces fins demandons d'ajourner à quinzaine
Notre délibéré, ne jugeons d'une haleine;
Plus tard, avec l'aide de Dieu
Nous vous confeillerons fans rifquer défavœu!"

Les jeunes gens alors de fuite fe levèrent
Et d'une voix tous ils fe récrièrent:
" Il faut battre le fer auffitôt qu'il eft chaud,
A qui nous fait infulte il faut répondre haut;
Si voulons conferver pur notre caractère;
Puis ils firent du bruit, en criant: 'Guerre! guerre!'"

Alors l'un des vieillards fit ſigne de la main
Qu'il déſirait parler, puis il a dit ſoudain :
" Meſſeigneurs, parmi vous, il eſt maint gentilhomme
Qui vient ici nous crier guerre en ſomme
Sans pouvoir prévoir, c'eſt certain,
Un jour quelle en ſera la fin.
Ce mot hurlé bien fort: La guerre !
Il parait beau, hériſſé de colère,
D'abord dans le commencement;
Mais ſavez-vous ſuffiſamment
Ce qu'il porte en ſon flanc d'affreuſes repréſailles,
Et d'affreux guet-apens, et d'affreuſes batailles?
Savez-vous qu'il eſt maint enfant
Qui couve encor dans le ſein de ſa mère,
Qui périra jeune dans ſa carrière
Parce qu'il eſt jeté ce mot ébouriffant
Guerre!
Ou qui végétera morne dans la misère,
Et traînera dans le deuil et toujours
Ses jours?
Donc il eſt bon qu'on délibère,
Et qu'on prenne un avis que ſageſſe agréa,
Avant de prononcer : *Jacta eſt alea!*"

Et lorſque ce vieillard, ce ſage,
Avec des arguments ainſi que c'eſt l'uſage,
Voulut appuyer ſon diſcours,
Sur preſque tous les bancs ſe fit un grand tapage,
Et chacun s'efforça d'en arrêter le cours.
Prêcher devant des gens qui ne veulent entendre,
Outre que c'eſt prêcher dans le déſert,
C'eſt s'expoſer encore à bien vilain concert

Et parfois à fâcheuse esclandre;
Car Jésus dit qu'au beau milieu des pleurs
Faire de la musique est chose inopportune;
Ce qui veut dire que lorsqu'on a l'infortune
De parler à des auditeurs
Qui n'ont pas le désir d'entendre,
Autant ma foi vaudrait se pendre,
Ou bien chanter devant gens en proie aux douleurs.
Quand donc ce sage vit qu'il n'avait d'auditoire,
Il poitrina dans son sein son grimoire,
Et se rassit, honteux de ce déboire,
Car quelque part dit aussi Salomon:
« Quand on n'a de public à quoi bon le sermon?»
Se contentant à part soi de se dire:
Un bon conseil au port presque toujours chavire.
Notez que Mélibée avait, c'était fâcheux,
Dans sa manche des gens assez peu vertueux,
Pour lui conseiller à l'oreille,
En son particulier, la veille,
Ce que le lendemain, et *coram populo*,
Ils désapprouvaient *subito*.

Quand Mélibée eut vu que son conseil d'urgence
Avisait pour la guerre, et pour prompte vengeance,
Il confirma de suite, et pleinement
Cet avis qui cadrait avec son sentiment;
Ce que voyant, Dame Prudence
A son mari faisant une humble révérence,
Lui dit d'un ton câlin: « Mon cher Maître et Seigneur,
Ne vous hâtez pas trop, autrement j'aurais peur
Qu'il ne vous arrivât malheur,
Mais daignez à l'instant m'accorder audience;

Car Pierre Alphonse, un écrivain moral,
Dit: 'Ne te hâte pas pour le bien, pour le mal
Que tu reçus d'autrui, de l'acquitter ta dette,
En agissant ainsi tu gardes ton ami,
Et toujours tu tiens en vedette
Ton ennemi.'
Le proverbe aussi dit: 'Celui-là seul est sage,
Qui de ne se hâter sait avoir le courage;
Jamais il n'advient de profit
A qui laisse sans frein galoper son dépit.'"

Ce Mélibée à sa femme Prudence,
Soudain en ces mots répondit:

"Ce n'est ma volonté dans cette circonstance
D'agir," dit-il, "par ton avis;
Pour dix mille raisons et bien d'autres encore,
Car l'on m'estimerait non plus qu'une pécore
Si je voulais, cela ne soit permis!
Changer un jugement formulé par des sages.
Des anciens je sais trop par ma foi les adages;
Des femmes je fais peu de cas,
Bien qu'elles soient parfois charmantes,
Car elles sont toutes méchantes.
Salomon ne nous dit-il pas
Qu'il ne trouva parmi tout ce sexe volage
Pas une femme bonne et sage.
Dans mille hommes, au moins il put en trouver un
Qui fut bon, et c'est quelque chose!
Si me gouvernais, je suppose,
Par ton conseil, eh! mais chacun
Croirait que t'ai donné sur moi droit de maîtrise,
Me garde Dieu de faire une telle sottise!

Car Jésus dit que le mari
Qui fait de sa femme son maître
Est un sot qui sera marri
De sa faiblesse, et perdra son bien-être.
Et Salomon dit aussi lui :
' Si tu ne veux avoir d'ennui
Garde-toi de donner du pouvoir sur toi-même
A ta femme, à ton fils, que ce soit là ton thème ;
Et surtout retiens bien ceci :
De tes enfants jamais ne sois à la merci.'
Et puis encore une autre chose,
Si je voulais agir par tes avis,
Il faudrait, et cela pour cause,
Qu'on ne sut au dehors ce que fais au logis,
Or des femmes la genglerie
Ne fait onc rien céler fors ce qu'elle ne sait,
Ceci n'est pas de la galanterie,
Mais c'est vrai dans la forme, et c'est vrai dans le fait.
Outre cela le philosophe
Dit qu'en mauvais conseils les femmes sont d'étoffe
A sustenter le genre humain,
Ne voulant donc encourir catastrophe,
Ne suivrai tes conseils, tiens cela pour certain."

Lorsque Dame Prudence
Avec grande douceur, et grande patience,
Et sans mauvaise humeur
Eut entendu ce que lui disait son Seigneur,
Elle lui demanda d'urgence
De lui répondre la licence.
Et puis elle lui dit : " A votre premier point
Facilement on peut répondre à point :
Que de changer d'avis n'est pas une folie,

Plutôt qu'engendrer des regrets
Il vaut bien mieux, je le publie,
Modifier quelquefois ſes projets,
L'homme inepte eſt celui qui ne change jamais!
Et quand même dans une empriſe
Vous euſſiez eu réſolution priſe,
Si vous trouvez quelque choſe de mieux,
Vous amender? . . Mais c'eſt toujours heureux!
Pour cela, ne ſerez, vous jure,
Traité de menteur, de parjure;
Et quand bien même encor vous euſſiez pris conſeil
De grand nombre de gens, en pompeux appareil,
Ce n'eſt pas encore une cauſe,
Pour que ne changiez la choſe,
Si dans votre bon ſens vous trouviez par hazard
Déciſion méritant plus d'égard.
Notez que très ſouvent quelques gens d'aptitude,
Donnent meilleur conſeil que vaſte multitude
Où l'on clabaude, où l'on jette des cris,
Et qui n'enfante enfin que de mauvais avis.
Paſſons au ſecond point. Vous nous dites charmantes,
Pour affirmer plus fort que nous ſommes méchantes.
Donc vous nous mépriſez de fait.
Or le proverbe dit, (ce n'eſt une bêtiſe):
'Celui qui tout deſpriſe
A tous deſplait!'
Et Sénèque auſſi dit: 'Qui cherche ſapience
Ne doit déprécier perſonne que je penſe,
Mais il doit enſeigner à tous
Son érudition, les fruits de ſa ſcience
Sans préſomption vertuchoux!
Et quand il ne fait pas lui-même quelque choſe,
Il doit s'en enquérir, en rechercher la cauſe

Fut-ce d'un plus petit que lui.'
Et Meffire, fouffrez que vous prouve aujourd'hui,
Que depuis que le monde eft monde,
Quoiqu'on en die, et qu'on en fronde
Il y eut mainte femme, un tel fait eft certain,
Qui fut l'honneur du genre humain.
Si nous euffions été toutes méchantes,
Déplaifantes, impertinentes,
Dites, notre Seigneur Jéfus
Dans le fein d'une femme eut-il donc pris naiffance?
Si de la femme il n'eut eftimé les vertus,
Eut-il après fa mort, en bonne confcience,
A la femme apparu plutôt
Que d'apparaître à fes apôtres;
Des raifons j'en aurais mille autres
A faire valoir, et bien haut
Pour démontrer des femmes le mérite.
Et quoique Salomon ait fort peu d'eau bénite
Pour nous, et qu'il prétende enfin
Que parmi tout le fexe féminin
Il ne trouva jamais une femme de bonne,
Je dis, fans faire tort à fa fage perfonne, [cieux
Que maint autre homme a dit: ' Sous la voûte des
Les femmes font ce qu'on trouve de mieux!'
Du refte Salomon, n'a-t-il voulu que dire,
Comprenez bien cela, Meffire,
Que la perfection ne faurait exifter
Que dans le fein de Dieu, qu'il y faut s'abriter.
Et maintenant permettez que je paffe
A votre troifième raifon,
Cette raifon, très cher, c'eft de la déraifon.
Vous dites, en effet, que fi dans cette paffe
Vous adhériez à mon avis

On croirait que tout m'eſt permis,
Et que ſur vous m'avez concédé la maîtriſe ;
Meſſire, ſauf votre reſpect
Cela n'eſt pas du tout correct ;
Ce n'eſt rien moins qu'une ſottiſe.
Car de par Dieu ! s'il en était ainſi,
Qui demande conſeil ſerait à la merci
Du conſeilleur, jamais n'ayant ſon libre arbitre.
Qui s'annihilerait de cette façon-ci
Vous le ſavez fort bien ne ſerait qu'un bélitre.
Votre quatrième raiſon
Me ſemble bien hors de ſaiſon ;
Des femmes, dites-vous, la rare genglerie
Sait cacher ſeulement ce que ſans flatterie
Elles ne connurent jamais :
C'eſt comme ſi vous vouliez dire,
Que ſur nous n'ayant nul empire
Ne ſavons garder de ſecrets.
Ces laides paroles, Meſſire,
On peut ſeulement les écrire
Des femmes qui ſe font un beſoin des caquets ;
De ces curieuſes fémelles,
Bien méchantes, et ſur lesquelles
On a je crois, un beau jour fait
Ce quolibet :
Qu'un homme, du logis eſt chaſſé pour trois choſes,
La fumée et la pluie, alors qu'à grandes doſes
L'eau s'infiltre à foiſon
Dans la maiſon ;
Et puis par les méchantes femmes,
Tiſons d'enfer toujours en flammes.
C'eſt de ces femmes là qu'avec beaucoup de tact
Salomon dit à l'homme : ‘ Evitez leur contact !

Car certes mieux vaudrait, ſeul dans un déſert vivre,
Et n'ayant que le ciel pour livre,
Qu'avec elles avoir jamais aucun rapport,
Dût-on même être le plus fort.'
Et, Meſſire, entre nous, vous ſavez bien je penſe,
Que ne ſuis de ces femmes là,
Vous avez moultefois éprouvé mon ſilence,
Auſſi ma grande patience,
Et que je ſais me taire alors qu'il faut cela !
A vous dire le vrai votre raiſon dernière,
La cinquième, je crois, ſi mon compte eſt exact,
Ne vaut pas plus que la première,
Et n'annonce pas plus de tact.
Vous dites que nous autres femmes
Probablement étant toutes infâmes,
Vainquons l'homme en mauvais conſeils.
Faire raiſonnements pareils
C'eſt outrepaſſer la meſure
De déraiſonner, choſe ſûre.
Comment quand votre femme a trouvé dans ſon cœur
Un bon conſeil qui ſauve votre honneur,
Et vous retient de faire une action blâmable,
Votre femme a fait mal . . . Mais c'eſt épouvantable
Que vouloir établir telle moralité !
Je vous le dis en vérité,
Vous ne comprenez pas du tout le philoſophe :
Quand il dit qu'en mauvais avis,
Les femmes vainquent leurs maris,
Il veut dire par St. Chriſtophe !
Que dans des cas *in extremis*
Les maris ſont forcés d'être enfin raiſonnables,
Qu'à leurs femmes ils font amendes honorables.
Et comme il vous plait nous blâmer,

Nous, que vous devriez aimer,
Je veux vous démontrer que dans la vie entière,
Nos conſeils ſont très bons, quand on les conſidère.
Malgré tous les ‘ on dit,’ de très petits eſprits,
Et les indignités de très petits écrits,
Diſant que les conſeils donnés par une femme
Sont ou trop cher, ou bien trop bon marché,
Pourtant, je le dis ſur mon âme,
De mon ſexe j'ai vu plus d'un homme entiché.
Et vous aurez beau dire, il eſt parmi les nôtres,
Des cœurs plus vertueux, plus diſcrets que les vôtres ;
Et mainte femme a ſu plus d'une fois
Par ſa diſcrétion apprivoiſer des Rois.
Ce fut par le conſeil de ſa prudente mère
La fine mouche Rebecca,
Que Jacob un beau jour avec art eſcroqua
La bénédiction d'Iſaac ſon vieux père,
Et qu'il obtint ainſi ſans affectation
Sur les ſiens domination.
Dame Judith veuve ingambe et jolie,
Ce fut grâce à ſes bons avis
Qu'elle délivra Béthulie,
Et qu'Holoferne après avoir fait chère lie
Avec elle, et ſablé nombre de vins exquis,
En moins ſe trouva de ſa tête,
Quand il voulut ſavourer ſa conquête,
Et qu'il s'éveilla moult occis
Dans un brûlant ſentier bien loin du Paradis.
Abigail délivra Nabal de la colère
Du Roi David aſſez mauvais coucheur,
Souventefois d'un chien de caractère,
Et lui ſauva la vie auſſi bien que l'honneur.
Eſther par ſes conſeils débordant de ſageſſe,

D'Affuérus fut gagner la tendreffe,
Et rehauffer felon l'ordre de Dieu
Le peuple hébreu.
Voyez encor, quand Dieu le père
Eut créé l'homme avec un peu de terre,
Il fe dit ce n'eft pas décent
Qu'un homme foit tout feul à battre la campagne,
Et qui plus eft pour lui c'eft peu réjouiffant,
Créons-lui donc une compagne.
Par là qu'il vous foit donc prouvé,
Que Dieu le père eut mieux trouvé
Que l'invention de la femme,
Si la femme n'était, bien haut je le proclame,
En dépit du tiers et du quart
De l'homme la meilleure part.
Tenez un Clerc a fait, non pas en vile profe,
Mais à mon avis, en beaux vers,
Que les hommes devraient retenir les pervers !
L'éloge de la femme, éloge grandiofe,
Ecoutez-le voici la chofe :
'Sur la terre eft-il un tréfor
Qui foit plus précieux que l'or ?—
L'onyx !—Et que l'onyx ?—Ce n'eft pas la pareffe,
C'eft la fageffe !
Sur la terre eft-il un tréfor
Beaucoup plus précieux que l'or,
Que l'onyx, et que la fageffe ?'
—'Oui, c'eft la femme, ici je le confeffe,
Elle vaut mieux que l'or, la fageffe et l'onyx !'
—'Et que la femme eft-il quelque chofe fur terre
Qui puiffe la valoir ?'—'Non, ce ferait chimère
Que de chercher, car, par le Styx !
On chercherait envain ; la femme eft un phœnix !'

Donc par maintes raiſons, vous pouvez voir, Meſſire,
Que les femmes malgré tout ce qu'on en peut dire,
Sont de fort bon conſeil, ont de grandes vertus ;
Et maintenant que dirai-je de plus ?
Que ſi vous voulez bien, et c'eſt une vétille,
Suivre en tout mes conſeils, vous rendrai votre fille
Saine et ſauve, et ſi bien vous ferai de ſoulas,
Que vous retirerez de l'honneur de ce cas."

Ce long débordement de longue parlerie,
Dit avec tant de crânerie,
Frappa ce Mélibée, et voilà qu'il a dit :
" Je vois bien, ma chère Prudence,
Que vous avez une rare éloquence,
Et du Roi Salomon l'eſprit.
Car le grand Salomon, un fier ami de l'ordre,
Dit qu'un diſcours prononcé ſans déſordre
Eſt ſuave rayon de miel
Qui donne à l'âme, au corps un bien matériel.
Dunque reconnaiſſant ta grande ſapience,
Et ta ſincérité, Prudence,
Dorénavant pour moi tu ſeras le ſoleil,
Je veux me gouverner rien que par ton conſeil."

" Puiſqu'il en eſt ainſi," reprit ſoudain la femme,
" Je vais vous enſeigner pour le bien de votre âme,
Comme devez vous gouverner.
Vous devez tout d'abord devers Dieu vous tourner,
Vous adreſſer à lui par la prière,
Pour qu'il vous enſeigne à bien faire,
Ainſi que feu Tobie à ſon fils l'enſeigna,
Lorſque l'ange l'accompagna.
St. Jacques dit auſſi, j'en ai bien ſouvenance,

Mais à dire le vrai, je ne ſaurais dire où :
‘ Si vous avez beſoin de ſapience,
Adreſſez-vous à Dieu, ſa ſuprême obligeance
Si devant lui, vous pliez le genou,
Viendra toujours à votre aidance.’
Vous chaſſerez alors de votre cœur
Trois choſes qui toujours engendrent le malheur,
Précipitation, convoitiſe et colère,
Trois gros péchés, qu'il vaut mieux ne pas faire.*
Et lorſque ſagement vous aurez pris enfin
Un parti, croyez-moi, tenez le pour certain,
A vos amis, gardez-vous d'en rien dire,
C'eſt toujours imprudent, Meſſire,
A moins que cependant par manière d'acquit
A le communiquer vous n'ayez du profit.
Car Jéſus dit : ‘ Ne dis pas ta folie,
Ni ton ſecret à ton meilleur ami,
Encor moins à ton ennemi
Car vis à vis de toi ſi chacun d'eux ſe plie
A des diſcours approbateurs,
Sitôt le dos tourné ces beaux complimenteurs,
Se moqueront de toi, de ton outrecuidance,
Et ſe riront en ton abſence
Des projets qu'ils ont dit devant toi les meilleurs.’
Un autre Clerc encor dit : ‘ Que dans ce bas monde,
A peine on peut trouver ſur la terre et ſur l'onde
Un cœur aſſez diſcret
Pour garder un ſecret.’
Le livre dit auſſi, le livre de ſageſſe :

---

* Nombre de redites ſe trouvent dans ce conte en proſe, nous avons cru parfois devoir en retrancher quelques lignes qui nous ont paru entraver le récit.—C. DE C.

‘ Que donnant ton ſecret tu le ſors de priſon
Pour le laiſſer courir ſans rime ni raiſon
La pretentaine avec l'ardeur de la jeuneſſe.
Qui connait ton ſecret te tient dedans ſes lacs,
Si tu veux en ſortir, envain tu le voudras.'
Donc vous ferez bien mieux poitriner en votre âme,
Votre ſecret plutôt que le confier dame !
A n'importe qui vertuchoux !
Qui s'en ſervira contre vous.
Oyez à ce ſujet ce que nous dit Sénèque :
‘ Si tu ne peux,' dit-il, ‘ renfermer ton ſecret
Dans cette ſerrure intrinsèque
Qu'on appelle le cœur, comment veux-tu criquet
Qu'un autre le garde fidèle ;
Le jeu n'en vaut pas la chandelle !'
Pourtant, ſi par hazard, en diſant ton ſecret,
Tu crois pouvoir gagner par là quelqu'importance,
Ne va pas le jeter comme un vil paltoquet
A la tête des gens, agis avec prudence :
Ne laiſſe pénétrer ſi tu veux guerre ou paix,
Ne dis ni ci, ni ça, laiſſe-moi dans l'épais
Ton conſulté, pour qu'il ne ſache
S'il doit te conſeiller la ſauge ou la bourrache ;
Les donneurs de conſeils ſont toujours des flatteurs
Quand ils ne ſont pas des écorniffleurs.
Après cela paſſe en revue
Tes amis du logis, tes amis de la rue,
Et prends-moi tes conſeils au mieux
Des plus ſages et des plus vieux.

“ Je dis que tout d'abord ſi voulez avoir chance
D'obtenir de ſages avis,
Parmi votre conſeil vous aurez la prudence

D'avoir toujours de ſincères amis.
Car Salomon dit : ' Que tout comme
Et la bouche et le cœur de l'homme
Trouvent plaiſir à déguſter les mets
Les plus ſucrés, les plus doux au palais,
De même un bon conſeil eſt ainſi qu'un dictame,
Et qu'il donne toujours de la douceur à l'âme.'
Il dit auſſi : ' Qu'un véritable ami
Qui ſur nos intérêts n'eſt jamais endormi
Vaut mieux que l'or et l'argent certe,
Que c'eſt une défenſe en cas de guerre ouverte,
Et qu'en un mot c'eſt un tréſor
Qui vaut plus que ſon peſant d'or.'
Puis il vous faut ſavoir par de ſûrs témoignages,
Si vos amis ſont et diſcrets et ſages ;
Car le livre le dit : ' Ne demande concours
Dans tes conſeils qu'à ceux qui ſont ſages toujours.'
Et par cette raiſon vous voyez qu'il eſt ſage
D'avoir en vos conſeils hommes d'un certain âge,
Car les vieillards ont tous beaucoup vu, c'eſt connu,
Et partant beaucoup retenu.
Il eſt eſcript en Job : ' Que pour la ſapience,
Elle eſt dans les vieillards, ainſi que la prudence.'
Tullius dit : ' Ce n'eſt l'agilité du corps,
Ni la force non plus, ni les vaillants efforts
Qui toujours ont été les cauſes
Ici bas des plus grandes choſes,
Non certes, mais, c'eſt par le bon conſeil
Auſſi par la ſcience, et par ſon noble éveil,
Par l'autorité des perſonnes
Lorſqu'elles ſont vertueuſes et bonnes.
C'eſt que ces qualités, ce ſont des faits conſtants,
L'âge ne les détruit, tant s'en faut qu'au contraire,

Elles croiſſent avec le temps,
Car le temps à nos yeux fait jaillir la lumière.'
Puis, règle générale, il vous faut appeler
A vos conſeils, amis prêts à vous épauler
Mais en connaiſſance de cauſe ;
Donc chacun d'eux doit être au courant de la choſe
Que vous voulez élucider,
Si déſirez qu'il puiſſe vous aider.
Car Salomon qu'il faut toujours ſe recorder,
Dit : ' Parmi tes amis, en euſſes-tu dix mille,
Tu dois en choiſir un, c'eſt le plus difficile,
Pour te donner conſeil d'abord,
Et recevoir ta confidence ;
Ton ſecret, tu pourras le dire après, je penſe,
A d'autres, ſi tu veux, et ſans te faire tort,
Si tous les conſultés ont et l'expérience,
Et la ſageſſe et la prudence.
Et n'agis pas toujours par un ſeul conſeiller,
Une affaire parfois il la faut débrouiller
Au moyen d'un grand entourage,
Et de bon nombre de parlage.'
Car Salomon dit encor quelque part :
' Souventefois pour le gain d'une cauſe,
Il faut l'examiner, en creuſer chaque clauſe,
Pour en diſſiper le brouillard,
Et plus les conſeillers ſont nombreux, mieux la choſe !'

" Puiſque je vous ai dit, Meſſire, maintenant,
Qui doit vous conſeiller, je veux incontinent
Vous dire pour votre gouverne,
Quels ils ſont les conſeils que devez rejeter.
D'abord comme une baliverne
L'avis d'un ſot, il vous faut l'écarter ;
' D'un ſot,' dit Salomon, ' n'auras qu'une ſottiſe,

Prends bien garde à ſa marchandiſe.'
Le livre dit auſſi : 'Que l'eſſence d'un ſot
Eſt de ſe croire très finot,
Et de croire par contre un chacun imbécile.'
De même qu'on éloigne une mouche futile,
Vous devez rejeter auſſi tous les flatteurs
Qui de vos défauts flagorneurs
De vous font mille apothéoſes
Plutôt que vous montrer la vérité des choſes.
C'eſt pourquoi Tullius dit : 'Que dans l'amitié
Ce qu'il y a de plus funeſte,
Ce qu'on doit fuir à l'égal de la peſte,
Ce qui fait horreur et pitié,
C'eſt, (notez bien cela !) la baſſe flatterie,
La hideuſe flagornerie.'
Donc rejetez-moi les flatteurs,
Des nobles ſentiments ce ſont les deſtructeurs.
Le livre dit : 'Crains la douce parole
Du flatteur à l'air bénévole,
Bien plus que le rude ſermon
D'un ami qui ne veut que le bien de ton nom.'
Salomon dit : 'Que d'un flatteur la bouche
Eſt la boîte au venin, tuant ce qu'elle touche.'
Il dit encor : 'Celui qui par fade douceur
De ſon ami cherche à capter le cœur,
Reſſemble alors à la vipère
Qui faſcine l'oiſeau que pour proie elle eſpère.'
Donc pourſuit Tullius : 'Eloigne les flatteurs,
Et fuis de leurs conſeils les appas ſéducteurs.'
Et Caton dit auſſi : 'Retiens pour ta guidance,
Qu'il ne faut jamais d'un flatteur
Croire aux paroles de douceur,
Ou d'agrément, ou de plaiſance.'

« Et vous rejeterez auſſi, je vous le dis,
Les bons conſeils de vos ex-ennemis,
Venus même à recipiſcence,
Et vos amis en apparence.
Le livre dit : ‘ Que jamais, c'eſt certain,
Notre ennemi d'hier n'eſt l'ami de demain.’
Eſope dit : ‘ A ceux là ne te fie
Qui furent dans le temps en biſbille avec toi,
Ne leur dis ton ſecret.’—Sénèque dit pourquoi.
‘ Il ne ſe peut,’ dit-il, ‘ je vous le certifie,
Que ſur un terrain où long-temps fut un grand feu,
De chaleur mal éteinte, il n'en demeure un peu.’
Adonc Salomon dit : ‘ C'eſt par hypocriſie
Que te flatte aujourd'hui ton ennemi d'hier,
En te jetant au nez de l'encens l'ambroiſie
Il ſe moque de toi, mon cher ;
Son but eſt d'obtenir ſur toi, ſtupide buſe !
Mais cette fois de par la ruſe,
La victoire qu'il n'avait pas
Par la guerre ou par les combats.’
Et Pierre Alphonſe dit : ‘ Ne te fais onc compère,
Avec tes anciens ennemis,
Si tu leur fais du bien, n'aura de ce ſemis
Pour récolte . . . . que la colère.’

« Et vous devez auſſi rejeter les avis
De vos ſervants, à vous ſoumis ;
Car, voyez-vous, par aventure,
Par crainte ou par amour ils outrent la meſure
De leur dette envers vous
Cela ſoit dit, bien entre nous.
Car ainſi dit un philoſophe auſtère

‘ Il n’exifte fur terre
Nul hère
Parfaitement fincère
Envers celui qu’il craint par trop :
Chaffez le naturel, il revient au galop.’
Et Tullius dit : ‘ Qu’il n’eft de puiffance
De Rois ou d’Empereurs, fi grande en apparence,
Qui puiffe durer quelque temps
Si dans l’infime peuple elle n’a d’adhérents.’

“ Vous ne croirez non plus les gens à rouges trognes,
Oh ! défiez-vous des ivrognes !
Eux, ils ne favent rien cacher
Et ce qu’ils ont appris il le leur faut cracher :
Salomon dit : ‘ Où demeure l’ivreffe,
Nul fecret n’eft gardé, défiez-vous fans ceffe.’

“ N’accepterez non plus le confeil de celui
Qui dans l’intimité vous confeille une chofe,
Et qui devant autrui
Confeille le contraire, et malgré qu’on en glofe :
Car un ancien qui s’y connaiffait dà
Feu Monfieur de Caffiodore,
A laiffé fur fon agenda
Cette maxime un peu fonore :
‘ C’eft gréver fon ami
Et non pas à demi,
Que dans l’intimité lui fouffler une chofe,
Que, *coram populo*, recommander on n’ofe !’

“ Vous honnirez auffi le confeil des méchants,
Ce font gens à hideux penchants

Car le Livre nous dit, ce n'eſt pas baguenaude :
' Le conſeil des méchants toujours eſt plein de fraude.'
Et David dit : ' Bienheureux eſt celui
Qui des méchants, non plus que des mégères
Peut toujours s'éviter l'ennui ;
Ce ſont vilaines gens, et ſerpents et vipères.'

" Vous aurez ſoin auſſi rejeter les avis
Des jeunes gens, c'eſt encore indécis,
Et Salomon dit : ' Que dans leur ſimpleſſe,
Vous chercheriez envain de l'été la richeſſe.'

" Maintenant que vous ai fait voir mon cher
Seigneur
De quels gens vous devez en tout bien, tout honneur,
Prendre votre conſeil, auſſi quelle eſt la ſorte
Que vous devez conſigner à la porte,
Je vais vous enſeigner d'après Marc Tullius
Ce que vous devez faire en plus.
D'abord, et la première choſe
Eſt de dire le vrai, ſans bravade et ſans gloſe,
Car ſi vous poitrinez l'auguſte vérité,
Ne pouvez d'un conſeil avoir l'autorité.
Puis des conſeils donnés peſerez l'importance,
Et verrez, ſi pouvez avec quelque prudence
Les adopter.*—Puis ſi les jugez ſains
Verrez ſi vous pouvez les conduire à vos fins.
Car le proverbe dit, et le proverbe eſt ſage :

* Nous répétons ici que Dame Prudence eſt infiniment loquace, et que cette maladie, intolérable en proſe, eſt peut-être plus encore intolérable en vers, voilà pourquoi nous avons cru devoir prendre la liberté d'abréger quelque peu ce trop long diſcours.—*Note du Traducteur.*

‘ Qui trop embraſſe mal étreint !’
Et Caton dit auſſi dans ſon âpre langage :
‘ Arrête-toi, plutôt qu’être déceint !’
Et Pierre Alphonſe dit : ‘ Que ſi tu peux par chance
Faire une choſe dont conſerves repentance,
Mieux vaut dire mille fois non,
Que la laiſſer faire en ton nom.’
Vous pouvez donc alors comprendre,
Qu’il ne faut jamais entreprendre
Rien . . . . qui ne puiſſe avoir effet,
Autrement c’eſt agir comme un vrai paltoquet !
Et lorſque vous aurez réſolution priſe,
Agiſſez pour mener à bien votre entrepriſe,
Toujours, toujours, toujours, toujours ;
De votre activité n’interrompez le cours,
Avec de la perſévérance
On fait en ſa faveur vaciller la balance.

“ Maintenant il eſt temps que vous faſſe ſavoir
Quand et comment devez changer votre vouloir
Sans qu’on puiſſe jamais vous en faire un reproche,
Sans que rien pour cela ne cloche.
Un homme peut toujours changer d’avis
Si la cauſe ſur le tapis
Malgré lui, ce n’eſt ſon affaire,
A pris un autre caractère,
Car la loi dit : ‘ Si vient nouveau biais
On doit agir ſur nouveaux frais.’
Et Sénèque auſſi dit : ‘ Si par mauvaiſe chance
Ton ennemi le connait ton deſſein,
Soudain
De le changer ne te fais conſcience.’
Quand le conſeil encore eſt un conſeil menteur,

Ou qu'il provient de caufe deshonnête,
Faites néant à la requête,
Un tel confeil eft de nulle valeur ;
Car la loi dit : 'Que toutes les promeffes
Qui pour leur bafe n'ont la ftricte honnêteté,
Sont des promeffes laroneffes
Qui tombent devant l'équité.'
Et tenez-vous pour dit qu'un deffein immuable
Eft la plupart du temps un deffein condamnable."

Ce Mélibée en entendant parler
Si fagement Dame Prudence,
Lui répondit : "Je ne puis le celer,
Tu m'as, avec grand' fapience,
Enfeigné convenablement
Comment en thèfe générale
Je dois me gouverner ; et ta mercuriale
A mon parfait affentiment :
Mais en thèfe particulière
Tu devrais bien me dire, ma très chère,
Sur tous les confeillers réunis en ces lieux,
Quel eft ton fentiment, font-ils félon tes vœux ?"

"Mon cher Seigneur," dit-elle, "je vous prie
En toute humilité, de ne pas m'en vouloir
Si par hazard dedans ma parlerie,
Je vous bleffais fans le favoir,
Croyez-le, j'en ferais marrie ;
Car Dieu fait bien que mon intention
Eft mériter votre approbation.
J'efpère donc que votre bienveillance
M'accordera fa bénigne indulgence.
Je dirai donc fans paffion

Qu'à proprement parler dans cette conjoncture
Votre conseil, la chose est sûre,
S'est fourvoyé, c'est mon opinion.
En premier lieu, vous n'avez été sage,
En rassemblant tant de donneurs d'avis,
Il eut fallu pour un tel arbitrage
N'appeler tout d'abord que quelques gens choisis.
Mais vous avez mandé si grande multitude,
Qu'entendre tant de gens est une rude étude.
Vous avez pataugé, cher Seigneur, m'est avis,
Lorsqu'au lieu d'avoir eu quelques bons vieux amis
Pour éplucher cette querelle,
Vous avez assemblé des têtes sans cervelle,
Qu'avez été convoquer de tous lieux
Pour en former un assemblage
D'étrangers, d'intriguants, de jeunes gens douteux,
De flatteurs éhontés, d'ennemis dont la rage
Suinte à travers leur bavardage,
Et se révèle en dépit d'eux.
Vous avez pataugé, le dis avec franchise,
En apportant en plein conseil
La hâte, la colère, aussi la convoitise,
Et tout le hideux appareil
De ce vilain trio capable de détruire
La paix en semant le délire.
Vous avez pataugé, je dois encor le dire,
Quand à vos conseillers vous avez sans pudeur
Montré le nu de votre cœur;
Montré que ne vouliez que vengeance et que guerre,
Et tous ces conseillers désireux de vous plaire,
Ont crié guerre comme vous,
Et boursoufflé votre courroux.
Vous avez pataugé, je le répète encore,

Lorſque vous prenant au phoſphore
Des vains diſcours de vos flatteurs,
Vous avez accueilli leurs propos impoſteurs,
En faiſant ſi de la vieilleſſe,
Et des conſeils pleins de ſimpleſſe
De vos bons, de vos vieux amis;
Faiſant de leurs diſcours un vain ſalmigondis,
Pour n'écouter que ces mots: 'Guerre! guerre!'
Vociférés de féroce manière.
Tout comme un chien couchant,
Pour le grand nombre vous penchant,
Quoique connaiſſant bien l'adage
'Que dans le petit nombre eſt la raiſon du ſage;'
Que dans de tels conſeils, c'eſt une vérité,
Les ſots depuis Adam ſont en majorité!"

Mélibée à ces mots répondit: "Je l'accorde!
J'ai pataugé; mais ainſi qu'on le dit:
'A tout péché miſéricorde!'
Ne demande pas mieux qu'agir par ton eſprit.
'C'eſt humain de pécher,' dit un ancien adage,
'Mais de perſévérer long-temps dans le péché,
Oh! pour cela ça n'eſt pas ſage,
De notre âme au Démon c'eſt faire bon marché.'"

Auſſitôt à cette ſentence,
A répondu Dame Prudence:
"Examinez d'abord, parmi votre conſeil
De la raiſon qui fut mieux l'interprète,
Qui vous donna l'avis le plus honnête,
Et vous tint le mieux en éveil
Contre ces paſſions qui font perdre la tête.
Et commençons d'abord par les chirurgiens,

Et par les médecins, ce ſont eux, m'en ſouviens,
Qui les premiers ſur la matière
Diſcoururent d'un cœur ſincère.
Ils ont dit ſagement, et très diſcrètement,
Et devez honorablement
Les traiter dà ; quand on a la richeſſe,
On doit bien l'employer ; et quoique vos amis
Vous ne devez ſouffrir qu'ils vous donnent gratis
Tous les tréſors de leur ſageſſe.
Mais, entre nous, touchant les propoſitions
Des médecins diſant que chez certains malades
Souvent on guérit par des oppoſitions
Les ſentiments les plus mauſſaudes,
Je voudrais bien ſavoir comment ce texte là
Vous l'entendez, dites-moi donc cela ?"

"Ma foi ! j'entends ainſi :" repartit Mélibée,
"Que ſi mon ennemi vient à la dérobée
Me faire peine et contrariété,
Je dois lui rendre la pareille,
Le lendemain, en vérité,
Afin de le punir du méfait de la veille.
C'eſt la ſeule moralité
De ce texte que je conſeille ;
Il guérit le mal par le mal
Rien, à mon ſens, n'eſt plus moral."

"Voyez ! voyez un peu !" dit la Dame Prudence,
"Chaque homme torture à plaiſir
Pour les plier à ſon déſir
Les paroles d'une ſentence.
Les médecins n'ont jamais dit
Ce que voulez leur faire dire,

Il y a certes du délire
De leurs discours à détraquer l'esprit.
Car la méchanceté n'est du tout le contraire
De la méchanceté, parbleu la chose est claire :
C'est un unique sentiment,
Un mauvais sentiment vraiment.
La vengeance n'est pas contraire à la vengeance,
Ni l'injure à l'injure, ou l'offense à l'offense,
C'est évident comme le jour ;
Une vengeance donc, je le dis sans détour,
S'aggrave encor par une autre vengeance,
Une offense par une offense.
Mais le dire des médecins
N'avait pas d'autre objet qu'arriver à ces fins :
Que le bien au mal est contraire,
Comme la paix l'est à la guerre,
Comme la vengeance au pardon,
Cette noble vertu dont le ciel nous fit don ;
En un mot comme la discorde
Est le contraire en tout de l'esprit de concorde.
Donc la méchanceté sera par la bonté
Guérie entièrement, et pour l'éternité ;
La guerre par la paix et la discorde affreuse
Par le tant doux élan d'une âme affectueuse.
Et l'apôtre St. Paul, de l'église un fanal,
Dit : ' Ne rends pas injure pour injure,
Encor moins le mal pour le mal,
Mais en faisant le bien, annoblis ta nature.'

" Passons maintenant aux avis
A vous octroyés par les vieillards et les sages,
Et les hommes de loi, tous ceux là vos amis,
Qui vous ont dit les avantages

De vous ſauvegarder, et comme de raiſon
De ſauvegarder la maiſon ;
Ayant ſoin en cela d'agir avec prudence,
Auſſi de faire diligence.
Meſſire, quant au premier point
Vous concevez qu'un homme en guerre,
N'a ma foi rien de mieux à faire
Que de prendre pour ſon adjoint
Notre Seigneur Jéſus, ou ſa très digne mère.
David a dit : ' Si Dieu ne garde la cité
Veiller ſur elle eſt vanité !'
Or, vous devriez donc, Meſſire,
Demander, cela va ſans dire
Protection, ſecours, à vos meilleurs amis,
Car feu le grand Caton était de cet avis :
' Si veux trouver,' dit-il, ' ſecours et garde,
Va les chercher auprès de ton ami de cœur,
Un ami véritable eſt plus qu'un corps de garde,
Aidé par lui, ne craindras de malheur.'
Après cela, c'eſt l' A. B. C. de la prudence,
Vous aurez ſoin de toujours vous garer
D'inconnus, de menteurs, qui ſavent attirer
Les niais par leur impudence.
Car Pierre Alphonſe dit : ' Ne prends pas en chemin
Un inconnu pour charmer ton voyage,
A moins de le connaître avant bien davantage ;
Et ſur toi, s'il ſe fait qu'il mette le grapin,
Qu'à ta ſociété s'impoſe l'aigrefin,
Mets ton eſprit, ta fineſſe en uſage,
Et dans la converſation,
Sache, ſi tu le peux, ſa vie antérieure,
Informe-toi de lui, ſans affectation,
Quel eſt ſon nom, ſon état, ſa demeure,

Surtout ne ſois aſſez benin
Pour lui dire où tu vas, quel il eſt ton chemin,
Dis-lui, tout au contraire,
Si tu te rends ailleurs, je vais à tel endroit;
Porte-t-il une lance? Il faut du côté droit
Te tenir avec ſoin, et ſi comme à la guerre
Il porte épée, il te faut être adroit
Et te tenir du côté gauche,
Tant qu'avec toi cet inconnu chevauche.'
Si vous vous conduiſez d'après ces errements,
Vous ne craindrez jamais fauſſer vos ſentiments.
Après cela, ne faut avoir l'outrecuidance
De mépriſer par trop vos ennemis;
Tout homme ſage, m'eſt avis,
Doit de ſon ennemi redouter la puiſſance.
Salomon dit: 'Mal adviendra
A celui qui par trop d'audace
Ou par préſomption, ne s'embaraſſera
D'un ennemi ſavoir la trace.'
Vous aurez ſoin auſſi toujours contrecarrer
Les pièges et les embuſcades;
De ne jamais non plus par de vaines bravades,
Par un vil eſpion vous laiſſer chavirer.'
Car Sénèque dit: 'Que le ſage
Qui ſait craindre le mal, ſait éviter le mal.'
Et quand même ſeriez, (ce n'eſt paradoxal,
Ce que je dis, non plus enfantillage,)
Dans un lieu que vous croiriez ſûr,
Il faut toujours garder votre perſonne,
Et la garer, Dieu me pardonne!
De l'ennemi, même le plus obſcur;
Car Sénèque le dit: 'On eſt toujours victime
De l'ennemi qu'on croit le plus infime.'

Ovide dit : ' Que le plus grand taureau
Peut être occis de façon très proprette
Par l'infime Dame Belette.'
Et le Livre dit à nouveau :
' Qu'une petite épine
Du plus ſuperbe Roi peut déchirer la peau,
Et qu'un limier qui le chagrine,
Au ſanglier vexé fait ſuer ſang et eau.'
Je ne dis pas pourtant que deviez d'aventure
Etre par trop poltron, faire triſte figure
Sans qu'il y ait néceſſité :
Le Livre dit, et c'eſt grand' vérité :
' Que bien des gens feraient de tromper, leur affaire,
S'ils ne craignaient contr'eux quelque ruſe de guerre.'
Après ce, vous devez vous garder des moqueurs
Et des intriguants et du reſte.
Il eſt écrit, dans les meilleurs auteurs :
' Fuis les moqueurs à l'égal de la peſte.'

" Et maintenant venons au ſecond point :
De vos conſeillers les plus ſages,
Vous ont dit qu'il fallait à point
Mettre votre maiſon à l'abri des outrages.
Je voudrais bien ſavoir comment,
Vous entendez, Seigneur, cet avertiſſement ?"

Répondit ſoudain ce Meſſire :
" Je comprends, que cela veut dire,
Que je devrais entourer ma maiſon
De baſtions, et de tours à foiſon,
Comme l'on fait aux citadelles
Qui par cela reſtent pucelles ;
Avec un mur ſolide, avec un bon rempart,
On ſe rit au beſoin et du tiers et du quart !"

A cette opinion, ſoudain Dame Prudence
Répondit: " Sur cela voici ce que je penſe.
De tours, de baſtions pour cercler ſa maiſon
Il faut du temps, il faut de l'argent à foiſon,
Et ce grand travail fait, ça ne vaut rien qui vaille,
Ça ne vaut pas plus qu'une paille,
Si derrière ces murs n'eſt une garniſon
De vieux amis prudents et ſages,
Réuniſſant tous les courages.
Pour ſe garder ſes biens et ſoi,
Quand on eſt riche ou qu'on eſt Roi,
Le meilleur des remparts eſt l'amour qu'on inſpire
Aux vaſſaux, aux voiſins, parbleu ça va ſans dire.
Car Tullius a dit: ' En fait de garniſon
Celle que l'ennemi ne peut mettre en déroute,
Dont un porte-blaſon
Eſt toujours ſûr, et qui rien ne lui coûte,
C'eſt l'amour qu'il inſpire aux ſiens
Qui lui fait des amis de tous les citoyens.'

" Quand au troiſième point, Meſſire,
Où vos vieux conſeillers ont cru devoir vous dire:
' Dans ton empriſe hâte-toi lentement!'
M'eſt avis, pour ma part, qu'ils ont dit ſagement;
Car Tullius nous dit, et retenez ſon thème:
' Que dans un cas extrême
Il faut agir avec diſcrétion!'
Et moi je dis: ' Avec délibération:
Devez agir avant courir à la vengeance,
Cercler votre maiſon, et venger votre offenſe.'
Tullius dit: ' On ſort vainqueur d'un altercat
Quand on s'eſt préparé bien avant le combat!'
Puis écoutez encore

Ce que nous dit Caſſiodore,
Il nous dit avec grand raiſon :
‘ Que la plus forte garniſon
Eſt celle qui, dans ſa penſée,
Fut le plus long-temps exercée.’

“ Mais parlons maintenant de ces fameux avis
Donnés par vos voiſins, par vos ex-ennemis,
Par vos flatteurs dont l’impudente audace
Vous donnent en ſecret un *bon* conſeil, qu’en face
Ils craindraient d’avouer ; parlons des jeunes gens
Ces girouettes à tous vents,
Qui n’ayant rien à faire
Voudraient à vos dépens eſſayer de la guerre.
Vous avez pataugé, je vous l’ai dit, très cher,
En appelant ces gens à vos conſeils ;—c’eſt clair !
Néanmoins, deſcendons maintenant à l’affaire,
Ce qui s’appelle à la matière ;
En ſuivant l’examen que preſcrit Tullius,
Vous analyſerez le cas comme un rebus.
Vous connaiſſez déjà ceux qui firent l’offenſe,
Leurs adhérents auſſi, dont le nombre eſt immenſe.
En vérité tous ceux dont les avis
Vous pouſſaient à faire la guerre
S’ils étaient vos amis,
L’étaient fort peu, ne l’étaient guère.
Car bien que vous ſoyez riche et même puiſſant,
Certes vous êtes ſeul au monde ;
Vous n’avez qu’une fille, et n’avez d’autre enfant,
Pas un ſeul parent qui réponde
Moralement de vous, ou qui puiſſe en un cas
Inſpirer la terreur, ſi de votre trépas
Dans leur ardeur illégitime,

Vos ennemis un jour rêvaient le crime.
Vous ſavez bien auſſi que vous, une fois mort,
Votre fortune paſſe à d'autres,
Or, lorſque ces gens là dedans leur coffre-fort
Auront leur part les bons apôtres!
Iront-ils donc venger votre trépas?
Pour cela, ne le croyez pas!
Vos ennemis tout au contraire
Sont trois, et puis ils ont enfants, frères, couſins,
D'autres proches encor; de clients, de voiſins
Un cortège ſupplémentaire;
Tuez-en un, ou deux, ou trois,
Il en reſtera moultefois
Plus qu'il n'en faut pour vous occire.
J'admets, je préviens votre dire,
Que très ferme et très ſûre eſt votre parenté,
Que celle de vos adverſaires
N'a pas autant de fermeté,
Et que vos adhérents étant plus téméraires,
Ont plus de chance de ſuccès.
Mais de vos ennemis examinez de près
Quelle eſt la parenté? Vous verrez ſans grand' peine
Que d'anneaux en anneaux chacun ſe tient, s'enchaîne
Par d'indiſſolubles liens,
Que n'ont pas des chaînons par trop aëriens;
Les vôtres ſont de cette ſorte,
Ils ne ſont pas ſerrés, la trame en eſt peu forte,
Ce qui fait que vos ennemis
Seront toujours plus forts que vos amis.
Et puis peſons auſſi ſi ces prétendus ſages,
En vous donnant conſeil de venger vos outrages,
Immédiatement avaient raiſon ou tort?
Certe il ne vous faut grand effort
Pour être convaincu que dans cette occurrence

En vous confeillant la vengeance
Ils vous confeillaient mal. En droit, en équité,
On ne peut fe venger, c'eft un fait arrêté,
Qui n'a befoin de commentaire,
Et que par fuite il ne faut taire,
Sans un ordre du juge,—un ordre difcuté.
Et de plus fi venons à cette chofe
Que Tullius nomme confentement,
Vous devez bien pefer fi jufte eft votre caufe,
Si vous pouvez inconfidérément
A vos donneurs d'avis offrir l'inveftiture
De votre propre jugement.
On ne doit fe conduire en tout qu'avec droiture;
Et, par fa feule autorité,
C'eft là l'exacte vérité,
Nul n'a pouvoir de venger fon injure.

" Après le point nommé confentement
Par Tullius, l'ai dit précédemment
Eft le troifième point appellé conféquence.
Vous devez concevoir, parbleu, que la vengeance
Que vouliez exercer fans nul difcernement
Etait groffe de conféquences,
De guerre et de péril, et de défefpérances,
Dont ne pouvons penfer en ce moment.
Et fi nous paffons d'aventure
Au quatrième point nommé l'engendrement,
Par Tullius, penfez donc que l'injure
Qui vous fut faite, a trouvé fa nature,
Sa raifon d'être enfin parmi vos ennemis
Dans leur haine envers vous, ou bien dans leur mépris.
Que fi vous en tiriez vengeance,
La vengeance engendrant une nouvelle offenfe
Ils s'en fuivraient chagrins nouveaux,

Argent mal dépenſé, ne ſais combien de maux.
Et maintenant s'il faut aller au fond des choſes,
Quand au point que Tullius nomme cauſes,
Et c'eſt le dernier point ; vous devez bien ſavoir,
Ce n'eſt pas là le pot au noir,
Que l'injure par vous reçue,
A certe une cauſe abſolue,
Soit celle que les Clercs appellent *oriens*,
Soit celle dite *efficiens* ;
Soit encore, il ne faut ſe perdre dans la nue,
Ou bien la cauſe *longinqua*
Ou bien la cauſe *propinqua*,
C'eſt à dire, en deux mots, ou la cauſe éloignée,
Ou bien la cauſe proche, à nos yeux témoignée.
Dans la cauſe éloignée, il eſt aiſé de voir
Dieu Tout Puiſſant, auteur de toutes choſes,
Auteur des effets et des cauſes ;
Quand à la cauſe proche on peut bien concevoir
Sans que pour la trouver ſoit beſoin de chandelle,
Que ce ſont vos trois ennemis ;
La cauſe accidentelle eſt la haine mortelle
Qu'ils ſemblent vous porter, du moins, c'eſt mon avis.
Quand aux cauſes matérielles
Ce ſont de notre enfant les bleſſures cruelles
Cinq en nombre, ſongez-y bien,
Dans le cours de notre entretien
Tout à l'heure en vous parlant d'elle,
Reviendrai là deſſus : pour la cauſe formelle,
C'eſt la façon dont s'y ſont pris
Vos ennemis,
Apportant de grandes échelles,
Pour eſcalader les poutrelles
De votre maiſon, vous abſent ;

Et quand à la caufe finale,
C'était, c'eft là mon fentiment,
Et certe ici, je le fignale,
De tuer votre fille ; et c'eft en dépit d'eux
Qu'ils ont manqué leur coup ces gens affreux !
Mais pour parler de la caufe éloignée,
Dire quelle fin les attend
' Eux, auffi bien que leur lignée,
Je ne puis affirmer quoique ce foit ; pourtant
Nous devons fuppofer au moins par conjecture
Qu'ils viendront à méchante fin,
Le livre des Décrets, dit, je crois en latin,
' Que chofe fûre,
A qui commence mal il n'advint jamais rien
De bien !'

" Que fi me demandez, Meffire,
Pourquoi Dieu, le bon Dieu, permit que tous ces trois
Vous fiffent cette injure et ce mal à la fois,
Bertinemment ne pourrais vous le dire.
Car l'apôtre nous dit : ' De Dieu les jugements
Sont bien profonds ; en eft caché le fens,
Et c'eft fatuité que vouloir les comprendre,
Ou les apprécier tant on peut fe méprendre.'
Néanmoins d'après certains faits,
Je crois que Dieu dans fa juftice
A fouffert que par fubreptice
Vous arrivaffent ces méfaits,
Par quelque caufe raifonnable,
C'eft pour moi vérité palpable !

" Votre nom Mélibée, et cela c'eft réel,
Analyfé veut dire : homme qui boit du miel,

Or vous en avez bu dans coupe bien profonde,
Des douceurs, des honneurs et des biens de ce monde,
Si qu'en étant grisé, Jésus votre Sauveur
Vous l'avez oublié ne lui rendant honneur
Autant que le deviez. Vous n'avez pas pris garde
Non plus, sans doute par mégarde,
A ce que dit Ovide ; il dit : ' Que sous le miel
Des biens du corps, se tient caché le fiel,
Qui s'infiltre dans l'âme, et *subito* la tue.'
Et Salomon lui, s'évertue
A dire à tous comme à chacun :
' Que si jamais quelqu'un
A du miel à revendre, et que trop il en mange,
Cela le bouffira d'une façon étrange ;
Si qu'à la fin il pourra bien périr
De son excès à s'en gaudir.'
Ce qui fait que n'ayant pas su rester en grâce,
Le Christ de vous a détourné sa face,
Et par suite a permis que vous soyez puni,
Contre l'adversité sans être prémuni.
Car vous avez péché, le dis avec franchise,
Contre le Seigneur Christ et contre son Eglise,
Par ces trois ennemis de notre humanité
Par la chair, par le diable, ainsi que par le monde,
Vous leur avez permis, ce, par perversité,
D'entrer par la fenêtre en votre corps immonde,
Sans vous défendre en rien contr'eux,
Si bien qu'ils sont entrés tous trois tumultueux,
Et puis, qu'ils ont blessé dans cinq endroits votre âme,
Entrant par les cinq sens en votre cœur infâme.
Etonnez-vous après cela,
Que notre Seigneur Christ n'ait pas mis le holà,
Quand vos trois ennemis vinrent par la fenêtre

Au beau milieu du jour, non pas en tapinois,
Et ne vous voyant pas paraître
Blefsèrent votre fille; et cela par cinq fois?"

" Certes," dit Mélibée, " il me parait vifible
Qu'avec les armes de la Bible
Tu voudrais m'engager, par tes avis fubtils
En montrant à mes yeux les maux et les périls
Qui pourraient réfulter de ma jufte vengeance,
A laiffer dormir mon offenfe.
Mais fi toujours un opprimé
Confidérait à point nommé
Les dangers et les maux fuites d'une vengeance,
Impunie à jamais refterait une offenfe;
Et ce ferait fâcheux, car la moralité
Serait que les méchants avec impunité
Peuvent commettre tous les crimes,
Et faire à leurs fouhaits d'innombrables victimes.
Quand font punis affaffins et voleurs,
C'eft un exemple pour les autres malfaiteurs."

" Je ne difconviens pas," reprit Dame Prudence,
" Que dans des cas donnés, moultefois la vengeance,
Quoique fource de maux, n'ait fa moralité;
Mais s'en fuit-il de là que l'homme à volonté
Ait droit de fe venger lui-même?
Non; mieux vaudrait l'impunité
Que foutenir un tel dilemme.
Aux juges feulement eft dévolu le droit
Aux malfaiteurs d'appliquer une peine;
Et de même que nul ne doit
Prendre en main fa vengeance au feul gré de fa haine,
De même auffi le juge en nulle occafion

Sans commettre une infraction
A ses devoirs, ne doit renvoyer un coupable
Sans infliger punition,
Autrement il serait blâmable.
Car Sénèque nous dit : ' Epargner les méchants,
C'est aux bons porter préjudice !'
Cassiodore aussi dit : ' Pour arrêter le vice,
Arrêtez les mauvais penchants ;
A faire mal l'homme prend garde,
Quand il n'ignore pas que la loi le regarde !'
Un autre dit encor : ' Qui craint de bien juger,
Ou qui se laisse aller à trop grande indulgence,
Fait des méchants, en augmente l'engeance,
Et double le commun danger.'
Oyez St. Paul, il dit dans son épître
Adressée aux Romains : ' Un bon juge est l'arbitre
Des destins qu'à l'homme a fait Dieu,
Ce n'est pas sans raison en mains s'il tient la lance,
C'est pour des gens de bien assurer la défense,
Et punir les méchants et les gens sans aveu.'
Donc sur vos ennemis si désirez vengeance,
Aux juges recourez, adressez-vous aux lois,
Les lois les puniront en consacrant vos droits."

" Je ne veux pas du tout pour venger mon offense,"
Repartit Mélibée, " avoir recours aux lois,
Je prends note, et retiens comme dès mon enfance
M'a traité la fortune ; elle m'a maintefois
Tiré d'un mauvais pas, d'une passe scabreuse
Je lui demanderai, j'en prends à témoin Dieu
Qu'elle m'aide à sortir d'une façon heureuse
De la honte où je suis plongé, j'en fais l'aveu !"

"Certes, si m'en croyez," reprit Dame Prudence,
"Vous n'aurez point recours en cette circonstance
A la fortune, en aucune façon,
Car de Sénèque écoutez la leçon :
' Au grand jamais,' dit-il, ' n'étaye ta rancune
Sur la fortune !'
Et puis Sénèque encor dit, souvenez-vous en :
' Plus la fortune est claire, et plus elle est brillante,
Plus radieux parait son talisman,
Plus elle est bien souvent et fragile et cassante !'
Ne vous fiez donc pas à ses beaux yeux,
Car son regard est captieux.
Vous dites que dès votre enfance,
La fortune eut pour vous marques de déférence,
Raison de plus pour vous en défier,
Car Sénèque nous dit : ' C'est un fait singulier
Que quand il est nourri par la fortune
L'homme devient un sot, c'est chose fort commune !'
Donc puisque vous voulez malgré tout vous venger,
Mais sans avoir recours au juge,
Et puisque la fortune est un bien passager
Auquel vous ne pouvez vous fier sans danger,
Je ne vous vois d'autre refuge,
Que de vous adresser à Dieu
Qui venge tous les torts ; il a dit à l'hébreu :
' Remets à Dieu le soin de ta vengeance,
Il l'executera par son omnipotence !' "

Mélibée à ces mots répondit : " C'est certain,
Si ne me venge pas, par cela j'encourage
Mes ennemis à faire, et dans un temps prochain
Envers moi qui n'en peut, encor nouvel outrage.

Car il eſt écrit quelque part :
‘ Si tu ne prends vengeance d'une injure
Une autre eſt prête, je t'aſſure,
A tomber ſur toi certe, et plus tôt que plus tard.'
Et ſi j'avais tant d'endurance
Que de reſter ſous le coup de l'offenſe,
On m'en ferait tant, tant, tant, tant,
Que de ſupporter tout ne le pourrais pourtant !"

" Je vous l'accorde certe," a dit Dame Prudence,
Trop d'endurance point ne vaut,
Ça ne ferait pas comme il faut :
Mais malgré tout chacun ne doit prendre vengeance
Pour ſon injure propre. Au juge de juger,
Seul au juge appartient le droit de vous venger.
S'il ne puniſſait pas, il ferait un transfuge
Ce juge.
Le moraliſte dit, et ce, ſans ſubterfuge :
‘ Juge qui ne ſait pas corriger le pécheur,
En fait un double malfaiteur.'
On conçoit en effet que ſi par endurance,
Les juges et les ſouverains
Laiſſaient dans leur pays pulluler cette engeance
De malfaiteurs et d'aſſaſſins,
Ceux-ci bientôt ſe conduiraient de ſorte
Que juges, ſouverains feraient mis à la porte
De leurs chez eux,
Et qui plus eſt occis les malheureux.
Mais ſuppoſons un inſtant que par chance,
On vous permette la vengeance.
Je dis qu'en ce moment, malgré votre vouloir
De vous venger n'auriez pas le pouvoir,
Car bien plus forts que vous étant vos adverſaires,

Vous auriez ſur les bras de mauvaiſes affaires ;
Donc il vaut mieux patiemment ſouffrir
Que ſottement s'expoſer à mourir !

" De plus vous ſavez bien, n'ai beſoin de le dire,
Que de lutter avec un étranger,
Un plus puiſſant que ſoi, c'eſt être fou, Meſſire ;
Qu'il y a péril et danger
Alors qu'on lutte à force égale ;
Et que c'eſt lâcheté brutale
Que de lutter avec un plus petit que ſoi.
Concluez que l'on doit éviter toute lutte,
Comme on évite une diſpute.
Car Salomon, oracle de la loi,
Dit que ' C'eſt bien, que c'eſt honnête
De s'abſtenir de bruit, ou d'être un trouble-fête.'
Si plus puiſſant que vous, vous cauſe amer grief,
Plutôt que vous venger, ſupportez ce méchef.
Car écoutez ſur ce ſujet Sénèque,
Et contre lui ne faut qu'on ſe rébèque :
' C'eſt courir un danger, dois vous en prévenir,
Avec plus grand que ſoi qu'avoir maille à partir,'
Dit-il. Et Caton donc : ' Si l'on te fait injure,
Et que l'*injuriant* ſoit plus puiſſant que toi,
Reçois l'injure ſans murmure,
Et ſans t'enquérir du pourquoi,
Car il ſe peut qu'un beau jour d'aventure,
De cet injuriant tu reçoives ſecours ;
Il faut être prudent toujours.'

" Mettons que vous ayez la force et la licence
De vous venger, moi je dis qu'en ce cas
Devriez endurer et prendre en patience

Les torts qu'on vous a faits, et ne vous venger pas.
D'abord, si descendez dans votre conscience
Y verrez vos péchés, y verrez votre offense
Envers Dieu, qui permit dans cette occasion
Que vous eussiez ainsi juste punition.
Car dit avec grand' raison le poète:
'Si lorsque franchement faisons notre examen
Nous trouvons qu'avons fait le mal à l'aveuglette,
Nos tribulations sont l'acquit d'une dette,
Quand nous les recevons nous devons dire: Amen!'
Et, si fidèle est ma mémoire,
Sur ce projet parle ainsi St. Grégoire:
'Un homme doit considérer toujours
Le nombre des péchés qu'il commet tous les jours,
Alors il prendra patience
Aux tribulations, en aura l'endurance.'
St. Pierre dit aussi: 'Jésus Christ a souffert
Quoiqu'il fut innocent, érudit et disert;
De patience il fut le modèle et l'exemple,
Quand on le maudissait, il ne maudissait pas,
Et quand on le battait, il bénissait tout bas;
Sa charité fut toujours ample.'
Et tous les saints qui sont en paradis,
En eurent-ils, eux, de la patience
A supporter les maux de nombreux ennemis
Qui se riaient de leur souffrance!
De plus sachant fort bien que les maux ici-bas
Ne durent pas plus que la vie,
Et que la vie est courte, il me semble en ce cas
Que devriez, le bon sens y convie
Patiemment endurer les tracas
Et les ennuis que dans ce monde on trouve,
Et qu'il faut que chacun éprouve
S'il veut avoir chance d'aller au ciel.

Après cela, nous dit l'apôtre,
' De Dieu la joie eſt bonheur éternel
Et ce bonheur peut devenir le nôtre.'
Croyez auſſi très fermement
Que celui là n'eſt pas bien élevé vraiment
Qui ne ſait prendre patience.
Car Salomon nous dit : ' Ayez cette aſſurance
L'homme ſans ceſſe patient
Sait gouverner ſa vie avec grande prudence.'
Et dans un autre endroit, il dit : ' L'impatient
Eſt plein de bruit, plein de colère,
L'homme patient au contraire
Ne s'en va pas toujours criant,
Mais il ſe calme et ſe modère.'
Il dit encor ce même Salomon :
C'eſt le plus beau de ſon ſermon,
' Qu'il eſt plus précieux d'avoir la patience
Que la force et que la puiſſance.
Celui qui peut avoir maîtriſe ſur ſon cœur,
A plus de dignité que le plus grand vainqueur
Qui de ſon bras par la force brutale
Peut prendre une ville royale.'
Et St. Jacque auſſi dit : ' Que la patience eſt
La vertu des parfaits.' "

" Je le crois en effet,"
Rétorqua Mélibée à la Dame Prudence,
" Qu'avoir grande proviſion
De patience,
C'eſt là le droit chemin vers la perfection ;
Mais la vie eſt un labyrinthe,
Et chacun n'eſt pas apte arriver à Corinthe.
Du nombre des parfaits je n'en ſuis, entre nous,
De me venger je ſuis jaloux,

Et mon cœur n'aura pas de repos, je te jure,
Que ne me ſois vengé de leur injure.
Ce fut un grand péril pour mes trois ennemis
Que de me faire injure ; ils riſquaient d'être occis,
Et cependant ils eurent le courage
Avec ſang-froid donner cours à leur rage.
On a mauvaiſe grâce à vouloir m'arrêter
Lorſqu'en vers eux déſirant m'acquitter
Avec quelque péril, et non pas ſans courage,
Je veux auſſi leur rendre outrage pour outrage."

"Oh !" fit Dame Prudence, "Oui, vous avez pouvoir
Parler comme il vous plait, mais vous avez beau dire,
En aucun cas, entendez-vous, Meſſire,
Un homme quand il eſt l'eſclave du devoir
Ne doit rendre jamais outrage pour outrage.
Caſſiodore dit, et lui c'était un ſage :
'Pour ſe venger du mal, celui qui fait le mal
Commet un péché capital.'
Donc vous ne devriez mettre aux pieds cet adage,
Mais vous devriez, croyez-moi,
Ne vous venger que par la loi,
Car ſi vous perſiſtez à venger cet outrage,
Par un accès, à froid, de rage,
De la vertu faiſant trop bon marché
Vous vous perdez, vous faites un péché ;
Voilà pourquoi Sénèque a dit avec ſageſſe :
'L'homme doit éviter ſans ceſſe
De rendre le mal pour le mal,
Agir en ſens contraire eſt l'acte d'un brutal !'
Que ſi vous aviſez que le bon droit exige
Qu'un homme doit dans un litige

Repouſſer le combat par un égal combat,
Violence par violence,
Vous êtes dans le vrai, ſi c'eſt un altercat
Qui de ſuite exige défenſe,
Car alors ce n'eſt pas certes de la vengeance,
Mais du bon droit luttant contre un aſſaſſinat.
Et dans ce cas encore il faut bien prendre garde
De nous laiſſer au nez trop monter la moutarde ;
Il faut prendre précaution
De reſter dans la modération,
Pour n'être pas accuſé de l'offenſe
D'avoir avec excès dépaſſé la vengeance.
Pardi ! vous le ſavez tout auſſi bien que moi,
Que dans ce moment-ci ce n'eſt pour la défenſe
Que vous vous préparez, mais bien pour la vengeance,
Et de vous modérer vous n'y penſez pas, quoi !
Donc, à vos yeux duſſé-je être un peu monotone,
Je le dis et redis comme un acte de foi,
C'eſt dans tel cas, que patience eſt bonne.
Car Salomon nous dit : ' Qui n'eſt pas patient
S'amaſſe de grands maux, certes à bon eſcient !"

" Oui," dit le Mélibée, " un homme trop colère
Qui viendra ſe gliſſer, ſans qu'il ait rien à faire
Dans un combat, doit finir mal,
J'en conviens avec toi, c'eſt un fait anomal.
Car la loi dit de façon poſitive :
Qu'à celui qui prend la prérogative
De s'immiſcer dans des débats,
Qui dans le fond, ne le regardent pas,
Mal en advient ; pas d'autre alternative !
Dominus Salomon que tu cites toujours
Dit : ' Que celui qui de façon courtoiſe

D'un autre ſe gliſſe en la noiſe,
Prend le bon ſens par le rebours.
Il eſt pareil, merveille des merveilles !
A l'imprudent qui prend par les oreilles
Un chien à lui tout étranger ;
Il eſt mordu, non ſans quelque danger.'
Ainſi me ſemble-t-il qu'il eſt juſte, je penſe,
Que celui qui, par ſon impatience
Se gliſſe en tapinois dans le combat d'autrui
N'en retire que de l'ennui.
Mais tu le ſais très bien, c'eſt de ma propre offenſe
Que je prétends tirer vengeance.
Donc ce n'eſt étonnant ſi je ſuis mécontent,
Et ſi je me crois compétent
A me venger de mon injure.
Je ſuis parbleu, cela c'eſt choſe ſûre,
Plus riche et plus puiſſant que mes trois ennemis,
Et je puis me venger, du moins c'eſt mon avis.
Tu ſais très bien que l'argent qu'on poſsède
A tous les maux eſt un remède,
Car Salomon nous dit : ' Que dans un cas urgent,
On obtient tout, de par l'argent !' "

En voyant déborder ce torrent d'éloquence,
Ainſi parla Dame Prudence :
" Certes," dit-elle, " cher époux
Que vous ſoyez puiſſant et riche,
Très volontiers, j'en conviens avec vous ;
Et la richeſſe eſt une fiche
De conſolation, pour ceux qui ſavent bien
L'employer en faveur de ceux là qui n'ont rien.
Car ainſi que le corps d'un homme ou d'une femme
Ne ſaurait exiſter ſans l'âme,

Ainſi l'on ne ſaurait vivre, je le crois bien
De rien.
Et puis d'ailleurs, par la richeſſe
Un homme peut augmenter et ſans ceſſe
Ses amis, ſes clients et ſes gens, c'eſt certain.
Avec de l'or devient beau le vilain!
Voilà pourquoi nous dit Pamphile:
'Qu'un bouvier ſoit bien riche, et qu'il ait par la ville
Une fille, elle peut entre mille choiſir
Le mari qui le mieux pourra la divertir,
Nul n'aura garde d'aventure
La refuſer, c'eſt choſe ſûre!'
Et ce Pamphile dit encor:
'Tant que tu rouleras ſur l'or,
Tu trouveras des amis par douzaine,
Mais quand ton or aura couru la pretentaine,
Tu reſteras ſeul et bien ſeul,
Veuf de tous tes amis, hormis ton épagneul.'
Il dit encore ce Pamphile:
'Avec de l'or un ſerf, un ſot, un imbécile
Sont rendus nobles et ſavants,
Et réputés de bons vivants.
Et de même que la richeſſe
Eſt à vrai dire un brevet de ſageſſe,
De même auſſi la pauvreté
Eſt un brevet d'iniquité;
Car grande pauvreté, ça vous contraint un homme
A voler un navet, à voler une pomme.'
Voilà pourquoi Caſſiodore dit:
'La pauvreté comme un eſprit maudit
Vous creuſe au deſſous d'elle une foule d'abîmes,
C'eſt la mère de tous les crimes.'
Voilà pourquoi Pierre Alphonſe auſſi dit:

' Alors qu'un homme libre, eſt, par revers ſubit
Contraint d'accepter ſa pitance
D'ennemis, attendu l'urgence
De ſon horrible pauvreté,
C'eſt de ce monde, je le penſe,
La plus piteuſe adverſité !'
Innocent dit auſſi : ' Que c'eſt choſe bien dure,
Pour un mendiant, d'aventure,
De demander à ſon prochain
Son pain ;
S'il ne demande ſa pâture
Il meurt de faim,
De honte il meurt ſouvent, alors que la nature
Malgré lui le contraint à nous tendre la main.'
Auſſi dit Salomon : ' Il vaut mieux mourir certe
Que d'avoir telle pauvreté,
Que de riſquer tenir ſa main ouverte
En vain, devant la froide charité.'
Par toutes ces raiſons, par bien d'autres encore
Que je pourrais vous dire, en vérité,
Mais que je ne me remémore,
Je vous accorde donc que ma foi c'eſt un bien
Que poſſéder de la fortune,
Puiſqu'alors on a le moyen
De ſoulager quelquefois l'infortune ;
Donc je vais vous montrer comment
Vous devez vous conduire, obtenant des richeſſes
Honnêtement ;
Et comment vous devez uſer de vos largeſſes.

" D'abord et d'un,—il faut ſans grand déſir
Vous les procurer ces richeſſes
Tout doucettement, à loiſir,

Car c'eſt mauvais d'avoir trop grande ſoif d'eſpèces,
Et ſe hâter trop bruſquement
Eſt riſquer ſon ſalut immédiatement.
Qui déſire trop vite acquérir des richeſſes
A recours dès l'abord à des ſcélérateſſes,
Et pour avoir plutôt tout l'or du grand Mogol,
Bien vite il s'abandonne au vol.
'Donc,' nous dit Salomon, 'qui veut être trop riche
Trop tôt,
Ne peut être innocent; et vous verrez qu'il triche
Bientôt!'
Il dit auſſi: 'Que la richeſſe
Qui vient trop précipitamment,
Auſſi s'en va très leſtement
Et dans les mains rien ne nous laiſſe;
Mais que le bien qui nous vient lentement,
Croît, multiplie, et fructeuſement.'
Or, vous acquererez, Meſſire,
De la richeſſe par l'eſprit et le labeur,
Sans faire tort, car cela va ſans dire,
Au travailleur.
Tullius dit: 'Que c'eſt contre nature
D'augmenter ſon profit aux dépens du prochain.'
Ne devez être oiſif; le travail d'aventure
Peut ſeul pourvoir au lendemain.
'L'oiſiveté,' Salomon vous l'enſeigne,
'Du crime eſt la hideuſe enſeigne;
Le laboureur eſt ſûr, lui, de manger du pain,
L'homme oiſif, c'eſt un fait certain,
Mourra de faim.'
Sur l'oiſif écoutez ce que dit le poète,
Du deſtin le poète eſt ſouvent l'interprète:
'L'homme oiſif,' nous dit-il, 'eſt vraiment moin qu'un chien,

Il ſe griſe d'ennui, ſe ſoûle de pareſſe,
Dans l'hiver il a froid ſans ceſſe,
A trop chaud dans l'été, bref s'arrange ſi bien,
Que dans ces deux ſaiſons, il ne fait jamais rien.'
De là vient que Caton nous dit : ' Mère des vices
Eſt Madame l'Oiſiveté,
Fuyez dans tous les temps, fuyez ſes artifices,
Ou par elle ſerez maté !'
C'eſt pourquoi St. Jérôme, un ſaint, mais un bon diable,
Nous dit : ' Soyez toujours au travail indomptable,
Pour mettre en fuite le démon,
Travailler ça vaut mieux qu'écouter un ſermon.
Pour lors en amaſſant, cumulant la richeſſe,
Vous ferez bien d'éviter la pareſſe.
Et quand aurez acquis de l'or par votre eſprit,
Ou par votre labeur, ou par votre crédit,
Avec diſcrétion vous devrez vous conduire,
N'être pas ladre ou parcimonieux,
Mais ne vouloir non plus par trop reluire,
En vous montrant ſottement généreux.
Car ainſi que l'on blâme avec grande juſtice,
Et l'avare et ſon avarice,
De même on doit blâmer celui qui ſans pudeur
Dépenſe tout ſon bien comme un diſſipateur.'
Ce qui fait que Caton dit : ' Conduis ta richeſſe
Avec prudence, avec ſageſſe,
C'eſt honte d'avoir pauvre cœur
Et bourſe bien garnie, et d'uſer de rigueur
Pour le pauvre alors qu'il t'implore.'
Et puis ailleurs il dit encore :
' Dépenſe, mais modérément,
Celui là qui prodigue follement
Les biens qu'il a, s'il la perd ſa fortune,

Un jour ſera forcé faire un trou dans la lune,
Et tombera du dol,
C'eſt certain, dans le vol.'
Je dis donc que devez éviter l'avarice,
Entre nous, un bien hideux vice;
Car comme moi, le ſavez bien,
Que de ce monde en l'autre on n'a pas le moyen
Avec ſoi d'emporter un rien.
Auſſi St. Auguſtin nous dit-il: ' Un avare
A l'enfer moi je le compare,
Plus l'enfer mange du pécheur
Plus il en veut le glouton malfaiteur.'
Ne méritez donc pas le vilain nom de chiche,
Mais de donner par trop ne ſoyez ſi godiche.
Tullius eſt de cet avis:
' Qu'il ne faut trop donner, ni non plus être avare,
Honni ſoit-il celui qui trop d'or accapare,'
Dit-il, ' ou celui qui n'en connait pas le prix!'

" Enſuite en colligeant, amaſſant vos richeſſes,
Puis en vous en ſervant pour vous et vos largeſſes,
Il faut toujours avoir trois choſes dans le cœur,
Avant tout, et d'abord, Jéſus, notre Seigneur,
Après Jéſus, la conſcience,
Et puis le bon renom; trois choſes d'importance.
Quand à Dieu votre créateur
Devez toujours l'aimer, l'avoir en votre cœur,
Et vous arranger de manière
A ne l'offenſer mie, à ne lui pas déplaire;
Car Salomon nous dit: ' Vaut mieux l'amour de Dieu
Que d'avoir tréſors et richeſſe.'
Et le prophète dit: ' Si tu n'as feu ni lieu,
Conſole-toi dans ta détreſſe,

Mieux vaut être un brave homme et n'avoir un écu,
Plutôt que d'être riche, et d'être un malotru.'
Je dis de plus qu'il faut, c'eft chofe naturelle,
Vous appliquer, toujours et crânement
A gagner de l'argent avec un nouveau zèle,
Mais confciencieufement.
Car l'apôtre nous dit: ' Que le contentement
Le plus grand que puiffions éprouver en ce monde,
Eft la tranquillité profonde
Que nous donne la paix du cœur !'
Et le fage nous dit: ' D'un homme la fubftance
Eft une bonne chofe, ayant quelque valeur
Si le péché n'a pas terni fa confcience.'
Quand à garder intact un bon renom,
A ce fujet voici ce que dit Salomon :
' Bon renom vaut mieux que richeffe,
Il te faut donc le retenir fans ceffe :
Préferver fon renom et garder fon ami,
C'eft avoir du bonheur, et non pas à demi.'
Et certe il n'eft pas gentilhomme,
Que dis-je ? il n'eft pas même un homme
Celui là quelque foit fon nom
Qui ne cherche après Dieu, de tous la providence,
Après auffi fa confcience,
Sauvegarder fon bon renom.'
Au dire de Caffiodore :
' Un bon renom, c'eft ce qui nous honore !'
Auffi St. Auguftin, dit-il : ' L'homme a befoin
De deux chofes ma foi, d'urgence,
C'eft d'une bonne confcience
En lui, puis au dehors d'en avoir pour témoin
Son prochain quelqu'il foit, et d'en chercher l'éloge.
Et ne croyez pas qu'on déroge

En cherchant un ſuffrage ou de près ou de loin ;
Celui qui ſon renom ne priſe,
N'eſt qu'un manant en dernière analyſe !'

" Meſſire, maintenant, le vois certes parbleu !
Que ſur vos biens comptez vaille que vaille
Pour ſuſciter guerre et bataille
Certes contre la loi de Dieu.
Ne vous conſeille pas commencer ces proueſſes
En vous fiant à vos richeſſes
Pour pouſſer la guerre en avant,
Car c'eſt d'une tête à l'évent
Que de ſe lancer dans la guerre.
Ecoutez bien, un philoſophe a dit :
' Celui-là qui ſe laiſſe aller à la colère
Et qui pour batailler compte ſur ſon crédit,
Pourra bien décompter, je l'engage à me croire,
Avant de s'être aſſuré la victoire.'
Salomon dit auſſi : ' Que plus on a d'argent,
Alors qu'on fait la guerre,
Plus le beſoin devient urgent,
D'en dépenſer, c'eſt choſe claire.'
Et quoique ſache bien qu'au moyen de votre or
Vous aurez des ſoldats encor, encor, encor,
Il n'en eſt pas moins vrai que commencer la guerre
Si l'on peut vivre en paix, n'eſt du tout néceſſaire ;
Car des combats ſait-on jamais quelle eſt la fin ?
La victoire n'eſt pas où ſe trouve le nombre,
Des foules de ſoldats fuient parfois comme une ombre,
Le deſtin des combats eſt de Dieu dans la main.
Souvenez-vous, ô Mélibée,
Souvenez-vous avant de riſquer cet enjeu
Du ſort que fit à Judas Machabée

(Il était chevalier de Dieu)!
Le Seigneur Tout-Puiſſant qui donne la victoire.
Voici ce qu'à ſes gens, ſi bonne eſt ma mémoire,
Dit ce Judas, dit cet hébreu :
' Nous ſommes quelques-uns, là bas ils ſont ſans nombre,
Mais avec nous eſt Dieu ;—nous les mettrons à l' ombre !'
Ce qui fait dire à Salomon :
' La victoire toujours étant fort incertaine,
C'eſt vraiment tenter le démon
Que guerroyer pour contenter ſa haine.'
Car vous voyez dans les ſanglants combats
Ainſi que dans les moindres altercats,
Qu'il arrive tant de merveilles
Tant de périls, tant de chances pareilles,
Qui changent d'inſtant en inſtant
Le ſort du plus poltron, le ſort du plus vaillant,
Que faire la guerre eſt folie.
Voilà pourquoi Salomon dit : ' N'oublie
Homme! que celui là,' dit-il,
' Qui ſe plait au péril, périra du péril.' "

" Par tes belles raiſons," repartit Mélibée,
" Par l'exemple de Machabée
Je vois bien que la guerre eſt fort peu de ton goût,
Et mêmement ne te plaît pas du tout ;
Mais je n'ai pas encore appris de toi, Prudence,
Ce que dois faire en cette circonſtance."

" Ce que vous devez faire, ah ! c'eſt aiſé parbleu !
Avec vos ennemis, c'eſt, je vous le conſeille
De faire la paix, de par Dieu !

Que cela ne vous émerveille !
St. Jacques dit : ' Que par la concorde et la paix
Des mortels les déſirs, ils ſont tous ſatisfaits,
Et qu'une très petite aiſance,
Devient bientôt de l'abondance ;
Mais qu'avec la diſcorde, il en eſt autrement,
Que les querelles ſont de l'or l'enterrement.'
Et vous ſavez très bien que dans ce monde,
Des choſes la meilleure eſt une paix profonde.
Voilà pourquoi, Jéſus le fils de Dieu
Dit : ' Bienheureux ſont ceux qui prêchent en tout lieu
La douce paix et la concorde
Car ils auront aux cieux miſéricorde.'"

"Oh !" reprit Mélibée, " à préſent je vois bien
Que mon honneur, mon nom, pour vous cela n'eſt rien ;
Certes n'ignorez pas que mes trois adverſaires
Par leur outrage ont commencé ces guerres,
Et ſavez très bien qu'en ce cas,
Qu'ils ne demandent point éviter ces combats ?
Voulez-vous donc que j'aille, oubliant ma diſgrâce,
A leurs pieds leur demander grâce ?
Ce ne ſerait alors du tout à mon honneur,
Car ſi trop d'orgueil nuit, auſſi trop de douceur
Engendre le mépris ; et ſouvent la faibleſſe
Eſt réputée être de la baſſeſſe."

Dame Prudence alors ſurgit,
Puis avec un certain dépit,
Dit : " Sauf votre reſpect, Meſſire,
J'aime, je puis ici le dire,

Votre honneur et votre profit,
Votre renom, votre crédit,
Comme doit les aimer votre femme et compagne ;
Et ne crois pas que batte la campagne,
En vous conseillant désormais
La paix.
Car voici ce que dit le sage :
' La discussion, c'est l'usage
Commence par un autre, et doit finir par toi.'
Et le prophète dit : ' Comme article de foi,
Fais le bien, fuis la guerre,
La guerre est un fléau, la guerre est un ulcère.'
Pourtant il ne dit pas que Vous,
Vous devriez plutôt, calmant votre courroux,
Harceler vos trois adversaires,
Pour obtenir la paix, pour cesser toutes guerres,
Qu'eux-mêmes ne devraient par des moyens plus doux
Solliciter la paix auprès de vous.
Elle le sait trop bien votre femme Prudence
Que vous avez le cœur si dur
Que ne voudriez pas laisser là la vengeance,
Et solder le présent au profit du futur.
Pourtant Salomon dit : ' Qui n'a pas d'indulgence
Pour le prochain, un jour finira mal, c'est sûr !' "

Quand Mélibée eut vu Dame Prudence
Lui parler avec véhémence,
Il en prit soudain du souci
Et de suite lui dit ceci :
" Il ne faut te fâcher, Prudence,
De ce que je t'ai dit, ne veux te faire offense ;
Mais je suis en colère, et chacun le sait bien
Quand on est en colère, on est certe excusable

Si par hazard, on dit, que diable !
Des choſes qui ne valent rien !
Car le prophète dit : ' Quand trouble eſt notre vue,
On ne voit rien diſtinctement.'
Or, l'ire je le ſais, nous donne la berlue,
Donc je puis bien ne pas voir clairement.
Allons, conſeille-moi, vrai ! je ſuis prêt à faire
Tout ce qu'il te plaira, ma chère,
Si tu me reprends d'un défaut
Je dois t'aimer pour cela davantage ;
Car Salomon nous dit, et cela c'eſt d'un ſage :
' Que celui-là qui reprend auſſitôt
L'homme qui fait une folie,
Dix mille fois mieux vaut
Que le flatteur qui la pallie."

Dame Prudence alors : " C'eſt pour votre profit
Que montre en ce moment et colère et dépit ;
Car Salomon nous dit : ' L'air moroſe d'un ſage
De corriger un fou ſouvent a l'avantage.'"

Répondit Mélibée : " Au reſumé dis moi
Quel il eſt ton conſeil ? et j'en ferai ma loi."

" Lors avant tout je vous conſeille,"
Lui dit Dame Prudence, "et c'eſt mon plus cher vœu,
De faire, mon ami, votre paix avec Dieu.
Si vous faites ainſi, ce ne ſerait merveille
Que bientôt vos trois ennemis
Ne fuſſent à vos pieds ſoumis.
Car Salomon nous dit : ' L'homme que prend en grâce
Le Seigneur notre Dieu,
En tout réuſſit quoiqu'il faſſe,

Et de ſes ennemis ſoudain s'éteint le feu ;
Si que ces ennemis viennent à ſa rencontre
Lui demander la paix ſans malencontre.'
Laiſſez-moi donc aller trouver vos ennemis
De mon plein chef, et ſans du tout leur dire
Que c'eſt d'après votre vouloir, Meſſire :
En les voyant connaitrai, m'eſt avis,
Bientôt leur intention ſûre,
Et vous conſeillerai beaucoup mieux d'aventure."

Dit Mélibée : " Ainſi ſoit-il ! fais ton vouloir,
Car en tes mains je remets mon pouvoir !"

De ſon mari voyant la complète adhérence
A ſes projets, Dame Prudence
Avec l'eſprit ruſé du ſexe féminin,
Penſa comment à bonne fin
Elle pourrait amener cette affaire ;
Et ſans plus ample commentaire
Fit ſavoir aux trois ennemis
Qu'elle voulait, mais hors de ſon logis,
Leur parler à tous trois, d'une façon ſecrète.
Et quand elle les vit, ſa parole diſcrète
Leur fit voir ſagement le grand bien de la paix ;
De la guerre les maux ne finiſſant jamais :
Elle dit qu'ils devraient avoir grand' repentance
Et de l'injure et de l'offenſe
Faites à Mélibée, un ſi digne ſeigneur,
Puis à ſa fille, un ange de candeur.
De la Dame Prudence en oyant ces paroles
Si douces et ſi bénévoles,
Ces ennemis furent d'abord ſurpris,
Et puis ravis,

Si que c'était merveille
De voir leur joie, elle était ſans pareille.

" Ah ! Dame !" firent-ils, " Vous nous avez fait voir
Ce que depuis David nous euſſions dû ſavoir,
La bénédiction que la douceur procure
Quand on s'en ſert pour venger une injure.
En nous offrant, et de votre plein gré
D'arriver à la paix, vous nous avez montré
Une bien rare et bien grande indulgence.
Nous voyons maintenant parbleu que la ſcience
De Salomon, et ſon ſavoir
Sont vrais, ainſi qu'on peut le voir :
Car il dit quelque part : ' Que les douces paroles
Sont de la paix les auréoles,
Qu'elles multiplient les amis,
Et diminuent les ennemis.'
" Certe," ajoutèrent-ils, " nous mettons notre cauſe,
Notre acte, et notre affaire auſſi
Tout-à-fait à votre merci,
Et ſommes prêts, oyez la choſe,
Au Seigneur Mélibée offrir
A ſes ordres obéiſſance,
Avec l'expreſſion de notre repentir.
Adonc daignez, noble Dame Prudence,
Nous vous en ſupplions, porter à Monſeigneur
L'aveu de ces méfaits, le priant en ſon cœur
Prendre pitié de notre doléance.
Mais comme il ſe pourrait pourtant
Que contre nous il fut en ſi grande colère
A cauſe des méfaits de toute cette affaire,
Qu'il exigeât de nous rachat exorbitant,
Daignez, Dame Prudence,

De par votre pitié, de par votre clémence,
Intercéder pour nous, afin que nos amis
Et nous ne ſoyons pas ruinés et punis
Par trop ſévèrement pour avoir fait l'offenſe
Dont nous nous repentons, de ce n'ayez doutance."

"Oh!" dit Dame Prudence, "il eſt fort dangereux
Et toujours très aventureux,
Se mettre à la merci d'un ennemi, je penſe.
Car Salomon nous dit : 'Ayez de ce croyance,
Peuples, gens, gouverneurs,' dit-il,
'Même dans le plus grand péril
Sur vos corps ne donnez ni pouvoir ni maîtriſe,
A fils, à femme, ami, car ce ſerait ſottiſe.'
Or, puiſque Salomon défend
Mettre ſon corps en la puiſſance
D'un ami, d'une femme en toute circonſtance,
A plus forte raiſon, ſans nul doute il entend
Qu'à ſon ennemi ſur la terre
C'eſt être par trop débonnaire
Que de livrer ſon corps ; mal en advient parfois.
Je vous conſeille toutefois
De Monſeigneur ne pas avoir de défiance,
Il eſt humble, il eſt bon, généreux et courtois,
Nullement déſireux d'arrondir ſon aiſance ;
Dans tout il eſt fort circonſpect
Et n'a qu'un ſeul déſir inſpirer le reſpect.
De plus je ſais, ou plutôt je ſuis ſûre,
Qu'il ne fera, dans cette conjoncture,
Rien que par mon conſeil ; le but de mon labeur
Sera, s'il plait à Dieu, notre Seigneur,
De plaider ſi bien votre cauſe,
Qu'entre vous tout ſera bientôt couleur de roſe."

Lors ils acclamèrent tous trois
Et d'une ſeule et même voix :
" Nous nous mettons Dame très reſpectée,
Deſſous votre giron, et c'eſt choſe arrêtée,
Nous ſommes tous prêts à venir
Tel jour il vous plaira choiſir
A vous, Madame, ainſi que dans l'eſpèce
A Monſeigneur, à ſa nobleſſe,
Pour formuler, et river fortement
Notre prochain engagement,
Afin que nous puiſſions, uſant de la clémence,
De votre noble époux clore cette vengeance."

Dame Prudence, en entendant ces mots,
Crut devoir lever la ſéance.
A ces ex-ennemis alors donnant campos,
Elle leur preſcrivit d'urgence,
De ſe retirer en ſilence ;
Puis elle s'en fut de ce pas
Non pas ouvertement, mais à la dérobée
Bien vite raconter le cas
Au Seigneur Mélibée.
Elle lui dit comment tous ſes trois ennemis
Etaient de leurs péchés repentants,—très ſoumis
Et tout prêts à ſouffrir la peine
Qu'il leur voudrait impoſer,—ajoutant
Qu'elle invoquait ſon âme humaine
Pour avoir pitié d'eux pourtant !

Dit Mélibée alors : " Celui qui d'une offenſe
Se repent et l'avoue, en clamant l'indulgence,
Par cela même eſt digne de pardon,

Et l'offenſé s'honore en en faiſant le don.
Car Sénèque nous dit: 'Avoir la conſcience
Confeſſer ſon péché, c'eſt quaſi l'innocence.'
Il dit ailleurs ne ſais plus trop dans quel endroit:
'Celui qui ſe confeſſe
De ſon péché n'en a déjà plus la rudeſſe,
Et lui pardonner chacun doit.'
Donc à la paix je conſens et j'adhère,
Mais il eſt bon, du moins le conſidère,
Que nous ne faſſions rien ſans demander l'avis
De nos amis."

Dame Prudence alors fut moult aiſe et joyeuſe,
Et dit d'une voix toute heureuſe:
"Vous êtes, mon très cher, c'eſt moi qui vous le dis,
Bien aviſé d'appeler vos amis;
Car ainſi que par eux reçutes aſſiſtance
De conſeils, alors que vous déſiriez vengeance,
De même devez maintenant
Que vous advient la paix, malgré leur perſiſtance
A vous aiguillonner à venger votre offenſe,
Prendre leur conſeil éminent,
Et dans ce cas avoir leur concurrence;
Car la loi dit: 'Rien n'eſt mieux délié jamais,
Que par celui qui fit le nœud tout frais."

Et de ſuite Dame Prudence
Sans délai, ni retard, ſans nulle intermittance,
Fit quérir leurs parents, fit quérir leurs amis,
Et dit à tous dans un diſcours concis
Et non pas à la dérobée,
Mais bien devant le ſeigneur Mélibée,
Où l'affaire en était; demandant leurs avis.

Et lorſque ces parents, et lorſque ces amis
Eurent avec grand ſoin et grande diligence
Examiné le tout, en bonne conſcience,
A Mélibée ils donnèrent conſeil
Ne point de la vengeance attiſer le réveil,
Mais d'accepter la paix, et recevoir en grâce
Et pardon ſes trois ennemis.

Et quand Dame Prudence eut à la fin appris
Que ſon ſeigneur ne gardant plus de trace
De ſon courroux, adhérait aux avis
De ſes amis,
Elle fut enchantée, et tout-à-fait joyeuſe,
Et dit dans cet émoi qui la rendait heureuſe :
" Il eſt un vieux dicton que ne crois pas mauvais :
'*A demain ne remets jamais,*
Ce que dans ce jour tu peux faire.'*
Donc mon conſeil eſt que ſans plus long commentaire,
Vous faſſiez prévenir vos trois ex-ennemis,
Que s'ils veulent traiter de paix, et non de guerre,
Sans délai, ni retard, et ſans penſée arrière,
Près de vous tous les trois ſeront ſoudain admis."

* Nous avons cru pouvoir emprunter ces deux vers à notre fable XLVI, " Le Payſan et L'Avocat" (voir nos " FABLES NOUVELLES," publiées par Whittaker and Co. deuxième édition, p. 100); toutefois nous prenons acte de ce fait attendu qu'ayant une très grande probité littéraire au vis-à-vis de nos confrères ès lettres, nous voulons agir auſſi loyalement vis-à-vis du public *at large*, et ne pas lui donner, ſans au moins plaider *Guilty*, une même ſentence dans la même forme et ſous le même habit. "Péché avoué étant à moitié pardonné," dit Sénèque, ſi nous en croyons Mélibée, nous eſpérons que le public nous donnera l'abſolution, notre confeſſion étant faite *bonâ fide*.—C. DE CH.

Sitôt dit, sitôt fait. Et lorsque le message
De Mélibée advint à ses trois ennemis,
Il les trouva chacun des trois fort sage,
Très repentant, et très soumis.
Incontinent, et sans désordre
Pour obéir de Mélibée à l'ordre,
Ils suivirent les messagers
Avec des sentiments très francs, non mensongers.

Avec quelques amis qui leur servent de suite,
Et qui seront pour eux garants de leur serment,
Auprès de Mélibée ils arrivent de suite,
Et Mélibée alors leur dit soudainement :
" En vérité," dit-il, " sans raison ni sans rime,
Contre les miens et moi vous avez fait un crime,
Vous êtes entré tous les trois
Dans ma maison, et ce n'est pas courtois,
Car c'était par la violence,
Et pour ce crime avez mérité la potence.
Donc maintenant, je veux savoir de vous,
Si, malgré mon juste courroux,
Vous vous en remettez pour juger de l'offense
A moi votre Seigneur, à ma femme Prudence,
Pour la punition, et pour le châtiment
D'abus d'un tel débordement."

Lors de tous les trois le plus sage,
Répondit ; et voici quel il fut son langage :
" Sire," dit-il, " nous savons bien tous trois
Que nous avons péché contre toutes les lois
Divines et humaines
En laissant au galop aller toutes nos haines,

Surtout contre un ſi grand ſeigneur
Que vous. Pour ces péchés, auſſi pour cette offenſe,
Vous avez droit d'honneur
Faire péſer ſur nous votre haute puiſſance,
Car pour tous ces méfaits ſommes dans notre tort,
Et je l'avoue, avons tous mérité la mort.
Mais cependant par cette bienveillance,
Cette grande bonté, cette grande indulgence,
Dont vous avez partout renom,
Et mes amis et moi, car je parle en leur nom,
Nous ſoumettons de votre ſeigneurie
Au jugement, ſans autre plaidoirie,
Suppliant votre cœur et noble et généreux,
D'être pour nous miſéricordieux,
Et de nous accorder pardon de notre offenſe,
En voyant notre repentance ;
Car nous n'ignorons pas que votre humanité
Dépaſſe de beaucoup notre perverſité !"

Mélibée en oyant cette bonne prière,
Avec empreſſement les releva de terre,
Puis reçut leur ſerment, leurs obligations,
De leurs amis auſſi les atteſtations,
Puis il leur aſſigna d'urgence
Un certain jour
Pour de nouveau reparaître à ſa cour
Afin d'y recevoir ſentence :
Et ſur cette péroraiſon
Chacun regagna ſa maiſon.

Quand en vit le moment, notre Dame Prudence,
Elle voulut ſavoir de ſon Maître et Seigneur,
En ſondant le fond de ſon cœur,

Ce qu'il penſait dans cette circonſtance
Exiger de ſes ennemis
Soumis,
Pour ſatisfaire à ſa vengeance.

Le Mélibée a dit : " Je penſe
Les priver de leurs biens," dit-il,
" Et puis les envoyer patauger dans l'exil."

" Bien contre la raiſon ſerait telle ſentence,"
A retorqué Dame Prudence :
" Vous êtes aſſez riche, et n'avez, m'eſt avis,
Beſoin du bien d'autrui pour dorer vos lambris.
Vous pourriez bien par là, ce ne ſerait pas rare,
Acquérir le renom d'un ladre et d'un avare,
Et ' l'avarice eſt péché capital,'
Dit l'apôtre, ' et par elle on va tout droit au mal.'
Donc il vaudrait bien mieux pour vous, pour votre
gloire,
Perdre autant de vos biens que de cette façon
Les dépouiller en guiſe de rançon,
Par un larcin légal auſſi peu méritoire.
Car mieux vaut perdre avec honneur
Du bien, que d'en gagner par honte et déſhonneur.
Chacun doit avoir ſoin au civil, à l'armée
De gagner ou garder ſa bonne renommée ;
Il eſt écrit dans Salomon :
' Que pour garder, préſerver ſon renom,
Il faut et ſans ceſſe et ſans ceſſe
Par belles actions en grandir la nobleſſe.'
Et quand à ce vilain penſer
D'exiler vos trois adverſaires,
Cela repugne d'y penſer

Et ferait fort mal vos affaires,
Vu qu'ils vous ont donné fur leurs corps plein pouvoir,
Et que cet abandon vous impofe un devoir,
Celui d'avoir en cette conjonćture
Et beaucoup de raifon et beaucoup de mefure.
Car il eft écrit dans la loi :
' Qui de fon privilège abufe,
Qu'il foit méchant, ou qu'il foit bufe,
Le perdra tout-à-coup fans exciter d'émoi !'
Cependant admettons ici que dans l'efpèce,
Vous ayez droit, de par la loi
Leur impofer l'exil, ce que je ne crois, moi,
Très franchement je le confeffe ;
Je dis que dans ce cas
Pour vos intérêts même, en aucune manière,
Agir ainfi ne le devriez pas,
A moins tout comme avant d'être prêt pour la guerre.
Adonc fi vous voulez indubitablement
Que l'on vous rende obéiffance,
Il faut juger bien plus courtoifement
Et mitiger votre fentence.
Car il eft écrit, ne l'oubliez pas :
' Que chez les humains, dans nombre de cas,
On gagne bien plus par la courtoifie
Que par la vengeance ou l'hypocrifie.'
Donc je ne faurais trop vous dire, Monfeigneur,
Appliquez-vous à vaincre votre cœur
Dans cette extrémité ; c'eft une circonftance
Où ferez bien employer la clémence.
Car Sénèque nous dit : ' Celui qui fort vainqueur
De fon combat avec fon cœur
Remporte une double vićtoire
Et qui toujours lui fait honneur et gloire.'

Tullius dit encor : 'Que pour un grand ſeigneur
Etre humble et débonnaire
Et ſavoir aiſément maîtriſer ſa colère,
C'eſt montrer les vertus d'un grand et noble cœur !'
Donc, ſi vous m'en croyez, donnerez audience
A des ſentiments plus humains,
Et laiſſant repoſer cette fois la vengeance,
Pour l'en faire ſortir n'ouvrirez pas vos mains.
Car Sénèque nous dit, ſi j'ai bonne mémoire,
(Sénèque avait beaucoup de bon ſens et d'eſprit) :
'Celui là vainc ſans nul profit,
Qui ſe repent de ſa victoire !'
Donc implantez dans votre cœur
Indulgence et miſéricorde,
Afin que Dieu notre Sauveur
Au jour du jugement par pitié vous accorde
De tous vos péchés le pardon,
Et du ciel vous faſſe le don.
Car St. Jacques nous dit : 'Qui n'a pas d'indulgence,
Ici bas, pour ſes ennemis,
Au ciel ne trouvera d'amis
Et ne pourra clamer du bon Dieu la clémence !'"

Mélibée entendant tous les ſages avis
Que lui donnait Dame Prudence,
Et dans ſon for les tenant pour exquis,
Enfin pencha pour l'indulgence,
Et chaſſant de ſon cœur tout ſentiment haineux,
A deux battants l'ouvrit aux penſers généreux,
Remerciant Dieu dans ſon âme
De poſſéder auſſi diſcrète femme.
Et lorſqu'enfin advint le jour
Où ſes trois ennemis parurent à ſa cour,

Il les reçut avec grand' bienveillance,
Et leur dit, non ſans éloquence :
" Bien que de votre part la folie et l'orgueil
Vous aient porté tous trois à me faire une offenſe,
Cependant vous voyant en avoir repentance
Je vous admets en grâce, et vous fais bon accueil.
Je vous pardonne donc votre récent outrage,
Et dès ce jour ne me ſouviens
Des cruels torts que vous fites aux miens ;
Je n'en dirai pas davantage.
Que le bon Dieu, notre Sauveur,
Daigne nous pardonner nos péchés et nos crimes,
Comme les pardonnons nous auſſi de bon cœur,
A ceux qui ſous nos pieds ont ouvert des abîmes,
Le Seigneur eſt ſi bon, il eſt ſi généreux,
Et ſurtout ſi miſéricordieux,
Qu'en lui mettons notre eſpérance,
Au ſéjour du bonheur nous avons confiance
Qu'il nous conduira ſans péril."
Ainſi ſoit-il!





PROLOGUE DU CONTE DU MOINE.



U Seigneur Mélibée et de Dame Prudence
Et de ſes bons amis, et de ſa bienveillance
Quand j'eus fini narrer l'hiſtoire, moi Chaucer,
Notre Hôte auſſitôt dit : " Par tout ce qui m'eſt cher,
Et par St. Madryen ! je ne ſaurais m'en taire
Je préférerais bien que notre ménagère
Eut entendu ce conte, et ſa morale auſtère,
Plutôt que dans ma cave avoir d'*ale* un baril.
Car notre ménagère, hélas ! n'a pas, dit-il,
Les ſublimes vertus de la Dame Prudence,
Son défaut n'eſt d'avoir par trop de patience !

" Par les os du Seigneur ! quand je bats mes varle
De ſuite elle m'apporte un, deux ou trois cotrets
Afin que puiſſe avoir des bâtons de rechange
Et puiſſe chatouiller leur dos s'il leur démange.

" Que s'il ſe fait, oui dà, que l'un de nos voiſins
Ne la ſalue alors qu'elle entre dans l'égliſe,
Ou de quelque façon lui cauſe des chagrins,
Quand elle eſt de retour chez nous, gare la criſe!
Elle rugit, tempête, et m'appelle poltron :
'Je dois venger ma femme, être ſon chaperon!'
Me dit-elle en colère ; et de me chanter pouilles
Et de me dire alors : 'Tiens, prends-les les quenouilles,
Et vite va filer, moi je prends ton couteau,
Et je m'en ſervirai mieux que toi bécaſſeau ?'
Du matin juſqu'au ſoir voilà quelle eſt la vie
Qu'elle me fait pardi ! ce n'eſt objet d'envie !
'Hélas!' dit-elle, 'hélas! dire que mon deſtin
Etait m'acoquiner à ce vilain pantin
Qui ſe laiſſe tourner comme une manivelle,
Et n'oſe de ſa femme épouſer la querelle!'
A chaque inſtant du jour, ſans rime ni raiſon,
Bon gré, malgré, me faut ſortir de la maiſon,
A moins que cependant, comme un vrai diable à quatre
Et toujours et toujours je ne veuille me battre :
Ne ferais point ſurpris ſi ce maudit lutin
Ne me faiſait tuer un jour quelque voiſin,
Et ne me réduiſit à fuir . . . . la péronnelle!
Car bien que n'oſe, hélas! me révolter contr'elle,
Le coutelas en main je ſuis fort dangereux,
Tant elle a le ſavoir me rendre furieux!
Car par ma foi, de bras elle eſt bigrement forte,
Et quand elle vous bat, ce n'eſt pas de main morte!
Mais briſons là deſſus, c'eſt un vilain ſujet,
Qu'il eſt bon de laiſſer, de par le Nazareth!

" Soyez de bonne humeur," fit-il, " Monſeigneur
Moine,

Et baillez-nous un conte, il nous faut de l'avoine !
Jà parait devant nous dans le bleu de l'éther
Le caſtel crénelé du bon vieux Rocheſter.
En avant chevauchez, au pas, au pas ſans ceſſe
Ne gâtez notre jeu, par excès de viteſſe !
Mais, par ma foi, vraiment, ne ſais pas votre nom,
Ne ſais pas ſi je dois vous nommer Seigneur Dom
Jéhan, ou bien Thomas, ou bien Alban . . . non certe,
A mon doute béant, la porte n'eſt ouverte !
Voyons à ce déſir un peu hors de ſaiſon,
Répondez-moi, très cher, quelle eſt votre maiſon ?
Peut-on ſavoir le nom de Monſieur votre père ? . . .
Bien dodue eſt ta main, et ta peau fine, Frère,
Ta monture eſt gentille, et tu ne parais pas
Etre un grand pénitent, ni ſurgi du trépas !
Sur ma foi tu dois être, au moins je le ſuppoſe,
Sacriſtain, cellérier, ou bien quelqu'autre choſe ;
Car je le dis ici, dans mon opinion,
Tu dois être chez toi ſans oppoſition
Maître et Seigneur, non pas un reclus, un novice,
Mais bien un gouverneur diſpenſant la juſtice :
Avec cela, Tu-Dieu ! tes muſcles ſont fameux,
Ta charpente eſt oſſeuſe, et tes bras plantureux !
Honni ſoit qui te mit, mon cher, dans la moinaille,
Il eut pu faire, ſûr, une franche canaille
D'un fameux citoyen, qui, ferme comme un roc,
Des poules d'un quartier eut dominé le coq !
Car j'en ſuis bien certain ſi pour toi d'aventure,
Vouloir était pouvoir, ſans héſitation,
Je le proclame, en fait de génération
Ton zèle eut joliment créé d'après nature ! . . .
Hélas ! pourquoi faut-il que tu portes, mon cher,
Une auſſi large chape ! . . . et de par Lucifer

Et tous ſes diables dà ! . . Ie dis, ſi j'étais Pape,
Non pas ſeulement toi, mais tous les porte-chape
Fuſſent-ils tonſurés largement au milieu
De leur énorme crâne, ils ſeraient de par Dieu !
Tenus de prendre femme, et labourer leur terre
De la bonne façon, ſans laiſſer de jachère ;
Car la religion engloutit le bon grain ;
Et s'il n'eſt plus de coqs adieu le genre humain !
Nous autres avortons, bourgeois à barbe griſe,
Nous ne pouvons valoir tous ces frais gens d'égliſe ;
D'arbres déchiquetés, on ne peut, m'eſt avis,
Attendre jeunes plants, mais des jets rabougris ;
Ce qui fait que nos fils ſont de ſi mince fibre,
Qu'ils n'engendrent ſouvent que du mauvais calibre.
Etonnez-vous après que nos femmes morbleu !
Déſirent en tâter de ces hommes de Dieu !
Certes, bien mieux que nous, ils peuvent, c'eſt leur gloire,
De Madame Vénus acquitter le mémoire ;
Car c'eſt fait reconnu, la ville et le faubourg
Savent que ne payez en ſous de Luxembourg :
Mais ne vous fâchez pas, Seigneur, ſi je plaiſante,
La vérité parfois, en riant argumente !"

Ce digne Moine prit ce diſcours crouſtilleux
Le mieux du monde, et dit : "Je ferai de mon mieux
Pour vous narrer, Meſſieurs, à mon tour quelqu' hiſtoire,
Une ou deux, même trois, ſi bonne eſt ma mémoire.
Je pourrai vous narrer, ſi voulez m'écouter,
De St. Edouard la vie, elle eſt à méditer.
Ou bien je vous dirai d'abord des tragédies
Dans ma cellule en ai des encyclopédies.

Une tragédie eſt, à proprement parler,
Une ſuite de faits, ne ſaurais le céler,
Qui ſont venus à nous de par les plus vieux livres,
De ces heureux du temps jadis, devenus ivres
Par la proſpérité, par ſes mille faveurs,
Et puis qui ſont tombés dans les plus grands malheurs.
Une tragédie eſt en vers de nobles mètres,
De ſix pieds de longueur, on les nomme hexamètres;
Quelquefois cependant, une tragédie eſt
Tout bonnement en proſe, et produit ſon effet,
D'autres en font encore en vers de toute ſorte,
Qui peuvent bien avoir leur mérite . . . n'importe!
Je ne vous dis cela que pour vous engager
A ne me condamner avant de me juger.

"Et maintenant oyez,—s'il vous plait de m'entendre
Ce que je vais vous dire, et daignez me comprendre.
De vous narrer ces faits par ordre d'action
Je le répète ici, n'ai la prétention.
Sur mon paſſage prends Rois, Empéreurs, ou Papes,
Guerrières ou Guerriers, d'étapes en étapes,
Selon qu'à ma mémoire en vient le ſouvenir,
Veuillez donc m'excuſant, n'en avoir déplaiſir!"





CONTE DU MOINE.



JE veux reſſuſcitant la tragédie antique
Evoquer ces Puiſſants qui portèrent tunique, [proſpérité
Qui long-temps ſe targuant de leur
Tombèrent tout-à-coup en pleine adverſité :
Car certes contre nous quand tourne la fortune,
Nul ne peut enrayer ſa roue inopportune ;
Donc que nul ne ſe fie à la proſpérité,
Des exemples nombreux font voir ſa cécité.

LUCIFER.

JE veux par Lucifer encore qu'il fut ange
Commencer, que cela, Meſſieurs ne ſemble étrange ;
Car bien que la fortune, on peut le concevoir,
Sur un ange du ciel n'ait certe aucun pouvoir,
Par ſon péché, pourtant, eſt tombé dans la fange
Si bas, ce Lucifer jadis un ſi bel ange !
Que maintenant, horreur !.. devenu Satanas,
Au fin fond de l'enfer il crie en vain hélas !

Adam.

Voyez-moi cet Adam formé de par l'effence
Archi-fainte de Dieu, non pas par la femence
De l'homme impur ; fur tout il a pouvoir acquis ;
Sauf un feul arbre, il eft maître du Paradis.
Jamais un homme au monde eut-il femblable chance?
Et malgré ce, pourtant, par fa mal gouvernance,
En écoutant par trop madame Eve, c'eft clair,
Le voilà le fujet du guignon, de l'enfer !

Samson.

Voyez auffi Samfon qui fut de par l'archange
Bien avant fa naiffance annoncé,—chofe étrange !
Au bon Dieu confacré pendant qu'il put y voir
Il fut dans la fplendeur, bien grand fut fon pouvoir.
Il était fans égal ; de force et de courage
Nul au monde ne put en avoir davantage,
Aux femmes, par malheur, il narra fon fecret,
Et fon fecret connu, vite au même il fut fait.

Samfon ce fier à poils de fi belle venue
Qui fans armes un jour, de fa main toute nue
Egorgea le Lion, animal peu câlin
Qui des gens de fa noce entravait le chemin,
Une femme pourtant l'enjôla, la féline !
Jufqu'à ce qu'elle fut la vilaine coquine,
Son fecret, pour le vendre à fes vils ennemis,
Et pour prendre un autre homme . . . . . un de fes
bons amis !

Samſon, un certain jour, étant fort en colère,
A tous ſes ennemis du bien ne voulait guère,
Donc pour les vexoter, il prit trois cents renards,
Et puis à chaque queue il mit force pétards,
Puis il les lâcha tous, admirez ſa malice !
Après avoir d'abord allumé l'artifice :
A la queue ayant chaud, et même un peu par trop
Voilà tous les renards de courir au galop,

Incendier les blés, les oliviers, la vigne ;
De mettre tout en feu ; c'était là leur conſigne :
Alors Samſon tua mille hommes de ſa main,
Pour arme n'ayant, quoi! que l'os d'un vieux rouſſin!
Et comme il avait ſoif, Dieu de cette mâchoire
Fit ſortir un jet d'eau qui lui permit de boire
A bouche que veux-tu : ce qui certainement
L'empêcha de mourir de ſoif en ce moment.

De Gaza certain ſoir il vient devant la porte,
Et foin des Philiſtins ! ſur ſon dos il l'emporte,
Et puis va la placer pour mieux leur faire affront
Dominant la cité tout au ſommet d'un mont,
Si qu'on pouvait la voir ma foi de chaque rue.
Noble Samſon alors tu n'étais dans ta mue !
A des femmes ſi tu n'euſſes dit ton ſecret,
Tu n'euſſes pas fini comme un ſot paltoquet.

Ce plantureux Samſon ne but jamais la goutte
Dans aucun cabaret, cela ne fait nul doute ;
Sa tête ne fut onc victime des ciſeaux,
Sa barbe du raſoir n'éprouva les niveaux ;
Dans ſes cheveux épais et dans ſa rude écorce,

Selon l'ordre divin, ſeule giſait ſa force ;
Auſſi pendant vingt ans favoriſé du ciel
Il poſa ſon grapin de fer ſur Iſraël.

Mais las ! bientôt il dut pleuvoir d'amères larmes,
Lorſque de Dalilée étant épris des charmes,
A la drôleſſe un jour, ou plutôt un beau ſoir
Il dit qu'en ſes cheveux réſidait ſon pouvoir.
Elle, ſur ſon giron, avec grande tendreſſe
L'endormit doucement en chantant la traîtreſſe !
Puis alors le tondant, le livra tout honteux
A ſes vils ennemis.—On lui créva les yeux.

Avant d'être tondu Samſon était un homme
Qu'aucun lien n'eut pu certes mater en ſomme,
Maintenant il eſt mis dans un noir ſouterrain
Où cet ex-fier à bras tourne las ! le moulin !
O mon pauvre Samſon, toi de l'humaine eſpèce
Naguère le plus fort, oh ! quelle eſt ta détreſſe !
Tombé, tombé, tombé ſi bas dans le malheur,
Tes yeux doivent pleurer maintenant plus d'un pleur !

La fin de ce Samſon fut triſte d'aventure,
Voici ce qu'il advint ; c'eſt d'après l'écriture.
Ses ennemis un jour dans un brillant feſtin
Firent de lui Samſon leur bouffon, leur pantin :
Le feſtin avait lieu dans un temple admirable,
A la fin ce Samſon les ſachant ſaouls à table,
Secoua deux piliers . . . . cric ! crac ! . . . le monument
S'affaiſſa tout-à-coup, en tuant crânement

Ses trois mille ennemis, et ce Samſon lui-même
Qui ous ſes grands débris trouva l'inſtant ſuprême.

Maintenant ne veux plus parler de ce Samſon.
Mais je vous dis à tous : retenez la leçon,
Sachez en profiter, et n'allez dire aux femmes
Les ſecrets que devez poitriner en vos âmes.
Quand un homme veut vivre avec ſécurité,
A ſa femme il ne doit rien dire en vérité !

HERCULE.

D'HERCULE les travaux bien haut portent la gloire,
Il gagna ſon renom par plus d'une victoire ;
De la force en ſon temps certe il était la fleur,
Et de l'Antiquité fut le plus grand vainqueur.
Du Lion de Némée il occit l'arrogance,
Du Centaure abattit l'orgueil et la jactance,
Et tuà ces Oiſeaux qui mangeaient, les gloutons !
Près du lac Stymphalis voyageurs et moutons.

Il ſut rendre benin le triple chien Cerbère,
Du Dragon endormit l'inflexible paupière,
Fit manger Buſiris à ſon propre cheval,
Tua l'Hydre de Lerne, un vilain animal,
Vainquit Achélous, tua Cacus, Antée,
Le tout pour ſatisfaire aux déſirs d'Euryſthée,
Puis il occit encor le ſanglier cruel,
Et porta ſur ſon dos pendant long-temps le ciel.

Jamais homme depuis que ce monde eſt ce monde,
Pour tuer les méchants n'eut plus verte faconde,
Auſſi ſon bon renom ſur les ailes du vent
Courut tout l'univers du couchant au levant ;
Lui-même il s'en fut voir, je crois, chaque royaume,

Vifita les palais, auffi bien que le chaume,
Puis aux deux bouts du monde il plaça, ce héros,
Une double colonne en fin de fes travaux.

Ce noble champion fe courbait fous l'empire
D'une belle maîtreffe ayant nom Déjanire.
Elle était, dit un Clerc, très agréable à voir.
A l'infidèle époux elle envoie un beau foir
Et proprette et pimpante une fine chemife.
Hercule, en l'admirant, l'endoffe fans remife,
Hélas ! trois fois hélas ! d'un poifon très fubtil
Cette chemife était enduite, auffi fut-il

Soudain grillé, rôti des os jufqu'à la moelle*
Comme un pauvre goujon que l'on frit dans la poêle.
La chemife, on le dit, du plus fin des tiffus
Etait d'un fabricant fameux, Monfieur Neffus.
Quand à la Déjanire, on l'a dit innocente.
Toutefois ne pouvant à la chaleur brûlante
Réfifter plus long-temps, Hercule, palfembleu !
Pour s'éteindre plutôt fe noya dans le feu.

---

* Quelques grammairiens font de ces mots : "*Moelle*"—"poêle"—trois fyllabes, tout en difant qu'ils doivent fe prononcer comme s'ils étaient écrits : "Moile"—"poile." Nous, nous ne faifons que deux fyllabes de chacun de ces mots. Nous avouons ici avoir pris, rarement toutefois, et le plus rarement que faire s'eft pu, quelques libertés de ce genre avec la grammaire, lorfque la grammaire était bégueule et pédante, et que fes prefcriptions allaient à l'encontre du fens commun. En grammaire comme en politique, nous ne faurions, de gaité de cœur, nous courber fous le joug d'un defpotifme ftupide, qui n'a pour principe que fa raifon d'être, principe fouvent très mal fondé, pour exiger d'un chacun obéiffance aveugle et abfolue.—*Note du Traducteur.*

Ainſi périt ce digne et ce vaillant Hercule,
De la fortune par un vrai coup de baſcule.
Cet homme au nez duquel on jette des hourras !
Bien moins qu'en un clin d'œil eſt ſouvent mis à bas.
Très ſage eſt donc celui qui ſeul peut ſe connaître !
Voyez-vous la fortune agit parfois en traître,
Et quand elle nous flatte et nous fait des mamours,
Elle eſt bien près de nous protéger à rebours !

NABUCHODONOSOR.

PLUME ne peut narrer, langue ne ſaurait dire
Le trône tout puiſſant, le magnifique Empire,
La grande majeſté, le ſceptre, le tréſor
Qu'il avait ce grand Roi Nabuchodonoſor.
Il conquit par deux fois Jéruſalem la belle,
Et du Temple emporta chaque fois la vaiſſelle ;
La fière Babylone était ſon fier ſéjour,
Il y mettait ſa gloire, il y tenait ſa cour.

Les enfants d'Iſraël des premières familles
Il les faiſait châtrer, pour lui c'était broutilles !
Parmi tous ces enfants la gloire d'Iſraël
Le plus ſage de tous certe était Daniel,
Du Roi car il ſavait interpréter les ſonges
Mieux que les Chaldéens, qui de groſſiers menſonges
Se faiſaient éditeurs, ſans ſavoir le pourquoi
De ces ſonges fréquents qu'avait l'orgueilleux Roi !

Ce Roi bouffi d'orgueil fit faire une ſtatue
D'or maſſif, et vraiment d'une belle venue,

Et puis il commanda tant aux jeunes qu'aux vieux,
De rendre à cette image un culte obséquieux.
Ceux qui n'obéiraient devraient par parenthèse
Etre jetés tout vifs dedans une fournaise.
A ce culte insensé, mais jamais Daniel
Ne voulut consentir, ni les fils d'Israël.

Ce Roi des Rois tout fier de sa rare importance,
Pensait que Dieu jamais dans sa toute puissance
Ne pourrait lui ravir pouvoir ou majesté,
Mais il tomba soudain dans la brutalité.
De poils fauves son corps se couvrit, dit la glose,
Nul ne le reconnut sous sa métamorphose,
Il était devenu bête à manger du foin,
Et se vautrait dehors sans vergogne et sans soin.

Comme des plumes d'aigle était sa chevelure,
A des griffes ses mains ressemblaient d'aventure,
Et cela dura bien sept ans, avant que Dieu
Ne lui rendit l'esprit. Alors il fit l'aveu
Qu'au Seigneur seul était la force et la puissance,
Il remercia Dieu, fit ample pénitence,
Eut bien peur de pécher, puis avant de mourir
Il sut qu'aux mains de Dieu reste notre avenir !

Balthazar.

Son fils, un vaniteux, d'humeur rogue et très fière,
Il monta sur le trône à la mort de son père.
C'était un idolâtre ayant nom Balthazar,
Et dont l'orgueil narguait et le tiers et le quart.
Le haut rang qu'il avait lui faisait croire en somme

Qu'il était presqu'un Dieu ; qu'il était plus qu'un
homme,
Mais la Fortune un jour d'un coup le mit à bas,
Lui vola son royaume, et l'occit dans ses lacs.

Un soir comme il donnait à tous ses gentilhommes
Un festin digne en tout des plus fins gastronomes,
Il fit venir à lui Messieurs ses officiers,
Et leur dit : " Vite allez chercher dans mes casiers
Ce qu'à Jérusalem lorsqu'elle fut rebelle
Mon père fut du Temple enlever de vaisselle,
Dans ces vases si beaux, il faut de notre mieux
De leurs faveurs d'alors remercier les Dieux."

Sa femme, ses seigneurs, même ses concubines
Buvaient des meilleurs vins les perles argentines,
Quand sur un mur jetant les yeux ce Balthazar
Vit une main sans bras écrivant au hazard . . . .
Elle écrivait fort vite, et d'une étrange sorte
Trois mots qu'avec frayeur il vit dessus la porte ;
Et soudain à ses yeux bondirent ses excès ;
Les mots inscrits étaient : *Mane! Tekel! Pharès!*

Tous les Magiciens, les Prêtres, les Augures,
Ne purent expliquer ces graves écritures,
Alors ce Balthazar fit venir Daniel
Qui soudainement dit : " Roi ! le Dieu d'Israël,
A ton père envoya royaume, honneur et gloire,
Il ne craignit pas Dieu ; c'est pourquoi, c'est notoire,
Dieu lui ravit son trône, et le jeta bien plus
Dans la crotte et la boue, humilié, confus.

" Son habitation fut avec des bouriques,
Il mangeait ! . . . Quoi ? . . du foin, et des chardons
étiques ;

Avec des animaux partageait ſes loiſirs
Et cuvait avec eux tous ſes vilains déſirs,
Juſqu'à ce qu'à la fin il apprit la puiſſance
De Dieu . . . que s'affaiſſa ſa hideuſe arrogance;
Alors le Tout Puiſſant, ayant pitié de lui,
Lui rendit ſon royaume et finit ſon ennui.

"Toi, ſon fils, fus témoin de ces métamorphoſes,
Toi Balthazar tu ſais à fond toutes ces choſes,
Et tu poſes malgré comme un rebelle à Dieu,
D'offenſer ſa grandeur ſemblant te faire un jeu!
Hardiment, ſans émoi, tu bus dans ſa vaiſſelle,
Ta femme et tes catins et leur vile ſequelle
Vous avez tous avec des vins délicieux
D'une façon maudite honoré les faux Dieux,

"Auſſi doit t'advenir punition immenſe,
Et de Dieu cette main t'annonce la vengeance,
Crois-moi ces mots inſcrits: '*Mane! Tekel! Pharès!*
T'annoncent, Roi déchu, la fin de tes excès!
Ton royaume eſt donné. Les Mèdes et les Perſes
Vont te punir bientôt de tes humeurs perverſes.'"
Et cette même nuit le Roi fut égorgé,
Et Darius lui prit ſon rang ſans ſon congé!

Meſſeigneurs, vous pouvez tirer de cette hiſtoire
Cet exemple frappant qu'il importe de croire:
C'eſt que la Seigneurie eſt mot vide de ſens,
Que ſouvent la Fortune eſt un vrai guet-apens,
Car tous ces bons amis que donne la Fortune,
Diſparaiſſent ſoudain quand parait l'infortune;

Le malheur *fubito* les change, m'eſt avis,
Si, qu'ils ſont bien ſouvent nos plus chauds . . . . .
ennemis.

ZENOBIE.

Des Perſans ont écrit : « La Reine de Palmyre,
La grande Zénobie, était, on peut le dire
Le type le plus beau de Royale ſplendeur,
Et n'eut point en ce monde une égale en valeur."
Fière, elle deſcendait du ſang des Rois de Perſe,
Elle était très inſtruite, et de ſavant commerce,
Et bien que ſa beauté n'éblouit pas les yeux,
Ne ſe vit port plus noble et plus majeſtueux.

Elle fuyait déjà dès ſa plus tendre enfance,
Des femmes les loiſirs, et dans ſa pétulance
S'en allait dans les bois à la chaſſe aux oiſeaux
Que vite elle tuait fort bien par Atropos !
Elle était ſi vaillante en acquérant de l'âge,
Qu'elle allait courre l'ours et le lion ſauvage,
Qu'elle tuait ſouvent avec ſon coutelas,
Ou bien qu'elle étouffait ſimplement dans ſes bras.

Elle traquait un ours juſque dans ſon repaire,
Et dans les monts la nuit s'en allait ſolitaire
Coucher ſous un buiſſon ; elle luttait auſſi
Contre n'importe qui, ſans demander merci :
Ma foi ! rien ne pouvait lui réſiſter en ſomme,
Si qu'elle ſut garder fort bien, contre tout homme,
Et ſon noble pouvoir, et ſa virginité,
Et jamais ne céda ſa fière autorité.

Mais à la fin pourtant les gens de ſa famille
Malgré ſon vif déſir de reſter toujours fille,
Lui firent épouſer un Prince Odonatus,
Qu'elle honora long-temps d'un ſuperbe refus.
Toutefois quand tous deux furent en mariage
Unis de par la loi, loin de ſe faire ombrage,
Ils vécurent, dit-on, dans la proſpérité
L'un dans l'autre trouvant joie et félicité.

Si ce n'eſt cependant que cette Zénobie,
Qui n'avait rien du tout de ſemblable à Leſbie,
Ne conſentit jamais que ſon époux courtois
Avec elle couchât plus d'une fois . . . . par mois.
Son but était moral, honni ſoit qui le fronde!
Il était, c'eſt certain, d'accroître un peu ce monde;
Auſſi quand elle vit que ſon Odonatus
N'avait pas ſu lui faire un enfant par Vénus!

Elle lui *re*permit, de *re*tenter la choſe,
Ce que l'Odonatus *re*tenta, je ſuppoſe,
Et puis elle attendit encor quarante jours,
Et puis lors *re*permit toujours, toujours, toujours
Que cet Odonatus *re*tenta l'aventure,
Une fois ſeulement ;—" ce n'était que luxure
Faire ſouvent joujou," diſait-elle, " vraiment,
Et les hommes aimaient trop indiſcrètement."

Par cet Odonatus, malgré cette lubie,
Elle eut pourtant deux fils, la Reine Zénobie,
Qu'elle éleva fort bien, les bourrant de latin,
Auſſi d'Egyptien, et de grec ſuperfin :
Mais je viens maintenant au fait de mon hiſtoire,

Dans l'univers entier, on n'eut pu, c'eſt notoire,
Trouver, en bien cherchant, un guerrier plus fameux,
Que n'était cette Reine au port majeſtueux.

Tout ſon riche attirail ne ſaurais le décrire,
Elle était en renom la Reine de Palmyre,
Tant pour ſes vêtements, que pour ſes bijoux d'or,
Pour ſa vaiſſelle auſſi !—Que vous dirai-je encor ?
Et quoi qu'elle eut un goût prononcé pour la chaſſe,
Elle aimait cependant les plaiſirs de la claſſe ;
Diſtillant d'un rouleau d'énorme papyrus
Maintefois le ſavoir, et le ſuc des vertus.

Maintenant pour traiter en courant cette hiſtoire,
Sachez le, Zénobie acquit beaucoup de gloire
En vainquant, ſoumettant avec Odonatus
Grand nombre de cités, impoſant aux vaincus
Des tributs à payer pour les frais de la guerre,
Sans jamais les lâcher les tenant dans leur ſerre ;
Et tant qu'Odonatus vécut, leurs ennemis
Furent toujours par eux ſubjugués et punis.

Quiconque veut ſavoir le ſuccès de ſes armes,
Contre le Roi Sapor, trouvera de grands charmes
En ſuivre le narré dans ce ſavant auteur
Qui conta ſes exploits, qui conta ſon malheur,
Dans Pétrarque, en un mot, un maître en l'art d'écrire,
Et qui ſur ce ſujet écrivit, puis le dire,
Plus d'un ſublime vers qui grava dans les cœurs
Ses très grandes vertus, et ſes très grands malheurs.

Son Odonatus mort, cette Reine des Reines,
D'une main ferme tint de ſes Etats les rènes,

Et fe battit fi bien contre fes ennemis,
Que bientôt il n'y eut plus dans tout le pays
Un feul prince, un feul Roi (foit dit par parenthèfe),
Qui d'obtenir la paix certes ne fut fort aife.
Si, que chacun d'entr'eux, pour n'être maltraité
Crut plus prudent d'entrer avec elle en traité.

Galien, Claudius, deux Empereurs de Rome
Ne penfèrent jamais lui difputer la pomme;
Non plus l'Hyrcanien, ni l'Abyffinien,
Ni l'Arabe non plus, non plus le Syrien,
L'Egyptien non plus, ni le Roi d'Arménie,
N'eurent jamais défir de lui faire avanie,
De peur que de fes mains elle ne les vainquit,
Leur fit payer tribut, ou bien ne les occit.

Le fier Heremanno, Timolao fon frère,
Ses deux fils, héritiers d'Odonatus leur père
Promenaient leur orgueil dans des habits fort beaux
De fuperbe drap d'or, et tout-à-fait royaux.
Mais la Fortune eft femme, et par fuite inconftante,
Ce qui fit que bientôt cette Reine puiffante
Du haut de fon pouvoir, du haut de fa grandeur,
Un trifte jour, hélas! tomba dans le malheur!

Quand mourut Claudius, comme Empereur de Rome
Advint Aurélien, un héros, un grand homme.
Vers Zénobie alors ce courageux Romain
Avec fes légions fut fe frayer chemin.
Après deux grands combats, il la mit en déroute,
Et quand elle fuyait interceptant fa route,

La prit, et dans les fers elle et ſes deux enfants,
La mit, puis ramena ſes ſoldats triomphants.

Dans le nombreux butin qui fut fait dans Palmyre
Ce grand Aurélien confiſqua, dois le dire,
De la Reine déchue, et le riche tréſor,
Et ſon char merveilleux, ſon char incruſté d'or.
Et devant ſon triomphe elle marchait la Reine,
Ayant des chaînes d'or, mais ſupportant ſa peine
Avec grande nobleſſe, et grande dignité,
Et portant haut ſon front empreint de majeſté.

Qu'eſt la Fortune ? hélas ! Dire que cette Reine
Sur Rois, ſur Empereurs qui trônait ſouveraine
Naguère, eſt à préſent en ſpectacle aux regards
Surpris, émerveillés de flots humains épars.
Celle qui ſi long-temps porta le caſque en tête,
Marche près du vainqueur de ſa propre conquête ;
Celle qui ſe parait d'un ſceptre orné de fleurs,
N'a plus qu'une quenouille humide de ſes pleurs.

NERON.

QUOIQU'auſſi vicieux que démon puiſſe l'être,
Néron de l'univers n'était pas moins le Maître,
Suètone le dit, ſa domination
Du midi s'étendait juſqu'au ſeptentrion.
De rubis, de ſaphirs, auſſi de perles blanches
Ses vêtements étaient couſus juſques aux manches,
Car il ſe complaiſait ce chenapan fameux
Dans un luxe inoui de bijoux précieux.

Jamais un Empereur ne fut ſur cette terre
Plus avide que lui du clinquant éphémère,
Plus qu'un ſeul jour il n'eut voulu porter jamais
Le même vêtement, fut-il beau, fut-il frais?
Pour pêcher dans le Tibre, il avait d'aventure
Des filets de fil d'or de fine contexture,
Toutes ſes volontés avaient force de loi,
Car la Fortune était ſon eſclave, ma foi!

Pour ſes menus plaiſirs il incendia Rome.
Pour voir comme en mourant pouvait crier un homme,
Il fit un certain jour tuer maint ſénateur;
Il égorgea ſon frère; il ſéduiſit ſa ſœur;
De ſa mère trois fois il fit ouvrir le ventre
Pour voir, horreur! l'endroit où, comme dans un antre,
Il fut conçu, le monſtre! et nulle larme aux yeux
Du cruel fils ne vint devant ce fait hideux!

Mais il dit ſeulement: « Ma foi, je le proclame,
Ma mère, en ſon vivant, était fort belle femme!"
Et ce fut regardé merveille en vérité
Qu'il voulut à ſa mère accorder la beauté.
Puis il ſe fit donner du vin vieux de Falerne,
Et puis à ſa ſanté le but d'un air paterne.
Quand le crime ſe vautre ainſi ſous le pouvoir,
L'humanité long-temps gémit ſans nul eſpoir.

Cet ignoble Empereur il eut dans ſon jeune âge
D'un mentor accompli l'admirable avantage,
De la moralité qui fut la fleur des pois,
Si nous en rapportons aux livres d'autrefois.

Auffi tant que fur lui ce mentor eut maîtrife,
Ce Néron fut foumis, de politeffe exquife,
Si qu'en lui l'on n'eut pu deviner l'Empereur
Parjure, inceftueux, affaffin et voleur!

Ce Sénèque dont parle, et qui fut un grand homme,
Un des plus grands, je crois, dont put s'honorer Rome,
Avait dit à Néron un jour : " Qu'un Empereur
De la vertu devait pofféder la grandeur,
Et détefter furtout l'affreufe tyrannie."
Pour ce propos, traité par lui de félonie,
Néron le fit faigner des deux bras dans un bain,
Pour fe débaraffer de fon efprit taquin.

Contre fon précepteur Néron dans fa jeuneffe
S'était fouvent montré d'humeur affez diableffe,
Et puis de fon humeur avait eu du chagrin,
" Il en était fâché," difait-il, le gredin!
Néanmoins ce Sénèque, un brave homme, un vrai fage,
Quand de Néron lui vint de mourir le meffage,
Plutôt qu'autre tourment choifit ma foi le bain,
Et noya dans fes eaux fon grec et fon latin.

Voilà qu'un beau matin madame la Fortune
Trouva que de Néron l'âme était trop commune
Pour foutenir dès lors plus long-temps fon orgueil,
Et fe dit : " De fon fort pardi! je me bats l'œil,
Protéger ce vilain, de ma part eft godiche!
A ce bel Empereur faifons donc une niche,
Culbutons le foudain cet infâme affaffin,
Et dans fon propre fang qu'il fe baigne à la fin!"

Et le peuple auſſitôt, tout le peuple de Rome
Contre ce vil Néron ſurgit comme un ſeul homme !
Et quand il vit cela, cet affreux paltoquet
S'en fut à ſon palais pour éveiller le guet.
Mais bien qu'il cria fort, mais bien qu'il frappa vite,
Onc ne lui répondit, eſclave ni vélite ;
Si bien que s'entendant jeter la porte au nez,
Il s'en fut au galop, c'eſt vous en dire aſſez.

Et le peuple criant de plus fort, de plus belle,
Ces cris de ce Néron troublèrent la cervelle,
Car il entendait bien, mêlé de maint juron :
" A bas le chenapan ! à bas ! à bas Néron !"
Alors cet Empereur dans ſa lâche colère
A ſes Dieux maintenant faiſait une prière ;
C'eſt que l'inceſtueux, l'aſſaſſin, le voleur,
Le parjure, le monſtre il avait peur ! bien peur !

Si qu'en cherchant partout une caverne, un bouge
Pour s'y réfugier,—auprès d'un grand feu rouge
Il vit dans un jardin deux ruſtres ſe chauffant,
Et dans ſon déſeſpoir vous les apoſtrophant,
Il les pria tous deux d'une manière honnête,
D'être aſſez bons garçons pour lui couper la tête,
Puis après de jeter ſon corps occis au feu.
Dit la Fortune alors : " Enfin le monſtre eſt feu !"

HOLOFERNE.

JAMAIS ſous aucun Roi ne ſe vit Capitaine
Qui fut plus fort, et qui courant tout d'une haleine
Soumit plus de cités, fut de plus fier renom
Qu'Holoferne, d'alors certes le plus beau nom.
Il était bourſoufflé d'orgueil, je dois le dire,
Mais c'eſt que la Fortune avait ſi doux ſourire
Pour lui, que ſe croyant ce grand coupe-jarret
A jamais ſon amant, de tout il ſe moquait.

Non ſeulement le monde en avait vraiment crainte,
Parcequ'il preſſurait dans ſon horrible étreinte
De tous la liberté, les biens, l'argent, et l'or,
Mais parce que pour lui Nabuchodonoſor
Etant le Seigneur Dieu,—chacun ſelon ſon dire,
Devait ou l'adorer ou ſubir le martyre.
Or ſauf à Béthulie où Joachim trônait,
De peur d'être pendu, partout on adorait

Nabuchodonoſor ! . . . Mais écoutez le reſte :
Voyez comme s'y prit la vengeance céleſte !
Dans ſa tente giſait après joyeux déduit
Parmi ſes officiers Holoferne une nuit,
Ivre mort en ſon lit ; quand Judith . . . . une femme !
Vous lui coupa la tête ; et tranquillement dame !
La mettant dans ſon ſac, regagna ſon logis
Laiſſant cet Holoferne abſolument occis !

Antiochus.

D'Antiochus que ſert de rappeler le luſtre?
Puiſque ce grand méchant fut ſurnommé l'Illuſtre!
Que ſert de vous narrer ſa haute Majeſté
Et ſon ſtupide orgueil ſi haut collet monté:
Ouvrez l'hiſtoire ſainte, article: Machabées;
De vers Jéruſalem voyez ſes enjambées,
Et vous ſaurez pourquoi de ſa proſpérité
Il tomba dans la peine et dans l'adverſité!

Il était tellement bourſoufflé de jactance,
Que montait juſqu'aux cieux ſa ſuperbe arrogance,
Et qu'il croyait pouvoir atteindre à Jupiter
Et courber ſous ſon joug tous les flots de la mer.
Il déteſtait ſurtout le peuple Iſraëlite,
Et pour l'exterminer tout lui ſemblait licite,
Auſſi le traquait-il vivement en tout lieu
Penſant qu'impunément il pouvait braver Dieu.

Parce qu'un certain jour Nicanor, Timothée
Reçurent par les Juifs une énorme frottée,
Il conçut tant d'ennui contre le peuple hébreu,
Qu'il ſe fit préparer ſon char, et jura Dieu
Que ſur Jéruſalem voulant cuver ſa rage
Il allait de ce pas la réduire en ſervage,
Mais il fut déconfit bientôt l'Antiochus,
Et ſe trouva lui-même en état de blocus.

Pour ſa punition la Puiſſance Inviſible
De Dieu, ſur lui tomba de façon ſi terrible,

Qu'un feu caché tordait et mordait ſes boyaux,
Et lui faiſait ſouffrir d'intolérables maux.
Et la punition n'était pas trop ſévère
Pour ce Roi qu'aveuglait une injuſte colère,
Et qui, nargue des maux ! ne voulut s'abſtenir
De ſon intention, dont il eut dû rougir.

Car ſur le champ il fit prévenir ſon armée,
Mais la gloire s'en va bien ſouvent en fumée ;
Et d'un ſeul ſouffle Dieu diſſipa ſon orgueil
En lui faiſant d'un coup viſager le cercueil.
Il tomba de ſon char, une horrible bleſſure
Lui déchirant le corps, il ne put d'aventure
Tout meurtri qu'il était, jamais plus chevaucher ;
Dans une chaiſe était porté ce vil boucher.

De Dieu le pourſuivit tellement la vengeance,
Que ſur ſon corps pourri des vers l'affreuſe engeance
Pullulait et grouillait, grouillait et pullulait,
Si que ce Roi puiſſant enormément puait ;
Et que ceux de ſa cour, et même ſa mégnie
Se trouvaient obligés lui fauſſer compagnie :
En s'infectant lui-même, il connut, cet oſeur,
Qu'il était châtié par la main du Seigneur.

Ce vil Antiochus débauché ſans vergogne,
Devint pour ſon armée une ſale charogne,
Si que tous ſes ſoldats par l'odeur chiffonnés,
Le fuyaient comme peſte, en ſe bouchant le nez ;
Très miſérablement, en battant la campagne
Il périt ce brigand au haut d'une montagne,
Rongé de ſon vivant par les vers du cercueil,
Juſte punition de ſon ſtupide orgueil !

Alexandre.

D'Alexandre le Grand chaque homme, c'eſt notoire,
S'il n'eſt plus un enfant connait la large hiſtoire,
Il vainquit en courant tous les peuples divers,
Et rendit ſon vaſſal tout ce vaſte univers.
De l'homme il abattait la ſtupide arrogance,
Partout où ſe montrait ſa terrible puiſſance;
Auſſi de tous côtés les bons et les mauvais
Venaient-ils à l'envi vers lui quérir la paix.

De tous les conquérants ce fut le plus grand certe,
Pour lui la renommée eut toujours porte ouverte,
Car vrai le monde entier a tremblé devant lui.
Son renom fut ſi grand qu'on en parle aujourd'hui!
C'était la fleur des pois de la chevalerie;
Hors les femmes, le vin, la poliſſonnerie,
Il était vertueux: c'était un fier à bras
Ne ſe mouchant du pied, très friand de combats.

A quoi me ſervirait vous dire les hiſtoires
Des Princes et des Rois dont il huma les gloires,
A quoi bon vous parler du ſort de Darius,
De mille autres encor par lui toujours vaincus?
Je dis que ſon grand nom alla de par le monde
Des poëtes du temps éveiller la faconde,
Et ſi voulais parler de tous ſes grands exploits
Je ſerais à parler un an, ou deux, ou trois.

" Pendant douze ans, huit mois, il régna," dit
Plutarque,
" Ce fut de ſon vivant un très puiſſant monarque:
Fils de Philippe il fut généreux et courtois,
Et certes le plus grand des héros d'autrefois."
Qui l'eut penſé jamais, hélas! noble Alexandre!
Que par tes propres gens un jour dans une eſclandre
Victime du poiſon, tu tomberais occis
Et deviendrais un as, toi qui fus double ſix!

Qui me fournira donc de larmes un déluge
Pour pleurer ce héros tombant dans le grabuge
Occis, empoiſonné ſans rime ni raiſon,
Quand ſon Empire avait un ſi vaſte horizon,
Qu'il reculait toujours grand qu'était ſon courage!
Qui m'aidera narrer un ſi cruel outrage!
Ma foi! je concluerai pour ma péroraiſon,
Que c'eſt vraiment affreux ſe ſervir de poiſon!

JULES CESAR.

PAR la virilité, la force et la ſageſſe,
Par un génie immenſe, auſſi par la ſoupleſſe,
D'une humble extraction juſques à la grandeur
Céſar ſut s'élever conquérant et vainqueur.
Il ſoumit l'occident, et par mer et par terre,
Et le rendit de Rome eſclave tributaire;
De Rome enſuite il fut le premier Empereur,
Juſqu'à ce qu'on l'occit ce grand triomphateur.

Puiſſant Jules Céſar! qui dans la Theſſalie
Courant ſus à Pompée, a ſu, point ne l'oublie,
Forcer ſes preux et lui dire : « Fouette cocher!
En Egypte, il nous faut, vite aller nous cacher!"
Profitant outre ça de ta bonne fortune
Pour brider l'orient, river ſon infortune,
Attiſer ſes malheurs pour ſervir tes deſſeins,
Et tout aſſujettir pour mieux plaire aux Romains!

Je veux pourtant laiſſer ta gloire impériale
Un peu, Céſar, pour voir les ſuites de Pharſale,
Et pleurer ſur Pompée, un noble gouverneur
De Rome, et ton beau-père, et ton compétiteur.
Pourquoi faut-il hélas! que Ptolémée, un lâche
De le faire tuer ait entrepris la tâche,
Dans l'eſpoir odieux qu'un meurtre ſans pudeur
Pourrait lui rapporter, ô Céſar! ta faveur?

De nouveau donc Céſar vainqueur revint à Rome
Où certe il eut un beau triomphe le grand homme!
Mais voilà que Brutus, ainſi que Caſſius
Guignent pour ce Céſar le ſort de Romulus;
Et bien ſecrètement, ont, c'était difficile,
Contre lui conſpiré, d'une façon ſubtile;
Ayant ſoin de fixer par avance le lieu
Où chacun occirait ce héros, demi-Dieu.

Or, ce Jules Céſar, non pas par gloriole,
Mais ſelon ſa coutume, il monte au Capitole;
Alors ſoudainement Caſſius et Brutus

Le percent de poignards : que vous dire de plus?
On le raconte, il eut du coup vingt-trois bleffures
Qui n'étaient certes pas que des égratignures ;
Il ne pouffa qu'un cri, qu'un feul, pas un de plus,
Et dit tout uniment : " Et toi mon fils ! Brutus !"

Ce Jule avait le cœur fi vertueux, fi mâle,
Qu'encore qu'il fentit déjà le dernier râle,
Il s'entoura fi bien des plis de fon manteau,
Avec tant de décence, et c'eft vraiment fort beau,
Qu'aucun ne vit, c'eft fûr, ce qu'on cache à la vue,
Tant qu'on n'eft pas réduit à l'état de ftatue ;
Ce trait prouverait feul que ce grand Empereur
De fon vivant toujours refpecta la pudeur.

Lucain et Suétone ont écrit cette hiftoire,
Valérius auffi, fi j'ai bonne mémoire,
Depuis A jufqu'à Z. Ces deux très grands héros
Après de grands bonheurs, ont eu de fort grands maux ;
Mais la Fortune eft femme, et par fuite inconftante,
Et c'eft un Merle blanc que la trouver conftante :
Nul ne doit fe fier par trop à fes faveurs,
Témoins, vous le voyez, ces plantureux vainqueurs !

Cresus.

Ce très riche Créfus, jadis Roi de Lydie,
Et que craignait Cyrus comme une maladie,
Un trifte jour pour lui fut pris par fon orgueil,

Et conduit au bûcher, ... mais étant ſur le ſeuil
Du dit bûcher, advint une averſe ſi rude,
Que le feu s'éteignit contre ſon habitude :
Il fut ainſi ſauvé ;—mais à ſon traquenard
La Fortune le prit ; il fut pendu plus tard.

Echappé du bûcher ce riche pauvre hère
N'eut rien de plus chaud que recommencer la guerre,
Il croyait que puiſque la Fortune à ſes vœux
Avait été propice, il devait être heureux
Déſormais ſans conteſte. Et puis il eut un rêve
Si beau pendant la nuit, que ſans prendre de trève,
A ſa vengeance il mit en entier tout ſon cœur,
Croyant que ce beau rêve était en ſa faveur.

Il rêva qu'il était juché ſur un bel arbre,
Que le grand Jupiter bien que froid comme un marbre,
Lui lavait le côté, le devant et le dos,
Et que pour le ſécher Phœbus fort à propos
Avec un grand reſpect lui tendait les touailles,
Ce qui lui réchauffait gentiment les entrailles.
De ſcience Créſus ſachant ſa fille un puits
Lui dit : " Explique-moi ce rêve fille . . . ." et puis

La fille dit : " Papa l'arbre, en donne mon pleige,
Veut dire un haut gibet : Jupiter de la neige,
De la pluie, et Phœbus ſes touailles en main,
Veut dire les rayons du ſoleil, c'eſt certain.
Donc tu ſeras pendu, vois-tu, papa ; la pluie
Te lavera le corps pour que Phœbus l'eſſuie."
Sa fille on l'a nommait Phanie, ainſi lui dit
Ce qui le menaçait, c'eſt dans un livre écrit.

Et pendu fut Créſus, ce roi riche et ſuperbe ;
Et mort il ne valut certes pas un brin d'herbe.
De fait la tragédie eſt un *de profundis*
Où les Rois, les Tyrans dans leur *in extremis*
Pleurent ſur tous les tons, ſouvent au clair de lune,
Le croc-en-jambe que leur donne la Fortune,
Quand on la croit fixée elle vous fait faux bond,
Et ſe dérobe à vous en ſe voilant le front.

Pierre d'Espagne.

O noble Pierre ! ô toi la gloire de l'Eſpagne !
La Fortune long-temps ne fut pas ta compagne,
Quoiqu'elle te plaçât ſi haut en Majeſté !
Les hommes doivent bien, c'eſt une vérité
Déplorer ton trépas. Ton vil batard de frère
Dans ſa tente un beau jour t'égorgea, choſe claire,
Par laide trahiſon ; et pour te ſuccéder,
A te voler tes biens oſa ſe dégrader.

Celui qui le trama l'abominable piège
Dans ſes armes portait ſur un blanc champ de neige
Une Aigle noire avec un flamboyant Lion ;
Ce fut là l'artiſan de la lâche action :
Non pas Olivier et non pas non plus Charle,
Tous deux braves, loyaux, comme l'hiſtoire en parle
Mais bien le Ganalon d'Armorique, je crois,
Corrompu par de l'or, pour occire des Rois !

Pierre de Chypre.

Pierre de Lufignan qui prit Alexandrie
Par ta haute maîtrife et ta chevalerie,
A maint payen tu fis, Grand Roi, bien du bobo,
Ce qui des tiens pourtant te valut le haro !
Fortune ainfi tu fais parfois tourner ta roue,
D'un trône tu nous fais bafculer dans la boue,
Car tes gens, ils t'ont fait paffer le goût du pain
Dans ton lit, méchamment, avant le lendemain !

Barnabas Visconti.

Barnabas Vifconti de Milan la fuperbe,
Qui fort long-temps fut Duc, quoique d'humeur acerbe,
Ne dirai-je donc pas dans ces vers tes malheurs,
Puifque tu fus grimper au fommet des grandeurs ?
Un des fils de ton frère, et qui mieux eft ton gendre,
T'a fait en fa prifon, un certain jour defcendre,
Pour y trouver la mort ; mais ne fais pas comment,
Si ce fut par le fer ou le poifon vraiment ?

UGOLIN DE PISE.*

NULLE langue ne peut, tant elle eſt douloureuſe,
Du preux Comte Ugolin narrer la mort affreuſe.
Non loin de Piſe on voit encor ſurgir la tour
De la priſon où fut mis ce Comte un beau jour,
Avec ſes trois enfants, dont l'aîné, c'eſt notoire,
Etait à peine âgé de cinq ans, dit l'hiſtoire.
Fortune ! hélas ! c'était odieux, inhumain,
Que mettre oiſeaux pareils en un lieu ſi vilain.

Il était condamné ce Comte à barbe griſe
A mourir en priſon ; car l'Evêque de Piſe,
(Son nom était Roger), un ſatané coquin !
Avait d'un faux rapport flétri cet Ugolin,
Si que le peuple outré ſe rua d'aventure
Sur le calomnié, qui pour ſa nourriture,
Avait ſi peu, ſi peu pour ſes enfants et lui
Qu'il lui fallut mourir et de faim et d'ennui.

Voilà qu'il arriva qu'il entendit par chance
A l'heure où le geolier apportait ſa pitance,
Ce geolier qui fermait la porte à double tour,
Il conclut de cela qu'à compter de ce jour
On le laiſſait mourir de faim le pauvre diable,

---

* Nous faiſons obſerver ici que l'artiſte qui a illuſtré ce conte a dû ſuivre la verſion donnée par Chaucer de préférence à celle de Dante.—*Note du Traducteur*.

Et ce trifte penfer lui fut défagréable :
" Hélas!" dit-il, " hélas! pourquoi donc fuis-je né?"
Et là deffus pleurant il fut moult chagriné.

Son enfant le plus jeune, en voyant fa misère,
(Il n'avait que trois ans), lui dit : " Pourquoi, cher
père!
Pleurez-vous donc ainfi? .... Quand viendra le
geolier?
Un auffi long retard commence à m'ennuyer.
Je te dirai, papa, que la faim me galope,
Si ça dure long-temps, vais tomber en fyncope:
Plût à Dieu maintenant que je puffe dormir,
'Qui dort dine,' dit-on, 'c'eft mieux que de languir.'"

Ainfi de jour en jour cet enfant fe lamente
Dans des maux inouis, dans une fièvre ardente,
Jufqu'à ce qu'à la fin : " Je meurs, cher père, adieu!"
Dit-il, " confole-toi, je vais voir le bon Dieu!"
Et quand il vit cela ce trop malheureux père,
Il fe mordit les bras dans fa vaine colère,
Difant : " Fortune! à toi j'impute mes douleurs,
Ta roue en tournant mal a caufé mes malheurs!"

Les deux enfants reftant, voyant ainfi leur père
Se mordre à belles dents dirent : " N'eft néceffaire
Papa de te manger, mange-nous tout d'abord
Ni mon frère ni moi ne plaindrons notre fort;
Tu nous donnas, papa, n'eft-ce pas l'exiftence,
Reprends donc notre chair, mange à ta fuffifance!"
Ainfi parlèrent-ils. Un jour ou deux après
Les chers petits enfants, ils étaient .... *ad patres!*



" Je meurs, cher père adieu !"
Dit-il, " console-toi je vais voir le bon Dieu !"
Page 250.

Mourut ainſi de faim en dernière analyſe
Pleurant ſes trois enfants cet Ugolin de Piſe ;
Car la Fortune fut, pour le dire en paſſant,
Bien mégère pour lui Comte autrefois puiſſant :
En voilà que je crois une de tragédie !
Si vous en voulez plus liſez la mélodie
Qu'en admirables vers Dante l'Italien
Ecrivit ſur ce texte ; il écrivit ſi bien !





PROLOGUE DU PRETRE DE L'ABBESSE.

OH !" dit le Chevalier, " ceſſez, ceſſez, Meſſire,
Nous en avons aſſez, plus qu'aſſez à vrai dire ;
Car un peu de chagrin, c'eſt mon avis du moins,
C'eſt aſſez pour chacun, la vie a tant de ſoins !
Pour moi, je vous l'avoue, en bonne conſcience
Je ne ſaurais entendre avec indifférence
Parler de tous les gens, qui du haut des ſplendeurs
Tombent ſoudainement au fin fond des malheurs,
Et ſont à leurs tourments, à leurs douleurs en proie ;
Tout cela n'eſt pas gai. Mais c'eſt ſujet de joie
De voir un pauvre diable arriver au bonheur,
Et d'un très humble état monter à la grandeur.
Un pareil conte au moins fait voir la vie en roſe,
Ça vaut mieux que broyer du noir, que je ſuppoſe !"

" Oui," fit notre Hôte, " par la cloche de St. Paul
Le bagout de ce Moine, il ne vaut pas un ſol !

Il nous a raconté comment d'un noir nuage
La Fortune parfois ſe couvre le viſage,
Il nous a raconté de tragiques horreurs,
Qui ne ſont certes pas pour plaire aux auditeurs ;
Et d'ailleurs à quoi bon ſe lamenter ſans ceſſe
Sur des faits accomplis ! car c'eſt une triſteſſe,
C'eſt un ennui pour tous que ne devons ſouffrir,
Que d'entendre toujours crier, gémir, mourir.
Meſſire Moine, aſſez, aſſez de ces grimoires,
Toute la compagnie a trop de vos hiſtoires ;
De ſemblables diſcours ne valent un fêtu,
C'eſt bien plus embêtant ma foi que la vertu !*
Adonc, Meſſire Moine, à vous qu'on nomme Pierre
Moi l'Hôte, ici vous fais de tout cœur la prière
De nous dire autre choſe, et de plus gais propos,
Car foi d'homme ! n'était le drin drin des grelots
Qui de tous les côtés pendent de votre bride,
Je l'avouerai, vraiment, car ſuis d'humeur candide,
De ſommeil et d'ennui fuſſe de mon cheval
Tombé dans un bourbier, tant avez conté mal.
Si que, pour moi du moins, la fin de votre hiſtoire
Fut reſtée à néant. Or, 's'il n'a d'auditoire
Un prêcheur fera bien rengainer ſon ſermon,'
Diſent les Clercs, 'eut-il tout l'art d'un Salomon :
Car prêcher au déſert quand nul ne nous écoute,
C'eſt montrer des couleurs à l'œil qui n'y voit goutte !'
Je m'y connais aſſez, pour ſavoir mordicus !
Que contes bien narrés ſont toujours bien venus

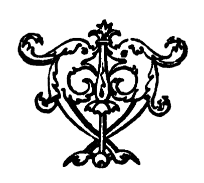
* Nous penſons que ce vers du traducteur s'applique au long conte de Mélibée, dans lequel Madame Prudence eſt vertueuſe . . . . *uſque ad nauſeam !—Note de l'Editeur.*

A mon oreille, qui les aime et ne s'en laſſe ;
Allons, Meſſire, allons ! . . . . un conte ſur la
chaſſe ! . . . ."

" Nenni dà !" dit le Moine, " ai vidé mon coffret,
Qu'un autre maintenant conte ainſi que j'ai fait."

Lors dit notre Hôte, avec un ton plein de rudeſſe,
En s'adreſſant ſoudain au Prêtre de l'Abbeſſe :
" Ça près de moi, toi Prêtre, approche Sire Jean !
Voyons, raconte-nous, vite ſelon mon plan,
Quelque choſe de gai, ſois amuſant, allègre,
Bien que ta roſſe ſoit bien vilaine et bien maigre.
Mais qu'eſt-ce que cela ? ſi le pauvre animal
Chevauche doucement, et va d'un pas égal ?"

" Meſſire Hôte," répond le Prêtre de l'Abeſſe,
" Je veux être blâmé ſi je n'ai de lieſſe !"
Et ſans plus de délai, ce brave ſire Jean
Du conte que voici déroula le ruban.





CONTE DU PRETRE DE L'ABBESSE.

UNE Veuve aſſez pauvre,—aſſez riche d'années,
Non loin d'un bois vivait ſes deſtinées,
Dans une humble chaumière, aſſiſe en un vallon,
Où ſéviſſait d'ailleurs rarement l'aquilon.
La Veuve dont ici je raconte l'hiſtoire,
Depuis la mort de ſon époux,
Menait une vie, entre nous,
Digne, ſimple, et fort méritoire;
Car ſes rentes et ſon bétail
Etaient en gros comme en détail
Fort peu de choſe,
Mais ſon économie étant, je le ſuppoſe,
Fort grande, et fort grand ſon travail,
Elle venait à bout, en vivant de broutilles
De ſe nourrir, ainſi que ſes deux filles.
On n'eut pu voir en ſon bercail
Qu'une ſeule brebis, trois vaches, trois truies.

Aux murs de ſa maiſon pendaient noires ſuies,
Surtout dans la chambre d'en bas
Où la Veuve prenait ſes maigrelets repas.
Jamais n'entra chez elle une ſauce piquante,
Aucun morceau friand dont le ſeul aſpect tente,
Sa nourriture était à l'avenant
De ſa cotte,—coſtume un peu trop permanent.
Le trop manger jamais ne la rendit malade,
Contre la maladie on a ſûre parade
Lorſque toujours on mange peu,
Et qu'on ne boit que l'eau, le vin blanc du bon Dieu.
Contentement du cœur eſt fort bonne hygiène,
Qui nous tient le corps en haleine.
La goutte donc n'eut pu l'empêcher de danſer,
Si la vieille à la danſe eut voulu ſe lancer.
De lait et de pain bis ſa table était ſervie,
Un morceau de bacon, des œufs, voilà la vie
De cette Veuve au jour le jour.

Auprès de ſa chaumière était ſa baſſe cour
Toute de lattes entourée,
Et vraiment très bien aérée;
Un foſſé ſec ſe voyait au dehors,
Il en défendait les abords.
Dans cette baſſe cour était une merveille,
On peut le dire, à nulle autre pareille,
Un Coq ſurnommé Chanteclair,
Qui pour coqueriquer dans toute la contrée
N'avait pas ſon égal; c'était le Jupiter
Des Coqs vivant ſous la voûte éthérée;
Sa voix avait des ſons plus pleins et plus ſoyeux
Que l'orgue de l'égliſe au chant majeſtueux;
Et ſon coricoco vibrait de ſa logette

Plus certain que d'un couvent la clochette.
Par nature il ſavait quand arrivait l'été,
Si qu'il chantait,—c'était un *benedicite!*
Rouge comme corail était ſa crête altière,
Elle était crénelée, arrogante et guerrière.
Son long bec était noir, mais d'un beau noir, bien pur,
Et ſa jambe et ſa patte étaient couleur d'azur,
Ses ongles blancs de belle tranſparence,
Sa couleur or bruni d'admirable nuance.

Ce gentil Coq avait ſous ſon gouvernement
Sept Poules, tout autant, pour ſon amuſement;
C'étaient ſes ſœurs et ſes amantes,
Et leurs robes de ſoie et d'or étaient charmantes.
Celle parmi les ſept qui ſur ſon joli cou
Avait collier plus beau que tout l'or du Pérou,
Et qui de ſes appas certe était très fierotte,
Avait pour nom la belle Pertelote.
Elle était très courtoiſe, avait un air diſcret,
Etait fort ſociable, et ſi bien ſe tenait
Depuis qu'elle avait eu ſa première ſemaine,
Que Chanteclair l'aimait d'une ardeur ſouveraine,
Si que jamais il ne ſe trouvait mieux,
Qu'en faiſant avec elle un colloque amoureux,
Auſſi fallait-il voir quelle elle était ſa joie,
Quand le matin à ſon amour en proie,
D'un vif coricoco pour hâter ſon réveil
D'avance il ſaluait le lever du ſoleil.

Dans ce temps là, me le ſuis laiſſé dire,
Les beſtiaux, les oiſeaux,
Les végétaux, les animaux
Tout ça, parlait, chantait et même pouvait rire.

Or, voilà qu'il advint à l'aube d'un beau jour
Comme ce Chanteclair trônait parmi ſa cour
Sur le haut dégré d'une échelle,
Ayant auprès de lui Pertelote la belle,
Que le dit Chanteclair ſe mit à ramager
Comme quelqu'un qui flaire un horrible danger
Dans un cauchemar, dans un rêve.
La belle Pertelote en l'entendant ainſi,
Roucouler et glouſſer, lui dit : " Qu'eſt donc ceci ?
Qu'avez-vous donc cher cœur que vous ne donnez
trêve
A ce roucoulement qui vient on ne ſait d'où,
Vous êtes un dormeur forcené, mon bijou !"

Chanteclair répondit : " Excuſez-moi, Madame,
Ne le prenez ſurtout pas à mal . . . ſur mon âme,
Je rêvais que j'étais dans bien mauvais pétrin,
Si que mon cœur en eſt tout froiſſé ce matin.
Que Dieu," fit-il, " de moi détourne cet orage,
Et protège mon corps de ſi vilaine cage.
Je rêvais comme quoi me promenant un jour
Tranquillement, dans notre baſſe cour,
J'aviſai tout à coup ſortant d'une cachette
Un animal, eſpèce de levrette,
Qui, le monſtre ! voulait s'emparer de mon corps
Et me tuer, malgré mes vains efforts.
Sa couleur, à vrai dire, était fort indéciſe,
Un peu jaune, un peu rouge, auſſi quelque peu griſe ;
Ses oreilles étaient couvertes d'un poil noir,
Son muſeau très petit, il faiſait mal à voir !
Ses deux yeux flamboyants paraiſſaient des lanternes,
Et rendaient les miens ternes ;

Ah ! je friſſonne encor penſant à ce danger,
C'eſt ce qui m'a fait ramager."

"Avoi!" dit Pertelote, "Avoi! ſans cœur!" dit-elle,
" Par le Dieu qui m'entend vous avez en ce jour
Perdu mon cœur et mon amour,
Et comme ſuis et belle et faite au tour,
Le jeu pourtant en valait la chandelle !
Mais je ne puis aimer un poltron par ma foi,
Donc je le dis encore : Avoi !
Car moi j'en appelle à mon ſexe,
Toute femme dira que ce qui plus la vexe,
C'eſt d'avoir vertuchoux
Un poltron pour époux.
Toutes nous déſirons quand faiſons vos conquêtes,
Meſſieurs, avoir en vous, non des ſots, non des bêtes,
Mais des maris vaillants, riches et généreux,
Avares ni vantards, ni trop avantageux :
Comment oſez-vous dire à moi votre maîtreſſe
Que quelque choſe au monde vous oppreſſe,
En un mot que vous avez peur ?
D'un homme donc, n'avez-vous pas le cœur,
Quoique vous en ayez la barbe ?
Avoi ! mon cher ! allez prendre de la rhubarbe ! . .
Et ſur quoi baſez-vous encor votre frayeur ?
Sur un vain ſonge,
Et vous ſavez pourtant que tout ſonge eſt menſonge,
Qui ne provient le plus ſouvent
Que de ſe trop goinfrer, défaut d'un bon vivant,
Qui cauſe des vapeurs, plus une plénitude
D'âcres humeurs, j'en ai la certitude.
Ce ſonge dont vous vous plaignez
Dont à tort vous vous effrayez

Vient du trop plein de votre bile,
Pour deviner cela point ne faut être habile.
Or ſachez que les gens bilieux, tous pardi !
Depuis dimanche ſoir juſques à ſamedi,
Rêvent de feux follets, de lutins, et de diables,
De taureaux enragés, de monſtres incroyables
Qui veulent les mordre et happer,
Deſquels ils ont toujours grand' peine à s'échapper ;
Voilà ce que produit la bile et l'humeur noire,
Et des vaiſſeaux ſanguins l'humide ſécrétoire.
Je pourrais vous parler de bien d'autres humeurs,
Qui font qu'en ſon ſommeil un homme a des vapeurs
Qui parfois lui cauſent dommage,
Mais voulant abréger, n'en dirai davantage,
Si ce n'eſt pourtant que Caton,
Et Caton certe était un ſage,
Ne croyait point aux ſonges, nous dit-on.
De côté, maintenant, laiſſons ce verbiage,
Meſſire," lui dit-elle, " et parlons poſitif,
Il vous faut prendre un laxatif ;
Oui, pour l'amour de Dieu, ſur ma foi, ſur mon âme,
Un laxatif, voilà votre dictame.
Lorſque l'on a la bile en mouvement,
Ce n'eſt le cas faire du ſentiment,
Mais bien de ſe purger, on ne ſaurait mieux faire ;
Et comme n'avons pas ici d'apothicaire,
Je vous indiquerai pour obvier au mal
Deux herbes qui ſeront pour vous un cordial
Tout en vous tenant diantre !
Libre le ventre ;
Et ces herbes vraiment j'ai mille raiſons pour
Les trouver dans la baſſe cour.
N'allez pas faire ſi dà ! de mon ordonnance,

D'être très bilieux vous avez l'apparence,
Gare que le ſoleil en ſon aſcenſion
En vous trouvant replet d'humeurs âcres et chaudes,
Ne vous donne un beau jour une indigeſtion,
Et que ne puiſſiez plus après ça chanter laudes.
Pendant un jour ou deux aurez des digeſtifs
De vers—après prenez vos purgatifs,
Du fumeterre, et de la centaurée,
Des graines de ſureau, des graines de cormier;
Et ne vous effrayez pas de la diarrhée,
N'avez-vous pas tout près notre tas de fumier!
Ajoutez à cela quelques feuilles de lierre,
Et de nouveau bientôt pendons la crémaillère,
Pour feſtoyer avec gaité
Votre retour à la ſanté;
Soyez allègre, époux; au nom de votre père!
Ne prenez plus à mal l'innocente chimère
Des ſonges d'une nuit d'été!"

"De votre grand ſavoir, à vous merci, Madame!"
Dit Chanteclair; "toutefois Dom Caton,
Qui regardait un ſonge auſſi peu qu'un toton
Quoiqu'il fut ſage, a bien pu ſur mon âme,
Errer, car errer eſt humain,
Dit un vieux proverbe latin.
De maints auteurs fameux dans les livres, on trouve
Plus d'une aſſertion qui prouve
Qu'un ſonge eſt quelquefois un avis ſolennel
Qui nous eſt donné par le ciel.
Ce dire il n'eſt du tout beſoin qu'on le démontre
Par arguments, car plus d'un fait en montre
En ce monde la vérité.

L'un des plus grands auteurs que certe on puiſſe lire,
Qui des lettres porta très haut la dignité,
Cicéron, je dois vous le dire,
Raconte que deux compagnons jadis
Se mirent en chemin pour un pélérinage,
Penſant, comme ils étaient amis,
Egayer entr'eux le voyage.
Voilà qu'en une ville ils arrivent le ſoir,
Où ſe trouvait de gens ſi grande multitude,
Si peu d'hébergements, qu'ils ne purent avoir
Un logement pour deux, ſelon leur habitude.
Or, dans un cas pareil néceſſité fait loi,
Et chacun des amis dut trouver un chez ſoi
Pour cette nuit ; ſi bien que l'un dans une étable
Au fin fond d'une cour, endroit péu confortable,
Dût ſe caſer, pendant que le hazard
Qui nous gouverne tous, et qui fait notre part,
Car c'eſt toujours là ſa méthode,
Faiſait trouver à l'autre un logement commode.

Voilà que bien long-temps avant qu'il ne fut jour
Celui-ci dans ſon lit rêve ſoudain ce rêve :
Comme quoi ſon ami ſans lui donner de trève
Lui criait : 'Viens !—Au fin fond de la cour,
De bœufs dans une étable,
Endroit affreux et miſérable,
Je vais être égorgé ; mon ami, viens, accours,
Ou bien c'en eſt fait de mes jours !'
Cet homme auſſitôt ſe réveille,
Mais auſſitôt ſorti du cauchemar affreux,
Il referme vite les yeux,
Tenant pour vaine, illuſion pareille.

Cependant par deux fois ce fonge vint à lui,
Ebranlant fa raifon, lui jeter de l'ennui.
A la troifième fois fon compagnon tout pâle,
Lui dit comme en un dernier râle :
'Maintenant fuis occis, vois mes larges bleffures,
De mon cerveau vois les fractures ;
De bonne heure demain mon ami lève-toi,
Près la porte de ville, affez près de l'octroi
Tu verras de fumier une pleine charrette,
Mon corps eft là mis en cachette,
Arrête hardiment charrette et conducteur,
Vois-tu, mon or a caufé mon malheur.'
Alors il lui dit d'aventure
Tous les détails du crime. Et c'était chofe fûre !
Car le matin auffitôt qu'il fit jour,
Le rêveur éveillé s'en fut bien vite pour
Rejoindre fon ami. Le voilà dans l'étable.
Il l'appelle trois fois ; lors le palefrenier :
'Votre ami, n'eft plus là,' dit-il, 'chofe incroyable,
Il eft parti ce matin le premier,
Et maintenant doit être affez loin de la ville !'

Notre rêveur conçut des foupçons auffitôt,
Mais quoiqu'ému, parut tranquille,
Et fans ajouter un feul mot
Devers l'octroi s'en fut. Il voit là la charrette
Si bien décrite par le mort,
Et par un courageux effort
Voici que foudain il l'arrête :
'Mon compagnon,' dit-il, 'cette nuit fut occis ;
Sous ce fumier les affaffins l'ont mis,
Vengeance ! vengeance ! juftice !
De ce crime vengeance, officiers de police !'

Et le peuple s'émut, et lors ayant jeté
A terre le fumier, on vit qu'en vérité
Au milieu du fumier tout ſanglant, tout humide,
Giſait le mort déjà pâle et livide !

De Dieu par la permiſſion,
Le meurtre toujours ſe découvre,
Quand bien même un voile le couvre
Pendant un an ou deux ; c'eſt ma conviction.
Donc on ſaiſit le charretier de ſuite,
Et le palefrenier avant qu'il ne prit fuite ;
Et par l'aſſaſſinat ces coquins confondus,
Haut par le cou furent pendus.

Ce fait tend donc à prouver que les ſonges
Sont à craindre parfois, et ne ſont des menſonges,
Car j'ai lu dans le même auteur
(Et je ne blague pas, ma parole d'honneur !)
Que deux hommes ayant à faire un long voyage,
Qui de la mer exigeait le paſſage,
Furent forcés s'arrêter dans un port
Le vent ne permettant de s'embarquer à bord.
Or, un jour vers le ſoir il advint que la briſe
Fraîchit, et que le vent d'une façon exquiſe
Souffla pour nos deux voyageurs,
Qui guillerets, du ciel eſcomptant les faveurs,
Allèrent ſe coucher béniſſant leur étoile,
Pouvoir le lendemain mettre enfin à la voile.
Mais à l'un d'eux il arriva
Ce que voici par Jéhovah !
Il dormait quand ſoudain il apperçut un homme,
Près de ſon lit lui commandant en ſomme
De ne bouger : ‘ Si t'embarques demain

Tu feras,' lui dit-il, 'noyé, fois en certain!'
A fon réveil notre homme en bon apôtre
Raconta vitement à l'autre
Ce qu'il avait rêvé le priant avec feu
De refter pour l'amour de Dieu,
Et de différer fon voyage.
Mais l'autre compagnon reprit d'un air railleur :
'J'ai mon cher par trop de courage,
Et furtout un trop vaillant cœur
Pour m'effaroucher d'un vain fonge;
Un fonge n'eft rien que menfonge ;
A chaque inftant rêvons de finges, de hiboux,
Et de fujets plus ou moins fous
A réalifer impoffibles,
Et qui plus eft fort incompréhenfibles.
Mais puifque m'apperçois que c'eft là ton plaifir
Ici refter, et perdre la marée,
J'en fuis fâché pour toi, mais foit fait ton défir,
Adieu! moi je me fie au fouffle de Borée!'
Difant les mots que viens de chroniquer,
Notre homme courut s'embarquer,
Mais il était à peine à moitié du voyage,
Que le vaiffeau fombra, que périt l'équipage,
Non loin d'autres vaiffeaux hélas!
Du même port partis qui ne périrent pas.
Donc chère et belle Pertelote,
Apprends par ces deux faits bien vieux, gardes-en note,
Qu'il ne faut jamais faire fi
D'un fonge quelqu'il foit, ni lui porter défi!

Du fils de Kénulphus, de Kenelm lis la vie,
A ce faire, je te convie,
Tu verras que Kenelm ce fils d'un noble Roi

Vit ſon meurtre à lui-même, et ſans en prendre émoi,
Avant la fatale journée
Qui vit trancher ſa deſtinée.
Sa nourrice lui dit : ‘ Gare à la trahiſon,
Un point noir eſt à l'horizon.’
Mais Kenelm, il n'avait que ſept ans pour tout âge,
Si ſaint était ſon cœur, que ce fut bien dommage
Que de ce ſonge il fit hélas !
Fort peu de cas.
Par Dieu ! je donnerais volontiers ma chemiſe
Pour que cette légende exquiſe
Tu puſſes la lire un beau jour
Pertelote ! mon bel amour !

Vois-tu, je te le dis, ma chère,
Macrobius, un écrivain ſincère,
Qui fut l'auteur au temps jadis
Du "*Somnium Scipionis*,"
Affirme que les ſonges
Loin d'être des menſonges,
Du ciel ſont ſouvent les avis
A nous donnés *in extremis*.
Dans l'ancien teſtament regarde,
Et tu verras que Daniel
Dans ſes ſonges de nuit trouvait pour ſauvegarde
La parole de l'Eternel.
Si de Joſeph tu lis l'hiſtoire,
Tu comprendras qu'il y faut croire ;
Témoin le Panetier et témoin l'Echanſon
Du Roi Dom Pharaon. Triſte fut la chanſon
Du Panetier ; et quand j'y ſonge
Mal lui ſurvint de par ce ſonge.
Qui veut étudier l'hiſtoire des Etats

Dans les rêves verra nombre d'aſſaſſinats
Prévus et divulgués d'avance,
Et qu'euſſent pu prévoir—prévenir la prudence.
Voyez Créſus, pourtant un fort grand Roi,
Un jour voilà qu'il rêve . . . . quoi?
Qu'il trône . . . non dans ſon palais de marbre,
Mais bien juché ſur le ſommet d'un arbre . . .
De ce moment, c'eſt un homme perdu,
L'arbre c'eſt un gibet, et Créſus eſt pendu!
Voyez cette pauvre Andromaque,
Elle rêve qu' Hector, ſon époux, un vrai braque,
Mais d'un courage altier,
Sera tué, s'il s'en va ce guerrier
Le lendemain ſe battre . . . . Et cette digne épouſe
De ſauver ſon époux jalouſe,
Lui dit: 'Ne t'en va pas pour ce jour au combat,
Il ſera temps demain vider ton altercat.'
Mais c'eſt hélas! la pauvre femme
Comme ſi pour chanter elle eſſayait la gamme,
Cela ne ſert à rien, point ne l'écoute Hector,
Il vole au champ d'honneur comme un noble butor
Pour mieux recevoir une pile,
Et bref eſt occis par Achille.
Cette hiſtoire eſt trop longue, et pour la raconter
Ici par trop long-temps il me faudrait reſter,
Et jà voici le jour: mais pour conclure en ſomme,
Je le dis foi de gentilhomme!
De cette viſion j'aurai, c'eſt vérité,
Adverſité!
Mais quand aux laxatifs, n'en veux tâter ma mie,
Ce ſont vilains poiſons, et que je n'aime mie!

Mais maintenant parlons joyeuſetés,
Et nargue des calamités!

Auffi bien chère Pertelote
En compenfation des rêves ennuyeux,
Dieu m'a donné, poulotte,
Un bien merveilleux antidote,
Cet antidote, c'eft (foit dit entre nous deux),
Ta beauté fans égale et tes deux jolis yeux
Dont je fuis fi fort amoureux
Que de mourir je le fens, je tremblote.
Car auffi fûrement, vrai ! qu'—" *In principio*
Mulier eft NOSTRA *confufio :*
(Madame, ce latin veut dire
Que la femme fur *nous* affeoit fon doux empire,)
Quand je me fens la nuit à votre cher côté,
De votre amour je bois la volupté
Bien que de fait puiffiez vous croire veuve,
De mes feux ne pouvant vous octroyer la preuve,
Notre perchoir
Etant par trop étroit pour fervir de boudoir ;
Mais à votre contact je me fens tout de braife,
Si qu'un fonge pour moi ça n'eft plus que fadaife !"

Et fur ce gentil compliment
De fon perchoir fubitement
Il defcendit, car rougiffait l'aurore,
Et s'éveillait chaque fille de Flore ;
Et puis avec un glouffement
Tout imbibé de fentiment,
Pour leur conter fleurettes
Il appella mefdames fes Poulettes
Ayant eu foin en galant troubadour
De mettre en évidence
Quelques beaux grains de blé, trouvés par chance
Au milieu de la baffe cour.

La peur fur lui n'ayant laiffé d'empreinte,
Chanteclair vrai Bayard fans reproche et fans crainte
Se pavanait en Roi
Devant fon férail en émoi :
Vingt fois de Pertelote il froiffa la toilette,
Avant fix heures du matin,
La traitant comme une grifette,
Tant il était jaloux la bourrer . . . . de latin.
Parole ! il avait l'air d'un Sultan en goguette,
De fon ergot touchant très peu le fol,
A peine daignait-il appeler d'un bémol
Ses femmes partager quelque grain ou grenaille
Quand il en faifait la trouvaille.

Comme un grand Roi dans fon palais
Je laiffe Chanteclair au milieu de fes belles
Qui pour lui n'étaient pas cruelles ;
Et de ce pas m'en vais
Vous raconter fon aventure.

Quand commença ce mois dans lequel la Nature
D'après la volonté de Dieu,
Vit la première créature
Se pavaner fous le ciel bleu,
Mois que Mars chez nous on appelle,
Et que furent paffés au milieu des lilas
De la jacinthe encor nouvelle,
Et de brûlants ébats,
Soixante deux journées,
L'une à l'autre enchaînées,
Il arriva que Chanteclair

En relevant le nez en l'air,
Entouré de ſes ſept ſultanes,
Si mieux aimez de ſes ſept courtiſanes,
Tourna les yeux vers le brillant ſoleil
Qui dans Taurus ſe tenait tout vermeil,
Et ſoit inſtinct, ou ſoit ſcience,
Il flaira ſubito
Le premier quart du jour, et lâcha d'importance
Un triomphant coricoco!

"Le ſoleil," a-t-il dit, "a de ſa longue échelle
Déjà monté vingt un dégrés,
L'univers ſe réchauffe au feu de ſa chandelle
Et nos vallons de fleurs ſont diaprés:
Mon bonheur ici bas, écoute, Pertelote!
Le chant du Roſſignol, le chant de la Linotte,
Vois les gentilles fleurs éclore ſur tes pas,
Mon cœur eſt plein de joie et de ſoulas!"

Mais notez bien cela, toujours finit la joie
Par un chagrin
Soudain;
Nos jours ne ſont pas tous filés d'or et de ſoie;
Ah! ſi j'étais prédicateur
Je vous ferais un ſermon ſur l'honneur!
Digne d'un ſi noble auditoire:
Mais ſans plus de délai j'arrive à mon hiſtoire,
Auſſi vraie, et bien plus, ma foi qu'un almanach,
Et que le vieux bouquin de Lancelot du Lac
En vénération, le ſais, parmi les femmes,
Demoiſelles, veuves, ou dames.

Rempli d'iniquités, un perfide Renard
Ruſé comme pas un, malin et papelard,

Depuis trois ans demeurant d'aventure
Du bois voiſin ſur la bordure,
Conçut le noir projet de venir fin du jour
A pas de loup, dans cette baſſe cour
Où le beau Chanteclair, flanqué de ſes femelles,
S'amuſait tous les jours à froiſſer leurs dentelles.
Notre rôdeur de nuit s'eſt blotti ſous un chou
Attendant là comme un matou
Qui guette une ſouris, cet inſtant qu'il déſire
Où du beau Chanteclair il pourra ſans rien dire
Faire ſa proie, et l'emporter au bois.
O traître meurtrier! vilain Judas! ſournois!
Qui comme ce Sinon le deſtructeur de Troie
Dans cette baſſe cour as ſu te frayer voie!
Pourquoi de ton perchoir, ô pauvre Chanteclair,
T'aviſer deſcendre, mon cher,
Un jour où fis ſi mauvais rêve!
Ne pouvais-tu prendre une trève,
Ne t'avaient-ils pas dit les cieux
Que ce jour là te ſerait dangereux?
Mais ce que Dieu ſait par avance
Doit advenir forcément et d'urgence,
Nous diſent certains Clercs; quoique d'autres vrai-
ment
Sur ce ſujet penſent différemment.
Moi je ne puis du ſon tamiſer la farine
Comme le font le grand St. Auguſtin,
Boëtius ou bien l'évêque Bradwardin,
Tous experts à juger d'une choſe divine.
Car moi je ne puis pas ſavoir
Juſqu'à quel point de Dieu s'étend la preſcience;
Et ſi le libre arbitre, ou l'abſolu pouvoir
De faire un quelque choſe, en ai vrai la puiſſance,

Par moi-même et par mon vouloir,
Bien que le fache Dieu, nous dit-on, par avance ;
Ou bien encor, fi cette prefcience,
De la Divinité, n'empêche pas le cours
De mes vouloirs de tous les jours.
Mais ne faurais, le dis d'un cœur fincère,
Sur femblable fujet faire aucun commentaire ;
Sans divaguer *ab hâc*, fans divaguer *ab hoc*,
Et ne puis l'oublier, mon hiftoire eft d'un Coq,
Qui prit confeil de madame fa femme,
Le lendemain
D'un jour, où fur mon âme
Il avait fait un rêve affez vilain.
Des femmes les confeils fouvent par parenthèfe
Mettent un homme mal à l'aife ;
Adam fe plaifait fort, dit-on, en paradis,
Il y ferait encor fans Eve et fon avis.
Mais comme il pourrait bien fe faire
Qu'en blâmant les avis du fexe en général,
Avec femme me fiffe une méchante affaire,
Ce que j'ai dit prenez que ne l'ai dit à mal.
Lifez donc ces auteurs dont la verte éloquence
A cherché de la femme à dénuder l'effence :
Le difcours de là haut eft le difcours du Coq
Et non le mien, de par St. Roch !
Et je veux trop de bien au feul fils de mon père,
Avec les femmes dà, pour entamer la guerre !

Dans le fable bien gentiment
Pour fe baigner gaillardement
Aux regards du foleil fans baiffer fa capote
Avec fes fœurs gît Pertelote,
Tandis que le beau Chanteclair

Comme ſirène de la mer
Chante gaiment, et que ſon œil clignote.
Et voilà que ſoudain en jetant ſon regard
Devers les choux, guignant un papillon volage,
Il apperçut caché ſous cet herbage
Maître Renard.
Alors de par St. George
Son gai coricoco lui rentra dans la gorge,
Et de glouſſer tout ſubito
Co-co-co-co-co-co-co-co,
Quelque choſe comme une plainte
Geinte avec crainte.
Car naturellement, je n'y vois point de mal,
Un animal
Déſire fuir par inſtinct de nature,
N'importe quelle créature,
Qu'il voit pour la première fois ;
Derrière un chou ſurtout ſi d'aventure
Elle ſe tient en tapinois !

Ce Chanteclair, un Coq aſſez peu brave,
Et de la peur toujours eſclave,
Eut bien voulu, quand il vit le Renard
S'en aller ſans retard,
Mais le Renard en fin et ruſé perſonnage,
Lui tint à peu près ce langage :

"Courtois Sire," dit-il, "pourquoi, mon bel ami,
Vouloir vous en aller ? Suis-je votre ennemi ?
Certes ne ſuis pas méchant, Dieu m'en garde !
Peut-on être méchant alors qu'on vous regarde !
Ici ne ſuis venu ſurprendre vos ſecrets,
Mais

Uniquement pour vous entendre
Chanter de cette voix ſi ſuave et ſi tendre,
Qu'aucun des anges dans le ciel
Ne peut rivaliſer avec vous, c'eſt réel ;
Avec cela, vous avez, c'eſt unique,
Le ſentiment de la muſique
Mieux que Boèce, et que tous les chanteurs
En grand renom, et je dis les meilleurs.
Feu Monſeigneur votre cher père
Ainſi que votre illuſtre mère,
Viſitèrent tous deux mon modeſte logis
A mon très grand plaiſir, je le dis à leur fils.
Mais quant à bien chanter, ſi j'en crois mon oreille,
Hormis par vous, n'ai jamais entendu
Un ſi ſublime chant, ſurtout ſi bien rendu
Que ce chant que chantait à l'aurore vermeille
Votre papa ; c'était une merveille !
Certes, je dois le dire, il chantait de tout cœur,
Et pour donner à ſa voix plus d'ampleur
Sur ſes ergots il ſe redreſſait dame !
Qu'on eut cru qu'il allait à Dieu rendre ſon âme,
Oh ! mais auſſi qu'il était beau
Alors qu'il fermait l'œil, ſon gai coricoco !
Ajoutez qu'il avait outre ſon beau ramage,
La réputation d'un ſage,
Qu'en rien on ne put l'effacer,
Encor moins pour le chant jamais le ſurpaſſer.
J'ai bien lu dans un vieil ouvrage,
Je crois dans Dominus Brunel,
Qu'un Coq ſut venger un outrage
Par un moyen fort naturel.
Figurez-vous qu'un jour le fils d'un prêtre
A la jambe lui fit bobo,

A peine quand il portait guêtre,
Lorſqu'il était moins qu'un zéro.
Ce jeune prêtraillon quand il dut d'aventure
Paſſer ſon examen pour gagner une cure,
Donna l'ordre à ſon ſerviteur
De l'éveiller ſitôt que la voix vigilante
Du Coq, annoncerait la clarté renaiſſante
Du nouveau jour ſi beau dans ſa ſplendeur.
Or le Coq entendant la gloſe,
Eut grand ſoin d'avoir bouche cloſe,
Ergo
N'entendant pas du Coq le gai coricoco,
Le ſerviteur, (il était fort novice),
De ſon maître prenant au mot le *memento,*
Le laiſſa dormir à gogo . . . .
Si bien qu'à ſon réveil, de par cet artifice,
Le méchant prêtre avait perdu ſon bénéfice.
Mais entre la ſubtilité
De ce Coq, un eſprit futé,
Et de feu votre Auteur la profonde ſageſſe,
Une comparaiſon ſerait en vérité
Stupidité ;
Votre père était de nobleſſe !
Et maintenant, par charité,
Daignez, oh oui ! daignez, Meſſire,
Nous chanter quelque lai que nous puiſſions redire
A la poſtérité !"

Ce fou de Chanteclair ne ſe ſentant pas d'aiſe
En écoutant cette fadaiſe
Se battait les ailes, le flanc
Tant ces propos flatteurs lui chatouillaient le ſang.

Hélas! mes chers Seigneurs! vous auffi, belles Dames,
Maints flatteurs font chez vous qui chatouillent vos
âmes
Par des compliments louangeurs,
Et qui vous plaifent plus, font chemin dans vos cœurs
Bien plus! oh! bien plus certe,
Que celui-là qui n'a fa bouche ouverte
Que pour laiffer paffer, en fon honnêteté,
La vérité!
Lifez, mes chers Seigneurs, lifez l'Ecciéfiafte,
Un ouvrage moral et chafte,
Vous y verrez que tout flatteur
Eft un infâme traître, eft la pefte du cœur!

Ce Chanteclair fur fes ergots fe dreffe,
Puis tend le cou, ferme les yeux,
Et pour prouver de fa voix la richeffe
Chante un coricoco large, majeftueux,
Certe de la plus belle efpèce.
Dom Rouffel le Renard s'élance au même inftant,
Saifit le Chanteclair, par la gorge le prend;
Le juche fur fon dos, et vers le bois l'emporte
Au nez même de Pertelote.

O* deftin malheureux! ô cruel défefpoir!
Pourquoi ce Chanteclair eft-il de fon perchoir

---

* Dans les trois paragraphes commençant par cette exclamation : O! et dans les vers qui les fuivent, Chaucer a eu l'intention de critiquer le traité fur l'art d'écrire la poëfie, intitulé : *Nova Poetria*, traité écrit en vers férieufement burlefques.— *Note du Traducteur*.

Defcendu ce matin! . . . Pourquoi la Pertelote
Ufurpant ce jour la culotte,
En affectant par trop grand cœur,
A-t-elle donc fait fi comme une fotte
De ce fonge terrible, engendrant la terreur,
Quand c'était vendredi, jour qui porte malheur!

O Vénus! des plaifirs, ô charmante Déeffe!
Puifque ce Chanteclair était ton ferviteur,
Et puifqu'il s'efcrimait fans ceffe
Pour récréer tes yeux, mériter ta faveur,
A multiplier fon bonheur
Sans trop multiplier l'efpèce,
Pourquoi permettrais-tu, dis, charmante Vénus,
Que le jour fixé pour ton culte
Occulte,
Le Chanteclair happé, ne chanta plus!

O Geoffrey de Vinfauf que n'ai-je ta fcience
Surtout tes vers fi truffés d'éloquence,
Pour le tancer pardi!
Le vendredi!
Car maintenant je me rappelle
Quand fut occis le Roi Richard,
Quel déluge de pleurs fortit de ta cervelle
Sur le vendredi, le hazard,
Auffi fur le bien méchant dard
Qui vint devant Chalus couper vie auffi belle!
Alors de Chanteclair je dirais avec art
Comment caffa la chanterelle
Ce certain vendredi, régnant Rouffel Renard:
Peut-être alors j'aurais la chance
De rendre l'univers l'écho de fa fouffrance.

On n'entendit quand fut pris Ilion
Jamais tels cris, ni lamentation,
Quand Pyrrhus faififfant le Priam par la barbe
Le guérit pour toujours du goût de la rhubarbe,
Que n'en poufsèrent tour à tour
Tous les gens de la baffe-cour.
Et fouffrez ici que je note
Les cris affreux de Dame Pertelote,
Cris plus ébouriffants que ne furent les cris
De Madame Hafdrubal alors qu'on prit Carthage,
Et que fon mari fut occis ;
Et que dans fes tranfports de rage,
Elle fe jeta dans le feu
Pour rejoindre fon mari feu.
Vous criâtes bien fort Poules infortunées,
En voyant emporter votre maître et feigneur,
Le doux charmeur de vos journées,
Dont vous allait fi bien l'ardeur !
Comme autrefois, quand Néron brûla Rome,
On vit crier dans leur terreur
Après le meurtre de fon homme,
Chaque femme de fénateur
Que rendait veuve ainfi le vilain Empereur !

Mais laiffant là Néron de bien trifte mémoire,
Rentrons, fi vous voulez, en plein dans notre hiftoire.

En entendant ces cris la veuve fans retard
Et fes filles auffi d'accourir à la porte,
Et de voir Dom Rouffel Renard
Qui fur fon dos emporte
Le pauvre Chanteclair ; et de crier haro !

Haro ſur le Renard ! puis de courir preſto
Après ce croqueur de poulettes ;
Et maints autres auſſi qui s'arment de baguettes,
Courent ſus au Renard, que pourſuit de grand cœur,
Et Talbot, et Gerland, et Taïaut le chaſſeur :
La vache beugle et ſon veau crie,
L'oie exaſpérée injurie,
Le cochon fait entendre un affreux grognement,
Et le canard un ſifflement ;
Jamais à ſi ſoudaine alarme
Ne répondit je crois un tel vacarme ;
Et quand Jean Straw allait à la chaſſe au flamand
Accompagné de ſa mégnie,
De bruit il n'en faiſait autant
Que n'en fit cette fois toute la compagnie
En traquant ce Renard ;
Notez qu'en des cornets à bouquin par hazard
Trouvés, les enfants du village
Cornaient à qui mieux mieux, augmentant le tapage.

Maintenant, braves gens, je vous prie, oyez tous,
Comment la Fortune, entre nous,
Change en déſeſpérance
Le fol orgueil et l'eſpérance !

Le Coq qui voyageait ſur le dos du Renard,
Honteux d'avoir été pris à tel traquenard,
Au Renard dit ſoudain : " Meſſire !
Si j'étais que de vous, (certe autant que déſire
Que Dieu me ſoit en aide !) à tous ces gens là bas,
Je dirais : ' Zut ! préſomptueux amas
De mécréants, manants de toute ſorte,
Allez-vous en chez vous ! Le Diable vous emporte !

Maintenant qu'en ce bois, je me trouve chez moi
Je me moque de votre émoi
Je tiens mon Coq, l'ai gagné d'aventure
Par mon esprit, la chose est sûre,
Par ma foi je le mangerai
Et malgré vous, oui, j'en déjeunerai!"

Le Renard répondit: "Ton avis, je le goûte,
Il en sera donc ainsi fait!"
Mais quand il dit ces mots, notre Coq sous la voûte
Des beaux arbres de la forêt,
Vola soudainement, ne laissant dans la bouche
Du Renard à l'œil faux et louche,
Qu'une plume de son duvet.

Lors le Renard se voyant fait au même:
"O Chanteclair!" dit-il, "ô vous que j'aime!
Si je vous fis injure, en vous faisant bien peur,
C'était pour plaisanter, ma parole d'honneur!
Venez ici, venez ici, Messire,
Descendez, je m'en vais vous dire
Quelle était mon idée en vous faisant venir
Dans ma gentille maisonnette,
Où j'avais préparé pour vous une chambrette
Où vous eussiez trouvé de quoi vous éjouir!"

"Nenni dà!" dit le Coq, "je serais archi-bête
Si de nouveau devenais ta conquête!
Mon cher Renard fais en ton deuil,
Ne me forceras plus à clignoter de l'œil
Pour te chanter une romance.
Il est rabattu mon orgueil!
Et toi, de me happer désormais n'as la chance:

Qui clignote de l'œil, quand il devrait voir clair
Eſt un ſot, foi de Chanteclair !
Dieu lui donne guignon ſur la terre et ſur l'onde,
Et que le diable le confonde !"

" Dis plutôt," reprit Dom Rouſſel
Que Dieu donne guignon ſur la terre et ſur l'onde
Et que le diable auſſi confonde
Le ſot et l'indiſcret mortel
Qui ſur ſa langue au lieu ſavoir fixer un ſcel
Et bavarde et jaquaſſe
Comme une Agaſſe !"

Vous voyez ce que c'eſt, vous tous chers auditeurs,
Que de ſe laiſſer prendre aux propos de flatteurs ;
Et que, ſi tenez mon grimoire
En trop profond mépris parce que c'eſt l'hiſtoire
D'une Poule et d'un Coq, qui plus eſt d'un Renard,
Au moins conſervez-en pour vous ſervir plus tard
La moralité,—la morale,
Que je trouve moi, capitale ;
St. Paul nous dit : " Toujours on recueille le fruit
D'un écrit ſagement conduit !"

Et maintenant que Dieu dont grande eſt l'indulgence,
Nous rende bons ; et que ſa bienveillance
Un jour à tous ici nous accorde l'Eden.
Amen !



PROLOGUE DE LA SECONDE NONNE.

MESSIRE Prêtre de l'Abbeſſe
J'aime beaucoup, je le confeſſe,"
Dit l'Hôte, " ce gentil conte de Chanteclair,
Je crois, entre nous, mon très cher,
Que ſi n'étais marchand de très ſaintes ampoules,
Tu ſerais devenu fameux croqueur de poules!
Car auſſi bien à ton pouvoir
A l'avenant ſi joignais le vouloir
Il te faudrait, m'eſt avis, de poulettes
Sept fois dix-ſept au moins pour mater tes . . . . gourmettes.
Quelle force! voyez! dans ce prêtre courtois!
Quels muſcles! quelle ampleur! et quel cou par la croix!
Certe il a le regard d'un épervier, d'un aigle,
S'il était mondain quel eſpiègle
Il ferait dà! partant quels ſeraient ſes ſuccès!
Pour donner à ſon teint la couleur écarlate
Il n'aurait beſoin, je me flatte,
Ni de Braſil, ni non plus de Kermès!

Quoiqu'il en ſoit, cher Meſſire, à bon compte
Vous advienne du bien pour votre joli conte !"

Après cela* d'une joyeuſe humeur
Notre Hôte en s'inclinant de gentille manière
Dit à la Nonne : " Serviteur
Madame ! ſi j'oſais vous faire la prière
De nous raconter ce matin
Pour nous récréer une hiſtoire,
Cela charmerait le chemin,
Et ferait faire une œuvre méritoire."
—" Meſſire, volontiers," a-t-elle dit ſoudain,
" A tous ainſi qu'à vous mon déſir eſt de plaire."
Puis elle commença ſans plus de commentaire.

---

* Les vers qui terminent ce prologue ne ſont pas de Chaucer, ils ont été trouvés par Tyrwhitt dans deux manuſcrits examinés par lui ; nous avons cru devoir les traduire attendu qu'ils amènent plus naturellement le Conte de la Nonne.—Chev. de Chatelain.





CONTE DE LA SECONDE NONNE.



ES vices la nourrice eſt Dame Oiſiveté,
Vous la trouvez au ſeuil du palais des délices
Vous en ouvrant la porte avec aménité,
Sachant qu'en ce palais vous trouverez les vices
Qu'elle pare avec ſoin. Par notre activité
Nous devrions bien tous empêcher que le Diable
Ne nous happe d'un coup par ce péché damnable!

Car ce vilain Satan qui toujours à l'affût
Pour nous happer ſans ceſſe à nos trouſſes s'accroche,
Quand il reluque un homme oiſif, et qui ſans but
S'en va le nez au vent les deux mains dans la poche,
Sait très bien l'agripper, lui chiper ſon ſalut,
Avant qu'il ne ſe doute hélas le pauvre hère
Que du Démon il eſt l'eſclave et le compère.

Quand même on ne craindrait pas du tout de mourir,
On peut par la raiſon, on peut par la ſageſſe,

Voir que l'oisiveté, c'est à faire frémir,
Est le germe des maux, enfantant la paresse
Qui jamais n'a produit qu'un fils—le repentir.
Un homme paresseux ne fait rien, c'est notoire,
Que dévorer d'autrui le manger et le boire.

Et pour nous préserver tous de l'oisiveté,
Cause de tant de maux, source de tant de vices,
Je m'en vais vous narrer avec fidélité
De la mère du Christ sous les sacrés auspices,
Une sainte légende empreinte de beauté.
De Cécile, ange au ciel, et martyre sur terre
Je vais dire la vie, oui la vie exemplaire.

Toi qui fus des vertus et la neige et la fleur,
Qui du grand St. Bernard as grandi l'éloquence,
Vierge pure et sans tache, à ma voix, à mon cœur
Inspire des accents qui portent confiance,
Et de Cécile ici redisent la grandeur;
Comment sur le Démon elle obtint la victoire,
Ainsi qu'on peut d'ailleurs le lire en son histoire.

Vierge et mère à la fois, et fille de ton fils,
Guérison des pécheurs, puits de miséricorde,
Dieu prit place en ton sein aussi pur que les lis
Pour venir enseigner la paix et la concorde,
Pour rouvrir à nos cœurs un nouveau paradis.
Exaltée au dessus de toute créature,
Toi seule a relevé notre infime nature.

Dans le cloître sacré de tes flancs bienheureux,
Le seul Dieu, trois en un, de l'homme prit la forme,
Pour racheter de tous les péchés monstrueux,

Et de ſon ſang payer notre propre réforme.
Dans ton ſein tu portas par un bienfait des cieux
Par le plus ſaint miracle en reſtant vierge pure
L'auguſte créateur de toute créature !

En toi vit et fleurit l'ineffable bonté,
L'excellence dans tout, et la miſéricorde ;
Et la compaſſion, auſſi la charité,
Et ces tréſors d'amour, de paix et de concorde
Qu'amaſſe dans les cœurs de Dieu la Trinité.
Et bien ſouventefois avant que l'on t'implore
De la paix à nos yeux tu fais luire l'aurore !

Etoile de la mer, prête-moi ton ſecours ;
O Vierge immaculée, ô Vierge bienheureuſe !
Une pauvre exilée implore ton concours
Pour ſes très humbles vœux daigne être généreuſe ;
Des miettes d'une table on voit ça tous les jours,
Les pauvres petits chiens ſe nourriſſent ſans ceſſe,
Fais-moi donc charité quoique ſois péchereſſe.

Et comme *ab inteſtat* elle eſt morte la Foi,
Donne-moi, s'il te plait, l'eſpace néceſſaire
Pour vivre en Dieu toujours avec un ſaint émoi :
Toi, ſi pleine de grâce, accueille ma prière,
Et ſois mon avocat des cieux près du grand Roi !
Toi, Vaſe des Elus, Toi du Sauveur la mère,
Toi, la Reine du Ciel, d'Anne fille ſi chère !

De ta douce lumière éclaire la priſon
Où mon âme languit et ſuccombe à la peine,
Où mon eſprit hélas ! ſe perd ſans horizon,
Où le poids de mon corps rend ma marche incertaine ;

Où tout ce que je prends s'agglomère en poiſon.
Eſpoir des affligés, donne-moi du courage,
Aide-moi, car je veux achever mon ouvrage.

Vous tous qui m'écoutez cependant Meſſeigneurs,
Excuſez le narré ſimple de cette hiſtoire,
Je n'y mets aucun art pour mieux plaire à vos cœurs,
Car pas à pas je ſuis celui qui de la gloire
De Cécile la ſainte a redit les grandeurs.
Si terre à terre donc je vous dis ſa légende,
Ne m'en voulez par trop, ici vous le demande.

D'abord je veux vous dire, et c'eſt bien naturel*
Qu'on trouve dans ce nom, ce beau nom de Cécile,
En le décompoſant ces gentils mots : " Ce ciel!"
Ce qui " de chaſteté," veut dire, il eſt l'aſyle :
Et ce que je dis là n'eſt ſuperficiel

* Les calembourgs de mauvais goût faits dans le moyen âge ſur les noms les plus ſaints, qui n'ont été ſurpaſſés en extravagance et en ſottiſe que par les chants des Miſſionnaires en France, ſous la Reſtauration, ſont choſes paſſablement ridicules pour les lecteurs modernes. Chaucer a cédé à la mode du temps, ou plutôt en ſuivant pas à pas *La Légende Dorée*, il en a adopté les *nébuloſités* ſans doute pour faire lui-même la critique de ces monſtrueux jeux d'eſprit fort ſtupides pour la plupart. Or les jeux de mots qui encombrent cette ſtrophe et les deux ſuivantes, étant à peu près incompréhenſibles, et par ſuite intraduiſibles, nous avons cru pouvoir avoir recours à des *équivalents*, qui, nous l'avouons en toute humilité, ne valent pas mieux que les *Lya*, les *leos*, avec leur ſens contourné de la légende dorée ; mais dont il eſt plus facile de trouver le ſens, et qui donnent plus clairement une idée de l'eſprit alambiqué de l'original, comme a pu le lire Chaucer dans la *Legenda Aurea*, ou dans le manuſcrit françaís de la Légende Dorée.—*Note du Traducteur.*

Jadis chez tous les ſaints de bonne renommée
L'anagramme toujours fut choſe accoutumée.

Cécile étant: "Ce ciel," ça veut dire: "Eblouir;"
Le ciel nous éblouit quand le voyons ſans voiles;
Il nous donne le ſoir beaucoup à réfléchir,
Lorſque nous le voyons tout ſaupoudré d'étoiles,
Immenſe Immenſité que l'œil ne peut ſaiſir!
Ainſi Cécile auſſi fut par ſon noble exemple
De la vertu conduire au magnifique temple.

De cette grande ſainte en épelant le nom,
Ou bien en l'écrivant dans des vers hexamètres,
On peut voir qu'il contient tout d'abord un pronom,
Et puis un nom, le tout compris dans ſes ſix lettres;
Trois voyelles auſſi, ſi qu'il tombe d'aplomb
Les conſonnes étant égales aux voyelles,
Ces doubles trinités ne font qu'un nom entr'elles.

Dans le nom de Cécile, où ſe trouve "ce ciel,"
Deux fois "la Trinité,"—choſe au moins ſingulière,
On trouve encor "ce cil" d'un voile éventuel
Entourant de ſon œil la trop vive lumière,
Afin d'en tempérer l'éclat ſurnaturel.
Dans le nom de Cécile, on voit encore "une ile"
Pour les perſécutés port de ſalut, aſyle.

Et comme de l'égliſe écrivent les docteurs:
"Que le ciel rond, rapide, eſt brillant de lumière,"
Ainſi cette Cécile aux ſplendides couleurs
Etait vive, affairée et toujours la première
Alors qu'il s'agiſſait ſoulager les douleurs.
De plus elle était ronde en ſa perſévérance,
Et maintenant aſſez ſur ſon nom que je penſe!

Cette fille éclatante, on le raconte quoi !
D'une origine illuftre, et de fouche romaine,
Ayant été du Chrift élevée en la foi
Dès fa plus tendre enfance, on le croira fans peine
Regardait l'Evangile avec un faint émoi,
Priait et craignait Dieu, pour lui brûlait fon cierge,
En le fuppliant bien la laiffer mourir vierge.

Et lorfque cette vierge eût dû donner fa main
Au Sieur Valérien encor jeune d'années,
De plus fort beau garçon, je le tiens pour certain,
Que le jour qui devait unir leurs deftinées
Fut enfin arrivé; que fut conclu l'hymen;
Deffous fa robe d'or lui prenant bien la taille,
Etait rude cilice en revers de médaille.

Et pendant que de l'orgue on entendait les voix,
Elle fit au bon Dieu cette fimple prière :
"O Seigneur!" lui dit-elle, "oh! tu fais que mon choix
Eft de refter fans tache, et n'avoir la misère
D'être aux bras d'un époux! . . . Par la divine croix
De ton fils! fauve-moi; car je crains la fouillure,
En tout bien tout honneur, et voudrais refter pure!"

Cependant la nuit vint; il fallait fe coucher
Avec le cher époux comme c'eft la coutume :
Lors Cécile lui dit : "Ne faurais vous cacher
Plus long-temps un fecret, doux époux, le préfume,
Qu'en ce moment fuprême où fonne le clocher,
Ce fecret fur le champ à vous je le confeffe,
Si de ne me trahir me faites la promeffe."

Valérien se mit à jurer ses grands Dieux
Qu'il ne la trahirait, le cas fut-il extrême !
Alors elle lui dit, c'était fort hazardeux :
" J'ai, voyez-vous Seigneur, un bon ange qui m'aime,
Et qui garde mon corps, car il est fort soigneux,
Avec un grand amour que je dorme ou je veille,
Et sans se fatiguer, que c'est une merveille !

" Si donc il s'apperçoit, (il s'en appercevra
Gardez-vous d'en douter,) qu'ayez la vilenie
De toucher à mon corps, de suite il vous tuera,
Et votre vie alors sera close et finie.
Mais si vous consentez, (et cela lui plaira),
A m'aimer d'un amour tout à fait platonique,
Lors il vous fera voir sa joie . . . . et sa tunique !"

Valérien de Dieu guidé par le conseil
Lui répondit : " A toi, si veux que je me fie,
Tu me laisseras voir dans tout son appareil
Cet envoyé des cieux, pour que je m'édifie ;
Si le vois, aussi vrai que je vois le soleil,
Ferai ce que tu veux : autrement cette lame
Si me trompez tous deux, vous occit, comprends
femme !"

Cécile répondit vite à Valérien :
" Si vous le désirez bientôt vous verrez l'ange,
Car alors vous croirez au Christ, entendez bien,
Et serez baptisé ; . . . . Pour que cela s'arrange,
Allez donc de ce pas vers le peuple chrétien,
A la Voie Appienne, un peu moins de trois milles,
D'ici là les chemins ne sont pas difficiles ;

" Voyez les pauvres gens de ces lieux habitants,
Dites-leur vous montrer Urbain le vieux bonhomme,
De la part de Cécile, et pour befoins urgents ;
Et quand verrez Urbain veuillez lui dire en fomme
Ce que viens de vous dire il y a peu d'inftants.
Il vous purifiera, puis à votre venue
Mon ange s'offrira lui-même à votre vue!"

Valérien de fuite en homme bien appris,
Eft allé vers l'endroit défigné par Cécile,
Il trouve St. Urbain dans fon humble logis,
Des faints qui ne font plus parmi la froide argile,
Et fans plus de délai, non d'un air indécis
Lui dit très franchement l'objet de fon meffage.
Urbain tout auffitôt dans un muet langage

Levant les mains au ciel, et des pleurs dans les yeux,
Dit: " O Dieu Tout Puiffant! Jéfus, plein de clémence,
Semeur des bons confeils qui nous viennent des cieux,
Le fruit de ces vertus, de cette bienveillance,
Dont en Cécile mis le germe précieux,
Récolte le, Seigneur, vois comme cette abeille
Diligente accomplit mainte et mainte merveille!

" Car ce nouvel époux l'a-t-elle à peine pris
Qu'elle l'envoie ici, comme un lion farouche,
Et que le voilà doux comme un agneau foumis,
Ne laiffant découler que du miel de fa bouche."
Et foudain apparut fous ces pauvres lambris

Portant un livre d'or à la main comme un pleige,
Un beau vieillard couvert de vêtements de neige,

Et qui ſe tint debout devant Valérien.
Lui, tomba tout à coup comme un mort ſur la terre.
Le ſaint vieillard alors lui ſervant de ſoutien,
Lut dans ſon livre ouvert, éclatant de lumière :
"Un ſeigneur ! une foi ! voilà pour le chrétien !
Un Dieu ! rien qu'un ſeul Dieu ! du monde entier le père !
Régnant partout ſur tous,—au ciel et ſur la terre."

Ces mots étaient écrits en caractères d'or.
Quand le vieillard eut lu : "Dis, crois-tu cette choſe
Ou ne la crois-tu pas ? . . . . Réponds-moi dans ton for,"
Dit ſoudain le vieillard.—"Je crois ! . . . De moi diſpoſe,"
Reprit Valérien ;—"vers ton Dieu prends eſſor !"
Alors le ſaint vieillard s'éclipſa dans l'eſpace,
Et puis le pape Urbain au ſeigneur rendant grâce,

Lui donna le baptême ;—et le Valérien
S'en fut en ſon logis,—où ce n'eſt pas étrange
Il trouva ſa Cécile en ſecret entretien
Avec un beau jeune homme, ou plutôt un bel ange,
Qu'il apperçut de ſuite . . . . il n'était plus païen !
L'ange tenait en mains deux ſuperbes couronnes
De roſes et de lis, fleurs belles et mignonnes,

A chacun des époux il donna ce tréſor.
"Gardez-les bien," dit-il, "car ces lis et ces roſes
Ornaient le Paradis, et conſervent encor



L'ange tenait en mains deux ſuperbes couronnes
De roſes et de lis, fleurs belles et mignonnes,
A chacun des époux il donna ce tréſor.

Page 292.

Le parfum et l'éclat de fleurs fraîches éclofes,
Et ce parfum fi doux ne prendra fon effor.
A moins qu'on ne foit pur, ces couronnes tangibles
Aux profanes regards refteront invifibles.

"Et toi, Valérien, parce que fans faiblir
Tu fus fuivre fitôt la voix de la fageffe,
Tu peux manifefter fi tu veux un défir
Et Dieu l'accomplira, je t'en fais la promeffe."
Lors Valérien dit : "Je voudrais affranchir
Mon frère du péché de manière efficace,
Et de connaître Dieu voudrais qu'il eut la grâce!"

Et l'ange répondit : "Ainfi fera-t-il fait!
Tous les deux vous aurez la palme du martyre,
Et du Très Haut viendrez au bienheureux banquet."
Sur ce Tyburce vint, et d'abord, fans rien dire,
Il huma le parfum qui fi frais s'exhalait
Des fleurs qu'il ne voyait, des beaux lis et des rofes
Qui répandaient partout leurs odeurs grandiofes.

Et puis enfuite il dit : "Je m'étonne vraiment
D'où chez toi peut venir cette fenteur exquife
De rofes et de lys qui très profondément
S'infiltre dans mes fens comme une fraîche brife,
Et me charme et m'émeut ; pourtant en ce moment
Pour les fleurs la faifon n'eft pas très favorable ;
Mais un fi doux parfum eft chofe délectable!"

Valérien reprit : "Nous avons tous les deux
Une belle couronne et de lis et de rofes,
Mais que dans ce moment ne fauraient voir tes yeux ;
Si tu les fens ces fleurs nouvellement éclofes,

C'eſt parce que le ciel daigne exaucer mes vœux.
Tout comme je les vois, tu les verras, cher frère,
Si ſans délai tu crois à Dieu d'un cœur ſincère."

Tyburce répondit: "Eſt-ce une vérité
Ce que tu me dis là frère? . . . . . ou ſuis-je en un ſonge?"
—" C'eſt une vérité! . . . car nous avons été,"
Reprit Valérien, " long temps dans le menſonge.
Mais ſommes dans le vrai ſans plus de cécité!"
—" Comment ſais-tu cela?" dit Tyburce, " mon frère?"
Reprit Valérien : " Tiens, de cette manière:

" L'ange de Dieu m'a fait toucher la vérité,
Et bientôt ſi tu veux renier tes idoles,
Etre chaſte ſurtout, de la Divinité
Frère tu connaîtras les plus divins ſymboles."
Et St. Ambroiſe loue avec ſagacité
De ſon livre ſavant dans la noble préface
Ces deux couronnes qui de Dieu marquaient la grâce.

Ecoutez ce que dit ce cher et ſaint docteur:
" Pour recevoir," dit-il, " la palme du martyre,
Cécile abandonna le monde et ſon bonheur,
Et fut avec Tyburce, avec un doux ſourire,
Broyer et les païens et leur culte impoſteur.
Deux couronnes de fleurs dons précieux d'un ange
Formaient ſur leur front pur une auréole étrangé.

" Cécile, cette vierge, elle fut vraiment bien
Au céleſte bonheur amener ces deux hommes,
De par la chaſteté, ce voile aérien

Qui nous conduit au ciel, tous autant que nous
fommes !"
Cécile alors en aide à fon Valérien,
A Tyburce infpira mépris pour les idoles
Et lui donna la clé des plus faintes paroles.

" Celui qui ne croit pas," dit Tyburce foudain,
" Eft une bête brute ;" et Cécile joyeufe
En entendant ces mots, lui préfentant la main :
" Vous voir penfer ainfi, certes me rend heureufe,"
Dit-elle, en l'étreignant tout à coup fur fon fein ;
Et puis le regardant d'un air aimable et tendre,
Elle lui dit ce que je vais vous faire entendre :

" Tyburce, je te prends ce jour pour allié,
Comme l'amour du Chrift m'a fait prendre ton frère
Déjà pour mon époux ; à toi mon amitié !
Et puifqu'enfin tu crois en notre commun père,
Avec Valérien, va vite par pitié
Te faire baptifer, quitte ainfi du vieux lange,
A ton retour ici tu pourras voir notre ange !"

Tyburce a répondu : " Frère ! dis-moi foudain
Où me faut-il aller, et vers quelle perfonne ?"
—" Vers qui ?" dit celui-ci, " mais vers le pape Urbain
A la voie Appienne, et je le cautionne
Tu feras bien reçu."—" Quoi ? c'eft là ton deffein,
Quoi ! tu me ménerais chez Urbain, chez ce pape ?"
—" Oui," dit Valérien ; " nous y ferons agape !"

Reprit Tyburce alors : " Mais Urbain, n'eft-ce pas,
C'eft celui dont à prix on mit fouvent la tête,
Et qui fut condamné moultefois au trépas,

Si qu'il ſe tient caché de peur qu'on ne l'arrête,
Car on le brûlerait vif le cher homme, hélas !
S'il pouvait être pris, ainſi que ſa mégnie
Et nous, ſi formions auſſi ſa compagnie.

" Or donc, en recherchant, cette Divinité
Dis-tu, cachée au ciel, nous ſerions dans ce monde
Tous les deux brûlés vifs, ce n'eſt pas volupté !"
Ce diſcours de Cécile enflamma la faconde,
Si qu'elle répondit avec célérité :
" Tyburce, on pourrait bien tenir à cette vie
Si d'une autre meilleure elle n'était ſuivie,

" Mais il eſt, crois le bien, un autre monde ailleurs
Qui ne ſera jamais perdu, ne le crains, frère,
Ainſi que nous l'a dit le Seigneur des Seigneurs
Par ſon fils Jéſus Chriſt, et par ſa ſainte mère :
On y arrive par le chemin des douleurs.
L'eſprit qui vient du Père a ſu douer d'une âme
Tout être raiſonnable, ici je le proclame.

" Par ſes dires, ſes faits de Dieu le puiſſant fils
A tous a déclaré quand il était ſur terre,
Qu'une autre vie était pour nous en Paradis."
Lors Tyburce reprit : " O ſœur aimable et chère,
N'as-tu pas dit déjà, ſi ne t'ai mal compris,
Qu'il n'y avait qu'un Dieu, du monde entier le Père,
Régnant partout, ſur tous, au ciel et ſur la terre ?

" Pourquoi donc maintenant me parler de trois Dieux ?"
—" Tyburce, mon ami," lui répondit Cécile,
" Je vais avec plaiſir te deſſiller les yeux,

Et la tâche, entre nous, ne m'eſt pas difficile.
L'homme le plus vulgaire a trois dons précieux,
La Mémoire, l'Eſprit, de plus l'Intelligence
Il ne fait qu'un pourtant : la ſuprême Puiſſance

"Peut être une Unité quoiqu'une Trinité."
Et la deſſus Cécile avec grande éloquence,
Lui prêcha ſur le Chriſt, et ſur la Charité,
Sur ſon amour pour nous, ſur ſa grande endurance,
Auſſi ſur le rachat de notre humanité ;
Si que Tyburce enfin mordant ferme à la grappe
Avec Valérien s'en fut trouver le pape.

Urbain le baptiſa ; le rendit ſur le lieu
Apte à porter d'abord le nom de néophyte,
Bref il en fit bien haut le Chevalier de Dieu ;
Et le bon grain ſemé prit racine ſi vite,
Que Tiburce voyait s'accomplir chaque vœu
Qu'il formulait au ciel :—Inutile de dire
Qu'il voyait l'ange auſſi tous les jours lui ſourire.

Ce ſerait bien trop long de vous narrer combien
De miracles pour eux fit Jéſus ;—moi de ſuite
Pour abréger enfin, dirai que bel et bien,
L'on envoya vers eux pour ſcruter leur conduite,
Et qu'on les fit venir chez le préfet païen,
Certain Almachius, qui, d'après leurs paroles,
Tous deux les fit conduire au temple des idoles,

Pour y ſacrifier de ſuite à Jupiter,
Faute de quoi, c'était du préfet la ſentence,
Ils ſeraient auſſitôt occis de par le fer.
Maximus officier du préfet, fut d'urgence

Chargé de ces martyrs dont l'aſpect reſtait fier,
Si qu'il fut attendri par leur perſévérance,
Et qu'il pleura ſur eux des pleurs en abondance.

Puis quand il eut appris ce même Maximus
De ſes deux priſonniers quelle était la doctrine,
Des erreurs de ſa vie il reſta tout confus,
Et les faiſant venir à ſa maiſon voiſine,
Il écouta prêcher le ſaint nom de Jéſus ;
Et lui, le tourmenteur, et toute leur mégnie
Aux faux Dieux dès le ſoir ils fauſſaient compagnie.

Et cette même nuit vint Cécile auprès d'eux
Ayant ſoin d'amener avec elle un bon prêtre
Qui les baptiſa tous, les jeunes et les vieux,
Puis ſitôt que le jour commença de paraître
Cécile avec ferveur leur dit : « Allez aux cieux !
Chers Chevaliers du Chriſt ! ſur vous eſt la lumière,
Allez ! vous avez fait votre temps ſur la terre,

« C'eſt pour la vérité que vous allez mourir,
Des glorieux martyrs vous attend la couronne,
Allez jouir d'un jour qui ne doit plus finir,
Et de la paix du cœur que ſeul le bon Dieu donne,
Allez ! frères, amis, voici le jour venir ! »
Et quand Cécile eut dit : « Jéſus Chriſt vous contemple ! »
On les emmena tous de Jupin vers le temple.

Mais bref pour arriver à la concluſion,
Près l'autel de Jupin quand ils furent enſemble
Amenés, à genoux, avec componction
Ils diſent : « Béni ſoit ce jour qui nous raſſemble,

A Jéſus, Roi du ciel, notre adoration !"
Et là ſur le billot on leur coupa la tête,
Et l'âme des martyrs des cieux ſurgit au faîte.

Et Maximus, témoin de ce ſupplice affreux,
De ſuite raconta, les yeux mouillés de larmes,
Qu'il avait vu ſoudain les âmes de ces deux
Sur les ailes d'un ange éblouiſſant de charmes
Monter doucettement vers la clarté des cieux ;
Si que l'Almachius cramoiſi de colère
Le fit rouer de coups, et briſer comme verre.

A côte de Tyburce et de Valérien
Cécile mit ſon corps deſſous la même pierre,
Dans les lieux conſacrés pour le monde chrétien.
Après Almachius donna l'ordre ſévère
De lui chercher Cécile, afin qu'au Dieu païen,
Au grand Dieu Jupiter elle fit allégeance,
Et lui ſacrifia, le tout en ſa préſence.

Mais tous les envoyés de cet Almachius
De Cécile entendant l'admirable doctrine,
Devinrent convertis au culte de Jéſus,
Admirant dans leur cœur ſa morale divine,
Et de ce doux ſauveur les ſublimes vertus.
" Dans le Dieu de Cécile, eſt notre confiance,"
Diſaient-ils, " ſommes prêts, mourir pour ſa croy-
ance !"

Or cet Almachius, un vilain animal,
Apprenant tout cela fit amener Cécile
Promptement pour la voir devant ſon tribunal ;
Le bourru tout d'abord lui parla de ce ſtyle :

"Quelle espèce de femme es-tu?" dit ce brutal.
—"Je suis patricienne; illustre est ma naissance..."
—"Je m'en moque," fit-il, "dis! quelle est ta croyance?"

"Vous avez sottement posé la question,"
Froidement dit Cécile; "or, à sotte demande
On ne saurait répondre avec précision."
Reprit Almachius: "N'admets ta reprimande;
Mais d'où te vient dis-moi, ce ton d'agression?"
—"D'où cela vient?" fit-elle,—"eh! de ma conscience
Qui me dit de parler selon ce que je pense!"

Almachius alors lui dit: "De mon pouvoir
Ne tiens-tu donc pas compte?"—"Il n'est pas fort à craindre
Votre pouvoir," dit-elle, "ici bas l'on peut voir
Que le pouvoir d'un homme on peut très bien l'enfreindre,
Ballon gonflé de vent, il suffit du vouloir
D'un être inoffensif, le piquant d'une aiguille,
Pour que tout son néant dans les airs s'éparpille."

"Tu n'es pas déjà trop dans un bien droit chemin,"
Dit cet Almachius, "si tu fais fausse route
Tant pis;—ne sais-tu pas qu'un décret souverain
De nos princes puissants, et que chacun redoute,
A prescrit que l'on fit sacrifice à Jupin,
Et que chaque chrétien qui ferait résistance,
Serait soudain occis quelque fut sa naissance!"

"Vos Princes bien à tort se mettent contre nous,"
Reprit alors Cécile, "et par folle sentence

En dépit du bon ſens déverſent leur courroux
Sur nous, qui n'en pouvons, malgré notre innocence,
Parce que le vrai Dieu l'adorons à genoux :
D'être chrétien chacun de vous nous fait un crime,
Et de vos préjugés nous ſommes la victime.

"Mais nous qui connaiſſons que ce nom de chrétien
Des plus nobles vertus eſt le ſacré ſymbole,
Pouvons-nous renier un tel dogme? . . le mien !"
Almachius reprit : "Oiſeuſe eſt ta parole !
Car tous tes beaux diſcours ils ne réſument rien :
Décide-toi, voyons, n'aime ta ſymphonie,
Vrai, tu bavardes trop ; ſacrifie ou renie !"

Cécile en l'entendant ſe mit à rire alors :
"O Juge !" a-t-elle dit ! "ta folie eſt bien lourde,
Si tu crois bêtement que pour ſauver mon corps,
De renier ma foi je commettrai la bourde,
Peuple, vous l'entendez ! oh ! c'eſt un fin retors !"
Almachius outré : "Ne ſais-tu, malheureuſe,
Juſqu'où va mon pouvoir, que deviens ſi hargneuſe ?

"De par nos Princes j'ai ſur tous autorité,
Je puis faire mourir ou je puis laiſſer vivre
Selon mon bon plaiſir, ſelon ma volonté,
En me parlant pourquoi donc tant d'orgueil t'enivre?"
"Ce n'eſt avec orgueil, mais avec fermeté
Que je te parle, Juge !" a ſoudain dit Cécile,
"Chez nous autres chrétiens l'orgueil n'a domicile.

"Que ſi tu ne crains pas d'ouïr la vérité,
Je vais te démontrer, ce ſera choſe aiſée,
O Juge ! que tu mens. Selon ta volonté

A ce peuple," dis-tu, " car c'eſt là ta penſée,
Sur lui de vie ou mort as droit, autorité :
Tu mens, tu mens, tu mens ! ton pouvoir que n'envie
Eſt borné ſeulement à nous ôter la vie.

" Dis donc ſi tu le veux, que tes Princes t'ont fait
Miniſtre de la mort ; ſi tu dis autre choſe,
Tu mens !"—" Aſſez cauſé !" pourſuivit le Préfet,
" Renonce à tes erreurs, et finie eſt la cauſe,
Avant de t'en aller, fais trêve à ton caquet,
Sacrifie à nos Dieux : ſuis un peu philoſophe
Et je puis oublier ta méchante apoſtrophe ;

" Mais ne ſaurais ſouffrir qu'on inſulte nos Dieux ?"
Cécile répondit : " O ſotte créature !
Tu n'as pas dit un mot depuis que dans ces lieux
Tu m'as fait amener, qui ne ſoit une injure,
Ou bien une ſottiſe, ou propos cauteleux :
D'où je conclus ma foi que depuis le déluge
On ne vit ſur la terre un plus ſtupide juge.

" Non, il ne manque rien à tes yeux alloúrdis,
Ta cécité vraiment eſt tout à fait complète,
L'idole que tu vois eſt de marbre, et tu dis
Qu'elle eſt pour toi, c'eſt ſûr, Divinité parfaite !
Sur elle mets ta main, lèche la m'eſt avis,
Et tu la trouveras une idole de pierre,
Et tu voudrais qu'à ça, je fiſſe ma prière !

" C'eſt une honte à toi pour laquelle dans peu
Te bafouera le peuple en ſifflant ta ſottiſe,
Car on ſait maintenant que là haut le vrai Dieu
A ſa noble demeure, a ſa ſublime Egliſe,

Et que ton Jupiter moins qu'un chien ſans aveu
Eſt regardé partout ; cette ſtupide idole
De boue et de crachats ne vaut pas une obole !"

Elle lui dit ces mots et bien d'autres encor
Si bien qu'Almachius ſe mettant en colère :
" Dans ſa maiſon," dit-il, " conduiſez ce tréſor,
Et dans un bain de feu placez cette mégère
Pour refroidir ſon ſang qui prend par trop d'eſſor."
Donc ainſi fut-il fait. Voilà Sainte Cécile
Dans un bain enfermée attendant qu'on la grille . .

Le jour, la nuit on fit ſous le bain un grand feu,
Mais, malgré la chaleur, Cécile était aſſiſe
Dans le bain tout au frais, chantant, adorant Dieu,
Faiſant monter au ciel une muſique exquiſe,
Ce que le juge oyant, de rage il devint bleu,
Et donna vite l'ordre à ſon corniculaire,
Faire égorger au bain Cécile en ſa colère !

Lors advint le bourreau qui la frappa trois fois
De trois coups furieux, mais ſans pouvoir l'occire,
Et comme, c'eſt un fait, qu'en ces temps d'autrefois
Trois coups étaient la doſe, et qu'ils devaient ſuffire,
Qu'un quatrième coup était contraire aux lois,
Le bourreau s'en alla les deux mains dans ſes poches,
Non fini ſon ouvrage, en crainte de reproches.

Le cou très décollé, mais néanmoins pendant,
La trouvèrent ainſi les gens de ſa mégnie,
Ils étanchent ſon ſang coulant très abondant,
Si que durant trois jours, et dans leur compagnie
Elle vécut, hélas ! dans ce tourment ardent ;

Et pendant tout ce temps cela paſſe créance,
Elle leur enſeigna la divine croyance.

Puis elle leur donna ce qu'elle poſſédait,
Et les recommanda de la bonne manière
Au pape Urbain; et dit: "J'ai demandé de fait
Au divin Créateur de la nature entière
Un délai de trois jours pour vous voir en effet,
Et vous recommander les âmes que je laiſſe,
Et pour qu'en ma maiſon on diſe auſſi la meſſe."

St. Urbain nuitamment s'en vint chercher ſon
corps,
Et puis très décemment lui donna ſépulture,
Où dormaient en repos tous les martyrs alors.
Après, ſelon ſon vœu, conſacrant d'aventure
Sa maiſon à Jéſus. Et dans de ſaints tranſports
Depuis ce temps lointain, dans cette noble enceinte,
On rend hommage au Chriſt, auſſi bien qu'à la ſainte!





PROLOGUE DU VAVASSEUR DU CHANOINE.

LORSQUE la Nonne eut fini ſon narré,
Nous marchions d'un pas modéré,
En proie à des penſers pleins de mélancolie,
Quand nous fûmes atteints à Boughton-under-Blee,
Par un homme vêtu de noir,
Sous les habits duquel on pouvait voir
Un ſurplis blanc. Sa haquenée
D'un beau gris pommelé paraiſſait ſurannée.
Le cheval que montait ſon digne Vavaſſeur
Pouvait à peine aller, écumait de ſueur ;
Il eſt vrai qu'il avait une double beſace
Sur la croupe, formant une aſſez lourde maſſe.
Le Maître auquel était le Vavaſſeur,
Dans un habit d'été prélaſſait ſa grandeur !
A part moi je cherchais dès que le vis paraître
Ce que cet homme pouvait être,
Et ne le trouvai pas vraiment,
Juſqu'à ce que je vis ne ſais comment,

Que ſon manteau faiſait un tout avec ſa chape,
D'où je le tins pour un ſoldat du Pape,
Un Chanoine, ſans-doute. Attaché ſur ſon dos,
Son chapeau ſecoué pendillait ſans repos,
Tout ſaupoudré de la pouſſière
Qu'il avait fait ſurgir en courant ventre-à-terre.
Sous ſon capuchon il avait
De bardane une feuille énorme
Pour le parfum qu'elle exhalait,
Et peut-être auſſi pour ſa forme
Qui de l'ardent ſoleil quelque peu l'abritait;
Car ſon front diſtillait
Ainſi qu'un alambic, tout le long de la route,
Des perles de ſueur qui tombaient goutte à goutte.
Quand il fut arrivé : " Dieu garde," cria-t-il,
" Cette nombreuſe compagnie,
Dames, Seigneurs, roturiers et mégnie."
Il ajouta d'un ton agréable et civil :
" Voulant vous rattraper, j'ai dû, par aventure,
Aiguillonnant ma peu vive monture
Lui faire prendre le galop,
Et je le crois même un peu trop.
Mais en définitif, je ne me trouve à plaindre,
Puiſque ſuis parvenu, Meſſieurs, à vous atteindre."

Rempli de courtoiſie auſſi le Vavaſſeur
Dit : " Vous voyant ſortir tous de l'hoſtellerie
Ce matin, je le fis ſavoir à mon Seigneur,
Qui déſire avec vous, pour votre cauſerie
Chevaucher, car il aime auſſi la parlerie."

" Ami !" dit l'Hôte au Vavaſſeur,
" Pour ton avis, Dieu t'accorde ſa chance,

Car ton Seigneur parait avoir ſon importance,
Il eſt ſage, le penſe, allègre auſſi, le crois,
Et doit pouvoir narrer un bon conte parfois?"

"Qui cela? mon Seigneur!—Il en ſait, et de reſte
Des contes, et plus d'un, et par douzaine, peſte!
Si vous le connaiſſiez comme je le connais,
Vous ſeriez bien ſurpris de ſes geſtes et faits!
C'eſt qu'il ſait travailler avec rare induſtrie,
Dans des arts que perſonne, ici, je le parie,
Ne pourrait amener à bien,
A moins que d'en ſavoir par lui ſeul le moyen.
Si vous le connaiſſiez, certe à ſa connaiſſance
Vous ne renonceriez, je penſe,
C'eſt un homme à n'en pas trouver dans ſon chemin
Un ſemblable en dix ans . . . . un homme! . . . un homme enfin! . . ."

—"En ce cas," dit notre Hôte, "apprends moi, je te prie,
Ce qu'il eſt;—eſt-il Clerc? ou bien ne l'eſt-il pas?"

"Il eſt plus grand qu'un Clerc! le dis ſans hâblerie,"
Reprit ce Vavaſſeur; "Hôte, par St. Gildas!
Je veux en peu de mots vous donner, ça me preſſe
Echantillon de ſon adreſſe.

"Je dis que mon Seigneur eſt tellement malin,
(Mais ne pourrez ſavoir de par moi ſa ſcience,
Quoiqu'un peu, je l'avoue, aide à ſa manigance,)
Que, vous le voyez bien, tout ce vaſte terrain

Sur lequel chevauchons, qui contient d'aventure
Jusqu'à Cantorbéry cinq milles de mesure,
Il pourrait, s'il voulait soudain donner l'essor
A son vaste savoir le paver, chose sûre
Non de cuivre ou d'argent . . . . . mais d'or!"

Et quand ce Vavasseur eut tenu ce langage,
Notre Hôte s'écria : " Puisqu'il est aussi sage,
Que tu nous le dis, ton Seigneur,
Pourquoi,—dis-nous cela, mon digne Vavasseur,
A-t-il de si laides culottes,
Aussi de si vilaines bottes ?
En un mot pourquoi ton Seigneur
Est-il si mal vêtu que ça fait presque peur!
S'il est, comme tu dis, de si haute prudence ?
Car la prudence amène à l'opulence."

" Pourquoi ?—demandez-vous ?"—reprit ce Vavasseur,
" Parce que, Dieu me vienne en aide!
Il ne prospérera jamais las! mon Seigneur!
Mais pour tous ici je ne plaide,
Donc, soyez assez bon me garder le secret
S'il vous plait.
S'il faut vous dire ici mon dire,
Il est trop érudit, Messire;
Or qui sait—qui sait à l'excès!
Dans mon penser ne réussit jamais.
Disent les Clercs : ' Trop savoir est un vice!'
Et les Clercs disent vrai selon moi, c'est justice!
Quand on a trop d'esprit on en use assez mal,
Ainsi fait mon Seigneur, de savoir un fanal!

Que le bon Dieu l'amende !
Au ciel inceſſamment tous les jours le demande !"

Notre Hôte dit : " Amen !—Ainſi ſoit Vavaſ-
ſeur !
Mais puiſque tu connais ſi bien de ton Seigneur
Et le faire, et le ſavoir-faire,
Dis-nous le, ſans plus de myſtère
Ce qu'il fait qu'il eſt ſi malin
Ton Suzerain ?
Si ce n'eſt pas péché, voyons, dis-nous, ſur l'heure
Où ſe trouve votre demeure ?"

" D'une ville dans les faubourgs,
Nous blotiſſant," dit-il, " dans des coins, des ruelles,
Tannières bonnes pour des ours,
Où des bandits les vilaines ſequelles
En attendant les nuits viennent cuver les jours,
En un mot comme gens n'oſant à la lumière
Montrer leur nez,—la choſe eſt claire !"

" Maintenant," dit notre Hôte, " encore un mot :
dis-moi,
Cher Vavaſſeur, pourquoi ta face
Reſſemble-t-elle à de la glace
Tant et ſi bien qu'elle inſpire un émoi
Quelque peu voiſin de l'effroi ?"

" Je t'en prends à témoin," reprit-il, " ô St. Pierre !
Toi le concierge du bon Dieu,
Tu ſais ſi ma tâche eſt ſévère,
Et ſi j'uſe mon teint à tant ſouffler le feu !
C'eſt que dans un miroir ne vois point mon viſage,

Tant à multiplier dà je me mets en nage!
C'eſt que ce n'eſt pas tout plaiſir
Chercher faire de l'or, car ne vous en déplaiſe,
Il faut alimenter une vaſte fournaiſe,
Et reſpirer ſenteurs à vous faire blémir.
Notez que dans le feu nous verſons mainte choſe
Qui certes ne produit le parfum de la roſe;
Nous pataugeons toujours, malgré notre déſir
De réuſſir;
Et toujours nous cherchons, mais la vérité nue,
C'eſt qu'il ne reſte rien au fond de la cornue:
Si bien que nous manquons notre concluſion.
A de braves bourgeois faiſons illuſion,
Lors nous leur empruntons dix livres ou vingt livres,
Les traitant à peu près comme s'ils étaient ivres,
Leur diſant à ces malheureux
Qu'une livre en nos mains en produit au moins deux.
C'eſt faux! c'eſt archi-faux! mais tous ces imbéciles,
A ſe laiſſer duper ſe montrent très faciles.
Nous cependant, nous conſervons l'eſpoir
D'accomplir un jour le miracle,
Mais juſqu'ici du matin juſqu'au ſoir
Sommes tombés de débacle en débacle
Dans un vrai pot au noir.
C'eſt que cette ſcience occulte
A laquelle vouons un culte,
Nous gliſſe dans les mains, c'eſt une vérité;
Si que ma foi! courons à la mendicité!"

Pendant que ce garçon deviſait de la ſorte,
Ce Chanoine, un homme en deſſous,
Qui guignait le prochain d'un air à moitié doux,
Et ſe gliſſait partout comme un cloporte

Entendit tout ce que le brave Vavaſſeur
Diſait pour ſoulager ſon cœur.
Caton, vous le ſavez, dit, et ce n'eſt pas louche,
'Que qui ſe ſent morveux ſe mouche!'
Or, ce Chanoine lors, dit à ſon Vavaſſeur:
"Tais-toi, ſi tu ne veux exciter ma colère,
Tu n'es qu'un calomniateur,
Qui t'a permis d'ailleurs dévoiler le myſtère,
Et de ce que je fais, et de ce que veux faire?"

—"Oui dà!" reprit notre Hôte;—"eh! l'ami! va toujours,
A ſa mauvaiſe humeur laiſſe-lui donner cours!"

"Au fait," dit-il, "fort peu je m'en ſoucie;
Sa colère pour moi, n'eſt qu'une facétie,
Et j'en ris de bon cœur!"
Et lorſque ce Chanoine eut à la fin de compte
Vu que monſieur ſon Vavaſſeur
Allait de ſes ſecrets éventer la noirceur,
Il s'enfuit au galop de chagrin et de honte.

"Ah!" fit ce Vavaſſeur, "nous allons maintenant
En avoir de l'amuſement!
Puiſqu'il a pris la poudre d'eſcampette,
Pour s'en aller je ne ſais où,
(Le Diable lui torde le cou!)
Au moins vous ſaurez ſa recette;
Car jamais avec lui ne me frôlerai plus,
Ni pour un ſou, ni pour beaucoup d'écus.
Pour m'avoir le premier attiré dans ce gouffre
Qu'il ait honte et douleur, l'enfer l'ait dans ſon ſoufre!

Car, voyez-vous, c'eſt par ma foi,
Choſe ſérieuſe pour moi!
Je le ſens bien quelque choſe qu'on diſe,
En pourſuivant cet art j'ai fait une bêtiſe;
Et cependant le pourſuivais toujours,
Quoiqu'il me déçut tous les jours:
Mais puiſque mon Seigneur eſt parti . . . bon voyage!
Vous ſaurez ce que fais de tout cet affinage."

Donc avec ce Chanoine ai demeuré ſept ans,
Et n'en ſais pas plus long pourtant de la ſcience;
Par elle j'ai perdu plus vite qu'aux brelans
Tout ce que poſſédais d'argent, de patience,
Et bien d'autres ainſi que moi
Au même ont été faits, ma foi!
Autrefois, voyez-vous, moi j'avais la coutume
D'être pimpant dans mon coſtume,
Je portais, et ce, tous les jours,
De coquets, de gentils atours,
Mon teint pouvait lutter, croyez-moi, point ne gloſe,
Avec l'incarnat de la roſe,
Maintenant mes habits ſont délabrés et vieux,
Et mon pauvre teint eſt vitreux:
Bien plus encor de mes yeux un eſt borgne,
Si que toujours il parait que je lorgne;
Voilà ce que me vaut, je mets mon cœur à nu
La recherche de l'inconnu.
Cette ſcience inopportune
Qu'on appelle par Atropos!
Tranſmutation des métaux,
A tellement ébréché ma fortune
Que ne pourrai certes payer jamais
Tout l'or que j'empruntai quand cent ans je vivrais!

Que chacun donc par moi s'éclaire,
Et n'aille embarquer ſon avoir
Dans cette maudite galère !
Il n'en retirerait qu'un morne déſeſpoir,
Qu'un eſprit détraqué, meſquin, pervers, avide,
Et certes qu'une bourſe vide.
Et quand par ſa folie il aurait de ſon bien
Perdu la dernière parcelle,
Qu'il ne lui reſterait plus rien,
Alors il chercherait, c'eſt choſe naturelle,
A faire dans ſes lacs s'embourber le prochain,
Car, ſoyez ſûrs, il eſt plus d'un vilain
Qui lorſqu'il eſt dans la débine,
Trouve en effet une joie aſſaſſine
A voir tout comme lui tomber le genre humain.
Un Clerc m'apprit jadis cette choſe bien laide,
Mais laiſſons ça ! . . . que Dieu me ſoit en aide !
Je vais en gros comme en détail
Vous parler de notre travail.

Lorſque nous exerçons notre métier du diable,
Nous paraiſſons crânement érudits,
Nous avons un grimoire à peine déchiffrable,
D'étranges mots de ſavoir tout confits ;
Je ſouffle alors le feu, je ſouffle, oui, je ſouffle,
Pour arriver à le rendre brillant,
Tant qu'à la fin j'en perds le ſouffle,
Et que mon cœur eſt défaillant.
Je ne ſaurais vraiment, exactement vous dire
Quelle proportion d'argent, d'autres métaux,
D'ingrédients et de matériaux
Nous mettons dans la poële à frire.
Tantôt une once ou deux ou quelquefois un marc

D'orpiment, d'os brûlés, moulus en poudre fine,
Ou d'écailles de fer, de fubftance alcaline,
Que tripotons afin d'en obtenir le marc.
Je ne faurais vraiment exactement vous dire
Comment tout ce fouillis que ne puis pas décrire,
De la poële eft mis dans un grand pot de fer
Que de poivre et de fel tout d'abord on faupoudre,
Des os brûlés avant d'y déverfer la poudre,
Et de chauffer le tout avec un feu d'enfer.
Je ne faurais non plus exactement vous dire
Comment ce pot de fer eft hermétiquement
Fermé, fi bien que l'air n'y peut gliffer fon rire
Mis qu'il eft à la porte impitoyablement ;
Ne peux vous dire d'aventure
Et notre foin
Notre tintouin
En fublimant, je vous affure,
Tous ces matériaux ; en les amalgamant,
En les calcinant fermement
Avec ce vif argent qu'on appelle Mercure.
Mais malgré nos efforts pour amener à bien
Ces opérations chimiques,
Nos foins font fuperflus, nos foins font chimériques.
Nous avons pour réfultat—rien !
Notre orpiment, notre mercure,
Notre litharge auffi, tout eft vanité pure,
En gros comme en détail
Nul eft notre travail.
De nos efprits auffi l'afcenfion eft nulle,
Et notre réfidu paffe le ridicule,
Si que ne récoltons de notre dur labeur
Que déception, que fueur !

Dans ce vrai métier de galère
Exifte un attirail nombreux,
L'énumérer ferait chofe bien longue à faire,
Si n'étais ignorant le ferais, mais je veux,
Duffé-je n'y pas mettre d'ordre,
Vous parler de ce beau défordre.
Et d'abord nous avons borax et vert-de-gris,
Bols blancs, bols gris, bols d'Arménie,
Vafes de terre et de verre, et tamis
Et d'urinaux toute une colonie;
Nous avons fioles et goulots,
Cucurbites, fublimatoires,
Alambics et leurs acceffoires,
Et de toute grandeur des pots;
Nous avons auffi des cornues,
Des gourdes plus ou moins pointues,
Enfin des inftruments fi nombreux, fi nombreux,
Que fe les procurer ça devient fort coûteux.

Nous avons la cérufe ainfi que le bitume,
De nombre d'ingrédients l'écume,
De l'arfenic, et puis du fiel de bœuf,
Du fel ammoniac, du foufre, de l'éteuf
Non pas pour jouer à la paume,
Mais pour emprifonner l'arôme
De philtres précieux; avons encor des eaux
Qui tirent leurs couleurs de bien des végétaux;
Et nous avons des herbes
Et des plantes fuperbes,
Et l'aigre-moine, et le fang-de-dragon,
Et la Valérienne, encore l'eftragon,
La fleur de paffion, ou plante du calvaire,

Et même parfois la lunaire ;
Nos lampes brûlent nuit et jour
Pour opérer notre œuvre, et pour
Que ne s'éteigne la fournaise,
Et que toujours ardente soit la braise,
Pour mieux parachever la calcination,
Aussi des eaux l'albification.
Nous avons de la sensitive,
Et de la glaire d'œuf, du sel, de la chaux vive,
Braise, urine, terre et fumier,
Salpêtre et vitriol ; de la poudre d'acier,
De l'alcali, des matières caillées,
Et de tartre et d'alun de pleines corbeillées ;
Des cheveux d'homme et des crins de chevaux,
Du verre et du levain, et des poils d'animaux,
Du moût de bierre, et des potiers l'argile,
Des intestins de crocodile,
De la bouze de vache, et des crottins d'agneaux,
Plus de l'arsenic rouge, et nombre de matières
Produisant couleurs éphémères,
Et nous servant si bien d'agent,
Que nous pouvons donner une teinte citrine
Même à l'argent.
Avons encor de couleur purpurine
Nos cémentations,
Nos fermentations ;
Nous avons nos lingots, et d'essai nos substances
Pour constater la marche et les gradations
De nos nombreuses manigances.

Aussi je vous dirai tels que les sus alors
Le nom des quatre Esprits, et le nom des sept Corps,
Ils sont ici placés par ordre de mérite :
Le premier des Esprits est nommé Vif-Argent,

Le fecond Orpiment ; fon prochain accolyte
Le Sel Ammoniac eft un puiffant agent,
Le quatrième enfin, Meffeigneurs, c'eft le Soufre,
Qui joue auffi fon rôle dans ce gouffre.
Je paffe maintenant de ces Efprits retors
A ce que nommons les fept Corps,
Et je vous dirai fans lacune,
Que le Soleil c'eft l'Or, que l'Argent c'eft la Lune ;
Le Vif-Argent Mercure, et que Mars eft le Fer,
Le Plomb Saturne, et l'Etain Jupiter,
Et le Cuivre Vénus par le nom de mon père !
Le pourquoi de ces noms n'en fais pas le myftère !

Celui-là qui s'attèle à ce métier maudit,
Y perdra tous fes biens, tenez-vous le pour dit !
Vouloir faire de l'or, c'eft chercher la ruine,
C'eft vouloir tout à fait tomber dans la débine.
Dieu fait que même un Erudit,
Fut-il un Frère, ou bien un Moine,
Fut-il Prêtre ou Chanoine,
Ayant défir favoir ce métier de lutin,
Pâlirait du foir au matin
Sur de vieux parchemins, ou bien fur de vieux livres,
Il y perdrait non feulement fes vivres,
Mais fon or, fon argent, qui plus eft fon latin.
Il faut être archi-fou, tous vous pouvez m'en croire,
Pour s'enfoncer dans fi vilain grimoire ;
Et que l'on foit favant, ou qu'on foit ignorant,
Le réfultat en eft le même au demeurant,
Ignorant ou favant, chacun la chofe eft fûre,
Dans l'opération fait chou blanc d'aventure.

Je ne crois pas avoir fait mention
De certaine décoction

De vert-de-gris et de limaille
Et parfois de poudre d'écaille,
Des huiles et des lotions,
Des diverfes afcenfions
Et des eaux vives,
Et des eaux corrofives,
Et du métal en fufion,
Des fubftances émollientes,
Et de celles endurciffantes,
Dans ma tête tout ça, vrai! fait confufion.
Pour vous faire au complet une nomenclature
Des noms fans nom de la fcience obfcure
Dont je vous dis ici les faits,
Ou plutôt les méfaits,
Il me faudrait, je le préfume,
Un par trop énorme volume!
Vous en ai dit affez, Meffeigneurs, m'eft avis,
Pour évoquer des noirs royaumes
Les plus affreux démons, les plus vilains fantômes,
Et les plus féroces Efprits!

Oui, la pierre philofophale
Que l'on nomme Elixir, pierre conjecturale
S'il en fut onc, oui, par Dieu! la cherchons,
Mais pour la trouver dà fommes trop cornichons!
Car, voyez-vous, malgré notre fcience,
Et notre fière outrecuidance,
Moi j'en appelle au Roi du ciel,
Non la pierre philofophale
En fin finale
Ne vient jamais à notre appel.
Pour arriver à ce mécompte
Nous avons gafpillé nos biens au bout du compte,

Et cette perte nous rend ſous
Tous !
Et nous en créverions, n'était que l'eſpérance
De réuſſir un jour, nous fait voir à diſtance
Dans un brouillard fort nébuleux
L'inſtant où le ſuccès ne ſera plus douteux.
Mais je le diſais tout-à-l'heure
Cette eſpérance n'eſt qu'un leurre,
Qui comme un météore, un inſtant éblouit,
Pour faire après une plus ſombre nuit.
Pourtant ici je dois le dire,
Les malheureux atteints de ce délire
Qui conſiſte à vouloir incruſter dans leur for
Qu'ils pourront un jour faire l'or,
Trouvent dans leur déboire une douce amertume,
Si, que n'euſſent-ils plus qu'un ſeul drap pour les nuits,
Qu'un manteau pour les jours, par leur eſpoir ſéduits,
Ils vendraient l'un et l'autre au riſque d'un gros rhume,
Pour chercher à multiplier,
Heureux pour tel motif de ſe mortifier ;
Tant tout leur ſaint Fruſquin il l'attire ce gouffre !
Quand ces gens là, ces martyrs du grand Art
Sont quelque part,
Vous les reconnaiſſez à leur parfum de ſoufre,
Ils puent,—je ſuis fâché me ſervir d'un tel mot,
Comme un bouc, comme un Aſtaroth,
Et leur odeur eſt ſi chaude et ſi rance
Qu'elle infecte même à diſtance.
Que ſi leur demandez parfois ſecrètement
Pourquoi toujours ils ſont vêtus ſi pauvrement,
Ils vous chuchotent à l'oreille :
Voyez-vous, ce n'eſt pas merveille

Nous avons de ſcience un ſi grand rudiment
Que ſi nous montrions avec quelqu'élégance
On nous tuerait certainement;
Et de cette façon happant la confiance
Ils agripent ſouvent l'argent de l'ignorance!

Mais ſur cela paſſons, et revenons par Dieu!
A mon hiſtoire.

Avant donc que le pot ne ſoit mis ſur le feu
Avec les ingrédients, car c'eſt tout un grimoire,
Mon Seigneur, mais lui ſeul, trempe tout ce fouillis
Dans une décoction noire:
(Car puiſqu'il eſt parti, je puis bien, m'eſt avis,
Vous parlez de ſes faits et geſtes,
Ils me furent aſſez funeſtes:)
Mon Seigneur a la réputation
D'un habile homme, vous l'atteſte,
Quoique je ſache, ſans conteſte,
Qu'il n'eſt venu jamais à la perfection.
C'eſt que preſque toujours alors que la matière
Arrive à l'ébullition,
Le pot, ou plutôt la chaudière
Patati, patatras,
Saute et vole en éclats,
Et le fameux bouillon ſe répand, s'évapore
Sur ſa trace en laiſſant une odeur de phoſphore.
C'eſt que cette ſoupe aux métaux
A la force ſouvent de nombre de chevaux;
Quand elle envoie au loin promener ſon écume
De fer, de ſoufre et de bitume,
Elle renverſe tout et les murs et le toit
Ne voulant plus être à l'étroit,

Si qu'elle va fixer en terre
De ſon trop plein le mélange adultère.
Et Seignéurs, entre nous ſoit dit,
Je crois bien qu'en enfer où trône le Maudit
Il ne peut y avoir plus d'ire et plus de rage,
Vacarme plus affreux, plus énorme tapage
Qu'il n'y en a chez nous quand ſaute le potage?
Chacun gronde et ſe tient pour très mal ſatisfait,
Et l'un à l'autre qui plus eſt
Sans ménagement dit ſon fait.
Les uns diſent que c'eſt la faute
De la façon dont fut conſtruit le feu;
D'autres diſent: 'Mais non! la preſſion trop haute
A fait l'accident de par Dieu!'
D'autres encor: 'La faute eſt au maroufle,
Qui ſouffle;
Et dans ce cas, car j'étais le ſouffleur
Moi j'avais peur.
'Stupidité!' formulait un troiſième,
'Ils n'étaient pas aſſez trempés tous vos métaux!'
'Nenni,' diſait un quatrième,
'Votre âtre n'était pas fait de matériaux
Propres, devez le reconnaître,
Il eut fallu du bois de hêtre!'
Ne ſaurais dire, moi, c'eſt un fait poſitif
De l'accident quel était le motif
Pour lequel la marmite opérait ſa culbute,
Mais je conſtate ici quelle était la diſpute.
Sur tout ce bruit dominant, mon Seigneur
Diſait: 'Eh bien! c'eſt un malheur!
Puiſqu'a crévé notre chaudière
Que faire?
Tous ces dangers, bien je le crois,

Je les éviterai, c'eſt ſûr, une autrefois.
La marmite était je le gage,
Fêlée . . . Adieu donc au potage !
Ne faut s'étonner de ſi peu,
Déblayons tout, et rallumons le feu,
Ainſi que c'eſt l'uſage,
Et puis mes chers amis recommençons l'ouvrage !'
Sur ce, l'on balayait, on paſſait au tamis
Tous les débris.
'Pardi !' diſait un autre, 'il nous en reſte encore
Quelque peu du métal,
Recueillons-le dans cette amphore,
Une autrefois pourrons réuſſir . . . . . Au total !
Pour récolter il faut ſémer, que diable !
Un marchand ſur la mer quelquefois formidable
Se voit forcé confier ſon avoir,
Et la mer, monſtre épouvantable
Très ſouvent l'engloutit dans ſon vaſte avaloir,
Et moins ſouvent le porte à terre,
Car Borée eſt puiſſant, et grande eſt ſa colère !'
'Paix là ! paix là !' dit mon Seigneur,
'Une autrefois aurai plus de bonheur !
Réuſſirai par Notre Dame !
Et s'il n'en eſt ainſi que j'en porte le blâme !'
Un autre dit : 'Pardieu !
Trop chaud était le feu !'
Mais trop chaud ou trop froid ici j'oſe le dire,
Nous n'obtenons jamais le point de notre mire.
Et quand nous ſommes ſeuls pourtant,
D'être des Salomon nous nous donnons le gant.
Mais à vous tous ici le dis en confidence,
Défiez-vous de l'apparence,
Tout ce qui reluit n'eſt pas or,

Et mêmement n'eſt pas du ſimilor;
Enfin foi d'homme!
Souvent belle au regard eſt mauvaiſe une pomme.
De même il en eſt parmi nous:
Qui parait le plus ſage, eſt ſouvent des filous
Le plus adroit ou le plus hypocrite;
Le vol bien réuſſi, tel eſt ſon ſeul mérite!
C'eſt ce que je vous prouverai
Avant la fin de mon narré.
Il y a, voyez-vous, parmi nous un Chanoine,
Qui plus que le plus laid et le plus ſale moine
Infecterait, c'eſt vérité,
De l'univers la plus large cité,
Fut-elle grande comme
Ninive, Alexandrie, ou bien Troie, ou bien Rome.
Nul homme, vécut-il mille ans
Ne pourrait vous narrer ſes nombreux guet-apens,
Il eſt faux, il eſt faux, on n'en a pas d'idée;
Il a l'eſprit ruſé certes plus qu'Aſmodée,
Si qu'il faut être aux trois quarts un démon
Ou ſage autant que Salomon,
Pour ne pas dans ſes lacs tomber comme une bête,
Tant avec art il vous embête!
Il a déjà trompé nombre de gens,
Qui n'étaient pourtant des enfants;
S'il vit quelque temps d'aventure,
Encore il trompera plus d'une créature.
Cependant alléchés par ſon obſcur ſavoir
Des hommes font maints milles pour le voir,
Et rechercher ſa connaiſſance,
Sans ſeulement avoir doutance
Qu'au fond du ſac il n'y a rien
De bien!

Si donc vous plait m'accorder audience,
Je vais ici prouver ce que j'avance.
Mais ô vous tous, Nobles, Réligieux,
Qui chevauchez avec nous par ces lieux,
Abbé, Frère-quêteur ou Moine,
N'allez pas croire que parce que d'un Chanoine
Je vous narre les vilains faits,
Mon projet ſoit de déverſer le blâme
Par des propos, des quolibets
Sur votre ordre . . . oh ! non pas, l'affirme ſur mon âme !
Car pardi ! dans chaque ordre il eſt quelque maudit,
Parmi d'honnêtes gens il ſe gliſſe un bandit,
Faut-il pour cela fuir le monde,
Ou regarder l'humanité
Comme un réceptacle crotté
Où grouille ſeulement l'immonde ?
N'ai point l'intention de vous calomnier,
Mais ne ſaurais le dénier,
Mon but dans cette circonſtance,
Eſt de tancer le mal, et d'importance.
Car comme moi ſavez pertinemment
Que du divin Jéſus parmi les douze apôtres,
Un ſeul fut faux,—Judas aſſurément ;
Ce qui n'empêcha pas que fuſſent bons les autres.
Ainſi de vous, Meſſeigneurs du clergé,
Seulement croyez-moi vite donnez congé
Au Judas qui pourrait, ſous maſque d'impoſture,
Se faufiler parmi vous d'aventure.
Contre moi donc ne ſoyez pas marris,
Mais écoutez ce que je dis,
Mon conte eſt vrai, je vous l'aſſure."



CONTE DU VAVASSEUR DU CHANOINE.

IL exiſtait à Londre un heureux Capelan [de l'an,
Qui vivait en diſant meſſes du bout
Lequel était ſi bon de caractère,
Si charmant au logis, et ſi prêt à tout faire
Pour obliger, que — ne me croirez pas,
La femme chez laquelle il prenait ſes repas,
Ne voulait qu'il payât habits ou nourriture,
Quelque bien qu'il ſe mit d'ailleurs par aventure;
Si qu'il ne manquait pas, on peut bien le penſer,
D'argent à dépenſer:
Mais n'importe cela; je veux par St. Antoine!
Continuer l'hiſtoire du Chanoine,
Qui de ce Prêtre ayant bien du bonheur, ma foi,
Amena l'affreux déſarroi.

Un jour donc il vint ce Chanoine
Vers la chambre du Prêtre, et ſans bien grande exoine,
Lui demanda s'il voulait ſans retard
D'or lui prêter un marc,

Pour trois jours ſeulement. " Le rendrai, je le jure,
Au jour marqué," dit-il; " que ſi j'étais parjure,
Je conſens," reprit-il, " je conſens de tout cœur
Etre pendu comme un voleur!"
Le Prêtre donc remit le marc d'or. Le Chanoine
Avec tout le coulant et l'aſtuce d'un Moine,
Se confondit en bénins compliments,
Et prit congé faiſant force remerciements.
Dès le troiſième jour, il rapporta foi d'homme!
La ſomme,
Au Prêtre tout joyeux de repalper encor
Son or.
" Certes," dit celui-ci, " cela point ne me gêne
Prêter un Noble, deux ou trois,
A qui veut ſe donner la peine
Les rendre au temps fixé. C'eſt du dernier courtois!
A pareil homme ſur la terre
Je dis, je n'en fais pas myſtère,
Jamais ne ſaurais de mon bien
Refuſer rien!"
" Quoi!" reprit ſoudain ce Chanoine,
" Moi! je pourrais manquer à mes engagements?
Ce ſerait du nouveau! parbleu! mon patrimoine
Eſt là pour tenir mes ſerments.
La foi! pour moi c'eſt une choſe
Que garderai toujours . . . . . oh! qu'on n'en gloſe!
Juſqu'à ce que je deſcende au tombeau.
Car, croyez-le, comme au *Credo*,
Il ne ſe trouve ſur la terre
Nul hère
Qui pour m'avoir prêté de l'or ou de l'argent
En un beſoin urgent,

Se ſoit jamais trouvé, ſur l'honneur je le jure,
En danger de par moi d'une déconfiture.
Et maintenant," dit-il, " cher Meſſire, entre nous,
Puiſque fûtes pour moi ſi courtois et ſi doux,
Afin de m'acquitter de tant de bienveillance,
Je vous enſeignerai, n'en ayez pas doutance,
De multiplier le grand art,
Comme je ſais, je vous le certifie,
Bien œuvrer en philoſophie,
Car mes talents ſont grands dans ce ſavoir à part;
Soyez en ſûr, et notez le d'avance,
Devant vous je ferai quelqu'œuvre d'importance."
—" Vrai!" repartit le Prêtre; " Ah! vous feriez cela?
La Vierge en ſoit bénie aux cieux et par delà!
J'accepte de tout cœur."—" A votre ordre, Meſſire,
Il ſera fait, comme je viens de dire"
Repartit le Chanoine: " Amen!"

Jugez de ce voleur par ce laid ſpecimen!

Une telle offre de ſervices
A mon avis ſent tous les vices;
Ça pue; et c'eſt la vérité
Ça ſent le bouc, la fauſſeté!
Or ce vilain Chanoine
En cette occaſion puait comme un vieux Moine,
Tant d'ignobles penſers ſe gliſſaient dans ſon cœur,
S'il en poſſédait un, cet impudent blagueur!
De ſa perverſité que le bon Dieu nous garde!
Honni ſoit-il celui qui la vérité farde!

Que ſavait-il hélas! ce pauvre Capelan,

Point il ne se doutait, et ce n'était merveille,
Que ce Chanoine était un fourbe, un chenapan,
Si qu'il n'eut vent du mal lui pendant à l'oreille.

O Prêtre sot! double sot! triple sot!
Je le vois tu vas être ébloui tout à l'heure,
Par l'amour vil de l'or, par l'amour du lingot,
Et tu vas tomber dans le leurre,
Et dans le vilain traquenard
Que te tend ce rusé renard.
Adonc pour arriver à montrer ta folie,
De ce Chanoine aussi, vraiment ça m'humilie
L'abominable fausseté,
Je m'en viens dévoiler toute la vérité.

Mais maintenant vous allez croire
Messire l'Hôte et vous, mon auditoire,
Que ce Chanoine est mon Seigneur,
Non sur ma foi, non sur l'honneur!
Ce n'est pas lui; c'est un autre Chanoine
Plus futé, plus tricheur cent fois
Que le mien ne fut onc; c'était un fin matois
Qui mangea plus d'un patrimoine.
Parler de sa subtilité,
Ça me fait mal, en vérité:
Lorsque je narre sa traîtrise,
Et de ses dupes la bêtise,
De mon visage sens se rougir l'incarnat,
Ou pour parler avec plus de franchise
Je le sens s'échauffer; car il est d'un blanc mat
Depuis assez long-temps, grâce à l'infecte brise
Qui s'exhalait de ces maudits fourneaux
Pêle-mêle où cuisaient tant de vilains métaux.

Maintenant du Chanoine au Prêtre
Ecoutez le difcours, et jugez en du traître !

"Meffire, fans vous commander,"
Dit à ce Prêtre ce Chanoine,
"De fuite veuillez bien mander
Votre valet ;—il nous faut d'antimoine
Une once ; et deux ou trois au plus de vif argent ;
Qu'il aille les chercher ; et qu'il foit diligent ;
Puis de vos yeux verrez une merveille
Que fe refuferait à croire votre oreille."
"Meffire," dit le Prêtre, "Amen !"
Et fans plus d'examen
Il appela fon domeftique,
Et lui donna l'ordre excentrique,
Et le valet s'en fut, puis apporta bientôt
Le vif argent et l'antimoine
Qu'il remit au Chanoine ;
Et de Satan ce vil fuppôt,
Demanda du charbon au brave domeftique,
Voulant au même inftant commencer fa rubrique ;
Et foudain de fon fein retirant un creufet,
Au Prêtre il le montra difant d'un air difcret :
"Approche !
Cet inftrument que je fors de ma poche,
Tiens, le voici, prends-le ; mets y de vif argent
Une once, au nom du Chrift ; fois toi-même l'agent
Du grand favoir, et deviens de l'étoffe
Dont on fabrique un Philofophe.
Il en eft peu certe à qui j'offrirais
Les mettre ainfi dans mes fecrets ;
Car tu vas voir ici par ton expérience,
Combien grande elle eft ma fcience.

Ce vif argent, je vais, tiens, ſi bien l'amortir,
Là devant toi, que ſans mentir
Je le rendrai, ce qui fera ta joie,
De l'argent qui vaudra bien mieux que la monnoie
Que toi, que moi, n'importe qui
Dans ſa bourſe porte aujourd'hui.
Il ſera doux, il ſera malléable,
Ou tiens-moi pour un incapable !
Par-devers moi j'ai là, mon cher,
Une poudre—il eſt vrai qui me coûte aſſez cher,
Mais qui de ma ſcience
Eſt, entre nous, l'eſſence.
Dis à ton valet de ſortir ;
Puis après ferme bien la porte,
Tu le conçois certe, il importe
Que nul œil indiſcret ne puiſſe nous trahir.
A nul il ne faut qu'on ſe fie
Pour l'œuvre de philoſophie."

Ainſi fut dit, ainſi fut fait.
Le ſerviteur parti, la porte fut fermée,
En un inſtant ce fut affaire conſommée ;
Seuls ils reſtèrent en effet.

Suivant l'ordre donné par ce maudit Chanoine
Ce Capelan auſſi bête qu'un Moine,
Mit cette choſe ſur le feu,
Soufflant, ſoufflant, ſoufflant morbleu
Avec une ardeur inceſſante,
Et ſe mettant en quatre je m'en vante.
Notre Chanoine alors jeta dans le creuſet
Pour éblouir ce Preſtolet
De perlimpimpin une poudre

Faite de craie, ou de ſoufre ma foi,
Un compoſé de ne ſais quoi
Et d'un jaune . . . . d'éclair qui précède la foudre ;
Puis il lui dit de mettre au-deſſus du creuſet
Tous les charbons ; " car je veux, c'eſt un fait,
De mon affection pour te donner un gage,"
Dit-il, " que tes deux mains accompliſſent l'ouvrage."
—" Ah !" dit le Prêtre, " grand merci !
Et quand aux charbons les voici."
Et ce diſant, le pauvre Prêtre
Content, joyeux, tout au bien être !
Rangea chaque charbon très convenablement,
Avec grand ſoin et ſans déſordre.
Tandis qu'il rempliſſait cet ordre,
Ce faux Chanoine impudemment
De ſon ſein retirait un charbon fait de hêtre
Dans lequel ſe trouvait un trou
Pratiqué par l'adroit filou,
Pour mieux ſubtiliſer le Prêtre.
Ce trou, de la fourbe l'agent,
Le recouvrait une aſſez large entaille,
Dans laquelle dormait une once de limaille
D'argent.
Et comprenez le bien ce leurre
N'était l'œuvre de tout à l'heure,
Oh ! non, c'était un guet-apens
Improviſé depuis long-temps.
Plus tard vous parlerai d'autres choſes encore
Qu'il avait avec lui ce démon que j'abhorre !
Il voulait le tromper, c'était là ſon projet
Bien avant d'arriver ; et le tour était fait
Avant qu'il ne partit. Vraiment cela m'attriſte
Quand il me faut parler de ce faux alchimiſte ;

Je voudrais me venger de sa perversité.
Mais ne le puis, en vérité,
Cet oiseau de malheur ne loge pas, il perche,
Et j'en suis toujours pour tous mes frais de recherche.

Messires, maintenant, et pour l'amour de Dieu
Faites attention, je vous prie, à son jeu.

Il prit donc ce charbon dont parlais tout à l'heure,
Et puis secrètement dans sa main mit ce leurre,
Et tandis que le Prêtre arrangeait le charbon,
"Tu fais tout de travers, mon bon,
Ce n'est point étalé comme ça devrait être,"
Dit soudain le Chanoine au Prêtre,
"Laisse-moi m'en mêler un peu.
Quelle chaleur as-tu pardieu !
Tiens de suite prends-moi ce linge
Etanche ta sueur, ton front et ta méninge !"

Et tandis que ce Prêtre avec grand' bonne foi
S'essuyait quoi !
L'autre . . . maudite soit sa face !
Mit soudain son charbon en place
Tout au beau milieu du creuset,
Et hardiment prit le soufflet
Souffla, souffla c'est chose sûre
Outre mesure,
Si que tous ces charbons naguère à peine ardents
Devinrent tout à coup rouges, incandescents.
"Et maintenant, cher Prêtre ! allons quelque breuvage !"
Dit-il ; "j'ai vraiment chaud ; oui dà, je suis en nage ;
Dans peu d'instants,



Et tandis que ce Prêtre avec grand' bonne foi
S'eſſuyait quoi !
L'autre . . . Maudite ſoit ſa face !
Mit ſoudain ſon charbon en place
Tout au beau milieu du creuſet,

Page 332.

Tout ſera pour le mieux, je gage.
En attendant buvons, et réjouiſſons-nous
Tandis que ce creuſet nous fabrique des ſous!"
Et quand tout le charbon du hêtre
Fut conſumé; comme ça devait être
Dans le creuſet
Sans que de rien ne ſe doutât ce Prêtre,
La limaille tomba; le tour ainſi fut fait!
Ce Prêtre, ce novice
N'ayant ſoupçon de l'artifice!

Et lorſque ce Chanoine en eut vu le moment:
"Prêtre," dit-il, "incontinent
Viens t'en ça, près de moi; comme je le ſuppoſe
Tu n'as pas de moule à lingot,
Apporte-moi, voyons, un quelque choſe
Comme une pierre à craie, et que je ſois un ſot,
Que toute ma ſcience croule
Si je n'en forme pas un moule.
Egalement apporte-moi
Un vaſe, un bol, un baquet quoi!
Tout rempli d'eau;—tu verras, choſe claire,
Ce qu'adviendra de notre affaire;
Mais comme veux, en vérité,
Que tu ſois ſûr, chez moi c'eſt un point arrêté,
De la manière dont j'opère,
Que je ne veux tromper ta bonne foi,
Et que franc eſt mon jeu, n'ayant aucun myſtère
Pour toi,
Je veux t'accompagner, nous reviendrons enſemble,
Dis mon bon, que t'en ſemble?"
Pour être bref, pour en finir,
Et ſur tous ces détails ne plus m'appéſantir,

Sur eux à double tour ils fermèrent la porte,
A l'autre chacun d'eux de fait ſervant d'eſcorte ;
Et revinrent dans un inſtant.
Pourquoi différerai-je à vous dire à préſent
Ce qu'alors il fit ce Chanoine?
Cela ne ſervirait à rien, par St. Antoine!
Il prit donc la craie en ſes mains
Puis d'un moule à lingot lui donna l'apparence,
Avec un inſtrument que pour la circonſtance
Il avait ſu, pour ſervir ſes deſſeins,
Diſſimuler aux yeux du bonhomme de Prêtre.
Puis enlevant la ſubſtance du feu,
Il la fit découler comme un vrai boutefeu
Dans le moule à lingot le traître!
Et puis jetant le tout dans un grand baquet d'eau :
"Vois ſi je ſuis un étourneau :
Prêtre," dit-il, "mets ta main et tâtonne
Tu trouveras d'argent récolte bonne,
Je l'eſpère du moins ; de par le noir démon!
C'eſt de l'argent bien ſûr, et non pas du limon!"

Ce Prêtre fut bien content, dame!
Lorſque dans le baquet cherchant avec la main,
Il y pêcha ſoudain
D'argent fin une lame.
"La bénédiction de Dieu,
Celle auſſi de ſa Sainte Mère,
Tombent ſur vous," dit-il, "c'eſt là mon vœu,
C'eſt là le vœu d'un cœur ſincère!
Tombe ſur moi leur malédiction,
Si dans la ſuppoſition
Où voudriez m'enſeigner d'aventure
Cet art miraculeux, et ſi noble et ſi beau,

Ne vous ſuis, ici je le jure,
Dévoué juſques au tombeau !"

Dit ce Chanoine alors : " Pour te donner la preuve
Du bon vouloir que j'ai pour toi,
Une ſeconde fois je vais tenter l'épreuve
Afin que ſi par hazard moi
J'étais abſent, courant de par le monde,
Tu puiſſes ſeul faire l'emploi
De cette ſcience profonde.
Voyons," dit-il au Prêtre, " à préſent, mon ami,
De vif-argent prends une autre once,
Et ſi tu n'es pas endormi,
Tu vas faire, je te l'annonce,
Encore une lame d'argent,
Mais au labeur ſois diligent."
Très vivement ce Prêtre
Aux ordres du Chanoine (il l'appellait ſon Maître
Cet archi-Traître !)
Souffla, ſouffla, ſouffla le feu
De tout ſon pouvoir palſembleu !
Pendant ce temps, notre ruſé Chanoine,
Ne mangeait comme on dit ſon froment en avoine,
Avec un bâton creux le drôle s'amuſait
Et ruminait ;
Il avait introduit dedans, cette canaille,
Comme dans le charbon, une once de limaille
D'argent,
Qu'il brûlait du déſir urgent
Dans le creuſet répandre.
Alors il ſut ſi bien s'y prendre,
(Que Lucifer
Le grille un beau jour en enfer !)

Qu'en ayant l'air d'arranger, j'imagine,
Ce qu'il appellait la cuiſine,
Il plaça ſon bâton au deſſus du creuſet,
En un clin d'œil alors le tour fut fait ;
Et d'argent la limaille
Eut dans le dit creuſet épandu ſa grenaille.

Maintenant, Meſſeigneurs, je pourſuis mon récit.
Lorſque ce Chanoine maudit
Eut fait ainſi ce Prêtre au même,
De celui-ci la joie extrême
Je ne ſaurais la décrire vraiment.
Pour ce Chanoine il fut aſſurément
Tout ſentiment.
Notre aigrefin le voyant ivre
D'un tel bonheur, lui dit : « As-tu du cuivre ? »
—« Si je n'en ai, je m'en vais en chercher ! »
« Bien ! mais il faut te dépêcher, »
Dit ſoudain le Chanoine au Prêtre.
Et celui-ci, vif autant que ſalpêtre,
Car il avait le diable au corps,
Tout en courant s'en fut dehors
Chercher le cuivre, et l'apporta bien vite
A notre Chanoine émérite,
Qui ſe hâta de ſuite d'en peſer
Une once, afin de la faire infuſer.
Ma langue ne ſaurait dans une parlerie
Raconter les méfaits, raconter la rouerie
De ce Chanoine aſtucieux.
Avec pauvres d'eſprit il paraiſſait mielleux,
Mais il était au fond diabolique,
Et dans ſon penſer deſpotique.
Cela me fait bien mal narrer ſa fauſſeté,

Mais le dois à la vérité
Afin que chacun ſe défie
De ſa fauſſe philoſophie.
Donc cette once de cuivre il la mit au creuſet,
Puis y jeta ſa poudre aux yeux du preſtolet,
Et puis lui fit ſouffler de la bonne manière,
Si que le pauvre hère
A tout cela pardieu!
Ne vit rien que du feu!
Dans le moule à lingot lors verſant la matière
De la chaudière
Il jeta le produit nouveau
Dans l'eau.
Et de ſa propre main autrefois qui fut blanche,
Cherchant de ci, de là dans ce trouble cryſtal,
Il laiſſa couler de ſa manche
Une lame d'argent, ce vilain animal,
Ayant ſoin, il n'était pas ivre,
Par contre coup de rempocher le cuivre;
Et puis au Prêtre il dit, c'était bien dans ſon jeu :
" Avance donc très cher, et cherche de par Dieu!
Vrai, c'eſt être blâmable,
Que de ne m'aider quelque peu,
Crains-tu de te mouiller? va ce n'eſt pas le diable!
Voyons! dans ce baquet, mets comme moi la main,
Es-tu donc ſi douillet que tu craignes ce bain?"
Le Prêtre alors, ardent à la pourſuite,
Chercha, trouva de ſuite
La fameuſe lame d'argent.
" C'eſt bien," dit le Chanoine, " allons, car c'eſt urgent,
D'attente n'aime pas la fièvre,
Nous enquérir chez un orfèvre

Quelle eſt de cet argent, fruit de notre labeur,
La réelle valeur ?
Je ne veux pas par St. Antoine !
Ni par ma chape de Chanoine,
Que nous ſoyons tous deux dans ce terrible émoi
Savoir ſi cet argent eſt, ou n'eſt pas d'aloi ?
Vers l'orfèvre avec les trois lames
Ils s'en allèrent donc, Meſſeigneurs et Meſdames ;
L'orfèvre en fit l'eſſai. La lime et le marteau,
Et le feu qui plus eſt dirent : ' C'eſt bon ! c'eſt beau !' "

Qui fut joyeux ? ce fut le Prêtre ;
Jamais oiſeau voyant le jour paraître,
Ne ſe réjouit plus ; jamais le Roſſignol
A la veille de Mai n'aiguiſa ſon bémol
Avec plus de bonheur ; jamais gentille dame
Ne fut plus diſpoſée à moduler ſa gamme ;
Jamais non plus un Chevalier courtois
Pour parvenir à plaire à quelque fin minois,
Ou bien pour défendre une vierge,
Ne fut plus empreſſé de mettre ſa flamberge
Au vent,
Que ce Prêtre dupé de courir au devant
De cette ſcience inconnue,
Qui tout exprès pour lui deſcendait de la nue.
A ce Chanoine auſſi dans un ſoudain tranſport
Il dit : " Par Jéſus Chriſt qui pour nous tous eſt mort,
Je voudrais bien ſavoir afin d'en faire emplette
Ce que coûte votre recette ?"
" Je t'en préviens, ce ſecret eſt très cher !"
Tout auſſitôt, repartit le Chanoine,
" Car, hormis Moi, de l'Art le plus grand Magiſter,

En Angleterre il n'exifte qu'un Moine,
Qui foit affez malin
Pour amener la chofe à bonne fin."
"Oh! n'importe!" reprit le Prêtre,
"Pour pofféder ce beau fecret
Combien dois-je payer, faites-le moi connaître?"
"Oh!" reprit l'autre, "c'eft un fait!
C'eft cher! mais on ne peut le trouver dans les livres,
Et fi tu défires l'avoir
Il faudra dès ce foir
Me payer dà quarante livres!
Encore fi n'était pour toi mon amitié,
J'aurais augmenté de moitié
Le prix mefquin qu'aujourd'hui te demande."
Vite ce Prêtre fut en or chercher l'offrande.
Alors le Chanoine lui dit:
(Que ce Chanoine, entre nous, foit maudit!)
"Si tu m'aimes, je crois en avoir l'affurance,
Tu ne divulgueras jamais cette fcience,
Et m'en garderas le fecret;
Figure-toi, que fi l'on connaiffait
Et ma philofophie, et tout mon favoir-faire,
Je ferais un homme perdu!"
"Ainfi ne paierai point un fervice rendu,"
Reprit le Prêtre, "Oh! non, bien au contraire
Compte fur moi, du tout ferai myftère,
Et ce fecret mourra dans mon fein invendu!"
"C'eft parler d'or! adieu," dit le Chanoine,
"Maintenant que tu peux tripler ton patrimoine,
Je te laiffe fans nul fouci,
Adieu Prêtre, à toi grand merci!"
Le Chanoine partit, inutile de dire
Qu'il ne revint plus le beau fire!

Et que quand ce Prêtre benêt
Voulut exploiter le ſecret,
Qu'on ne trouvait pas dans les livres,
Et qu'il avait, le ſot ! payé quarante livres,
Il n'y vit que du feu
Parbleu !
Et s'apperçut bientôt que ſa recette
Ne valait pas une allumette.
Et c'eſt toujours ainſi que ce Chanoine affreux
Dupe les gens . . . . l'inſidieux !

Vous tous qui m'écoutez, ſi donnez audience
A vos penſers, verrez qu'en chaque état
Certe il y a lutte et combat
Entre les hommes vains et bouffis d'arrogance,
Et ce métal qu'on nomme l'or.
Ce qui m'étonne moi c'eſt qu'il en reſte encor.
Multiplier, des gens c'eſt la folie,
Les pauvres ſont rêveurs de faire chère lie,
De leurs efforts mais que ſort-il ſouvent ?
Du vent !
Si nébuleuſement parlent les philoſophes
De tous les rangs, de toutes les étoffes
De cette ſcience en lingot,
Que l'on n'en peut jamais trouver le mot.
Ils peuvent jaboter ainſi que des corneilles,
De leurs travaux obſcurs célébrer les merveilles,
De ce jargon mercurien
Il ne ſortira jamais rien.
Celui là qui poſsède quelque choſe,
Peut certe apprendre le Grand Art,
Et de l'effet croyant bien poſſéder la cauſe
Rêver ſon arrivée à l'état de richard ;

Mais las ! bientôt le brillant ſonge
N'aboutira qu'au plus groſſier menſonge,
Et de ſon bien, hier encor géant,
Demain verra le fin fond . . . . le néant !
Voyez tel eſt le gain de ce jeu déteſtable :
D'un homme aimable, gai, joyeux,
Il fait ſoudain un homme ſoucieux ;
Il fait la bourſe, il renverſe la table,
Remplace par de l'eau tous les vins généreux,
Et fait que tous les malheureux
Qui ſe ſont dépouillés parfois d'un dernier gîte,
Pour faire bouillir leur marmite
Appellent ſur eux tous la malédiction,
De leurs forfaits juſte punition.
Stupides papillons qui vous brûlez les ailes
A ces décevantes chandelles,
Ne ferez-vous aucun effort
Pour arrêter vos pas qui vont trouver la mort ?
Vous avez beau rôder, je vous le certifie,
Autour de la Philoſophie,
Vous n'entrerez jamais dans ſon jardin,
Qui reſtera pour vous labyrinthe ſans fin.
Hardis comme Bayard l'aveugle
Qui va clopin clopant que l'on beugle ou qu'on meugle,
Et ne ſonge pas au danger
Tant il ſe plait à patauger,
Se buttant là contre une pierre,
Ou bien tombant dans une ornière,
Ainſi vous êtes tous vous qui cherchez encor
De l'or !
Oh ! ſi vos yeux ont la berlue
Que votre eſprit au moins ait bonne vue !

Car à ce métier croyez bien,
Vous ne gagnerez jamais rien;
Mais vous gaſpillerez vos tréſors, votre vie,
Et vous mourrez de faim,—ſort peu digne d'envie.
Et maintenant je vais expoſer à vos yeux
Ce que ſur ce ſujet fertile en cataſtrophes,
Penſent les Philoſophes
Entr'eux.

Ainſi parle d'abord Arnold de Villeneuve,
Et j'en trouve la preuve
Dans ce *Vade mecum*
Qu'il nommait: "*Roſari-us Philoſophorum*.
Il dit, certes la choſe eſt ſûre,
Qu'aucun homme ne peut occire du Mercure
Avec ſuccès,
Sans que ne le ſache ſon frère.
Remarquez que ce fut le père
De la ſecte, le grand Hermès,
Qui le premier dit cette choſe.
Il dit comme quoi, point ne gloſe,
Le dragon ne meurt pas, à moins d'être égorgé
Avec ſon frère; et que c'eſt obligé.
Or, je n'ai pas beſoin de dire
Qu'il entendait Mercure en parlant du dragon;
Les philoſophes ont ſi ſingulier jargon
Qu'on ne peut s'empêcher d'en rire!
Et quant au frère du dragon,
De beauté ce n'était certes un parangon,
A vous dire cela je ſouffre,
C'était tout uniment le ſoufre,
Enfants tous deux
Du ſoleil, de la lune, aſtres brillants des cieux.

Adonc comprenez bien mon dire,
C'eſt qu'un homme qui veut s'occuper de cet art
Doit avant tout bien chercher à s'inſtruire
Du pourquoi de ces mots, et ſurtout de leur mire,
La langue de ces gens eſt une langue à part,
Pour qui ne la connait, c'eſt un Colin-Maillard
Où ſans ſcrupule
A l'aveuglette on ſe bouſcule ;
Qui ſans en bien ſavoir juſques au dernier mot
Veut eſſayer de la philoſophie
Se myſtifie,
Et n'eſt en trois lettres qu'un ſot !
Ce grand ſavoir, ajoute Arnold de Villeneuve
On le cherche ſouvent, rarement on le treuve,
C'eſt, voilà mon ultimatum,
Le "*ſecreta ſecretorum!*"

Auſſi certain Zadith, de Platon un diſciple,
Un adepte en l'art du "Multiple,"
Ainſi qu'on peut lire cela
Dans l'ouvrage appellé *Chymica Tabula*,
Un jour pria ſon maître
De lui faire connaître
Le nom de cette pierre inconnue à chacun.
Et Platon de répondre alors à l'importun :
"Prenez la pierre titanite."
"Quelle eſt-elle," fit-il, "cette pierre inſolite ?"
"C'eſt," répondit Platon, "de par Phœbus !
Tout uniment la magnéſie !"
"En eſt-il donc ainſi ? . . Mais *per ignotius*
C'eſt *ignotum* autant que l'ambroiſie."
"Mais, dites-moi, n'entends rien aux rebus,
Quelle eſt-elle la magnéſie ?"

" C'eſt une eau," dit Platon,
" Qui vous a je ne ſais quel ton,
Car elle eſt compoſée
De la fraîche roſée
Des éléments, oui des quatre éléments."
" Dites-moi la racine et les linéaments
De cette eau," reprit-il, " bon ſire?"
" Nenni-dà!" dit Platon, " ne veux point vous les dire!
Et ne vous les dirai jamais;
Les Philoſophes, leurs diſciples en Hermès
Jurèrent un beau jour ne les dire à perſonne,
Et de ne les écrire en aucune façon;
Car le Grand Art le Chriſt l'affectionne,
Et pour lui veut en garder le poinçon:
Il ne veut que ce ſoit comme une bagatelle
Le ſecret de Polichinelle,
Il veut en un mot le donner
A l'homme s'il lui plait, ſelon ſa fantaiſie,
Et le défendre à qui pourrait le profaner
Ou pourrait en uſer avec diſcourtoiſie."

Donc, Meſſeigneurs, moi je conclus
Que puiſque le Chriſt, que Jéſus
Ne veut pas que les Philoſophes
Fuſſent-ils dà des St. Chriſtophes
Ou bien des St. Jean bouche-d'or,
A leur langue donnent l'eſſor,
Pour dire à l'homme où peut ſe trouver quand il cherche
La pierre titanite objet de ſa recherche,
Que c'eſt courir un vilain jeu
Que chercher à trouver ce que nous défend Dieu.

Qui de Dieu ſe fait l'adverſaire,
A ce point là de vouloir faire
Ce que défend ſa volonté,
N'eſt, entre nous, qu'un entêté ;
Dut-il multiplier pendant toute ſa vie,
Il ne ſera jamais objet d'envie !

Ici faiſons un point. Au bout de mon rouleau
Je ſuis. Dieu vous envoie à tous plaiſir nouveau !





PROLOGUE DU POURVOYEUR.

SAVEZ-vous où demeure un tout petit village
Qui d'Harbledown porte le nom ?
De la forêt de Bleau qui n'a mauvais renom
Il ſe prélaſſe ſous l'ombrage,
Et de Cantorbéry ſe tient ſur le paſſage.
C'eſt là que notre Hôte ma foi
Se mit à s'amuſer et dit : " Meſſires, quoi
Voyez donc comme elle ſe joue
La griſe dans la boue ?
N'eſt-il quelqu'un d'aſſez humain
Qui pour une prière, ou pour un peu de gain,
Ne veuille incontinent préſerver de l'ornière
Le compagnon là bas qui chevauche en arrière ?
Un voleur bien facilement
Pourrait le détrouſſer, lui voler ſa jument.
Par les os ! par les clous ! voyez comme cet homme
Sur ſon pauvre dada fait largement un ſomme ?
Mais c'eſt le Cuiſinier de Londres, ô malheur !
Ici qu'il vienne à l'ordre, il aura du bonheur
S'il échappe ſans qu'il nous conte
Un conte,

Cela dût-il lui donner du tintouin,
Et ne valut d'ailleurs une botte de foin.
Cuisinier de mon cœur ouvre l'œil et l'oreille,
Mets-toi sur ton séant,—vit-on chose pareille
Dormir ainsi le jour ?—As-tu donc eu la nuit
De puces un essaim, ou trop joyeux déduit
Avec quelqu'infime carogne
Vis-à-vis de laquelle auras fait maint exploit ?
Ou simplement n'es-tu qu'un lourd ivrogne,
Que ne puisses te tenir droit ?"

Ce Cuisinier dont le visage
Etait d'un pâle à faire peur,
Répondit à notre Hôte avec grande candeur :
" Vrai, je n'en sais pas davantage,
Mais je sens à la tête une telle lourdeur,
Que je préférerais, foi d'homme !
Dans mon lit dormir un bon somme
Que de Chepe sabler le vin
Le plus divin !"

" Eh bien ! cher Cuisinier, sans déplaire à personne
Si puis te soulager," lui dit le Pourvoyeur,
" Le ferai certes de bon cœur,
Si sa permission notre Hôte me la donne ;
Car ton visage est pâle, et ternes sont tes yeux
Mon vieux !
Outre que ton haleine
Est bien vilaine !
Par moi ne seras pas flatté
Et te dirai la vérité.
Voyez, Messires, comme il baille !
Sa bouche est un égoût de vin et de ripaille.

Que n'as-tu mangé du pain fec?
Homme puant ferme le bec,
Ou le diable d'enfer en voyant tel cratère
Se gliffera par ta large portière
Pour jouer en ton corps un folo de rébec.
Ah! ta maudite haleine elle nous afphixie,
Pour tes voifins, c'eft cas d'apoplexie!
Fi goret! qu'il t'advienne mal!
Meffires, garez-vous de ce fale animal.
Gentil fire va donc joûter à la quintaine,
Ce jeu fecouera ta migraine;
De finge vilain fac à vin
N'es-tu donc pas honteux d'être auffi libertin?"

Ce Cuifinier devint tout rouge de colère,
En entendant ces mots, et fit au Pourvoyeur
Un gefte qui lui prédifait malheur,
Car pour parler, il ne pouvait le faire.
Et puis fa tête après retomba lourdement,
Si bien que fa jument
Vous le jeta tout uniment par terre.
Là fut refté le pauvre hère
Probablement la nuit entière,
Mais ceux qui l'entouraient, non fans peine, c'eft fûr,
Parvinrent à la fin à le remettre fur
La Grife,
Qui paraiffait très peu goûter la marchandife.

Alors notre Hôte au Pourvoyeur
Dit: "Puifque la boiffon a fur lui pris maîtrife,
Il ne pourrait narrer fon conte, ce buveur.
Je ne fais fi fon ambroifie
Fut du bon vin, ou de l'*ale* moifie,

Mais ce que je ſais bien aſſez
C'eſt qu'il infecte, et qu'il parle du nez,
Puis il a plus qu'aſſez à faire
A ſe tenir, le pauvre hère,
Sur ſon dada
Dà!
Donc de lui je ne tiens nul compte,
Ainſi raconte-nous ton conte.
Cependant, Pourvoyeur, il me ſemble, entre nous,
Qu'on doit hurler avec les loups,
Et qu'en le reprenant auſſi fort ſur ſon vice,
Tu ne te le rendras propice.
Il ſe fera peut-être un jour
Qu'il pourra bien avoir ſon tour,
Sur toi, mon cher ami ; puis t'amener au leurre
Pour tes propos de tout à l'heure ;
Tes comptes, mon cher Pourvoyeur,
Du ſoleil pourraient-ils ſupporter la ſplendeur,
Si cet homme à la ſoupe
Les examinait à la loupe ?"

"Ah!" reprit notre Pourvoyeur,
"Je n'ai vraiment pas cru mal faire,
Ce ſerait pour moi grand malheur
Que de l'avoir pour adverſaire ;
Ne voudrais certes le fâcher,
De lui ce n'eſt pour me ficher
Que lui fis cette gronderie,
C'était pure plaiſanterie.
Et tenez j'ai là ſous la main
Dans une gourde un certain vin
Qui n'eſt du tout de la piquette,
Vous allez voir qu'à ma buvette

Il va venir ce Cuifinier,
Comme à l'écurie un courfier."
Et pour refter fidèle à notre hiftoire
Le Cuifinier repu, but, c'eft à n'y pas croire,
Dans cette gourde à tire-larigot . . . . .
Qu'en avait-il befoin plein qu'était fon goulot?
Et quand il eut accompli cette bourde,
Au Pourvoyeur il repaffa la gourde,
En lui difant au milieu d'un hoquet,
Que bien il le remerciait.

Notre Hôte alors bien haut de rire :
"On a," dit-il, "raifon de dire
Que partout où l'on va, porter de la boiffon
Eft une chofe falutaire,
Car la boiffon fait battre à l'unifon
Des cœurs avant gris de colère.
Béni foit donc ton nom, Père de la Gaité,
Puiffant Bacchus! honneur à ta divinité!
Toi dont le jus divin enterre la difcorde,
Et fait fur fon tombeau renaître la concorde.
Je n'en dirai pas plus, Meffires, ferviteur!
Et maintenant, cher Pourvoyeur,
Nous t'écoutons, raconte."
Et le Pourvoyeur dit: "Oyez! voici mon conte!"





CONTE DU POURVOYEUR.

QUAND Apollon-Phœbus demeurait ici bas,
Ainſi le diſent les vieux livres,
C'était un compagnon courtois aimant les vivres
Et le bon vin à ſes repas,
Et qui tirait de l'arc comme on n'en tire pas !
Il tua le ſerpent Python, qui, d'aventure,
Digérait au ſoleil ſon énorme pâture,
Il fit avec ſon arc grand nombre de hauts faits
Qui ne pourront périr jamais.
Quand il chantait c'était divine mélodie ;
De tous les inſtruments il jouait à ravir,
Bref des Beaux Arts c'était une encyclopédie,
L'écouter était un plaiſir.
Cet Amphion qui dans un beau délire
Conſtruiſit Thèbe aux doux ſons de ſa lyre,
Ne ſut jamais ſi bien chanter que lui.
Ajoutez qu'il était ce qu'encore aujourd'hui
On priſe dans le monde, un grand et fort bel homme,
Et de là concluerez en ſomme,
Qu'étant admirablement beau,
Fort courtois qui plus eſt, et doux comme un agneau,

Il plaiſait à chacun, plus encore à chacune,
A la blonde, comme à la brune.

Ce ſuperbe Phœbus, des Jouvenceaux la fleur,
Portait en main un arc depuis qu'il fut vainqueur
De ce ſerpent Python;—et nous apprend l'hiſtoire,
De ce haut fait c'était pour garder la mémoire.
Notez qu'il avait au logis
Un Corbeau blanc qu'il avait mis
Depuis aſſez long-temps en cage,
Auquel il enſeignait à parler beau langage;
D'un chacun cet oiſeau contrefaiſait la voix
Quand il était d'humeur joyeuſe,
Alors ſa mélodie heureuſe
Mieux que le Roſſignol faiſait pâmer les bois.

Or ce Phœbus avait une charmante épouſe
En ſa maiſon;
Qu'il aimait bien, mais d'humeur très jalouſe,
Toujours il eut voulu la garder en priſon,
Tant il craignait d'être un jour fait au même,
Et ſur ſon front porter un jaune diadême.
Je connais, entre nous, nombre de gens de bien
Qui ſont ainſi; cela ne ſert à rien.
Une épouſe et chaſte et fidèle
La garder comme une pucelle
C'eſt auſſi bête, auſſi ſtupide en vérité,
Que de vouloir garder intacte et pure
Une femme qui, d'aventure,
Charmée avec chacun d'eſſayer ſa ſerrure
Fait joujou de ſa chaſteté.
Quand des épouſes ſont par trop peu Pénélopes,
A quoi ſert de garder de telles philanthropes?

C'eſt gaſpiller ſon temps, c'eſt une abſurdité,
C'eſt de toute inutilité !
C'eſt montrer que vos yeux ſont tout à fait miopes.
Mais revenons
A nos moutons.
Ce digne et beau Phœbus dans ſon ardeur ſincère
A cette femme fait tout ce qu'il peut pour plaire,
Tant par ſon amabilité,
Qu'auſſi par ſa virilité ;
Penſant par telles complaiſances,
Et par ſi crânes gouvernances,
Que nul homme dans ſa faveur
Ne pourra s'infiltrer, en froiſſant ſon honneur.
Mais eſſayer changer le cours de la nature,
Chers auditeurs, c'eſt là vanité pure !
Un grand auteur l'a dit : " Dans tout le trop eſt trop,
Chaſſez le naturel il revient au galop !"
Un oiſeau quelqu'il ſoit, quelque ſoit ſon plumage,
Confinez-le dans une cage,
Nouriſſez-le de mets délicieux,
De froment, de millet, donnez-lui pour breuvage
Du lait, pour lui le vin le plus fameux,
Qu'il ait tout à ſouhait, il aimera bien mieux
S'enfuir vers la forêt ſauvage,
Trouver la liberté ce doux préſent des Dieux,
Dût-il n'ayant plus de grenaille,
Etre obligé de vers picorer la racaille,
Plutôt que de reſter encor
Un jour de plus dans votre priſon d'or.
Prenez par exemple une chatte,
Donnez-lui de bon lait chaque jour une jatte,
Et pour un ſou
De mou,

De ſoie ayez grand ſoin lui faire une couchette,
Et chantez-lui : " Fais dodo ma minette !"
Elle fermera l'œil . . . . Mais vienne une ſouris,
Bien vite elle oubliera les mets les plus exquis
Pour courir après la donzelle,
Tant la ſouris eſt un morceau friand pour elle.
Ici vous le voyez domine l'animal,
Tout doit céder à ſon inſtinct brutal.
Voyez encor ce que fait une louve
Quand d'un loup elle a ſoif pour cuver ſes amours,
La vilaine prendra toujours
Le loup le plus laſcif pour peu qu'elle le trouve.
Les exemples de ces inſtincts
Les mêmes quoiqu'aſſez diſtincts,
Je ne les cite ici que pour les hommes,
Qui roturiers ou gentilſhommes,
Se griſant d'infidélité,
Font jabot d'immoralité ;
Ce n'eſt point du tout pour la femme
Que dis cela par Notre Dame !
Car c'eſt la vérité,
Les hommes ont, c'eſt dans leur caractère
Un appétit laſcif, un beſoin d'adultère
Qui les porte à guigner pour leurs déduits hélas !
Quelque choſe de bien plus bas
Très ſouvent que leurs femmes,
Quelque belles que ſoient ces dames,
Fuſſent-elles des parangons
De courtoiſie, ou bien de vertu des dragons ;
Mais par malheur la chair a des goûts ſi bizarres,
Que ſe blaſant parfois d'avoir des fruits trop rares
Elle va chercher du nouveau,
Dans le ruiſſeau.

Ce Phœbus ſi plaiſant, ſi beau de ſa nature,
Fut trompé cependant; car cette créature
Qu'il aimait avec paſſion
Avait en ſus de lui, la vilaine traîtreſſe!
Un homme ayant fort peu de réputation,
Et pas du tout de gentilleſſe,
Nullement digne enfin, et c'eſt un tort de plus,
D'être en quoi que ce fut comparable à Phœbus.
C'eſt malheureux que ſous ce monde ſublunaire,
Preſque toujours las! il en ſoit ainſi,
De là nait maint et maint ſouci,
Mais dites-moi, qu'y faire?

Et voilà qu'il advint, Phœbus étant abſent,
Que ſa femme envoya ſus chercher ſon galant.
Son galant? . . Vilain mot! . . j'ai honte de l'écrire,
Le ſage Platon dit, ainſi qu'on peut le lire:
Que le mot avec l'action
Doit toujours s'accorder en application,
Qu'il doit être en rapport avec la choſe faite,
Et ne pas farder l'épithète.
Je ſuis de l'avis de Platon.
Je ſuis un homme rude, au diable ce bon ton
Qui voudrait à la plume impoſer deux langages
Pour exprimer ſelon les perſonnages,
Leur rang dans la ſociété,
Les mêmes ſcandaleux outrages
A la moralité.
Une femme pour moi fut-elle impératrice,
Quand elle eſt folle de ſon corps,
Eſt une gourgandine, une infâmie, un vice,
Une poupée, une immondice,

Une machine à créer des remords,
Mille fois plus que cette pauvre fille
Qui pour gagner ſon pain, dans un jour de malheur,
Au paſſant prête ſa guenille
Pour ſervir de jouet à ſa brutale ardeur.
De ces deux femmes la première
Certe eſt la plus coupable, et pourtant la dernière
On la traitera de catin,
Tandis que par un langage plus fin
On appellera la première
Sa dame par amour ! . . ſon ange ſur la terre ! . .
Et cependant la vérité,
C'eſt que la grande dame
Mérite le mépris par ſa lubricité
Bien plus que l'autre pauvre femme,
Qui ſouvent pour couvrir ſa triſte nudité,
Fait à tous les paſſants de ſon corps charité.
De même il faut bien le comprendre,
Entre un tyran, eut-il nom Alexandre,
Et le voleur de grand chemin,
Le bandit hors la loi,—nulle eſt la différence.
Tyran, voleur, bandit ſont tous du genre humain
Le fléau, la déſeſpérance.
Le tyran plus puiſſant, adonc plus criminel,
A ſa ſuite traînant des ſoldats par centaine,
Brûlera, c'eſt bien naturel,
Les cités, les maiſons, et fera raſe plaine
Pour mériter le nom d'être un grand capitaine.
Mais le bandit, mais le voleur
De chenapans ſoldés n'ayant pour leur malheur
Une bien grande compagnie,
Mais n'ayant que mince mégnie,
Par ſuite ne pouvant créer autant de mal

Que le tyran, un plus noble animal !
Seront nommés tous deux des ſcélérats infâmes,
Méritant de l'enfer de griller dans les flammes,
Sur terre en attendant pendus comme voleurs,
Et c'eſt bien fait ma foi ! pourquoi ces imbéciles
Pour tuer, garotter et mettre à ſac des villes
Le tout impunément, en dépit des clameurs
Ne ſe font-ils pas Empereurs !
Mais comme je ne ſuis pas ferré ſur les textes,
Que je n'en ſuis énamouré,
Et que ne veux non plus m'en ſervir de pretextes
Pour retarder le cours de mon narré,
Je reviens ſans plus de grimoire
A mon hiſtoire.

Lorſque la femme de Phœbus
Eut envoyé chercher ſon galant, par Vénus !
Cette digne couleuvre
Avec lui ſur le champ ferme ſe mit à l'œuvre.
Le Corbeau blanc les vit, mais le malin pierrot
Ne ſouffla mot ;
Mais alors qu'au logis rentra Phœbus ſon maître,
Auſſitôt qu'il le vit paraître,
Il ſe mit à chanter : "Coucou ! coucou ! coucou !"

"Que me chantes-tu là ? . . ce n'eſt pas le Pérou,"
Dit Phœbus : "Bel oiſeau ! qu'eſt-elle devenue
Ta gente voix qui fêtait ma venue
Par un chant ſuave, enchanteur,
Qui toujours droit m'allait au cœur ?"

"Par Jupiter !" dit l'oiſeau de ſa cage,
"Je chante hélas ! ton cocuage !

Oui," reprit-il, " ô mon maître, ô Phœbus !
Malgré tes nombreuſes vertus,
Ta beauté, tes chanſons, ton tendre et doux langage,
Ton ſoin à garder ton ménage,
Par quelqu'un qui ne vaut ta réputation,
Avec toi qui ne peut ſouffrir comparaiſon,
Tu viens d'être trompé ; le jure ſur mon âme,
Je l'ai vu ſur ton lit qui tripotait ta femme !"

Meſdames, mes Seigneurs, que vous dire de plus ?
Le Corbeau blanc dit, redit à Phœbus
Que de ſes yeux il avait vu la choſe,
Il répéta des propos que je n'oſe
Tant ils étaient hardis vous répéter ma foi,
Si que de ſon malheur Phœbus ne douta quoi !

Ce déſolé Phœbus détourna ſon viſage,
Pour dire ſa douleur il n'eſt pas de langage ;
Lors à ſon arc il mit une flèche, et puis crac
L'envoya de ſa femme en plein dans l'eſtomac ;
Voici l'effet, vous connaiſſez la cauſe,
J'en ai dit aſſez je ſuppoſe ;
De douleur enſuite il briſa
Et ſa harpe et ſon luth, ſa guitare et ſa lyre,
Et puis s'augmentant ſon délire,
Tout à coup il pulvériſa
Et ſon arc et ſes flèches,
Puis de paroles plus que ſèches,
Son Corbeau blanc agoniſa.

" Traître," fit-il, " avec ta langue infâme,
Tu m'as fait occire ma femme,
Tu m'as conduit à mon malheur,

Ah ! que ne puis-je ici mourir de ma douleur !
O bijou de déduits ! ô femme si constante,
O Toi qui m'aimait tant ! épouse autant qu'amante,
Et le jurerais innocente,
Pâle ici tu gis morte hélas !
Quelle douleur me coûte ton trépas !
O main trop prompte ! ô colère insensée !
Aveugle passion qui si mal avisée
M'a fait de si laide façon
Occire sur un faux soupçon
Cette femme qui fut mon bijou, mon aimée !
O jalousie envénimée !
Oh ! que chacun se garde avec discrétion
De tes excès, Précipitation !
Qu'on ne se hâte point dans un accès de rage
De se venger. Ce n'est pas sage.
La colère a perdu nombre de braves gens
Qui pour être un instant sortis de leur bon sens,
Ont de pleurs bien amers vu mouiller leur visage !"

Puis se tournant vers le Corbeau :
"Traître ! voleur !" dit-il, "vilain oiseau,
Je me revencherai de ta menteuse histoire :
Autrefois tu chantais ainsi qu'un Rossignol,
Désormais en perdant ton *la*, ton *re*, ton *sol*
Tu feras fuir ton auditoire.
Tu ne parleras plus dans la suite des ans,
Et ne pourras mentir, ni faire des cancans.
Les tiens et toi, vilaine bête,
Vous crierez après la tempête,
Votre voix rauque annoncera malheur,
Aux petits comme aux grands toujours vous ferez peur ;
Et ces tourments moi je vous les inflige

Pour m'avoir donné le vertige,
Et m'avoir fait tuer ma pauvre femme hélas!
Que ne peuvent mes pleurs rappeler du trépas!"

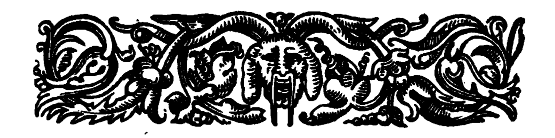
Et sur cela Phœbus se démenant les hanches,
A tour de bras tomba sur le pauvre Corbeau,
Puis lui tira toutes ses plumes blanches,
Puis le rendit tout noir le malheureux oiseau;
Puis il lui prit son chant, ainsi que la parole,
Et le laissa partir tout nu, sans camisole,
Au diable l'envoyant conter ses désespoirs.
C'est depuis ce jour là que les corbeaux sont noirs.

Prenez avis, Messeigneurs, je vous prie,
De cet exemple désormais:
Si femme à son mari fait quelque diablerie,
Ne soyez assez sot pour lui conter jamais,
Car vous feriez les frais de la bavarderie.
Dom Salomon, disent les Erudits,
A l'homme donne pour avis
De faire rarement une longue harangue,
Et d'apprendre à savoir toujours garder sa langue.
Moi, ne suis pas, comme l'ai dit déjà
Fort sur les textes, mais ma respectable mère
Dans mon esprit souvent emménagea
L'histoire du Corbeau;—je ne saurais m'en taire.
"Mon fils," me disait-elle, "il faut être discret,
Et ne jamais dire à personne
Un secret qu'on surprend, un secret qu'on vous donne,
Ou l'on s'en repent; c'est un fait.
Il suffit, tu le sais, c'est chose salutaire
Pour se garer de Satan, du démon,
Pieusement de faire 'Au nom du Père'

Le ſigne de la croix comme on fait au ſermon ;
Mais ici c'eſt une autre affaire,
Si tu n'y prends pas garde, et laiſſes au contraire
Aller ta langue fils ! tu perdras ton ami,
Et t'en feras peut-être un cruel ennemi.
Mon fils, ſonges-y bien," lors ajoutait ma mère :
" Vois ! le bon Dieu dans un palais
A logé notre langue, et cela tout exprès
Pour que l'homme frivole
Ne laiſſe qu'avec ſoin s'en aller la parole,
Que ſes lèvres et que ſes dents
Murent dans le palais de crainte d'accidents.
Mon fils ! en thèſe générale,
Parler peu ça ſuffit ; c'eſt choſe capitale !
Pour avoir trop parlé parfois
On ſe mord juſqu'au ſang les doigts !
La première vertu, fils ! eſt ſavoir ſe taire,
Du vrai bonheur, c'eſt l'A. B. C. ;
Etre l'écho du mal, mon fils ! c'eſt inſenſé !
C'eſt ſe livrer au péché ſur la terre.
Une langue ſans frein, c'eſt pire qu'un poignard,
Cela tue, annihile ; en un mot un bavard
Eſt en horreur à Dieu. Dans ma bibliothèque
Fils ! prends-moi Salomon, David ou bien Sénèque,
Tous ſur ce point ſeront d'accord entr'eux
Qu'un bavard eſt un être dangereux.
Donc lorſque devant toi quelqu'un viendra médire,
Fais le ſourd, mon cher fils ; laiſſe ce quelqu'un dire,
Sans approuver même des yeux ;
Mais ſois muet, ſilencieux !
Le Flamand dit, et c'eſt parler en ſage
Qu'on vit fort bien avec un très petit bagage
De bavardage ;

Si tu ne parles mal, mon cher fils, du prochain,
Tu ne craindras ſur toi jamais rien de vilain ;
Celui qui dit du mal d'autrui, tout au contraire,
        Dort, pour lui c'eſt bien triſte affaire,
        Sur un oreiller de misère.
Une parole dite, elle va Dieu ſait où,
Veut-on la rattraper ? la tentative eſt vaine,
Elle ne revient plus ; et le propos d'un fou
Eſt la cauſe parfois d'une éternelle peine.
Sur ta langue, mon fils, crois-moi, mets le verrou.
        Celui qui raconte une hiſtoire
        Où la calomnie eſt notoire,
Se met à la merci de tous ſes auditeurs,
Qui ſur ſa foi s'en vont la colporter ailleurs.
Mon fils ne te fais pas éditeur de nouvelles,
        Quelles ſoient fauſſes ou réelles,
    La vérité, ce n'eſt un fait nouveau,
Eſt libelle ſouvent ; adonc penſe au Corbeau !"





PROLOGUE DU CURÉ.



AR le temps que dura le conte
De notre ami le Pourvoyeur,
Le ſoleil deſcendit aſſez bas à mon compte,
Si que mon ombre avait onze pieds de longueur ;
M'eſt avis qu'il était cinq heures
Et que déjà fatigué, le ſoleil
Avec ſon éclat ſans pareil,
Se préparait rentrer du ſoir dans ſes demeures.
La lune au milieu de Libra
Montait doucettement vers ſon *nec plus ultrà*,
Comme nous entrions dans un gentil village.
Notre Hôte alors qui nous guidait toujours,
C'était pour nous grand avantage,
Nous adreſſa ſoudain ce beau diſcours :
“ Meſſeigneurs,” nous dit-il, “ tous autant que vous êtes
Comme des gens fort courtois, fort honnêtes,
Vous avez accompli ma loi,
Et j'en ſuis fier ma foi !
Nous avons eu, je le crois ſur mon âme,
Un conte de chacun, homme auſſi bien que femme,
Et ſi ne fais mécompte aucun

Chacun de vous a raconté, ſauf un ;
Si que preſque complète elle eſt mon ordonnance ;
Adonc dans ſa bonté Dieu donne bonne chance
A celui qui pour en finir
Nous dira ſon narré pour nous faire plaiſir.
Voyons, dis-nous ça, ſire Prêtre,"
Continua notre Hôte, en ſa joyeuſe humeur,
" Es-tu, dis-le ſur ton honneur,
Curé, Vicaire, ou bien du troupeau le Recteur ?
Qui que tu ſois, tu tireras peut-être
Pour ne pas gâter notre jeu
De ton ſac une hiſtoire .... oui par les os de Dieu !
Car ſi j'en crois ton air, tu dois, je le ſuppoſe,
Connaître mainte et mainte choſe,
Avoir par-devers toi matériaux de choix.
Voyons, ſois docile à ma voix
Et dis nous de ſuite une fable."

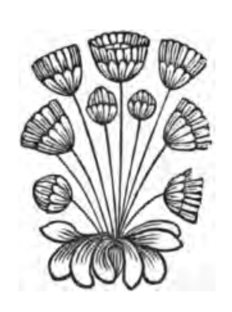
Ce Curé répondit immédiatement :
" De moi vous n'obtiendrez, ſire Hôte, aſſurément,
Rien de ſemblable,
Car St. Paul, une autorité,
Dit qu'il ne faut jamais farder la vérité,
Que c'eſt riſquer éteindre ſes lanternes
Que raconter des balivernes.
Me faut-il donc ſemer l'ivraie à pleine main,
Quand je puis ſemer du bon grain ?
C'eſt pourquoi vous le dis, ſi vous voulez entendre
De la morale auſtère, un ſujet vertueux,
Je ſuis prêt à tout prendre,
Et pour l'amour du Chriſt ſatisfaire à vos vœux
Si je le peux !

Mais croyez m'en, le midi m'a vu naître,
Et ne ſaurais raconter, foi de Prêtre !
Dans ce ſtyle qu'on nomme allitération ;
Dieu ſait auſſi que guère je n'eſtime
La rime,
Ceci ſoit dit ſans mal intention.
Donc ſi cela vous va, je vous propoſe
Vous narrer une hiſtoire en proſe,
De cette fête pour ramaſſer tous les fils
Quoiqu'ils ſoient et fins et ſubtils,
Et clôturer à ma manière,
Des contes la ſérie entière.
Le glorieux enfant de Bethléem
Me donnera peut-être l'avantage
Faire luire à vos yeux dans ce pélérinage
La céleſte Jéruſalem.
Si vous voulez me donner audience,
A vos ordres je ſuis, de ſuite je commence.
Mais néanmoins des Clercs livre aux corrections
De mon ſujet les méditations,
Des textes ſaints je ne prends que l'eſſence,
Et me mets à leurs pieds en toute obédience."

Tous accédâmes à ſes vœux,
Penſant que c'était bien finir notre voyage
Par quelque récit vertueux,
Pouvant ſanctifier notre pélérinage.
Notre Hôte alors inſtruit par nous,
Prit la parole au nom de tous :

"Sire Prêtre," dit-il, "que le bien vous arrive !
Parlez, nous vous prêtons une oreille attentive.

De votre méditation,
Donnez-vous, s'il vous plait, la révélation ;
Mais aćtivez de la bonne manière,
Car déjà le ſoleil amoindrit ſa lumière,
Et le jour fuit ;
Soyez donc plein de sève, et ce, dans peu d'eſpace,
Et que Dieu vous donne la grâce
De vous acquitter avec fruit
De votre tâche, avant la nuit."





CONTE DU CURÉ.

State ſuper vias, et videte et interrogate de ſemitis antiquis quæ ſit via bona, et ambulate in ea, et invenietis refrigerium animabus veſtris.—Jerem. vi.



E puiſſant Dieu du ciel, notre Seigneur et Maître,
Qui veut que l'homme un jour parvienne à le connaître,
Et qu'il arrive après avoir vaincu la mort,
A la vie éternelle et bienheureuſe, ... au port;
Aime à nous enſeigner par une voix amie,
Ecoutez en paſſant ce que dit Jérémie :
'Regardez aux chemins, regardez aux ſentiers,
Choiſiſſez les meilleurs,' nous dit le St. Prophète,
'Et de la vie ainſi vous atteindrez le faîte
Sans laiſſer votre laine aux ronces d'arbouſiers !'
Nombreux ſont les chemins, nombreuſes ſont les voies
Qui mènent au Seigneur, ſource de toutes joies ;
A l'homme il eſt aiſé toujours s'en enquérir,
Le principal chemin a pour nom Repentir ;
Il conduit qui le prend ſur une route ſûre
Où le cœur ſe guérit, où l'âme auſſi s'épure,
Mais il faut franchement marcher dans le milieu
Sans jamais dévier pour arriver à Dieu.

'Lorſque l'homme a péché,' nous apprend St.
Ambroiſe,
'Un noble repentir eſt ſa plainte courtoiſe;
De l'action fautive il doit lors s'abſtenir,
Et vivre de façon à n'avoir à rougir.'
Un autre docteur dit que le regret de l'homme
Quand il eſt repentant de ſes péchés en ſomme,
Doit toujours l'amener à chaſſer de ſon cœur
De ſes mauvais penchants le levain, la noirceur,
Et l'amener encore à confeſſer de bouche
Tous ſes péchés commis. C'eſt la pierre de touche
A laquelle on connait un réel repentir.
'Car celui-là,' nous dit 'le grand St. Iſidore
Qui cuve ſes péchés ſans le moindre ſoupir,
Et qui le lendemain en fera plus encore,
Ce n'eſt qu'un fanfaron de vices, rien de plus,
Et ſur lui ſans ſuccès dirons des *oremus*.'
Pleurer ſans s'abſtenir du péché, c'eſt folie!
Cela ne ſert à rien, ainſi ſi l'on s'oublie!
Et néanmoins il faut toujours garder l'eſpoir
Que lorſque le pécheur s'écarte du devoir
Il pourra revenir à Dieu de par la grâce,
Quoique ce ſoit douteux qu'il la rende efficace,
Sans un repentir vrai; car St. Grégoire dit:
'Sous le péché celui qui courbe ſon eſprit
Malgré ſon bon vouloir ſe relève avec peine;
Sans un vrai repentir la pénitence eſt vaine.
Domptez donc le péché, ſachez le maîtriſer,
Avant la dernière heure ayez ſoin d'aviſer,
C'eſt mieux pour le ſalut! bien que la Sainte Egliſe
Eſpère encor pour ceux qui lorſque vient la mort
Vers le Seigneur Jéſus, dans un dernier effort,
Font monter droit au ciel leurs vœux avec franchiſe.

Maintenant qu'à vos yeux, au jour pour les ouvrir,
J'ai fait voir ce que doit être le repentir,
Je dois vous expliquer, et vous faire comprendre
De ſes trois actions ce que devez attendre.
La première action qui lave le péché,
C'eſt lorſque le pécheur n'étant plus entiché
De ſes vieilles erreurs, accepte le baptême;
De ce ſaint ſacrement lors l'onction ſuprême
S'il eſt bien repentant, le rend homme nouveau,
En pureté ſemblable à l'innocent agneau.
'Mais s'il n'eſt repentant il demeure le même,'
Nous dit St. Auguſtin, 'ſans force eſt le baptême
Pour la rémiſſion de ſes péchés nombreux,
Car ſans le repentir, ils ſont nuls ſes aveux.'
La ſeconde action, c'eſt qu'après le baptême
Les pécheurs endurcis font des péchés quand même,
Et des péchés mortels;—la troiſième action
C'eſt que les hommes font ſi peu d'attention
A leurs péchés paſſés, quand ils ont le baptême,
Que péchés véniels, c'eſt à n'en pas douter,
Ils en font tant et tant que quand viendra Barême,
Cet homme fait calcul, ne pourrait les compter;
Car contre ces péchés on ne ſaurait lutter.
Auſſi St. Auguſtin dit 'que la repentance
De ces pauvres pécheurs, eſt digne d'indulgence,
Parce que tels péchés ne ſauraient s'éviter.'

De tous ces repentirs pour faire pénitence,
Il y a trois moyens, oui, trois moyens, je penſe;
L'un de ces repentirs, eſt vraiment ſolennel;
L'autre eſt commun, et l'autre eſt ſecret, mais réel.
Le premier repentir en deux parts ſe diviſe,

A ſavoir, en carême, être mis hors l'égliſe,
Pour un infanticide, ou quelque vilain cas,
Que la pudeur m'engage à ne vous dire pas;
Ou bien quand un pécheur a fait ſi hideux crime
Qu'on en gloſe partout, qu'il faut qu'on le réprime,
Et que la Sainte Egliſe uſant de ſes pouvoirs,
Le force à confeſſer tous ſes méchants vouloirs,
Et faire malgré lui pénitence publique,
Devant le maître autel, ou bien le ſaint portique.
Le ſecond repentir que j'appelle commun
Eſt celui que le prêtre, et certes à plus d'un
Preſcrit . . . . celui d'aller en ſaint pélérinage
Juſqu'à Jéruſalem à pied et ſans bagage.
Pour l'autre repentir pour des péchés ſecrets
Que très ſecrètement chacun de nous confeſſe,
On reçoit, c'eſt un fait, châtiments fort diſcrets,
L'aumône quelquefois, et quelquefois la meſſe.

Maintenant il vous faut ſavoir, non pas en vain
Ce qui du repentir eſt l'indice certain.
Cela conſiſte, oyez, ſeulement en trois choſes,
Contrition du cœur, la fin de toutes cauſes,
Confeſſion de bouche, et ſatisfaction
Donnée à qui de droit, pour l'abſolution.
'Voilà certes pourquoi,' dit Saint Jean Chryſoſtôme,
'Le pécheur repentant qui veut du Saint Royaume
Approcher, doit toujours avec humilité
S'abîmer devant Dieu, devant ſa Majeſté.'
Par trois bien gros péchés, nés de notre misère,
Nous mettons très ſouvent Jéſus Chriſt en colère,
Sachons les éviter. Ces trois bien gros péchés
Dont les hommes, hélas! paraiſſent entichés,

Ils les commettent par actions et pensées,
Par paroles aussi trop souvent déplacées ;
Or de ces trois péchés le réel repentir
Pourrait se comparer à l'arbre sans mentir ;
A sa racine aussi qui dans la terre plonge ;
Et ce que je dis là ce n'est pas un mensonge,
La racine de l'arbre est la contrition,
Dans le cœur du pécheur qui prend direction
Comme l'arbre se glisse et s'infiltre en la terre.
Or, de cette racine une tige légère
S'élève, et tout d'abord de la confession
Porte subitement les feuilles et les branches ;
Et puis pour divin fruit la satisfaction
Du cœur, de tous les jours et de tous les dimanches,
Qui vient raviver l'âme, et qui vient l'ennoblir ;
Sur quoi Jésus Christ dit dans son Saint Evangile :
'Faites un digne fruit du parfait repentir,'
Car à ce divin fruit, on connait, c'est facile
L'arbre qui le porta, qui le fit aboutir,
Bien plus certainement qu'au fin fond de la terre
Où sa racine gît, comme dans un suaire.
Pourtant cette racine également produit
Une semence chaude et comparable au fruit ;
De la sécurité c'est la mère efficace,
Cette semence a nom semence de la grâce,
Elle provient de Dieu ; du jour du jugement
Des douleurs de l'enfer c'est le pressentiment.
Par sa vive clarté, sa chaleur, sa puissance
Salomon nous le dit, cette noble semence
Porte à l'amour de Dieu, du bonheur éternel,
Fait haïr le péché, nous rapproche du ciel.
Car ainsi que l'enfant du lait de sa nourrice
Est fort affriandé, qu'il le préfère à tout,

Et que pour ſon palais il a bien plus haut goût
Que s'il était mêlé parfois de quelqu'épice,
Ainſi pour le pécheur qui trouve ſon péché,
(Si pour lui par malheur il en eſt entiché,)
Le mets le plus friand, la choſe la plus douce,
Si qu'il s'en lèche hélas ! et les doigts et le pouce.
Mais certes du moment que le ſuſdit pécheur
Aime d'un cœur contrit Jéſus Notre Seigneur,
Le péché lui parait vilain, abominable,
Et de ſuite il le fuit comme une œuvre damnable.
Celui qui veut un jour arriver au ſaint lieu,
Doit donc ſuivre toujours, en tout la loi de Dieu.
'C'eſt pourquoi,' dit David, 'ô Dieu celui qui t'aime
Fait de garder ta foi ſa volupté ſuprême,
Il s'accoquine à toi, déſerte les méchants
Et cherche à réprimer tous ſes mauvais penchants.'
Daniel le prophète un jour, c'eſt choſe ſûre,
En ſonge, de cet arbre il vit la contexture,
Lorſque l'interrogea Nabuchodonoſor,
Et que de ſes penſers laiſſant vibrer l'eſſor,
Il lui donna conſeil de faire pénitence
Si du ciel il voulait s'attirer la clémence.
Dieu fit du repentir la vertu des mortels,
C'eſt l'arbre de la vie et des ſeuls bien réels ;
Car d'après Salomon, il n'eſt ſi grande offenſe
Qui n'obtienne pardon de par la pénitence !

Mais dans le repentir ou la contrition
L'homme devrait toujours bien faire attention
Etudier à froid les effets et les cauſes,
De manière à ſavoir le fond de quatre choſes,
Ce que c'eſt tout d'abord que la contrition,
Quelle cauſe y conduit,—quelle en eſt l'action,

Et quelle eſt celle enfin qui plus profite à l'âme.
La contrition donc ce doit être le blâme
Que pour tous ſes péchés l'homme éprouve en ſon
cœur,
Avec l'intention s'en aller à confeſſe
Chercher trève à ſes maux, ſolace à ſa douleur,
Et de ne plus pécher faire à Dieu la promeſſe.
‘ Cette douleur ſera,’ nous le dit St. Bernard,
‘ Auſſi poignante au cœur, qu'eſt un coup de poignard,
Parce que le pécheur a d'abord fait offenſe
A Dieu ſon créateur qui lui donna naiſſance,
A ſon Père céleſte, et puis au Chriſt enfin
Qui pour nous racheter verſa ſon ſang divin,
Et nous a délivré par ſes longues ſouffrances
Du diable, de l'enfer, et des déſeſpérances.’

Les cauſes qui devraient à la contrition
Porter l'homme, ſont ſix, ſans dubitation.
De ſes péchés il doit avoir la ſouvenance
D'abord, pour les pleurer, en faire pénitence,
Et non certes pas pour ſa ſatisfaction.
Job dit que le pécheur doit confeſſer les vices
Qui de ſon âme font un amas d'immondices ;
Ezéchiel auſſi dit que le repentir
De ſes péchés paſſés, les lui faiſait ſentir
Dans le fond de ſon cœur vivaces, ſans ellipſe ;
Et Dieu Notre Seigneur dit dans l'Apocalypſe :
‘ D'où vous êtes tombés, ſouvenez-vous du lieu,
Car avant de pécher, étiez enfants de Dieu ;
Mais du péché depuis les atteintes profondes,
Vous êtes devenus les eſclaves immondes
De Satan, de la mort, des viles paſſions,
Et des Anges la haîne et les afflictions.

Vous êtes devenus du ſerpent la pâture,
Des excréments hideux, du fumier, de l'ordure.'
'Ah !' dit Ezéchiel, 'pourrie eſt votre chair,
Le péché vous a fait le gibier de l'enfer.'

En ſecond lieu ce qui devrait être la cauſe
Que l'homme déplorât de ſes péchés la doſe,
'C'eſt que par le péché,' St. Pierre ainſi le dit,
'L'homme devient eſclave et de corps et d'eſprit.
'Car,' dit Ezéchiel, 'en mépris à moi-même,
Je pleurais mes péchés avec douleur extrême,
C'eſt qu'un homme devrait jamais n'être alléché
Par cette ordure qu'on appelle le péché,
Ni permettre à Satan ſur lui prendre hypothèque.'
A ce ſujet oyez ce que penſe Sénèque.
'Dédaignerais,' dit-il, 'commettre le péché,
A l'homme ainſi qu'à Dieu dût-il reſter caché ;
Car je ſuis né, ma foi, pour de plus grandes choſes
Que pour rendre mon corps pour de vilaines cauſes
L'eſclave du péché.' Le fait eſt que les gens
Que conduit au péché le délire des ſens
Sont bien vilaines gens ; c'eſt une race immonde,
Abominable au ciel, que mépriſe le monde.
Notez que plus un homme eſt d'un rang élevé,
Plus quand il tombe, il eſt par Jéſus réprouvé.
Oh ! comment ſe fait-il que l'on ſoit ſi peu ſage
Changer ſa liberté contre un dur eſclavage.
'Voilà pourquoi,' nous dit le grand St. Auguſtin,
'Envers ton ſerviteur ſi marques ton dédain
Parce qu'il eſt coupable, ou bien parce qu'il péche,
Sur toi fais un retour, et prends vite ta bêche
Pour nettoyer à fond, et racler ſans pitié
Ces herbes du péché qui t'enchaînent le pié.'

Dans les rangs élevés ceux là que Dieu fit naître
Devraient-ils pas au moins en leur cœur reconnaître
Qu'il leur donna l'efprit, la force et la fanté,
La beauté quelquefois, et la profpérité,
Et ne pas les traîner tous ces dons dans la fange,
Et porter au démon ce qu'ils avaient de l'ange.
Et vous femmes auffi d'une grande beauté,
Qui, folles de vos corps, croyez en vérité,
Que l'univers entier eft fait pour vos caprices,
Qui tirez de fi haut vanité de vos vices,
Rappellez-vous ce mot du fage Salomon :
'Femme de telle forte eft le pain du Démon,'
Dit-il, 'Satan en fait dans l'enfer chère-lie,
Et lui fouffle l'orgueil moteur de fa folie!'
Puis dans un autre endroit Salomon dit encor :
'La folle de fon corps reffemble à l'anneau d'or
Dont on aurait orné le groin d'une truie
Qui patauge toujours, et jamais ne s'effuie ;
Car la femme en ce cas, tout comme l'animal
Se vautre dans l'ordure et grouille dans le mal.'

Ce qui devrait, c'eft fûr, pour la caufe troifième,
Pouffer encore un homme à la contrition,
Du jour du jugement c'eft la crainte fuprême,
Des tourments de l'enfer c'eft la punition.
Car fi fur ce fujet écoutons St. Jérôme
Ainfi de fes douleurs il nous dit le fymptôme :
'Toutes les fois que penfe au jour du jugement,
Quand je mange ou je bois, je tremble affurément ;
Il me femble toujours entendre la trompette,
A notre âme qui dit : fus ! venez, foyez prête
A paraître de fuite au tribunal de Dieu!'
Oh! St. Paul a raifon ! . . . De paraître en tel lieu

Où nos penſers ſecrets de tous ſeront la fable,
Hélas ! c'eſt bien terrible, et c'eſt bien redoutable !
Et St. Bernard ajoute : 'En ce cas périlleux
Faudra donner raiſon de chaque mot oiſeux,
Car là nous aurons tous un équitable juge
Que ne pourra jamais tromper un ſubterfuge !'
Auſſi dit Salomon : 'La colère de Dieu
N'épargnera perſonne ; et fut-on de haut lieu,
D'uſer de ſon pouvoir on n'aura pas la chance,
Et de corrompre Dieu, nul n'aura la puiſſance.'
C'eſt pourquoi St. Anſelme en parlant de ce jour
Dit à tous les pécheurs de bien s'arranger pour
Eviter du bon Dieu la trop juſte colère,
Car l'enfer ſera là, l'enfer affreux cratère
Où des diables ſans nombre attiſeront le feu
Pour abſorber rageurs tous les gens ſans aveu.
Alors où s'enfuiera le pécheur miſérable
Et dans quel coin cacher ſa frayeur effroyable ?
Car St. Jérôme dit : 'La terre l'enverra
Promener ſans façon ; et la mer lui rira
Au nez, ſans ſe gêner ; et l'air plein de tonnerres
Le pourſuivra ſans fin de ſes fauves lumières.'

Maintenant, m'eſt avis, celui qui retiendra
Tous ces ſages dictons, bien plus prudent ſera ;
Il ne ſe targuera plus ma foi de ſes vices,
Par crainte de l'enfer et de ſes durs ſévices.
C'eſt ce qui fit que Job, dit à notre Seigneur :
'Mon Dieu, daignez ſouffrir qu'avant que je ne meure,
Je reſte un tantinet ſur la terre, et que pleure
Sur mes péchés paſſés, dont j'ai grande douleur,
Afin que n'aille point dans ces lieux ſi funèbres

Où règnent jour et nuit les plus ſombres ténèbres,
Où nos clameurs vers Dieu juſqu'au ciel ne vont pas!'
Vous voyez donc ici que Job, un bien ſaint homme,
Implore le bon Dieu pour un répit, en ſomme,
Pour pleurer ſur ſa vie, et faire des hélas!
Sur ſes péchés paſſés, avant que le trépas
Ne vienne l'emporter dans cette nuit profonde
Où s'en va s'engloutir ce qui vit dans ce monde.
C'eſt que le repentir eſt agréable à Dieu,
Et qu'il vaut mieux ſur terre en ſupporter les peines,
Que laiſſer s'augmenter les péchés par centaines
Pour aller les cuver plus tard au vilain lieu
Qu'on appelle l'enfer,—le pays des ténèbres,
Où rien ne peut ſe voir hormis voiles funèbres;
Où l'on ſera privé pour jamais dans le feu
Du bonheur éternel;—où l'on ne verra Dieu!
Parce que les péchés comme un affreux nuage
Nous cacheront de Dieu l'admirable viſage.
Car, le redis encor, l'enfer eſt vilain lieu,
Où rien n'eſt confortable, où règne le malaiſe,
Et qui n'eſt éclairé du feu que par la braiſe;
Dans ce bien laid pays on chercherait en vain
Honneurs et dignités, délices et richeſſes,
Au lieu d'honneurs ils ont en enfer, c'eſt certain,
Honte, confuſion, et toutes les triſteſſes.
Les hommes, par honneur entendent le reſpect
Que ſur terre parfois au mérite on accorde;
Point d'honneur en enfer, car ſon monde eſt abject,
Empereur, Roi, Vilain tous dignes de la corde
Pendant leur exiſtence, en enfer ſont égaux,
Et traités qui plus eſt comme vils animaux.
C'eſt pourquoi le Seigneur nous dit par Jérémie:

'Celui qui ſur la terre aura mépriſé Dieu,
Un beau jour de l'enfer rôtira dans le feu,
Et quand à du reſpect, certe il n'en aura mie.'
Ce qu'on nomme ici bas les hommes de haut rang,
Seront foulés aux pieds en enfer par les diables,
Sur leurs fronts ils feront des bruits épouvantables,
Pour les contrarier et leur troubler le ſang.
Puis ils auront encore, et vrai, j'en ſuis bien aiſe,
Au lieu de tout leur or, du pauvre le malaiſe,
Et par le riche rien n'eſt auſſi redouté
Que ce cruel fléau qu'on nomme pauvreté.
Or cette pauvreté dans ſes effets et cauſes
Comprendra, voyez-vous, pour le moins quatre choſes :
Primo quand ils viendront de l'enfer ſur les bords,
Ils verront qu'ils n'ont plus aucun de leurs tréſors.
Ce qui fait que David dit : 'Les richards du monde
Après leur mort auront déception profonde.'
Secundo ces vilains habitants de l'enfer
Eprouveront encore un aſſez grand malaiſe
Par le manque de vin, de poiſſon et de chair
Qu'ils aimaient tant jadis, ſoit dit par parenthèſe.
Car écoutons Moyſe, il parle au nom de Dieu :
'Les réprouvés,' dit-il, 'pouriront dans le feu,
Ils ſeront épuiſés par la faim, et ſans boire
Autre choſe, vraiment, que le fiel du dragon ;
Ils ſeront dévorés par le large avaloire
Des oiſeaux de l'enfer au ſi hideux jargon.'
Tertio ces damnés auront, ne vous déplaiſe,
Encore un bien vilain et bien affreux malaiſe,
Ils ſeront nus, tout nus, et ſans nul vêtement,
Hormis celui du feu, très chaud aſſurément,
Mais qui certe en été n'eſt pas fort agréable ;

Et leurs âmes auſſi, c'eſt plus épouvantable,
N'auront de vêtements, n'ayant plus de vertus.
Où ſeront donc alors leurs riches par-deſſus?
Auſſi de ces damnés ainſi parle Iſaïe:
'La lèpre de leurs pieds avec bruſque énergie
Lancera ſes poiſons, et ſon venin amer,
Et leurs habits ſeront mites et vers d'enfer.'
Quarto de ces damnés enfin le grand malaiſe
Sera de ne pouvoir avoir d'amis jamais,
Sur la terre étant pauvre, on eſt preſqu'à ſon aiſe
Quand on a des amis ſerviables et gais;
En enfer un chacun d'une haine immortelle
De ſes nombreux voiſins ſaluera la ſequelle,
La diſcorde en tous lieux ſoufflera ſes courroux,
Et tous ces vils damnés ſe rueront contr'eux tous.
Et le père et la mère ayant force biſbilles
Entr'eux s'agonieront, ainſi que fils et filles.
Le frère jour et nuit, attaquera ſa ſœur,
Et la ſœur ſur le frère épandra ſa fureur.
Car le Seigneur a dit par un de ſes prophètes
Du nom de Michias: 'Les longs jours de l'enfer
Ne ſeront certes pas des jours voués aux fêtes;
Le ſéjour de l'enfer ſera l'âge de fer.
Et ceux là qui s'aimaient, s'adoraient ſur la terre,
Prêts à ſe dévorer ſeront toujours en guerre
Sitôt que de l'enfer ils ſeront citoyens,
Après avoir été ſur terre des vauriens.'
Car David nous a dit: 'Le méchant de ſon âme
Qui fait fort peu de cas, de l'âme d'une femme
Se ſouciera bien moins.' Concluez qu'en enfer
N'exiſtant plus d'amis, les liens de la chair
Enfanteront des maux, des actions féroces,
Des malédictions, et des haines atroces.

Ces charmants appétits qui les rendait contents,
Quand ſur terre ils étaient, l'appétit des cinq ſens,
Pour eux ne ſera plus. Leurs yeux n'y verront goutte,
Les ſons à leur oreille auront fait banqueroute,
Leurs narines ſeront pleines de puanteur,
Et leur goût plein de fiel les remplira d'horreur.
Quand au toucher leurs corps rouſſis par la brûlure
Sentiront néanmoins des vers la pourriture,
Et ces vers immortels par leur démangeaiſon,
Leur feront déſirer de perdre la raiſon ;
'Mais ils invoqueront en vain,' dit St. Ambroiſe,
'Pour finir leurs tourments la mort dans leur angoiſſe,
La mort ne viendra pas les ſortir de priſon.'
Ce qui fait dire à Job : 'Dans l'enfer tout eſt ſombre,
De la mort on n'y voit autre choſe que l'ombre ;
Or une ombre n'eſt pas une réalité,
Une ombre eſt le menſonge, et non la vérité.
De la mort les damnés n'ont donc jamais que l'ombre,
Ils ne pourront jamais mourir malgré leur nombre.'
St. Grégoire auſſi dit : 'Tous ces vilains damnés
Habitants de l'enfer, à rôtir condamnés,
Croiront tous chaque jour d'une mort miſérable
Mourir . . . . mais ſans mourir ; leur vie épouvantable
Sera toujours vivace et n'aura pas de fin.
Quand ils ſe croiront morts ils ſentiront ſoudain
Aux morſures de feu que leur fera l'envie,
Qu'ils ne ſont du tout morts, qu'immortelle eſt leur vie.'
'C'eſt pourquoi,' dit St. Jean, 'ils chercheront la mort
Mais ne l'atteindront pas, duſſent-ils courir fort.'
Job nous dit 'qu'en enfer tout eſt un laid déſordre,

Et bien que le Seigneur ait créé tout en ordre,
Il n'y a dans l'enfer aucun gouvernement,
Et de la tête aux pieds tout n'eſt qu'avortement.'
' Ce n'eſt pour les damnés, qu'enfantera la terre
Du fruit,' nous dit David ; ' ni l'air non plus du frais ;
L'eau ne leur donnera ſa moiteur ſalutaire,
Ni le feu ſa lumière et ſes brillants bienfaits.'
' Aux damnés de l'enfer,' dit St. Baſile encore,
' Dieu donnera le feu qui brûle et qui dévore,
Mais non pas ſa clarté ; comme l'homme de bien
Aux ſiens donne la viande, et les os à ſon chien.'
' Et pour rendre,' dit Job, ' leur châtiment durable,
A leurs trouſſes ſera la crainte épouvantable,
Ne les quittant jamais, et torturant leur cœur
En les inveſtiſſant d'indicible terreur.'
Donc tous ces vils damnés ſeront ſans eſpérance,
Parce que de voir Dieu plus ils n'auront la chance.
Auſſi dit Salomon : ' Quand le méchant eſt mort,
D'échapper aux tourments bien vain eſt ſon effort,
Or, celui qui comprend tous les affreux ſévices
Que lui garde l'enfer pour ſes péchés, ſes vices,
Rira jaune, c'eſt ſûr, bien loin de folâtrer ;
Qui penſe à tels tourments a raiſon de pleurer !'
' Car,' pourſuit Salomon, ' ſi l'on pouvait d'avance
Avoir vent des tourments préparés en enfer
Pour la punition des péchés de la chair,
On aurait grand chagrin, grande déſeſpérance.'
St. Auguſtin nous dit ' que cette connaiſſance
Au cœur de l'homme donne un penſer bien amer !'

Ce qui devrait encor pour cauſe quatrième
Au pécheur inſpirer grande contrition,
C'eſt le bien qu'ici bas par pure omiſſion

Il n'a pas daigné faire ; et celui qu'il a même
Perdu. Car c'eſt certain qu'une bonne action
Faite quand l'homme avait ſa robe d'innocence,
De ſon compte eſt rayée, et n'eſt à ſon crédit
Portée, alors qu'il eſt tombé, comme on le dit
Dans le péché mortel, abominable offenſe.
Ce qui fait que Dieu dit de par Ezéchiel :
'Que ſi l'homme de bien par hazard un jour broie
De la méchanceté, ne ſuivant plus la voie
Droite, tant pis pour lui, c'eſt un péché mortel,
Et du bien qu'il a fait adieu la ſouvenance !'
Et St. Grégoire auſſi dit : 'Eſt fermé le ciel
A celui qui commet dans ſon outrecuidance
Un laid péché mortel.' Néanmoins quelquefois
Si d'un vrai repentir on a le cœur pantois,
D'une bonne action la pure et vive flamme
Peut chaſſer le démon, et raſiſtoler l'âme.
Auſſi Notre Seigneur Jéſus Chriſt très courtois
Veut que le bien qu'il fait ſerve au pécheur parfois.
Mais comme c'eſt un fait par malheur ſans conteſte,
Que le bien qu'on a fait, par le péché mortel,
S'efface entièrement, et nous ferme le ciel,
Comme nous fait créver quand nous l'avons la peſte,
Le pécheur peut chanter, m'eſt avis, à ſon tour
Cette fraîche chanſon d'origine françaiſe :
'Hélas ! j'ai tout perdu mon temps et mon labour !
Et franchement ne ſuis pas du tout à mon aiſe !'
Car certes le péché ravit tout au pécheur
Et l'efficacité, la bonté de la grâce,
Que ſans le repentir, il ne peut quoiqu'il faſſe
En un mot rattraper, fut-il un fier coureur.
Il en eſt de la grâce, il faut bien qu'on le ſache
Comme il en eſt du feu qui meurt s'il eſt oiſif :

'La grâce manque auſſi,' nous le dit St. Euſtache,
'Si ſon effet s'abdique, et s'il reſte inactif.'
Alors le pécheur perd tout le fruit de la gloire
Promis aux gens de bien dont l'œuvre eſt méritoire.
Le grand St. Bernard dit: 'L'homme qui doit à Dieu
Sa vie, un jour aura, ce ne ſera point jeu
De tous les biens reçus à lui rendre dû compte,
Si l'emploi n'en eſt bon, pour lui gare à la honte!'

La cinquième raiſon d'avoir contrition
C'eſt de penſer toujours avec componction.
A toutes les douleurs par Jéſus Chriſt ſouffertes,
A ſon père par lui ſublimement offertes
Pour nos péchés à tous lors de ſa Paſſion.
Car nous dit St. Bernard : 'J'aurais mille exiſtences,
Que me rappellerais de Jéſus les ſouffrances,
Ses veilles en priant, et ſa tentation
Quand il jeûnait; ſes pleurs, ſa douleur ſans ſeconde,
Quand ſur les gens de bien errants de par le monde
Il pleurait de pitié; ſon immenſe chagrin
Quand les hommes ſur lui vomiſſant leur dédain
L'accablaient de mépris, et pour comble d'outrage,
Lui diſaient de gros mots, le frappaient au viſage;
Les clous avec leſquels on le mit ſur la croix,
La lourdeur du fardeau, la peſanteur du bois.'
Vous tous qui m'écoutez, vous devez bien comprendre
Que des péchés commis font auſſitôt deſcendre
L'homme au bas de l'échelle;—et c'eſt la vérité!
Que l'ordre eſt renverſé par ſa perverſité!
Dieu, la raiſon, les ſens, et puis le corps de l'homme
Sont ainſi formulés, que chacun d'eux en ſomme
Aura ſur l'autre un droit, non le droit du plus fort,
Mais un droit cimenté par un ſecret accord,

Ainfi fur la raifon Dieu par fa braverie
Obtient, c'eft naturel, le droit de feigneurie ;
La raifon fur les fens obtiènt un pareil droit,
Et les fens fur le corps ; tout cela fe conçoit.
Mais lorfque l'homme péche, il ne refte aucun ordre,
Ces quatre ordres ne font plus qu'un vilain défordre.
De l'homme la raifon fe butant contre Dieu,
Les fens fur la raifon, de leurs cinq pieds font feu,
Et lors le corps fans frein s'émeute contre l'homme,
Lui fait de grands bobos, parfois même l'affomme.'
Notre Seigneur Jéfus paya ce défarroi,
Cette rébellion, et fort cher par ma foi !
En ce que la raifon n'étant plus raifonnable
S'était faite une fois l'ignoble enfant du diable,
L'homme dorenavant dut avoir du chagrin,
De cruelles douleurs, puis mourir à la fin.
Donc Notre Seigneur Chrift fouffrit la mort pour
l'homme,
Après avoir été, vous favez bien tous comme,
Trahi par fon difciple, un mauvais fujet las !
Qui fur terre a laiffé ce vilain nom Judas.
Et de plus en ce que, c'eft chofe épouvantable,
De l'homme la raifon n'étant plus raifonnable,
Il ne fut plus dompter le délire des fens
Et de honte couvert, tenans aboutiffans,
Ne fut que devenir ; Jéfus pour cet outrage
Dut pour l'homme fouffrir la honte à fon vifage.
Et de plus en ce que le miférable corps
De l'homme était rebelle, en ces divers difcords
A la raifon, aux fens, et par fuite était digne
De mort, Notre Seigneur, avec douceur infigne
Dut fouffrir cette mort, la fouffrir fur la croix,
Au milieu des foldats, de leurs propos narquois.

Notre Seigneur Jésus souffrit toutes ces choses,
Pour l'homme seulement, et non pas c'est certain
Pour ses péchés à lui, (n'en existaient de causes
Affirme St. Bernard,) mais pour le genre humain.
Donc le pécheur avec amertume peut dire :
'Maudit soit mon péché qui causa le martyre
De ce très cher Seigneur Jésus le fils de Dieu !'
Car certes il faut bien en faire ici l'aveu :
'C'est par les désaccords, cela ne fait pas doute,
De nos méchancetés, et de notre déroute,
Que là haut fut réglée au sein même de Dieu
Du Christ la passion,' nous le dit St. Mathieu.
Et la chose se fit à peu près de la sorte :
De nombre de pécheurs, c'est un fait qu'on rapporte,
L'âme, est, dit-on, trahie, et c'est bien naturel
Quand elle courre après le bonheur temporel,
Et ce par le démon, qui, par ses artifices,
Lui fait choisir parfois de charnelles délices,
Et la méprise alors ; puis par l'adversité
Elle est fort tourmentée, et perd sa liberté
Dans l'asservissement du péché, c'est l'usage,
Et se traîne avec peine en si dur esclavage,
Jusqu'à ce qu'à la fin elle arrive à la mort.
C'est par ces désaccords des hommes que d'abord
Jésus Christ fut trahi, puisqu'il fut, chose sûre,
Accablé de liens, lui qui, dit l'Ecriture,
De ses péchés venait délier le pécheur.
Puis il fut méprisé, lui si digne d'honneur.
Alors vilainement à sa noble figure,
Hélas ! on infligea la plus affreuse injure,
Et puis finalement le mirent sur la croix
En blasphémant son nom, ces pécheurs discourtois.
Alors fut accompli ce que dit Isaïe :

' De nos nombreux péchés il eut l'âme envahie !'
Or puiſque Jéſus Chriſt prit nos péchés ſur lui,
Quel ne devrait-il être à nous tous notre ennui
D'avoir au fils de Dieu cauſé tant de ſouffrances,
Par nos méchancetés et nos impertinences ?

La ſixième raiſon d'avoir contrition,
Ce ſont les trois eſpoirs que ſa ſoumiſſion
Aux volontés de Dieu doit procurer à l'homme,
Pardon de ſes péchés, don de la grâce, en ſomme,
Qui le fait arriver pour ſon ultimatum
A la gloire du ciel. Comme le fils de l'homme
Nous fait de ces trois dons le préſent, on le nomme :
Jeſus Nazarenus, et *Rex Judæorum*.
Jéſus autrement dit l'éteigneur de diſcorde,
Le donneur de pardon et de miſéricorde,
Le ſauveur en un mot ; ſi qu'à Dom Joſephus
L'ange dit un beau jour : ' Son nom ſera Jéſus !
Parce qu'il ſauvera de ſes péchés ſon peuple
Qu'au profit de l'enfer le démon ſeul dépeuple.'
' Ce qui fait qu'aucun homme,' a dit Sanctus Petrus,
' Ne peut être ſauvé que par ce nom : *Jéſus !*'
Nazarenus, un mot qui veut dire, je penſe,
Que l'homme doit garder vivace l'eſpérance,
Car, qui de ſes péchés lui fit rémiſſion
Un jour peut lui donner cette abſolution
Qui conduit droit au ciel. Dans la fleur, par exemple,
Du fruit gît l'eſpérance ; et dans un pardon ample,
Amplement accordé, repoſe auſſi l'eſpoir
Pour le pécheur contrit paſſer au ciel ſon ſoir.
' De ton cœur,' dit Jéſus, ' moi, j'étais à la porte,
J'appelai pour entrer ;—d'une façon accorte
Qui m'ouvre quand j'appelle a la rémiſſion

De ſes péchés ; je fais chez lui collation ;
Bonnes œuvres, de Dieu voilà la nourriture
Je ne loge jamais que dans une âme pure.'
Par le repentir donc l'homme peut tôt ou tard
Comme Dieu le promet dans la Sainte Ecriture
Du royaume céleſte avoir un jour ſa part.

Maintenant le pécheur doit aiſément comprendre
Que la contrition doit largement s'étendre
Sur ſes péchés commis tant en gros qu'en détail,
Même de ſa penſée au fin fond du ſérail.
Car certes la penſée eſt vraiment périlleuſe,
Quand l'homme s'y prélaſſe, et la choie, et la creuſe,
De ſon déſir immonde en attiſant le feu,
Tout en ſachant fort bien qu'elle déplait à Dieu ;
Car le péché mortel par les penſers des vices
Commence tout d'abord, et puis dans leurs délices
Se plonge juſqu'au cou ; dans ce bain immoral
De ſa raiſon noyant le ſublime fanal.
Or, de ces voluptés, de leur impure flamme,
Devra ſe confeſſer qui veut ſauver ſon âme ;
Qui n'en fait pas l'aveu, qui n'en ſent repentir
Ira certainement chez le démon rôtir.
Et de plus l'homme doit déplorer ſes paroles,
Quand ſes paroles ſont coupables ou frivoles,
Car, comprenez bien ça que le ſeul repentir
D'un péché, ne ſaurait tous les péchés guérir ;
Car Dieu le Tout Puiſſant dont grande eſt l'indulgence,
Pardonne tout ou rien, de ce n'ayez doutance.
Si que St. Auguſtin dit : ' Je ſais bien que Dieu
Pardonne les péchés dont on lui fait l'aveu,
Mais la confeſſion doit être générale,

Et la contrition n'en doit être banale ;
Ne demander pardon que pour un ſeul péché,
C'eſt offrir à Satan un par trop bon marché.
Donc alors que mon cœur était rempli d'angoiſſe,
Et que tous ſes replis étaient couleur d'ardoiſe,
A Dieu je m'élevais par un ſaint ſouvenir,
Afin que ma prière à lui put parvenir.'
Pour que le repentir ſoit en outre efficace,
Par la confeſſion il faut chercher la grâce ;
L'homme contrit peut lors eſpérer le pardon,
Si de ſon repentir à Jéſus il fait don.
'Auſſi,' nous dit David, 'pour qu'il vous ſoit propice
Pour qu'il vous aime, Dieu, faites la guerre au vice ;
Aimer Dieu, voyez-vous, c'eſt aimer ſes amis,
C'eſt déteſter auſſi de Dieu les ennemis.'

Ce qu'il eſt néceſſaire encore de comprendre,
Un ſujet ſur lequel ne ſaurais trop m'étendre,
C'eſt à quoi peut ſervir notre contrition ?
'A laver nos péchés ſans nulle omiſſion,'
Dit quelque part David : 'Tu m'as,' dit ce prophète
'De mon vilain péché fait la rémiſſion,
O Seigneur ! ô mon Dieu ! parce que cette dette
Voulais te la payer par la confeſſion.'
Mais comme il eſt certain que la contrition
Ne ſert à rien de rien ſi le pécheur d'avance
De bien ſe confeſſer n'a pas l'intention,
De même ſans effet eſt la confeſſion
Sans du pécheur contrit la vive repentance.
Diſons pour en finir que la contrition
Du démon affaiblit la force, et plus encore
Le don du Saint Eſprit qu'elle nous le reſtaure,
Qu'elle ouvre notre cœur aux plus douces vertus,

Met Satan en déroute, et l'enfer en fourrière,
Qu'elle nous vivifie, inſpire la prière,
Et nous fait adorer le ſaint nom de Jéſus;
Qu'elle nous fait trouver une muſique exquiſe
Dans toute la nature, et nous rend à l'égliſe.
Et de plus elle rend par un bienfait nouveau,
Celui qui fut un temps un enfant de colère
Un enfant de la grâce, et cela c'eſt bien beau!
Et le Livre le prouve avec grande lumière.
Donc il ſera très ſage, et vrai très méritant
Celui qui bien à cœur prendra toutes ces choſes,
Car en étudiant les effets et les cauſes,
Il ſera pour Jéſus ſans ceſſe combattant.
Notre doux Seigneur eſt d'un ſi grand débonnaire,
Que c'eſt abſurde et mal ne chercher à lui plaire!
Car s'il n'avait pitié de nous, de nos façons,
Certes nous chanterions de bien triſtes chanſons.

Ici ſe termine la première partie du traité de la pénitence, et commence la ſeconde partie.

Du repentir, oyez! la deuxième partie
Eſt la confeſſion, demandant amniſtie
Au Chriſt, avec un cœur plein de contrition
De tous les péchés faits, et ſans exception.
La confeſſion doit d'abord être ſincère,
Autrement mieux vaudrait ne pas du tout la faire.
Au Prêtre vous devez montrer nu votre cœur,
Et ne point eſſayer d'en voiler la hideur;
Mieux que cela devez, c'eſt choſe eſſentielle,
De vos péchés laiſſer voir à l'œil la ficelle.

Du péché ſur la terre ainſi parle St. Paul:
'D'un ſaint commandement ce fut par le viol

Que le péché d'abord entra dedans le monde
A sa suite entraînant la mort, la mort immonde.'
Du péché le trouveur, je ne fais un cancan,
Ce fut le premier homme, il s'appelait Adam.
Cet homme plantureux, d'une forte charpente,
Ayant bon pied, bon œil, la santé florissante,
Etant créé d'ailleurs par la Divinité,
Paraissait devoir vivre à perpétuité;
Mais regardez! d'ici voyez ce bêta d'homme
Au lieu cuver sa joie en un tranquille somme,
Il se prend à pécher; et pour un vain plaisir
D'une minute au plus, il doit, devra mourir
Sans qu'il en ait envie, et cela d'aventure,
Non pas lui seulement, mais sa progéniture!
Remarquez en passant que lorsqu'au Paradis
Vivaient nus gentiment Adam et sa femme Eve,
Ayant trop de bonheur, aussi par trop de sève,
Séjour trop enchanteur, des jardins trop exquis,
Drapés de leur pudeur, de leur douce innocence,
Dans leurs deux nudités ne trouvant nulle offense,
Comme l'affreux serpent, le plus adroit coquin
Qui dût à Dieu la vie, oh! ça j'en suis certain!—
Fit à la femme un jour d'une façon courtoise
De ce hardi pourquoi la demande sournoise:
'Pourquoi Dieu,' lui dit-il, 'dans ce grand Paradis
A-t-il mis à l'index d'un seul arbre les fruits?'
La femme répondit: 'Nous trouvons nourriture
Dans ces arbres à fruit de diverse nature,
Un seul est excepté, c'est l'arbre du milieu,
De manger de ses fruits, d'y toucher même, Dieu
Nous en a fait défense, et cela c'est possible
Parce que son beau fruit n'étant pas digestible
Nous pourrions en avoir une indigestion

Ce qui nous donnerait vilaine émotion,
Et nous ferait mourir.' Le ſerpent à la femme,
En riant comme un fou: ' Pas de ça, ſur mon âme!'
Dit-il, ' vous ne devez dà pas craindre la mort
Morbleu! Dieu le ſait bien! lui qui connait le ſort!
Le jour où mangerez de ce fruit, ma parole!
De la divinité vous aurez l'auréole, [des Dieux!
Vos deux yeux s'ouvriront, vous ſerez . . . quoi! . .
Sachant le bien, le mal, et le ſecret des cieux!'
Par cet adroit diſcours Madame Eve alléchée,
De l'œil guigna le fruit, il lui parut charmant,
Puis au juſte milieu mordant une bouchée
A ſon homme en offrit partie aſſurément,
Si qu'Adam en mangea. Tout à coup de cet homme
Les yeux furent ouverts, c'eſt alors qu'il vit comme
Et Madame Eve et lui ſe trouvaient tous les deux
Beaucoup trop peu vêtus pour des gens amoureux;
Comme on ne connaiſſait pas des femmes les cottes
Ni des hommes non plus les chauſſes ou culottes,
Adam et ſa femme Eve eurent, c'eſt ſingulier,
L'inſtinct de s'entourer de feuilles de figuier
Pour cacher ce coffret dont Dame la nature
Leur avait fait octroi, ſa clef, et ſa ſerrure.
Ici vous pouvez voir que le péché mortel
Fut d'abord ſuggéré du ſerpent par le fiel,
Or qui dit le ſerpent, dit Satan, dit le Diable;
Puis le plaiſir des ſens,—non le plaiſir décent,
Ce plaiſir eſt diſcret, et non pas indécent;
Mais l'autre eſt fort peu chaſte, et rien de plus damnable,
De plus digne en un mot de tous les feux d'enfer,
Que ce groſſier plaiſir nommé l'œuvre de chair;

Ce plaisir l'adopta, le choya Madame Eve,
C'est fâcheux pour le sexe, et du tout ne l'élève ;
Puis enfin vint Adam, un être de raison,
Qui l'imbécile entra de suite en pâmoison
Au lieu de résister à ce plaisir factice,
Dont lui faisait goûter Eve la subreptice !
Car concevez le bien, tout d'abord le démon
D'Eve fut tentateur, sachant que son limon
A tout prendre n'était qu'un composé de l'homme,
Que plus frêle elle était, aussi plus faible en somme.
Eve, elle, en plein mordit au plaisir de la chair,
Cela lui sembla bon, entre nous, c'est bien clair ;
Mais si certes Adam, eut eu de la prudence,
Et n'eût goûté du fruit, en état d'innocence
Sûr ! il serait encor ! . . . De la faute d'Adam
Nous avons hérité, hélas ! nous dit St. Jean !
Nous descendons de lui de vilaine manière,
Car sale et corrompue elle est notre matière.
Et quand l'âme est soufflée en notre pauvre corps,
Le vil péché l'enduit en dedans, en dehors ;
Pour nous rendre un peu propre, il nous faut le baptême,
Sans quoi dans le péché nous pataugeons quand même !
Mais d'Adam nous portons le péché, c'est certain,
Ou du péché la peine, un bien vilain levain,
Qui peut se formuler par la concupiscence
Qui nous fait convoiter d'autrui la jouissance,
Et ce de par les yeux ; et par l'orgueil du cœur
Le pouvoir, la richesse, en un mot la grandeur !

Et d'abord pour parler de cette convoitise
Que l'on peut appeler des sens la gourmandise,
Qu'éveille en nous souvent ce légal instrument

Que nous fit du Seigneur le ſage jugement,
Je dis qu'en ce qu'un homme à Dieu n'obéit pas,
Il s'en ſuit que la chair ſe rue en plus d'un cas
Contre lui le cher homme, à cauſe de l'offenſe
Par les groſſiers déſirs de la concupiſcence,
De l'appétit des ſens aiguillon débauché,
Qui par le bout du nez conduit l'homme au péché.
Tant qu'en lui le pécheur a la concupiſcence,
D'être tenté ſouvent adonc il a la chance.
Le baptême peut bien étancher quelquefois
Cette faim, cette ſoif de la concupiſcence,
Et du bon Dieu la grâce, auſſi la pénitence,
Sur l'appétit charnel ont pouvoir, je le crois,
Mais jamais ce pouvoir, à quoi bon vouloir feindre ?
Ne ſaurait, entre nous, complètement éteindre
Le feu lubrique, à moins certes que le haſard
Ou la ſorcellerie avec ſes maléfices,
Ou d'un faux Cupidon le très venimeux dard,
Du corps la maladie, ou la ſuite de vices,
Ou de froides boiſſons, aient éteint le tiſon
Des folles paſſions qui troublent la raiſon.
Car que dit-il St. Paul ? Il dit : 'La chair s'acharne
Contre l'eſprit toujours par d'inceſſants efforts,
L'eſprit contre la chair, . . . et quand il ſe décharne
C'eſt en traînant parfois après lui le remords.'
Or, ce même St. Paul après ſa pénitence
Dans l'eau la nuit, le jour, en très grande endurance,
Et ſur la terre auſſi ſouffrant le froid, la faim,
Une fois lapidé pour ainſi dire, enfin
Crevant de ſoif ajoute : 'Hélas ! moi miſérable !
Qui me délivrera de mon vil corps, priſon
Qu'il me faut habiter, et qui n'eſt pas tenable,
Où je riſque, c'eſt ſûr, de laiſſer ma raiſon.'

Puis oyez St. Jérôme en un défert fauvage
Etant long-temps refté, n'ayant pour tout breuvage
Que de l'eau bien faumâtre, et n'ayant pour manger
Que des herbes, dîner par ma foi bien léger,
N'ayant rien pour fon lit, hormis la terre nue,
N'ayant pour baldaquin que l'étoile et la nue,
D'un Ethiopien de plus ayant la peau
Auffi noire pardieu que plumes de corbeau,
A moitié démoli par le chaud, la froidure,
Les changements fubits de la température,
Nous dire cependant que la lubricité
Bouillonnait dans fon corps malgré fa volonté !
D'où je conclus que ceux qui difent d'aventure
Que leur corps ne reffent l'aiguillon de l'ordure,
Se trompent, c'eft bien fûr. St. Jacque à ce fujet
Nous dit : 'Que chaque hère eft tenté par le fait
Des appétits brutaux de fa concupifcence ;'
St. Jean l'Evangélifte auffi lui, dit : 'Qu'il penfe
Que lorfque nous difons que fommes fans péchés,
Nous nous bloufons pardieu ! d'amour-propre entichés !'

Maintenant vous allez en m'écoutant apprendre
Comment le péché croît, et parvient à s'épandre
Dans l'homme incirconfpect. La première façon
De nourrir le péché, c'eft l'efprit poliffon
Dont le feu couve en nous par la concupifcence,
De ne nous point priver, et de faire bombance
De ce morceau friand que par élifion
On appelle la chair ; ce qui fait dà que l'homme
Se demande s'il doit ou ne doit pas en fomme
Céder à fon défir, et manger l'animal
La chair, ce bon ragoût ! ou bien refter frugal.

Si l'homme à ce feftin ferme les yeux, la bouche,
Il refte fans péché, c'eft la pierre de touche ;
Mais fi tout au contraire il cède aux doux appas
De la chair, défirant en faire fon repas,
Alors un feu caché de factices délices
Dans fes veines fe gliffe, en y gliffant les vices,
Il doit bien prendre garde alors, car le péché
Sur lui met le grapin s'il n'en eft empêché.
A ce fujet oyez tous ce que dit Moyfe :
'Le Diable,' dit Moyfe, 'eft un être méchant
Qui pour empoigner l'homme affez fouvent le grife
De cette volupté qui mène fon penchant
Vers l'appétit des fens, vers la concupifcence,
Et le met auffitôt dedans fa dépendance,
Sachant parfaitement le féparer de Dieu
Par l'appétit charnel, par le lubrique feu ;
Et fitôt le péché commis vite le Diable
Vous emporte en enfer cet homme miférable.
Par trois chofes adonc le péché s'accomplit,
Par la tentation, la volupté croiffante
Et par ce vilain "Oui," qu'en fa fièvre brûlante
Murmure le pécheur ; oui, qui foudain l'occit ;
Car de fait l'homme eft mort lorfque morte eft fon âme,
Et qu'eft éteinte en lui de Dieu la pure flamme !'

Le péché, nul de vous ne faurait l'ignorer,
A deux façons d'agir, auffi deux raifons d'être,
Il fe divife en deux, je vais vous le montrer,
Véniel ou mortel, fur vous régnant en maître.
Un homme, voyez-vous, aimera par malheur
Mieux que le doux Jéfus, mieux que fon créateur,
Une femme, un enfant, ou quelque créature ;
C'eft un péché mortel ; mais fi par aventure

Il aime moins Jésus qu'il ne devrait l'aimer,
C'eſt péché véniel, qu'il pourra rédimer·
Bien que ce péché là ſoit fort vilaine choſe,
Car de l'amour divin il amoindrit la doſe.
Mais vous concevez bien que péchés véniels
Si vous en faites trop, et n'ayez la prudence
Par la confeſſion d'en obtenir quittance,
Croîtront et deviendront de gros péchés mortels.
Car le proverbe dit que de petites cauſes
Produiſent quelquefois les effets les plus grands,
Que nombre de ruiſſeaux, toutes petites choſes,
Sont la ſource pourtant des plus fougueux torrents.
Un autre exemple encor : de la mer une vague
Sur un vaiſſeau ſe rue, et le fait ſombrer net ;
Petites gouttes d'eau, ce n'eſt point une blague,
S'infiltrant dans ſa quille amènent même effet,
Alors qu'il en eſt temps, ſi ceux que ça regarde
De s'en débaraſſer n'ont pas ſu prendre garde.
Les deux cauſes, voyez! viennent au même but,
Quoiqu'ayant eu chacune un différent début.
Ainſi nombreux péchés véniels par nature
Si vous les hébergez trop long-temps, je vous jure,
Font en s'agglomérant un gros péché mortel,
Qui ſoudain bruſquement vient vous fermer le ciel.
St. Auguſtin nous dit que chaque fois qu'un homme
Aime quoique ce ſoit autant et plus que Dieu,
C'eſt une trahiſon indigne qu'il conſomme,
C'eſt un péché mortel, c'eſt jouer vilain jeu.
Dieu veut être, et c'eſt juſte, adoré pour lui-même,
Qui porte ſon amour ailleurs fait un blaſphème.

Maintenant qu'on comprend ce qu'eſt en général
Le péché véniel, premier pas vers le mal,

Il eſt bon, je le crois, qu'on ſache d'aventure
De ces mêmes péchés le rang et la nature.
Car grand nombre de gens très ſuperficiels
Ne regardant cela comme péchés réels
Ne s'en confeſſent pas, ce qui fait que ſans ceſſe
Le péché véniel non confeſſé s'engraiſſe;
Et Dieu ſait quel amas d'impures ſaletés
A l'homme jette ainſi ſes levains fermentés.
Ecoutez-moi donc tous, de parler me dépêche,
Voici comment un homme à chaque moment péche.
Il péche quand il mange un peu plus qu'il ne doit,
Il péche quand auſſi plus que de droit il boit;
Il péche quand il parle avec trop d'abondance,
Il péche quand au pauvre il ne donne aſſiſtance,
Il péche, ſain de corps, quand il ne veut jeûner;
Il péche quand dormant ſans en rien ſe gêner,
Il s'en vient pour cela bien plus tard à l'égliſe;
Il péche quand ſon ſol il ne le fertiliſe,
Qu'il ſe ſert de ſa femme, y dépenſe ſon feu
Sans déſir d'engendrer ſelon la loi de Dieu;
Il péche s'il ne veut viſiter les malades,
Il péche s'il ſe mêle à laides maſcarades,
S'il aime par haſard ſa femme ou bien ſon fils
Plus que raiſon ne veut; s'il flatte ou s'il careſſe
Ceux dont il a beſoin avec trop de baſſeſſe;
Il péche ſi du pauvre il rogne les profits;
Il péche s'il arrange un jour ſa nourriture
Plus délicatement que ne veut l'Ecriture;
Il péche quand il mange avec trop de bonheur
De la ſaiſon nouvelle une fraîche primeur;
Il péche quand il parle, et ce, pour ne rien dire,
Ou quand il dit des mots que refuſe d'écrire;
Auſſi quand il promet faire dans l'avenir

Chofes qu'il ne pourra certes pas accomplir;
Il péche quand il dit en dernière analyfe
Du mal de fon prochain par folie ou méprife.
'Tout ça, c'eft bel et bon,' nous dit St. Auguftin,
'De bien vilains péchés ou j'y perds mon latin.'
On conçoit après ça qu'un homme fur la terre
Eut-il affurément une vie exemplaire
Ne faurait éviter des péchés le fretin,
Mais il peut empêcher qu'ils ne mettent grappin
Sur lui, par fon amour pour Chrift, par la prière,
Ou par l'aumône au pauvre, une œuvre falutaire.
'Voyez,' dit Auguftin, 'comme une goutte d'eau
Une feule qui tombe au milieu d'un fourneau
Fait mal brûler le feu, le met mal à fon aife,
Et porte tout à coup préjudice à la braife?
Et concluez delà qu'un péché véniel
Eft une tache pour qui veut gagner le ciel.
Le péché véniel on peut d'ailleurs l'atteindre,
Par un *confiteor*, par la confeffion,
Ou bien en recevant la bénédiction
D'un Prêtre ou d'un Evêque; il peut enfin s'éteindre
Et foudain s'effacer par la communion.

Des Sept Peches Mortels.

Maintenant il eft temps, m'eft avis, de vous dire
Quels ils font les péchés que l'on nomme mortels,
Ce font maîtres péchés que je vais vous décrire,
Ils ne font véniels ceux là, mais bien réels.
On les a baptifé de la belle manière,
On les nomme en effet, les péchés capitaux,
Car des péchés ils font les chefs, les maréchaux,

Et très hideux, parole ! eſt leur vil caractère.
Des ſept péchés mortels le premier c'eſt l'Orgueil,
C'eſt le père de tous, il a bon pied, bon œil,
Du péché général c'eſt l'affreuſe racine ;
Ses trop dignes enfants ſont au nombre de ſix,
A vrai dire ce ſont de méchantes donzelles,
Qui, pour notre malheur, ſont toutes immortelles,
Et qui nous ſont partout ſans ceſſe vis-à-vis.
La Colère d'abord, puis enſuite l'Envie
Qui ſouille à tout jamais les plaiſirs de la vie ;
La Pareſſe aux pas lents, à l'eſprit nonchalant;
Aux doigts longs et crochus la lugubre Avarice;
Puis la Gloutonnerie avalant, avalant
La gourmande qu'elle eſt ! toujours avec délice ;
Puis enfin la Luxure à l'appétit d'enfer,
Qui ſans ceſſe ayant faim ſe nourrit de la chair.
Chacun de ces péchés a nombreux ſatellites
Qui vivent ſur nous tous comme des Sybarites.

De l'Orgueil.

Je vais énumérer maintenant de l'Orgueil
(Un arbre bien touffu dont le terrible ombrage
Projette, c'eſt certain, la mort de ſon branchage
Et donne à l'exiſtence une teinte de deuil),
Les rameaux toujours verts et les vertes ramilles,
Qui nous mettent ſans fin en état de biſbilles
Avec le doux Jéſus, avec notre Seigneur.
Il y a, voyez-vous, la déſobéiſſance,
Auſſi l'hypocriſie, et le dépit rageur,
L'arrogance et l'enflure, auſſi l'impatience
Et puis la vantardiſe, ainſi que l'impudence,

Le dédain, l'infolence et l'efprit querelleur,
Auffi l'entêtement, auffi l'irrévérence,
L'opiniâtreté, plus l'oftentation,
Et ce mauvais penchant qu'on nomme ambition,
Et certes nombre encor de petites brindilles
Que je ne puis compter quoique n'étant vétilles.
Le défobéiffant eft celui qui, ma foi,
A Dieu n'obéit pas, et foule aux pieds fa loi,
Qui n'obéit non plus aux trônants de la terre,
Et qui pis eft, non plus, au confeffeur, fon père.
Le vantard eft celui qui fe vante toujours
Du bien, du mal qu'il fait, et cela tous les jours.
L'hypocrite eft celui qui feint de ne pas être
Ce qu'il eft, fe montrant ce qu'il cherche à paraître.
Le hautain c'eft celui qui fait à contre cœur
Le bien que fur ce fol chacun doit au malheur.
L'arrogant eft celui qui de fon importance
Et fe grife et fe foûle en fon outrecuidance.
L'impudent eft celui qui par force d'orgueil
Fait jabot du péché, comme on dit s'en bat l'œil.
L'infolent eft celui qui dans fon for méprife
Tout ce qui n'eft pas lui, qu'à tort il outreprife.
Le fieraud eft celui qui ne peut, l'animal !
Souffrir un compagnon, moins encore un rival.
L'impatient celui qui défend fa folie
Contre la vérité dont l'afpect l'humilie.
L'obftiné c'eft celui dont l'indignation
Supporte malgré lui la domination
D'un pouvoir fouverain qui n'a l'heur de lui plaire.
Le préfomptueux eft celui qui ne peut faire
Ce que par amour-propre il prétend accomplir.
C'eft l'irrefpectueux qui fait l'irrévérence,
Quand il ne rend refpect à qui doit l'obtenir.

L'entêté c'eſt celui qui prétend ſans doutance
Son eſprit le meilleur ; enfin le glorieux
C'eſt celui qui dans tout de ſa magnificence
Affiche inſolemment la burleſque importance,
Et ſe plaît ici bas à captiver les yeux.
J'oubliais le bavard, c'eſt celui qui jabotte
Sans vergogne et ſans fin, ainſi qu'une linotte.

Dans maint petit détail l'Orgueil ſe voit encor
Subitement il perce, et ſe donne un eſſor.
Regardez Mons Fierval qui paſſe dans la rue,
Il ſe rengorge et puis attend qu'on le ſalue ;
N'ayez garde, il tiendra le deſſus du pavé ;
Si quelquefois il rend viſite à ſon curé,
C'eſt pour avoir toujours le droit qui l'affriande
D'aller porter au chœur ſa faſtueuſe offrande,
De baiſer la patène, et cela le premier,
Ou bien d'être encenſé tout comme un marguiller.
Ce Fierval, voyez-vous, c'eſt l'Orgueil en perſonne,
Et poſer en public eſt ce qui l'aiguillonne.

Il y a, voyez-vous, deux eſpèces d'Orgueil,
L'un dans le cœur de l'homme ainſi qu'en un fauteuil,
Eſt aſſis carrément, et vraiment s'y goberge ;
L'autre à l'extérieur comme au ſeuil d'une auberge.
Tous ces péchés que viens de vous énumérer,
Et bien d'autres encor, ne puis tous les nombrer,
Se caſent en ſecret dedans le cœur de l'homme ;
L'autre eſpèce d'Orgueil qui pourtant point ne chôme
Vit à l'extérieur ; néanmoins chaque Orgueil
Encore que chacun ne dépaſſe ſon ſeuil,
Eſt le ſigne de l'autre et de ſon exiſtence,
De même un gai berceau nous indique d'avance

Que la taverne en cave a de vieux fûts de vin.
Et tout cela fe voit tant dans la contenance
Que dans les beaux difcours, et la toilette enfin.
Car d'habits fi le luxe était une vétille,
Et non pas un péché plus gros que peccadille,
Jéfus Chrift n'aurait pas févi contre cela
Dans fon faint Evangile, et crié le holà !
Et St. Grégoire auffi prêche contre la mode,
Quoique probablement il en fut peu le code.
Il dit que c'eft péché porter habits trop beaux,
Amples, étriqués, fins ou chargés d'oripeaux,
Et de nos jours on fait ce que la gloriette
Fait dépenfer d'argent pour la moindre toilette.

Quant au premier péché l'ampleur du vêtement,
Cela le rend trop cher bien inutilement.
De drap c'eft tout d'abord un vafte gafpillage,
Puis c'eft brodé, rayé, plein de bariolage,
Puis les robes vous ont outre une grande ampleur,
Du cou jufques aux pieds une énorme longueur,
Puis c'eft garni d'œillets poinçonnés, de fourrures,
D'oripeaux précieux de diverfes natures,
Et ces robes qu'on foit à pied, même à cheval
Se traînent dans la boue, et c'eft vraiment fatal
De voir fe gafpiller des étoffes fi belles,
Des crévés auffi beaux, couteufes bagatelles,
Au détriment du pauvre ; et ces habits d'ailleurs,
Tout tailladés qu'ils font de crévés impofteurs,
Du pauvre ne pourraient jamais faire l'affaire
Quand ils deviennent vieux, car par leur caractère
Et leur façon bizarre, ils ne fauraient vraiment
Le préferver du froid comme un chaud vêtement.
Et maintenant je viens à ces courtes jaquettes

Hideufes, je le dis, n'étant aſſez complettes
Pour cacher au paſſant du matin juſqu'au ſoir
Ce que pudeur nous dit de ne pas laiſſer voir;
C'eſt péché, gros péché que pareille indécence,
De Jéſus Chriſt ſi loin de la chaſte innocence.*

Maintenant pour paſſer à ces ajuſtements
Dont la femme ſe ſert avec tant de rouerie
Pour jeter le grapin ſur l'homme et ſur ſes ſens,
Et qui ſont les harpons de ſa coquetterie,
Des femmes je dirai que bien que quelquefois
La tournure ſoit chaſte, et le minois courtois,
Néanmoins la plupart ont de telles toilettes
Que de l'amour brutal ce ſont des allumettes,
Eveillant le déſir et la lubricité,
Ne reſpirant enfin qu'orgueil et vanité.
Je ne dis pas pourtant qu'une miſe honorable,
Soit pour homme ou pour femme une choſe blâmable,
Mais de leurs vêtements certes le trop d'ampleur,
Ou bien le trop collant, cela fait mal au cœur.
J'en dis encore autant du luxe d'écurie,
Des chevaux graſſouillets, ſi beaux et ſi coûteux
Qu'on a pour ſes plaiſirs, ou pour ſa vénérie;
Auſſi de ces varlets ſouvent ſi vicieux
Que pour en avoir ſoin, on entretient, on garde;

* Nous avons rendu dans les ſix vers qui précèdent vingt-ſept lignes du texte de Chaucer, qui contiennent des détails paſſablement indécents ſur les inconvénients de porter dans ſon temps des jaquettes trop courtes. A l'exception de la déſignation des couleurs dont étaient compoſées ces jaquettes, nous ne voyons rien à regretter dans la ſuppreſſion de ce paſſage, que notre plume, peu bégueule pourtant, ſe refuſe à reproduire.—*Note du Traducteur.*

Auffi de ces harnais où la plume d'outarde
Sert de riche ornement ; où l'on voit briller l'or
Ou des plaques d'argent, ou quelqu'autre tréfor ;
Auffi de l'attirail, felle, bride et bricole
Beaucoup trop précieux et trop chers ma parole !
Auffi par Zacharie oyez ce que dit Dieu :
'Je veux confondre ceux,' dit-il, 'j'en fais l'aveu
Qui fur de tels chevaux fi fringants, fi fuperbes
Avec fi grand orgueil foulent mes pauvres herbes.'
Ces hardis chevaucheurs ne fongent-ils jamais
A ce qu'était du Chrift la modefte monture ?
Il ne montait qu'un âne, et n'avait d'aventure
Que pauvres vêtements en guife de harnais ;
Et ne penfez pas qu'onc il monta d'autre bête,
Que celle qu'il montait dans ce grand jour de fête.
Je dis que tout cela, vous le comprenez bien,
Eft fuperfluité ;—mais je ne blâme en rien
L'ufage des chevaux lorfque c'eft néceffaire,
L'on me comprendrait mal en croyant le contraire.
D'un affez large orgueil on fait preuve de plus
Quand de varlets nombreux on tient une mégnie ;
Surtout quand la mégnie eft une compagnie
Félonne et dangereufe, et qui fait par Jéfus !
Toujours tort au prochain, foit par leur hardieffe,
Soit parce que leur maître a par trop de pareffe
Pour réprimer le mal que font ces gens obtus,
De tels feigneurs, le dis, vendent leur feigneurie
A Satan, c'eft bien fûr, par leur lâche incurie ;
Ou bien quand ces feigneurs fe font maîtres traiteurs,
Que d'hofteliers fripons ils font les fouteneurs,
Ces individus là font méchante befogne,
Ce font des chiens de chaffe à l'affût de charogne.
En agiffant ainfi dame ! de tels feigneurs

Détruifent à jamais eux-mêmes et les leurs.
C'eft pourquoi David dit : ' Une mort bien mauvaife
Sur de pareils feigneurs tombe ! . . . par parenthèfe,
Ils font certains d'aller crânement en enfer,
Car leur maifon ne fut qu'un mauvais lieu—c'eft clair !'
Auffi, s'ils ne font pas dans un temps raifonnable
Au doux Seigneur Jéfus leur amende honorable,
Comme à Laban Jacob dans une occafion
Au nom de Dieu donna fa bénédiction,
A Pharaon Jofeph, tout ainfi d'aventure
A fi vilains feigneurs dans telle conjončture,
Le bon Dieu donnera fa malédiction
Si de leurs ferviteurs ils prennent la fouillure.

L'Orgueil parait encor dans ces pompeux banquets
Où le riche convie et Beaux et Damerets.
Dans ces banquets le pauvre on le laiffe à la porte,
Et pour l'en éloigner on n'irait de main morte.
L'Orgueil fe montre à nu dans l'excès des poiffons,
De hors-d'œuvre pimpants, dans l'excès des boiffons ;
Dans ces mets cuits au four, et dans ces plats de viandes
Brûlant d'un feu follet, comme un beau feu de brandes ;
Et préfentant à l'œil tantôt un fier caftel
En papier crénelé, tantôt un carroufel.
De vrais abus, je dis, oui d'affreux gafpillages,
On rougit en penfant à tels enfantillages !
Dans la vaiffelle puis l'Orgueil fe montre encor,
C'eft l'argent cifelé, le plus fouvent c'eft l'or ;
Et puis un luxe auffi de chant et de mufique,
Afin d'ouvrir la voie à tout plaifir lubrique ;
Dans ce cas, fi bien loin de penfer à Jéfus
Le cœur penfe aux tréfors de l'intriguant Créfus,
L'homme en fe laiffant prendre à ces fauffes délices

Se met en mauvais pas, ouvre ſon corps aux vices ;
Et commet un péché ſi lourd, ſi criminel,
Qu'il devient ſur le champ un gros péché mortel.
De l'arbre de l'Orgueil les petites broutilles
Quand la méchanceté de ſes laides mantilles
Les couvre, ſont hélas ! de vrais péchés mortels ;
Elles ſont ſeulement des péchés véniels
Lorſque ſoudainement au jour elles paraiſſent,
Mais ſans reſter long-temps tout à coup diſparaiſſent.
Et que ſi maintenant l'on déſire ſavoir
D'où découle l'Orgueil, c'eſt bien facile à voir,
Dirai-je, qu'il ſurgit des dons de la nature,
Des dons de la fortune, et même quelquefois
Des ſeuls dons de la grâce, et de ſes doux émois.
Les dons de la nature, ont, c'eſt choſe aſſez ſûre.
Une diviſion entre l'âme et le corps.
Les dons de l'âme ſont n'avoir aucun remords,
De plus eſprit ſubtil, une bonne mémoire,
Un génie avancé bien avide de gloire ;
Et quand aux dons du corps ce ſont en vérité,
L'agilité, la force et ſurtout la ſanté ;
Les dons de la fortune ont pour leur apanage
La richeſſe, un haut rang et le public hommage ;
Quand aux dons de la grâce ils ſont aſſurément
Patience et ſavoir, vers Dieu rapprochement,
La contemplation et la divine extaſe,
Force de réſiſter à la tentation,
De contrôler toujours la plus ſimple action,
Enfin de la vertu de ne quitter la baſe.
De ces différents dons qui veut s'énorgueillir
Eſt un fou ſur le point de ſe laiſſer faillir.
Si nous examinons les dons de la nature
Nous voyons qu'ils ne ſont parfois qu'une impoſture

Ainſi de notre corps la trop chaude ſanté
Nous porte avec fureur vers la lubricité ;
Car Dieu ſait que la chair de l'âme eſt l'ennemie,
Un corps ſain c'eſt l'appeau de la polygamie.
Oui, plus la chair eſt forte, et moins fort eſt l'eſprit,
Quand l'eſprit cède au corps, c'eſt fini, tout eſt dit.
Après ça, ſi l'on veut ſe targuer de nobleſſe,
C'eſt encore folie, et ſtupide faibleſſe,
Pauvres, riches, nous tous venons de mauvais lieu,
Nous ſortons tous d'Adam, un réprouvé de Dieu ;
Par ſuite d'une ſouche et vile et corrompue,
Qui végète ſur terre, et qui plus eſt qui pue.
D'une ſeule nobleſſe on doit s'énorgueillir
Celle là qui pour culte a le ciel, l'avenir,
Car l'homme ſachez le, ſur lequel a maîtriſe
Le péché,—c'eſt un ſerf s'il faut que vous le diſe !

Maintenant il y a des ſignes généraux
De nobleſſe, oui dà ! . . . c'eſt de fuir les ribauds
Et la ribauderie, ainſi que le ſervage
De l'infâme péché ; de plus de faire uſage
De la noble vertu ; d'être auſſi généreux,
Mais pas trop, pour ne pas paraître vaniteux,
Car, ſoit dit entre nous, un excès de largeſſe
Eſt folie et péché, n'eſt pas de la nobleſſe.
Mais c'eſt et noble et beau ſe rappeler toujours
Ce que l'on fit pour nous dans de malheureux jours
C'eſt auſſi noble et beau d'être tout bienveillance,
Quand on eſt de haut rang envers vaſſaux, ſujets,
Car dit Sénèque un homme eſt grand par ſes bienfaits,
Sa bonté, ſa pitié, ſon immenſe indulgence ;
Et fait-il obſerver quand pour faire le choix
D'une Reine l'on voit s'aſſembler les Abeilles,

Elles ont toutes ſoin de ne donner leur voix
Qu'à celle qui n'a pas,—merveille des merveilles!
D'aiguillon pour piquer. Un autre ſigne encor
C'eſt d'être diligent, et d'avoir un cœur d'or.
Certe auſſi celui qui ſe targue de la grâce
Eſt un ſot, un grand ſot qui cherche une diſgrâce;
Il eut dû par la grâce avancer vers le ciel,
Il avance à rebours au ſuperficiel.
Celui-là qui ſe targue auſſi de la fortune
Eſt un ſot, un grand ſot, car ſouvent l'on peut voir
Le richard du matin en perdant ſa pécune
Vers le milieu du jour, n'être qu'un gueux le ſoir;
Et d'autres fois encor les richeſſes d'un homme
Sont cauſes de ſa mort ſi c'eſt un gaſtronome!
Et quant à du public rechercher la faveur,
C'eſt bien ſouventefois un appât impoſteur,
Car le public n'a pas toujours l'humeur égale,
Il applaudit, il ſiffle à très court intervalle.

Remede contre l'Orgueil.

Maintenant que ſavez ce que c'eſt que l'Orgueil,
Sur notre humanité ce qu'il cauſe de deuil,
Si par votre bon ſens vous me venez en aide,
Vous comprendrez bientôt quel en eſt le remède.
Le remède, Meſſieurs, c'eſt dans l'humilité
Qui fait que l'homme ſonge à ſa fragilité.
L'humilité de cœur, l'humilité de bouche,
Et l'humilité d'œuvre,—une pierre de touche.
L'humilité de cœur conſiſte en quatre points,
L'un lorſque devant Dieu l'homme ne ſe regarde
Que comme un rien du tout, inapte à faire appoints,

Comme devant un un, zéro mis par mégarde ;
L'autre quand dans ſon for il ne mépriſe autrui.
Le troiſième alors que, ça ne lui cauſe ennui
Qu'on le jauge fort peu, cela par modeſtie ;
Le quatrième enfin quand lui-même il bénit
En pleine humilité la main qui le châtie,
Et devant Jéſus Chriſt abaiſſe ſon eſprit.
Enfin l'humilité n'eſt qu'un long ſacrifice ;
De l'amertume c'eſt boire à fond le calice,
C'eſt regarder autrui bien au deſſus de ſoi,
C'eſt de ſubir le joug ou d'un Maître ou d'un Roi,
C'eſt en un mot toujours prendre la place infime,
Dût, de par Dieu, ſur vous, un jour trôner le crime.

De l'Envie

Apres l'Orgueil, je veux vous parler maintenant
De ce vilain péché qu'on appelle l'Envie,
De ce péché qui va toujours récriminant
Contre le bien qu'autrui peut avoir dans la vie.
'Un bien vil ſentiment,' nous dit St. Auguſtin,
'Qui fait qu'on s'éjouit du malheur du voiſin.'
Ce péché de l'Envie, une lèpre, une ordure,
Eſt bien évidemment contre le Saint Eſprit,
Puiſque le Saint Eſprit eſt bon de ſa nature,
Et que du bien d'autrui l'Envie eſt le dépit.
Or la méchanceté de ce péché, l'Envie,
En ſon eſſence double empoiſonne la vie.
Des péchés c'eſt le pire, et je vais le prouver :
Un péché quelqu'il ſoit, je le fais obſerver
En péché bien appris ne combat dans ſa lutte
Qu'une ſeule vertu,—loyale eſt la diſpute ;

Mais l'Envie au contraire eſt contre les vertus,
Toutes, comprenez bien ; car elle eſt mordicus
Des bonnes qualités l'éternelle ennemie,
Et pour faire le mal n'eſt jamais endormie.
En lui chaque péché contient quelque plaiſir,
Mais l'Envie eſt moroſe, et ne ſait que haïr.
L'Envie a du chagrin quand le monde eſt en joie ;
Du plaiſir ſeulement quand au chagrin en proie
On ſe ſent malheureux, car c'eſt ſon ſeul bonheur
S'éjouir du chagrin, des maux, de la douleur.
L'Envie a mis au monde un jour la Médiſance,
Fille bien digne d'elle, et qui donna naiſſance
A Dame Calomnie, à Diffamation
Qui sèment le ſcandale à bonne intention ;
Mettant le ſeul inſtinct de leur âme perverſe
A faire du prochain le bonheur à l'inverſe.
Par quatre ou cinq moyens le calomniateur
Parvient à ſon effet d'amoindrir la valeur
D'un homme, en en faiſant même parfois l'éloge,
Ayant ſoin d'ajouter à cet éloge un—*mais* . . . .
Qui beaucoup l'atténue, et bien ſouvent l'abroge ;
Ou bien encor parlant de ſes nombreux bienfaits
Il vous dira qu'un autre a plus de bienveillance ;
C'eſt ainſi que ſans bruit filtre la Médiſance,
Ecornant la vertu dans ſon inſtinct mauvais.
Après la Médiſance arrivant à ſa ſuite
Viennent les vains regrets, les murmures, parfois
Surgiſſant contre Dieu d'une façon ſubite,
Ou ma foi contre l'homme en propos peu courtois.
C'eſt contre Dieu, bien ſûr, lorſque l'homme murmure
Contre la pauvreté, la pluie, ou bien l'enfer,
Quand il ſe plaint avec un ſemblant de droiture
Du ſuccès des méchants aux bons qui fait injure,

Alors que tout cela le devrait, c'eſt bien clair,
Supporter ſans mot dire, en grande patience,
Comme étant du bon Dieu le vouloir, l'ordonnance.
Ces murmures encor viennent dans plus d'un cas
D'un péché différent, qui n'en eſt pas moins vice;
Ainſi certainement, c'était de l'Avarice
Que venaient ces propos de l'infâme Judas
D'un ton cafard plaignant avec aigreur et peine,
Cet onguent précieux verſé par Madeleine
Sur la tête du Chriſt, de notre Rédempteur,
Afin de l'adorer et de lui faire honneur.
Quelquefois de l'Orgueil vient auſſi le murmure,
Comme lorſque Simon, méchant de ſa nature,
Contre la Madeleine acerbement criait
Parce qu'aux pieds du Chriſt elle s'humiliait.
Quelquefois le murmure auſſi vient de l'Envie,
Quand d'un homme on s'attache à détruire la vie,
Soit en ébruitant un mal tenu ſecret,
Ou ſoit en inventant quelque méchante choſe,
Quelque hideux cancan dont le premier effet
Eſt de lui faire tort ſans raiſon et ſans cauſe.
Souventefois auſſi parmi les ſerviteurs
Des murmures ſe font alors que leurs ſeigneurs
Leur commandent pourtant des choſes raiſonnables:
Forcés d'exécuter ces ordres équitables,
Ils grognent en ſecret; ça fait rire l'enfer!
Et du Diable, dit-on, c'eſt le Pater-noſter
Que tous ces grognements; bien qu'entre nous le Diable
N'ait de Pater-noſter; la choſe eſt improbable.
Ces murmures encor, l'expliquerai plus tard
Viennent d'une colère à l'état de brouillard,
Colère qui n'a pu laiſſer de ſa rancune
Déborder à grands flots la bile ou jaune ou brune.

Une haine rentrée eſt certe un grand fléau
Qui vit ſur le haineux et lui ronge la peau,
Elle engendre du cœur par le fait l'amertume,
Ce qui lui fait trouver provenant du prochain
Une bonne action, d'un goût toujours vilain :
Puis après la Diſcorde enduite de bitume
Arrive, qui conſume et brûle l'amitié ;
Et puis vient le mépris qui regarde en pitié
Le prochain quelque bien d'ailleurs qu'il ſe conduiſe ;
Puis l'accuſation qui chaque jour aiguiſe
Son poignard contre nous, épiant le moment
De nous accuſer tous, comme cherche le Diable
Pour nous happer le drôle ! un inſtant favorable ;
Puis la Malignité vient ſans bruit doucement
Qui ſur l'homme s'amuſe à déverſer ſa bile,
Qui le mine tout bas, s'infiltre dans ſon chyle,
A petit feu le brûle, égorge ſon bétail,
Et toujours en ſecret le ruine en détail.

Remede contre l'Envie.

Contre ce laid péché qu'on appelle l'Envie,
Et les vilains recors dont l'Envie eſt ſuivie,
Je m'en vais maintenant vous parler franchement
Des remèdes qu'on peut avoir aſſurément.
D'abord l'Amour de Dieu quand il nous vient en aide,
Et l'Amour du Prochain, ſont le meilleur remède.
Lorſque je parle ici de l'Amour du Prochain,
Par ce mot *du Prochain* il faut entendre Frère,
Car de Chair nous avons chacun le même père,
Et notre Père au ciel eſt Dieu, c'eſt bien certain.
Aime donc ton prochain, Homme ! autant que toi-même,

Du Dieu qui nous créa, car c'eſt l'ordre ſuprême.
Tu dois l'aimer partout, toujours, de tout ton cœur,
Et le reconforter s'il eſt dans le malheur.
Tu lui feras de fait, et la recette eſt bonne,
Ce qu'en ſemblable cas à ta propre perſonne
Tu voudrais qu'il fut fait. En ſuivant cette loi,
Contre lui méchamment tu ne feras emploi
De propos malſéants, de mauvaiſe parole,
D'actes déſobligeants, d'action malévole,
Tu ne déſireras parcelle de ſon bien,
Ni ſon bétail non plus, ſa femme, ni ſon chien.
Et de ce mot *prochain* comprends bien la portée,
Dans ce mot eſt inclus même ton ennemi,
Que pour l'amour de Dieu dois traiter en ami,
Sans que ton âme en ſoit nullement révoltée.
Car ſi l'homme devait haïr ſon ennemi,
Dieu nous recevrait-il en vérité parmi
Ses élus dans le ciel, nous qui péchant ſans ceſſe,
Sommes ſes ennemis de par notre faibleſſe ?
Contre trois mauvais tours faits par ſon ennemi,
L'homme, ſi dans le bien, il demeure affermi,
Se conduira toujours comme je vais le dire,
Et ſur la vertu lors aſſeoira ſon empire.
Pour ſeul prix de ſa haîne, il l'aimera de cœur ;
Pour ſes mauvais propos, il fera ſa prière
Au ciel pour qu'il pardonne au calomniateur ;
A ſes actes pervers d'envie et de colère,
Calme, il oppoſera le pardon, les bienfaits.
Car Jéſus Chriſt nous dit : ‘ Ne haïſſez jamais
Vos ennemis, priez pour eux tout au contraire,
Et leur faites du bien, ſi vous voulez me plaire.’
Ainſi parle Jéſus. Or mieux que nos amis
Nous devrions par ſuite aimer nos ennemis,
Ils en ont plùs beſoin ; c'eſt aux plus miſérables

Que l'on doit se montrer toujours plus charitables.
Certes si nous faisons une telle action,
Nous honorons ainsi du Christ la passion.
Le Christ mourut pour nous ! En cette souvenance
Donc pour nos ennemis ayons de la clémence ;
L'amour d'un ennemi déplait tant à Satan,
Qu'il quitte notre cœur dans un subit élan,
C'est remède efficace au poison de l'Envie,
Il en préserve l'homme, et rend saine sa vie.

De la Colere.

Apres l'Envie, il faut que parle maintenant
D'un péché bien affreux, du péché de Colère,
Que l'Envieux bientôt las ! trouve à satisfaire,
Et l'Orgueilleux aussi toujours impertinent.
St. Augustin nous dit que Colère s'engendre
Par le vilain désir soudainement épandre
Sur autrui sa vengeance, et qu'elle porte en soi
Une ébullition et de rage et d'émoi
Qui brouille le bon sens, et la raison de l'homme
Si souverainement, qu'il n'en a plus en somme.
La Colère a pourtant, il ne faut l'oublier,
Deux motifs que je dois devant vous déplier,
L'un bon, l'autre mauvais. La Colère est très bonne
Lorsque contre le vice elle s'élève et tonne ;
Aussi le sage dit que Colère en ce cas
Vaut mieux que les plaisirs que l'on prise ici bas.
La Colère ainsi faite, est très bonne personne,
Elle est fort débonnaire, est pleine de douceur,
Et n'a, c'est bien certain, aucun fiel dans le cœur ;
Contre l'homme lui-même elle n'a d'amertume,

C'eſt contre ſes méfaits que ſeule elle s'allume,
Ce qui fait que David dit : ‘ Dans un pareil cas
On peut ſe fâcher . . . . mais certe on ne pèche pas.’
La mauvaiſe Colère eſt de toute autre ſorte,
Elle eſt peu charitable, et n'a l'humeur accorte,
Se diviſant d'ailleurs en deux modes diſtincts
Elle a, dans tous les deux, d'aſſez méchants inſtincts ;
Quand ſans réflexion emportée et ſoudaine,
Elle porte à la tête, et court la pretentaine
Contre cœur et raiſon, c'eſt péché véniel ;
Mais quand délibérée elle ſait par avance
Calculer avec art l'inſtant de ſa vengeance,
Que la raiſon conſent, c'eſt un péché mortel.
Elle eſt ſi déplaiſante à Dieu cette colère,
Que de l'homme il retire auſſitôt ſa lumière,
Ce qui fait que ſoudain le ſeigneur Lucifer
Met ſon grapin ſur l'homme et l'emporte en enfer.
De même que le feu détruit tout ſur la terre
Mieux qu'un autre élément, tout ainſi la Colère
Eſt puiſſante à détruire, anéantir tout bien.
Des charbons preſqu'éteints qui dorment ſous la braiſe
Ayant un ſouffle à peine, et n'ayant l'air de rien
Par le ſoufre touchés ſe réveillent fournaiſe :
Ainſi de la Colère ; elle franchit le ſeuil
Du cœur de l'homme, et ſort chaude de ce cercueil
Sitôt que l'homme même eſt touché par l'Orgueil.
Car nous le ſavons tous, c'eſt choſe naturelle,
Le feu ne peut ſortir, même comme étincelle
Que d'un corps qui déjà le contient, le recèle.
Au moyen d'un ſilex frappé par un briquet,
On peut voir tout à coup jaillir rouge reflet,
Adonc ſi de l'Orgueil ſouvent nait la Colère,
La Rancune eſt auſſi ſouvent ſa tributaire,

C'eſt la cendre qui couve, et conſerve le feu
De ce vilain péché qui tant déplait à Dieu.
'Il eſt un arbre qui,' nous dit St. Iſidore
'Lorſque l'on s'en ſert pour bien établir un feu,
Peut le faire durer un an et plus encore,
Si vraiment l'on prend ſoin de le couvrir un peu;
Ainſi de la Rancune alors qu'elle eſt conçue
Dans l'âme du pécheur, impaſſe ſans iſſue,
Certe elle peut durer une année, encor plus,
Mais pendant ce temps là l'homme eſt loin de Jéſus!'

Du démon au milieu de l'ardente fournaiſe,
Se forgent, voyez-vous, chacune aſſez mauvaiſe,
Trois choſes amenant par un chemin certain
A ſa damnation le pauvre genre humain.
L'Orgueil ſoufflant toujours, toujours le feu, la flamme,
Par de méchants propos; et puis l'Envie infâme
Attiſant la Rancune, et mettant le fer chaud
Sur l'homme qui n'en peut, et reſte tout penaud;
Puis vient ce long péché de querelles, d'injures,
De reproches ardents vous jetant les brûlures.
Ce péché, la Colère, eſt très mauvais coucheur,
De l'homme et ſon prochain certe il fait le malheur;
Car vrai, l'homme en colère eſt le toton du Diable,
Il fait ce que Satan lui ſouffle, et c'eſt blâmable,
Ne s'inquiétant mie et du bon Jéſus Chriſt,
De ſa mère Marie, ou bien du Saint Eſprit,
Ni de Meſſieurs les Saints. C'eſt donc un vilain vice,
De la raiſon à l'homme il ôte l'exercice,
Il le rend miſérable, il le brouille avec Dieu,
En fait un être enfin n'ayant ni feu ni lieu.

De la Colère adonc ces puantes engeances
Naiſſent; d'abord la Haine attiſant les vengeances,

Le Courroux, la Difcorde irritant les amis,
Et les rendant foudain de cruels ennemis;
Entraînant tous les maux, puis enfin vient la Guerre
Faifant des lieux maudits des plus beaux lieux naguère;
De cet affreux péché vient encor, c'eft certain,
L'Homicide,—un grand crime,— un crime furhumain.
Et comprenez le bien, vous tous, que l'Homicide
A plus d'un caractère, et chacun eft perfide.
L'Homicide d'abord, fouvent matériel,
Eft, quoique fans efprit, parfois fpirituel.
Ce dernier fait fleurir un grand nombre de chofes,
Ses multiples effets ont pour le moins fix caufes.
La Haine en premier lieu. Voici ce que dit Jean:
'Celui qui hait fon frère,' un mauvais chenapan,
Soit dit par parenthèfe, 'eft certe un Homicide.'
Qui médit du prochain eft auffi, c'eft lucide,
Un Homicide. C'eft un Calomniateur!
Le Calomniateur eft bien pis qu'un Voleur.
'Il a,' dit Salomon, 'deux très larges épées,
Dans un impur acier, malignement trempées,
Avec ces deux damas il occit le prochain
De vilaine façon, comme un vil affaffin:
Car lui ravir l'honneur par ire ou par envie,
C'eft bien plus criminel que lui ravir la vie.'
On commet l'homicide encore par ma foi!
Quand on donne un méchant confeil fans nul émoi,
Tel que de confeiller aux Royales Canailles
D'accabler leurs fujets de taxes et de tailles,
Ce qui fait quelque part dire au Roi Salomon:
'Un Lion rugiffant, un Ours, un Ichneumon,
Reffemblent aux feigneurs qui bien loin d'être fages,
Retiennent à leurs gens leur falaire, leur gages,
Qui vivent fur le pauvre, et fur la pauvreté,

Exploitant pour eux ſeuls la vie et la ſanté.'
'C'eſt pourquoi,' dit le ſage, 'il te faut à ton frère,
S'il a faim, s'il a ſoif donner le néceſſaire,
Sans cela tu l'occis,' et c'eſt péché mortel
Qui te ferme à jamais les deux battants du ciel.
Un homicide encore eſt lorſque notre langue,
Abîme le prochain ſous forme de harangue,
C'eſt tout auſſi vilain que donner le conſeil
De plonger le prochain dans le dernier ſommeil.
L'homicide de fait, je n'en puis rien rabattre,
Si juſte eſt mon calcul, ſe ſubdiviſe en quatre.
L'homicide légal,—alors qu'un criminel
Eſt, par un magiſtrat étant trouvé coupable,
A mourir condamné, que c'eſt officiel:
Mais le juge en ce cas doit être inabordable
A ce vilain déſir de répandre le ſang,
Mais avoir pour juger un eſprit ſain et franc.
Un homicide encor tout à fait excuſable
C'eſt quand dans une lutte, et par néceſſité
L'homme en ſe défendant vous occit ſon ſemblable;
Mais c'eſt bien entendu, mais c'eſt bien arrêté,
Que ſi de but en blanc, ſans qu'il ſoit néceſſaire,
Sans ſe gêner, un homme occit ſon adverſaire,
Dans ce cas il commet un gros péché mortel.
On fait un homicide encor, c'eſt bien réel,
Alors que par haſard ou par mauvaiſe chance
Une pierre, une flèche à la main, on les lance
Sans faire attention, et qu'on occit quelqu'un
Alors que de vengeance on n'a motif aucun.
Auſſi quand elle dort, ſi par ſa négligence
Une femme, une mère étouffe ſon enfant,
C'eſt certe un homicide, un crime ébouriffant,
C'eſt un péché mortel ſans aucune doutance.

C'eſt encore un péché mortel et très mortel
Quand d'un enfant çoncu, par acte criminel,
Médecine ou boiſſon, ou vilaine ſubſtance
On dérange, annihile ou détruit l'exiſtence;
C'eſt homicide auſſi ſi l'on n'uſe, c'eſt clair,
Que pour faire joujou des plaiſirs de la chair;
Et c'eſt un crime affreux quand par honte mondaine
La femme, hélas! occit le fruit d'une fredaine.
La Colère eſt encor de péchés bien nombreux
La ſource, c'eſt certain, et ſurtout bien fâcheux.
Les joueurs par exemple alors que la fortune
Les trahit, contre Dieu déverſent leur rancune,
Ils blaſphèment ſon nom, ils blaſphèment l'autel
Et le ſaint ſacrement, car ils ne ſont que fiel.
Et puis quand le pécheur ſe préſente à confeſſe,
Il cherche à s'excuſer ſur l'humaine faibleſſe,
Et ſe drape ſi bien dans ſes péchés hideux,
Qu'ils s'agrippent bien plus à lui le malheureux!
Car de tous nos péchés l'arrogance eſt le lierre,
De ſes bras tout puiſſants elle enlace la terre,
Et ſouffle dans les cœurs orgueil et vanité! . . .
Le péché ne s'éteint que par l'humilité!

Encore un gros péché qui vient de la Colère
C'eſt celui de jurer; ça n'eſt pas néceſſaire,
Et puis c'eſt poſitif, Dieu dit expreſſément:
'Tu ne prendras en vain, c'eſt mon commandement
Le nom de ton ſeigneur.'—Mathieu l'Evangeliſte
Dit: 'Tu ne jureras jamais à l'improviſte,
Ni par le firmament, c'eſt le trône de Dieu,
Par la terre non plus car ſes pieds il y poſe,
Ni par Jéruſalem, ni par toute autre choſe,
Ni par ta tête, car ne peux d'un ſeul cheveu

La changer la couleur; mais dis, ſur ta parole,
Un non, un oui, pas plus, le reſte eſt faribole.'
Ainſi dit Jéſus Chriſt. 'Oh! jamais ne jurez
En démembrant le Chriſt par ſon corps! par ſon âme!
Par ſes os! par ſon ſang! cela mérite blâme;
Les maudits Juifs d'ailleurs, aſſez vous le ſavez,
Ont démembré le Chriſt, ſans qu'il ſoit néceſſaire
Le diſloquer encor d'une telle manière.'
Et quand, de par la loi devez faire un ſerment,
Que ce ſoit un ſerment, non pas un jurement.
'Lorſque devras jurer,' ainſi dit Jérémie,
'Tu jureras le vrai;—ce ſerait infamie
Que de faire un ſerment contre la vérité,
La vérité . . . . de Dieu c'eſt la Divinité.'
Jurer oiſeuſement ſans raiſon ni ſans rime,
C'eſt commettre un péché, preſque commettre un crime.
Adonc tu jureras avec recueillement
Quand le juge t'aura déféré le ſerment,
Tu ne jureras pas par crainte ou par envie,
Ni pour une faveur devant charmer ta vie,
Mais par reſpect pour Dieu, pour aider ton prochain,
Et de la vérité pour le triomphe enfin.
Qui fait un faux ſerment, fait un péché damnable,
Et blaſphème le Chriſt. St. Pierre auſſi nous dit:
'Sous la voûte du ciel rien qu'un nom, *Jeſus Chriſt!*
Eſt ſeul aſſez puiſſant pour ſauver un coupable.'
Et dit encor St. Paul: 'Au doux nom de Jéſus
Tout doit ſe recueillir, dans un ſaint *oremus.*
Tout doit s'agenouiller et le ciel et la terre,
Et Lucifer lui-même, et ſa cohorte altière!
Ceux qui jurent le nom du Chriſt ſans nuls motifs,
Lui font autant de mal que lui firent les Juifs!'

Maintenant que l'on ſait qu'il eſt contre nature
Jurer oiſeuſement, qu'en fait défenſe Dieu,
On conçoit que c'eſt pis quand on fait un parjure,
Qu'on profère un menſonge au lieu d'un franc aveu.

Que dirons-nous de ceux qui comme gentilleſſe
Vous font de gros jurons par le Chriſt! par la Meſſe!
De ceux qui jurent gros alors que le ſujet
Ne vaut pas un fêtu? . . Que c'eſt abominable! . .
Jurer ſpontanément auſſi c'eſt fort mal fait,
Quoique ce ne ſoit pas tout à fait ſi blâmable!
Mais par état jurer par incantation,
Par évocation, par adjuration,
Comme font les Jongleurs pour leur nécromancie
Appuyant ſur cela leur fauſſe prophétie,
Jurant ſur une épée, ou ſur un baſſin d'eau,
Sur du feu quelquefois ou ſur l'os d'un agneau,
C'eſt agir, je le dis, d'un façon maudite,
Et c'eſt envers l'égliſe action illicite.

Que dire auſſi de ceux qui ſont aſſez naïfs
Pour croire de nos jours encor dans les Augures,
Dans le cri des oiſeaux, ou dans leurs chants plaintifs,
Dans des ſonges, des ſorts ou bien dans les murmures
Et les gémiſſements que le vent fait la nuit,
Et principalement à l'heure de minuit?
Par Dieu, certainement, et par la Sainte Egliſe
Tout ça, c'eſt défendu; je le dis, c'eſt bêtiſe
Croire à ſemblables riens; certes maudits ſont ceux
Qui s'en font les croyants les pauvres malheureux!
Et quand par grand haſard charmes pour des bleſſures
Ou d'homme ou d'animal ont ſuccès, c'eſt que Dieu

Permet que cela ſoit, malgré leurs impoſtures,
Pour le bien de ſon nom, parce que c'eſt ſon vœu !

Maintenant je m'en vais vous parler, car j'y ſonge,
De cet autre péché qu'on nomme le Menſonge,
Généralement fait pour tromper le prochain,
Ce qui vrai n'eſt pas beau, ce qui même eſt vilain.
Il y a, voyez-vous, grand nombre de menſonges
Tout auſſi variés que ſont ma foi les ſonges.
Un menſonge ſouvent ne ſert à rien du tout,
Un autre eſt au contraire arrangé de la ſorte
Que dans ſon flanc gonflé ſouventefois il porte
D'un homme le profit, de l'autre le vatout.
Maintefois un menſonge eſt pour ſauver ſa vie,
Ou ſauver ſon bétail, d'un autre objet d'envie.
D'autrefois un menſonge eſt pour ſe divertir,
Mentir ! pour bien des gens, eſt un ſi grand plaiſir !
Qu'ils inventent, oui dà, c'eſt à ne pas y croire,
Avec mille incidents une fort longue hiſtoire.
Pour garder ſa parole encore on ment parfois,
Auſſi ſans y ſonger, quand on eſt aux abois.

Maintenant arrivons à cette tricherie
Qui nait de l'intérêt, qu'on nomme flatterie.
Flatterie, on le ſait, c'eſt louer goulûment,
Ce qu'on ne devrait que louer modérément.
Les flatteurs, voyez-vous, c'eſt choſe abominable,
Soufflant la vanité, ſont les ſuppôts du Diable.
'L'abſurde flatterie eſt,' nous dit Salomon,
'Un appât dangereux, tendu par le Démon,
C'eſt pire, oui vraiment, que n'eſt la médiſance,'
Car par la médiſance un homme peut par chance,
A ces vilains propos pour ne donner eſſor,

Devenir moins hautain et ſe rabattre encor
De vers l'humilité ; mais par la flatterie
Il s'enfle et ſe bourſouffle avec effronterie.
Du Diable les flatteurs ſont les vils enchanteurs,
A l'homme ils en font voir de toutes les couleurs.
Ils ſont comme Judas, ils ſont tous archi-traîtres,
Sous couvert de valets ils s'impoſent en maîtres,
Du Démon, en un mot, ce ſont les chapelains
Qui chantent *Placebo* pour uniques refrains.
Flatterie, à mon ſens, s'engendre de Colère,
Comment me direz-vous ? je n'en fais pas myſtère,
C'eſt que Colère ſait par adreſſe et par art
A ſon char entraîner et le tiers et le quart.

De la Colère encore il me faut vous le dire,
Vient ce vilain péché, l'action de maudire.
'La malédiction, c'eſt le levier du mal,'
Dit l'Apôtre St. Paul, 'c'eſt un acte fatal.'
La malédiction alors qu'elle eſt injuſte
Retourne à ſon auteur, comme à ſon nid l'oiſeau.
On devrait éviter même pour un cas juſte
Maudire ſes enfants, car cela n'eſt pas beau ?

Que ſi voulons ici vous parler des reproches
Que l'homme fait à l'homme et ſouvent à ſes proches,
Nous dirons : 'Ces propos, hélas ! toujours fâcheux,
Découſent l'amitié, réfroidiſſent ſes feux.'
'Ce ſont d'affreux péchés,' dit dans ſon Evangile
Notre Seigneur Jéſus, 'enfantés par la bile.'
Notez que celui là qui reprend ſon prochain
Lui reproche toujours quelque bobo vilain,
Sa lèpre, par exemple, ou bien encor ſa boſſe,
Ou quelqu'autre péché caché, ſouvent atroce,

Or ſi le reprenez ſur ſes bobos vraiment,
Votre reproche va ſur Chriſt aſſurément,
Puiſque, ça ſe fait bien, la divine ſageſſe,
Nous fait cadeau parfois de lèpre ou de triſteſſe,
Pour nous éprouver mieux; que ſi le reprenez
Pour ſes péchés ſecrets, au Diable vous plaiſez,
Car le Diable eſt toujours content quand il voit l'homme
De ſes péchés nombreux ajouter à la ſomme.
Les reproches, c'eſt ſûr, partent d'un mauvais cœur,
La bouche eſt dans ce cas un méchant orateur:
Donc comprenez le bien, en cherchant à bien faire,
A reprendre du mal quelquefois le prochain,
N'éveillez pas en lui le feu de la Colère,
Mais qu'en le châtiant ſoit douce votre main.
'Car,' nous dit Salomon, 'c'eſt l'arbre de la vie
Qu'une langue jamais ne diſtillant l'envie,
Mais une langue, hélas! diſſolue et ſans frein,'
C'eſt un fléau qui tue, et qui n'a rien d'humain.
St. Auguſtin, auſſi, dit que la gronderie
Eſt l'enfant du démon et de la diablerie.
St. Paul prétend auſſi qu'un ſerviteur de Dieu
Ne doit jamais gronder, à froid ſe mettre en feu;
Et bien que de gronder ſoit aſſez laide choſe,
C'eſt bien pis, pourſuit-il, quand ſans raiſon, ſans cauſe
A lieu la gronderie entre femme et mari,
Car chacun d'eux alors, doit certe être marri
D'être à l'un, d'être à l'autre attelé pour la vie,
Sans eſpoir de repos;—ce n'eſt objet d'envie!
C'eſt pourquoi Salomon dit que maiſon ſans toit,
Où dégoûte la pluie, où l'eau tombe et s'accroît,
Reſſemble bel et bien à la femme grondeuſe
Qui grognonne d'abord, puis devient orageuſe,

Et fomente bientôt un ſoudain ouragan,
Si que ſon homme pour éviter ce déluge
Ailleurs qu'en ſon logis va chercher un refuge;
'Donc vaut mieux, c'eſt certain, à l'abri de l'autan
Pauvre morceau de pain, mais avec de la joie
Qu'un très riche repas,' dit encor Salomon,
'Où dans les grognements notre appétit ſe noie.'
Et l'apôtre St. Paul dit dans certain ſermon :
'Dieu veut qu'à vos maris ſoyez ſoumiſes femmes;
Vous, Meſſieurs les maris devez aimer ces dames!'

Et maintenant parlons s'il vous plait du mépris,
C'eſt un vilain péché, c'eſt moi qui vous le dis;
Surtout, ſans ſe gêner, quand on mépriſe un homme
Pour ce qu'il fait de bon. Ces *mépriſeurs* en ſomme
Sont comme le crapaud qui lui ne peut ſouffrir
L'arôme de la vigne allant bientôt fleurir.
Ces mépriſeurs, ils ſont les compères du Diable
Et ſont les ennemis du Chriſt, c'eſt bien palpable.

Quand aux mauvais conſeils je les dénonce ici,
Comme vilaine choſe, et ſentant le rouſſi,
De tous et d'un chacun faiſant de nous la fable;
Un homme eſt fou vraiment, alors qu'il prend avis
De ces gens qui n'ont pas en eux un tact exquis.

J'arrive maintenant à ceux qui de diſcorde
Se ſont entièrement les éhontés ſemeurs,
Ces gens là ſont vilains, et ſont d'affreux pécheurs,
Tous ennemis du Chriſt qui prêche la concorde.
Car Dieu, c'eſt bien certain, déſire l'union,
Faire de la diſcorde eſt mauvaiſe action.

Vous parlerai-je ici d'une langue traîtreſſe?
Ça dénote, entre nous, une méchante eſpèce;
Langue qui nous cajole avec propos bien doux
Quand nous ſommes préſents, et tourne contre nous
Quand nous ſommes abſents,—c'eſt de la vilenie,
Et rien n'eſt plus hideux que telle félonie!

Après ce, vient encor le crime de Judas,
L'affreuſe trahiſon qui rend l'homme ſi bas;
Et puis vient la menace, une inſigne folie,
Qui regarde ſon vœu comme choſe accomplie,
Quand la plupart du temps on n'arrive jamais
De la menace altière aux plus petits effets.
Puis viennent à leur tour les paroles oiſeuſes,
Stupides maintefois, auſſi fallacieuſes ;
Et quoique ce travers ſoit péché véniel,
Il n'en eſt pas moins vrai qu'il nous ferme le ciel;
Eſcorté de cancans, puis vient le bavardage,
'C'eſt,' le dit Salomon, 'au bon ſens un outrage!'
Après vient le péché des hardis bateleurs
Qui font rire le monde, et ſont . . . . quoi? Des menteurs!
Or St. Paul nous le dit: 'Paroles valeureuſes
Sont conſolantes pour les âmes vertueuſes ;
De même vilains mots et plus vilain ſermon
Font, c'eſt ſûr, les choux gras de l'infâme démon:
Tous ces hardis péchés viennent de la Colère,
La Colère! . . . . Ah! ſi donc! . . . . a langue de vipère! . . . .'

REMEDE CONTRE LA COLERE.

LA Colère étant donc un très vilain péché
Dont l'homme bien ſouvent, hélas ! eſt entiché,
Il nous faut demander que Dieu nous vienne en aide
Afin à ce fléau de trouver un remède.
Pour le combattre bien, il eſt en vérité
Une douce vertu la débonnaireté,
Puis une autre vertu qu'on nomme patience,
Ou ſi mieux vous aimez, ſimplement endurance.
Cette douce vertu la débonnaireté
Eſt d'humeur ſi charmante, a ſi bon caractère,
Que dans l'homme elle éteint tout levain de colère,
Et d'un jour nuageux fait un beau jour d'été.
La ſeconde vertu qu'on nomme l'endurance
Apprend à ſupporter les ennuis, la ſouffrance
Que l'homme cauſe à l'homme extérieurement.
St. Jérôme nous dit que naturellement
La débonnaireté ſouvent arrive à l'homme
Qui n'eſt pas né méchant, quoique l'on diſe en ſomme ;
Et que cette vertu ne fait jamais de mal,
N'en dit jamais non plus, eſt un bel idéal
Admirable ſurtout s'il nous vient de la grâce,
Comme remède alors étant plus efficace.

La patience encore un remède excellent
Contre l'Ire ou Colère, au langage inſolent,
Eſt une vertu qui comprend tant d'endurance,
Qu'elle accepte les maux, même ſans eſpérance,
Qui lui ſont dévolus, ne ſe fâchant jamais
Contre les vilains tours qui ſouvent lui ſont faits.
Aucun méchant propos, aucun ſanglant outrage
N'ont pouvoir de changer ſon calme et doux viſage,

Cette aimable vertu nous defcend du ciel bleu,
Celui qui la pratique eft le chéri de Dieu.
Cette vertu, nous dit avec raifon le fage,
Détruit ton ennemi ; donc apprends à fouffrir,
Si de vaincre tu veux pofféder l'avantage.
Or, de quatre façons, fans plus long difcourir,
Tu le fauras, on fouffre,—et pour chaque fouffrance,
Il y a, c'eft certain, fpéciale endurance.
On fouffre tout d'abord par les méchants propos,
Or Jéfus a fouffert des Juifs tous les haros,
Avec grand' patience, avec grande endurance ;
Tous les méchants propos, tiens-les donc à diftance,
Car le fage nous dit : 'Tu n'auras de repos
Si tu luttes avec un fot, un imbécile,
Soit qu'il tempête, ou rie, ou fon venin diftille.'
L'autre injure eft de fait quand on te prend tes biens,
Jéfus Chrift l'a fouffert cette cruelle injure,
Et bien patiemment, quand chargé de liens
On lui prit fes habits, lui qui dans la nature
N'avait que ça pour biens. Pour la troifième injure
C'eft d'être molefté dans fon corps. Jéfus Chrift
Pendant fa Paffion chaque jour le fouffrit.
La quatrième injure eft inceffant ouvrage,
Qui contre la nature eft inceffant outrage.
Auffi les maîtres qui font travailler leurs gens
Trop outrageufement, en dehors de leur temps,
Plus qu'il ne faut enfin, même les jours de fête,
Commettent un péché, font acte deshonnête ;
Notre Seigneur Jéfus en ce cas, toutefois
Souffrit patiemment quand il porta fa croix
Pour nous, pour nos péchés, pour notre pénitence,
Et cela fans fe plaindre, et par noble endurance.
Il faut donc de ceci tirer une leçon,

C'eſt d'être patient, et de toute façon ;
Pour être digne un jour de la vie éternelle
Pour l'amour de Jéſus le doit chaque chrétien,
Puiſque dans les vieux temps le profane payen
Choyait cette vertu qu'il trouvait la plus belle.

Un philoſophe un jour mis hors des gonds
Par un impertinent diſciple,
Conçut contre l'enfant une ire double et triple,
Et laiſſant déborder ſes penchants furibonds,
Tout irrité ſortit acheter une verge
Pour mieux battre le pauvre enfant.
Il eſt rentré bientôt d'un air tout triomphant,
En avant portant ſa flamberge.
'Que prétendez-vous faire avec ce martinet ?'
Dit ſoudain l'enfant à ſon maître.
'Ah ! tu me le demandes, traître ?'
Reprit ce Philoſophe, 'eh ! parbleu, beau muguet !
Je prétends te donner le fouet,
Pour corriger, et d'importance
Immédiatement ta folle impertinence !'
'En vérité !' reprit l'enfant,
'Vous devriez d'abord vous corriger vous-même,
Car pour moi c'eſt ébouriffant
Vous voir entrer dans cette ire ſuprême . . . .
Avoir une ire d'Eléphant
Pour le méfait d'un pauvre enfant !'
Notre iraſcible Philoſophe,
Etait d'une excellente étoffe,
Reconnaiſſant ſes torts : 'Tu dis vrai, mon cher fils !
Corrige-moi pour mon impatience,
Près d'elle ce n'eſt rien que ton irrévérence,
A toi la verge m'eſt avis !'

Concluons de ceci que de la patience
Vient la divine obéiſſance
Qui fait que l'homme en tout temps, en tout lieu,
Obéit à ſon maître, obéit à ſon Dieu.

De la Paresse.

Apres ces deux péchés, la Colère et l'Envie,
Qui de l'homme, c'eſt ſûr, tous deux troublent la vie,
Je m'en vais vous parler d'un laid péché boudeur
Qui vous rend l'homme lourd et de mauvaiſe humeur.
Ce très vilain péché ſe nomme la Pareſſe,
Malheur à l'homme qui le prend pour ſa maîtreſſe!
C'eſt un péché damnable, il fait tort à Jéſus;
Le pareſſeux pareſſe et ne fait rien de plus.
'Auſſi,' dit Salomon, 'ſi grande eſt ſa molleſſe
Qu'il ne fait diligence à ſervir le Seigneur,
Et ne ſera jamais qu'un mauvais ſerviteur.'
De l'homme la Pareſſe en outre eſt l'ennemie
Dans tous ſes trois états, et jamais ſon amie.
En l'état d'innocence ainſi qu'était Adam
Quand d'Eden il n'avait encor rompu le ban,
Car alors que l'homme eſt en état d'innocence
Il lui faut du Seigneur conſerver l'obſervance.
En état de péché, car dans ce triſte état
L'homme doit prier Dieu pour gagner le rachat
De ſes ſuſdits péchés. Quand à l'état de grâce
La Pareſſe bientôt le rendrait peu vivace,
Et l'anéantirait par ce goût nonchalant
Qui le fait chaque jour marcher d'un pas plus lent.
Cet immonde péché, cette ignoble Pareſſe
Ote la vie au corps, et l'occit la traîtreſſe!

La Pareſſe eſt le pont qui conduit au Démon.
Sur la Fainéantiſe écoutons Salomon :
'Cet enfant de Pareſſe, eſt,' dit-il, 'ſi douillette,
Que pourtant, quoique femme, elle n'eſt pas coquette.'
L'homme doit éviter ce péché dangereux,
Qui lui prend ſon courage et le fait malheureux ;
'Du travail il doit donc contracter l'habitude,'
Comme dit St. Bernard. Avec de l'aptitude,
Un homme devient fort, et bonne eſt ſa ſanté
Alors qu'il ſe trémouſſe avec activité ;
Tandis que s'il ſe livre à la Fainéantiſe
Il devient faible et mou, puis s'ennuie et ſe griſe.
Du moment qu'il s'adonne à ce vilain péché,
L'homme de ſon travail eſt ſoudain détaché,
Toute choſe pour lui devient lourde, onéreuſe,
Et l'heure lui parait ſe traîner ennuyeuſe.

Puis vient l'affaiſſement de ce qu'on nomme Eſpoir
En la bonté de Dieu, qui mène au déſeſpoir ;
Et cela vient d'un cœur ou trop rempli de crainte,
Ou qui de la triſteſſe en lui ſent trop l'étreinte ;
Par lequel déſeſpoir on ceſſe d'avoir foi
En Dieu, laiſſant ſon cœur dans le plus triſte émoi,
Nous dit St. Auguſtin, ouvert à toute faute,
Si que vient s'y camper le péché comme un hôte.
Ce damnable péché qui déplaît tant au Chriſt
S'il dure par malheur tout le temps de la vie,
Eſt pire, je le crois, que le péché d'Envie,
On l'appelle entre nous, le péché de l'eſprit.
Il eſt fort dangereux, celui qui déſeſpère
N'ayant le moindre frein pour l'empêcher mal faire,
Témoin ce vil félon, cet infâme Judas,

Qui trahit Jésus Christ, en lui n'espérant pas.
Dieu, souvenons-nous en, est un Dieu de concorde,
Au pénitent qui fait dans son cœur un hélas,
Il est prêt à donner toujours miséricorde.
Celui qui, l'imprudent, se livre au désespoir,
Dans Jésus Christ n'osant pas placer son espoir,
Devrait se rappeler de St. Luc l'Evangile,
Qui dit que dans le ciel, de la vertu l'asyle,
Il y aura bien plus de joie, en vérité,
Pour un pauvre pécheur, en toute humilité
De son plein gré venant ferme à recipiscence,
Que pour nombre de gens n'ayant dans cette instance
Par leurs douces vertus, et par leur charité,
Certes aucun besoin de faire pénitence.
Voyez encor vraiment, ça se lit dans St. Luc,
La joie et le bonheur de ce vieillard caduc
Egorgeant le veau gras pour mieux fêter la fête
De cet enfant prodigue, un beau jour deshonnête,
Il nous faut l'avouer, ayant je ne sais où
Avec je ne sais qui couru le guilledou,
Mais revenant au gîte après bien des fredaines,
Disant qu'il a mal fait, n'y mettant de mitaines,
Mais proclamant bien haut son tardif repentir
D'avoir été si long à se bien divertir.
Ces gens là qui n'ont foi dans la miséricorde
De Dieu, doivent-ils pas encor se souvenir
Du bon larron, voleur qui méritait la corde
Certe à n'en pas douter, mais par le repentir
Au royaume de Dieu qui sut mériter place,
En suppliant Jésus pour lui demander grâce.
Il n'est si gros péché, si méchante action
Qui d'être racheté ne soit pas susceptible,
De par la mort du Christ, de par sa Passion.

A la miféricorde il eft donc acceffible !
Pourquoi lors fe livrer jamais au défefpoir ?
Le culte de Jéfus eft bafé fur l'efpoir.

Puis vient, ça fe conçoit, l'inerte fomnolence,
Le croupiffant fommeil qui rend un homme lourd
Et de corps et d'efprit, aveugle autant que fourd,
Tant qu'il fe laiffe aller à cette nonchalance.
C'eft un vilain péché que ce péché dormeur
Qui vient certes tout droit de la Fainéantife,
Qui fait que le matin, et c'eft grande fottife,
L'homme endort dans fon lit fa fanté, fa vigueur.
Car le matin, c'eft fûr, c'eft l'inftant favorable
Pour prier le bon Dieu, pour être charitable
Envers les pauvres qui viennent au nom du Chrift
Implorer nos fecours. Et Salomon nous dit :
'Celui qui le matin fe lève de bonne heure
S'il me cherche, bientôt trouvera ma demeure.'
Puis vient la Négligence, ayant peu foin de tout,
Et fa fœur l'Incurie ayant auffi laid goût.
L'Ignorance eft, dit-on, la mère de tout vice
La Négligence alors certe en eft la nourrice.

Pour trouver un remède à ces péchés affreux,
Il faut, nous dit le fage, au ciel porter nos vœux,
S'efforcer en tout temps par nos œuvres de plaire
A notre doux Jéfus, à notre divin père !

Enfin en dernier lieu puis vient l'Oifiveté,
Le canal, c'eft certain, de toute adverfité.

L'homme oifif eft femblable à cette citadelle
Qui n'a pas de muraille, et pas de fentinelle,

Si que de tous côtés peut entrer Lucifer
Pour y tendre ſes lacs qui mènent en enfer.
De tous vilains penſers et de tous bavardages,
De tous méchants propos, et de tous commérages
L'Oiſiveté, le dis, avec profond dégoût,
Las ! eſt le fond de cale, ou plutôt eſt l'égoût.
Les céleſtes lambris, cette terre promiſe
A l'homme par Jéſus, et par la Sainte Egliſe,
N'appartiendront jamais, c'eſt un fait poſitif,
Au méchant, au pécheur, non plus qu'à l'homme oiſif;
Ce qui fait que David dit, ſi j'en ai mémoire,
Que n'ayant accompli de l'homme le labeur,
L'oiſif n'ira jamais pour en ſortir vainqueur
Dans ces lieux ſouterrains nommés le Purgatoire ;
Je crains bien que l'oiſif avec Mons Lucifer
N'aille en définitif ſe brûler en enfer.

Et puis vient le péché qu'en vieux latin on nomme
Tarditas, un péché que careſſe maint homme
Qui remet à demain le ſoin de ſon ſalut,
Quand ce demain ſouvent le happe Belzébuth !
Remettre au lendemain pécheur, point ne l'oublie,
C'eſt plus qu'abſurdité, c'eſt crime, c'eſt folie,
Un homme ſur la terre eſt-il jamais certain
Que pour aller à Dieu lui reſtera demain ?

Puis le relâchement vient traînant à ſa ſuite
Le découragement de la moindre pourſuite,
Si que l'homme s'arrête au milieu d'un labeur,
Le laiſſe inachevé, tant ſans force eſt ſon cœur.
Ceux là ſont ces bergers qui par leur négligence
Laiſſent aller au loup brebis ſous leur guidance,
Sans s'inquièter mie, et c'eſt un très grand mal,

Si fera dévoré l'innocent animal.
Delà la Pauvreté fille de l'Indolence,
Et le Défœuvrement qui mène à l'Indigence.
Puis vient au cœur de l'homme un attiédiffement
Qui dégénère vite en engourdiffement,
Puis petit à petit, fans la moindre fecouffe,
De la dévotion le doux befoin s'émouffe;
' Si grande eft la langueur de l'homme,' dit Bernard,
' Qu'il ne prend goût à rien, en tout eft en retard,
Ne prend plus aucun foin de chanter dans l'églife,
Et n'a d'autre fouci que flâner à fa guife.'
Puis il devient bientôt plus lent, plus endormi,
Et puis du genre humain l'implacable ennemi;
Si qu'à la fin en proie à la mifanthropie,
Il fe vautre à plaifir dans ce dédain impie;
Car un tel fentiment engendrant le remords
Travaille, c'eft certain, au détriment du corps
Auffi bien que de l'âme, et ce fruit de l'Envie
En la racourciffant détruit enfin la vie.

Remede contre la Paresse.

Pour apporter remède à cet affreux péché
Dont l'homme par malheur eft fouvent entiché,
Exifte une vertu qu'on nomme Fortitude,
Et qui fe développe avec grande amplitude.
Cette vertu fi forte exerce un tel pouvoir,
Quelle réfifte au Diable, à fon méchant vouloir,
Et vous relève l'âme avec plus de preftefſe
Que dans les mauvais jours ne l'abat la Pareffe.
Cette noble vertu que hait tant le démon
Eft de plus d'une efpèce, et porte plus d'un nom;

Comme indice certain de vigueur, de courage,
Elle retient le nom de Magnanimité,
Car contre la Pareſſe et ſon mol eſclavage,
Il faut ſouventefois force ténacité.
Puis vient cette vertu la Foi, puis l'Eſpérance,
Qui font tout ſupporter avec ferme endurance.
Puis vient la ſureté quand l'homme mordicus!
Perſévère à garder le chemin des vertus.
Puis après tout cela vient la Magnificence,
Lorſque l'homme accomplit grâce à ſa perſiſtance,
De grandes actions, un admirable but
Que devra s'impoſer qui cherche ſon ſalut.
Un bon remède encore eſt la perſévérance,
Auſſi la fermeté, comme auſſi la conſtance.
Des peines de l'enfer la contemplation,
Du ciel qui nous ſourit la jubilation,
Peuvent ſouvent auſſi du péché de Pareſſe
Avec fruit nous guérir, ſi nous cherchons ſans ceſſe
Nous élancer vers Dieu par la contrition;
Alors du Saint Eſprit guidés par la ſageſſe
Nous pourrons arriver à la perfection.

De l'Avarice.

Et maintenant je viens au péché d'Avarice.
'L'Avarice,' dit Paul, 'eſt la mère du vice;
Car de la Convoitiſe arrive tout le mal
Qui ſe sème et croît vite en ce monde immoral.'
En vérité quand l'homme a perdu confiance
En Dieu ſon créateur, il cherche autre accointance,
Et c'eſt alors qu'il court après les plaiſirs vains,
Et les inanités et tous les biens mondains.

‘ De l’appétit mondain, c’eſt une gourmandiſe,’
Nous dit St. Auguſtin, ‘ dà que la convoitiſe!’
D’autres diſent encor que ce péché vilain
Conſiſte dans l’achat de bijoux, de dentelles,
De choſes qu’en ce monde on appelle fort belles,
Mais pour ſon propre uſage et non pour le prochain.
Et comprenez cela, que ſouvent l’Avarice
N’eſt pas pour écus d’or, mais prenez en notice,
Pour ſcience et ſavoir, pour gloire et pour honneur,
Pour tout objet enfin ayant une valeur.
Que ſi l’on veut ſavoir quelle eſt la différence
Entre la Convoitiſe et l’Avarice intenſe,
La voici: l’Avarice eſt chercher à garder
Ce que par de vers ſoi chacun peut poſſéder,
Sans vouloir au prochain en donner quelque choſe;
La convoitiſe c’eſt le déſir ſurhumain
De poſſéder ce que poſſéde le prochain,
Sa fortune, ſes biens ou ſa femme ou ſa roſe.
Tels déſirs ſont mauvais, et ſont tous contre Dieu,
A vrai dire l’avare eſt un feſſe-Mathieu
Qui de l’Idolâtrie eſt ſous le dur ſervage,
‘ Et’ comme dit St. Paul ‘ reſte en cet eſclavage.’

Car l’avare en effet a preſqu’autant de Dieux
Que dans ſon coffre il a de tréſors précieux,
Pour lui chaque florin eſt une double idole,
Surtout ſi ce florin vaut quadruple piſtole;
L’idolâtre, au moins lui, n’a qu’un Dieu, le ſoleil,
Parce que dans le ciel il n’eſt rien de pareil.
Et certes le péché qu’on nomme idolâtrie
Eſt un péché de Dieu qui fait la fâcherie.
L’avare eſt idolâtre alors qu’il aime mieux
Son argent, ſes tréſors, ſes bijoux faſtueux,

Que Dieu son créateur ; ce n'est qu'un idolâtre
Qui de l'enfer un jour ira tâter de l'âtre.
C'est et par l'avarice, et par ses appétits
Que tant de grands seigneurs aussi tant de petits,
Pressurent leurs vassaux, pour eux viles canailles,
De taxes et d'impôts, et de nombreuses tailles,
Extorquant tous leurs biens sans rime ni raison,
Par amende ou corvée et jusqu'à pamoison.
Telle est en vérité la base du servage,
Un péché bien hideux, contre l'homme un outrage,
Et contre la nature, affreuse trahison.

Adonc tous ses seigneurs si fiers de ce servage
Qu'ils imposent aux gens de moins haut appanage,
N'ont déjà tant de droits de se glorifier,
Car le servage vient, on ne peut le nier,
Du péché tout d'abord. De plus quand par jactance
Ils disent ces seigneurs qu'ils ont l'appartenance
Et ce, d'après leurs droits, des biens de leurs vassaux,
Ils se trompent morgué ! Ces biens impériaux
Ils sont à l'Empereur ; le Seigneur doit d'urgence
Les défendre, mais non les confisquer, je pense ;
Aussi Sénèque dit s'adressant aux seigneurs :
Que ' c'est pour eux devoir aussi bien que prudence
De vivre sagement avec leurs serviteurs.
Les vrais amis de Dieu sont souvent les moins riches,
Car le pauvre n'a pas le culte des fétiches.'

Et puis pensez aussi que seigneur et vassal
De la même façon arrivent en ce monde,
Par ma foi tous deux sont engendrés dans le mal,
Et du péché tous deux portent la tache immonde.
La même mort aussi qui happe le vilain

Happe ſans ſe gêner le ſeigneur châtelain ;
Donc c'eſt là mon avis, je le crois bon, utile,
Et d'autant plus que c'eſt parole d'Evangile :
'Fais avec ton vaſſal comme voudrais par Dieu !
Qu'à toi-même il te fit, s'il était en ton lieu.'
Chaque pécheur d'ailleurs, chacun le ſait en ſomme,
Eſt vaſſal du péché, fut-il bon gentilhomme !
Certe il faut dans ce monde au rang avoir égard,
La raiſon le demande, et le devoir l'exige,
Mais des extorſions, l'injure et le brocard [diſ-je !
Contre vaſſaux . . . . Seigneur ! c'eſt damnable, te

Et de plus comprenez que les tyrans vainqueurs
Font des tyrans vaincus bien ſouvent leurs eſclaves,
Or les tyrans vaincus pouvaient être auſſi braves
Que ces nouveaux tyrans trônant dominateurs.
Il ne fut onc connu ce vilain mot ſervage,
Avant que feu Noé n'eut dit que Cham ſon fils,
De ſes frères ſerait le ſerf pour un outrage,
Un grand péché, ma foi, que Cham avait commis.
Que dire de ceux là qui dans leur convoitiſe
Font des extorſions contre la ſainte Egliſe ?
Certes quand on remet l'épée au Chevalier
En ſymbole de foi devant le monde entier,
Ce n'eſt pas pour donner au glaive qui protège,
Ou qui doit protéger, l'énorme privilège
De piller, de voler, d'être traître envers Chriſt,
De combattre en un mot contre le Saint Eſprit.
'Ce ſont,' dit Auguſtin, 'ce ſont les loups du diable
Qui font ſouventefois une œuvre ſi coupable
Sur les brebis du Chriſt, et ſoit dit, entre nous,
Ces monſtres là ſont pis, oui bien pis que des loups ;
Le loup qui n'a plus faim, dont remplie eſt la panſe,

A manger des brebis à nouveau point ne penſe ;
Mais de l'Egliſe ceux qui ſont la chaſſe aux biens,
Pillent, pillent toujours comme d'affreux payens.'
Or, comme je l'ai dit, le péché du ſervage
Fut la cauſe première, et dans tout l'univers
Lorſque tous et chacun n'étions que des pervers,
Que des gueux de pécheurs, tout était eſclavage,
Aſſujettiſſement, tout allait de travers
Sans pitié ni merci ; mais depuis que la grâce
Du ſeigneur Jéſus Chriſt a tout remis en place,
Dieu ſans doute a voulu, ſoit-il fait ſon vouloir!
Que quelques-uns ſeraient à la tête, au pouvoir,
Et les autres en bas, tout en bas de l'échelle,
Et que chacun ainſi manierait ſa truelle,
Manant pour étayer le fruit de ſon labeur,
Seigneur pour du manant vivre de la ſueur,
Et de plus au beſoin exploiter ſa cervelle.
Cependant, diſons-le, dans des pays parfois,
Quand à la ſainte foi des Ducs ou bien des Rois
Devinrent convertis, à leurs nombreux eſclaves
De leurs liens paſſés détruiſant les entraves,
Ils donnèrent ſouvent leur pleine liberté,
Au nom de Jéſus Chriſt et de l'humanité.
Et le ſerf du ſeigneur lors devint l'homme-lige,
Et le ſeigneur lui dut haute protection,
Et l'homme-lige auſſi dut, en cas de litige,
Suivre de ſon Seigneur la conteſtation.
Le Pape des Chrétiens le chef et le modèle,
Des Serviteurs de Dieu le Serviteur s'appelle.
Mais notez que ce chef s'il n'eut point exiſté,
Il eut fallu qu'il fut un beau jour inventé ;
Des différents dégrés ſans la hiérarchie
Tout n'eut été, c'eſt ſûr, qu'une vaſte anarchie ;

Mais au pouvoir légal ſi l'on doit obéir
Autant que de raiſon, il faut en convenir
Ce pouvoir il devra protéger, non détruire
Tous ſes ſubordonnés, et ne jamais leur nuire ;
C'eſt pourquoi, je le dis, tous ces méchants ſeigneurs
Qui comme les loups ſont d'infâmes égorgeurs,
Et qui pillent les biens de tout leur pauvre monde,
Seront punis par Chriſt de leur conduite immonde,
A moins qu'étant enfin un peu mieux aviſés,
Ils n'aient des ſentiments tout à fait oppoſés.
Maintenant il s'agit parler de tromperie
De marchand à marchand, ou de ſupercherie.
Le trafic, comprenez, de deux façons il eſt,
L'un tout matériel eſt légal, eſt honnête,
L'autre ſpirituel, illégal, deſhonnête,
Et vous allez bientôt en juger par le fait.
Le trafic très honnête eſt lorſque l'abondance
Etant dans un pays, des marchands vont par chance
Dans un autre pays bien plus néceſſiteux,
A leurs périls porter ce ſurcroît ſomptueux.
Le trafic deſhonnête et maudit, et damnable,
Eſt le ſpirituel qui droit vous mène au diable :
C'eſt l'infâme action de trafiquer de Dieu,
Que dans tous les pays on nomme Simonie,
Qui fait qu'à la vertu celui-là dit adieu
Qui concevrait déſir de telle félonie.
Il faut le proclamer, qui fait métier du ciel
Commet évidemment un gros péché mortel.
Et ſavez-vous pourquoi s'appelle Simonie
Ce péché monſtrueux qu'avec acrimonie
Je vous dénonce à tous ? C'eſt de Simon Magus
Que nous advient ce nom. Ce Simon, un intrus
Acheta par de l'or le trône de St. Pierre,

Et c'eſt ſachez le bien une vilaine affaire
Que faire un tel achat. Et celui là qui vend
Certes que l'acheteur eſt tout auſſi coupable,
Pour ces deux mécréants c'eſt un péché damnable,
Surtout ſi d'un tel acte aucun ne ſe repent:
Donc tous ces acheteurs ſont des ſimoniaques,
Ou ſi mieux vous aimez de vrais démoniaques.
La ſimonie encore et ſe gliſſe et s'étend
Pour aſſouvir ſouvent un bien affreux penchant.
Ainſi quand vous voyez, mon Dieu, de par le monde
L'amant ou la maîtreſſe avoir un grand déſir
De faire avancer ſon compagnon de plaiſir,
C'eſt de la ſimonie abominable, immonde.
Quand on donne à quelqu'un un office ſacré,
Il faut que ce quelqu'un il ſoit conſidéré;
'Car,' dit St. Damaſcus, 'tous les péchés du monde,
Ne ſont rien, c'eſt certain, ici qu'on ne me fronde,
Vis-à-vis d'un péché dont l'effet déſaſtreux
Eſt du Chriſt et des ſaints maculer le chez eux.'
Miniſtres inſenſés qui donnez des Egliſes
A de vils paltoquets, à des ambitieux
Dont l'unique mérite eſt voter à vos guiſes,
Vous êtes des eſcrocs, vous eſcroquez les cieux!
Vous détruiſez du Chriſt le noble patrimoine,
Devant l'humanité vous êtes ſans exoine!
Donnant à vos troupeaux de ſi vilains paſteurs
Pour les garder du loup, vous mettez, Impoſteurs
Tous les enfants du Chriſt en dehors de l'Egliſe,
Et trafiquez du ciel, oui, telle eſt votre empriſe!
Du ciel au pâturage auſſi vous n'aurez part,
Il eſt pour les agneaux, je vous le dis ſans fard.

Puis vient le jeu, les dés, et puis la tricherie,

Et puis les faux ferments, et puis l'efcroquerie,
Les brouilles, la rapine, et le défir du gain,
Le reniement de Dieu, la haine du prochain,
Le faux emploi du temps, la paffion cupide,
L'avidité des biens et parfois l'homicide.
En très grand péché certe ils font tous les joueurs,
De ce vilain métier quand ils font les acteurs.
De l'Avarice encor vient le faux témoignage,
Les faux ferments, le vol, et maint et maint outrage
A ce que nous prefcrit et nous commande Dieu,
Et que nous devrions obferver en tout lieu.
De deux fortes fouvent eft le faux témoignage,
En paroles parfois pour ôter l'héritage
Indûment à quelqu'un,—parfois en action,
Par envie ou par ire, ou par agreffion.
Prenez bien garde à vous, qui par des fubterfuges
Vous laiffez empaumer notaires ou bien juges!
Certes, nous le favons, Suzanne eut du déchet,
Et bien d'autres auffi par femblable méfait.
Si maintenant au vol nous arrivons d'emblée,
Je le dirai devant cette noble affemblée,
C'eft un hideux péché que défend le bon Dieu
Dans fes commandements, et dans maint autre lieu.
Le vol de deux façons par ma foi fe divife,
Le vol matériel, le vol fait à l'Eglife,
Que l'on pourrait nommer—le vol fpirituel.
Le vol commun, le vol qu'on dit matériel,
C'eft de prendre les biens du prochain, de fon frère,
Par de vilains moyens, la rufe ou le mal faire,
Ou la force parfois, ou l'emprunt frauduleux
Avec intention de flouer,—c'eft affreux!
Le vol fpirituel n'eft pas blanc comme neige,
Bien au contraire, car c'eft un vrai facrilège:

Il eſt de deux façons ce déteſtable vol,
Qui combine en lui-même et l'aſtuce et le dol.
L'une de ces façons eſt lorſque dans l'Egliſe
Ce vol eſt perpétré par fineſſe ou ſurpriſe;
L'autre lorſque ce vol dans un lieu conſacré,
Eſt commis en dépit du Prêtre ou du Curé,
Dans ces deux cas le vol eſt maudit ſacrilège,
Sous les pas du pécheur Satan place ce piège.

Remede contre l'Avarice.

Maintenant le remède à ce péché bien laid,
C'eſt la miſéricorde, et la pitié de fait,
Mais priſes toutes deux à de fort larges doſes,
Car il ne faut jamais faire à moitié les choſes.
Si l'on me demandait pourquoi ces deux vertus
Détruiſent l'Avarice, et l'amour des écus,
Je répondrais ceci: ‘ C'eſt que jamais l'Avare
Ne montre de pitié pour le néceſſiteux,
Il garde ſon tréſor dont il ne ſe ſépare,
Sans s'inquièter dà s'il eſt des malheureux!”
Cette douce vertu de la miſéricorde
Eſt ſymbole toujours de paix et de concorde,
Pour divine compagne elle a la Charité
Qui ſoutient l'homme en tout dans ſon adverſité.
C'eſt la vertu du Chriſt qui par douceur immenſe
Conſentit à mourir pour notre délivrance;
Aimer à pardonner, ſoulager le prochain,
Eſt la miſéricorde,—un ſentiment divin.
Pour guérir l'Avarice encore un bon remède,
Au prochain malheureux c'eſt de venir en aide,
C'eſt d'uſer en un mot de ſes biens temporels
Largement, pour gagner les vrais biens éternels.

Cependant il ne faut pas faire gaspillage,
Car perdre ainsi ses biens ne serait du tout sage ;
Certes celui qui donne, et ce, par vanité
Ses biens à des chanteurs, ne fait pas charité,
Il commet un péché, je le dis sans vergogne,
Et ne fait, c'est certain, que mauvaise besogne ;
Car il ressemble alors au stupide coursier
Qui pour se rafraîchir va choisir un bourbier,
Quand il pouvait trouver un beau filet d'eau claire,
Un fleuve appétissant, une fraîche rivière ;
Ceux-là qui de leurs biens font un méchant emploi,
Au jour du jugement, je n'en réponds pas, moi !

De la Gourmandise.

Venons de l'Avarice, et de la Convoitise
A ce péché brutal qu'on nomme Gourmandise ;
Abus désordonné du boire et du manger,
Que l'on appelle aussi l'art de se goberger.
La gourmandise dà ! cela n'est point un rêve,
Est un péché mortel ; souvenez-vous tous d'Eve !
Qui par sa Gourmandise et par ses goûts pervers,
En corrompant Adam a damné l'Univers.
St. Paul dit des Gourmands : 'Qui fait Dieu de son ventre
Est l'ennemi du Christ, et sera damné diantre !'
De ce péché celui qui fait son favori
Est perdu pour le ciel, est gangréné, pourri,
La Gourmandise étant la clé de tous les vices,
Et nous ouvrant l'enfer par tous ses orifices.
Multiple est ce péché. Ses subdivisions

On pourrait bien le dire ont pour nom, *légions*.
De toutes la première, hideuſe en ſa nature,
C'eſt dà! l'Ivrognerie, horrible ſépulture
De la raiſon de l'homme! . . . et c'eſt péché mortel!
Pourtant ſi l'homme un jour en buvant davantage
Par ſuite d'un labeur, ne ſavait pas l'uſage
De la boiſſon, alors, c'eſt péché véniel.
Mais c'eſt péché mortel lorſque l'Ivrognerie
De ſon eſprit troublé fait une moquerie.
La Gourmandiſe encore eſt quand l'homme eſt glou-
ton,
Qu'il mange goulûment ainſi qu'un marmiton,
Et que le lendemain grâce au jus de la treille,
Il ne ſait plus du tout ce qu'il a fait la veille.

'La Gourmandiſe,' dit St. Grégoire de Tours
'Eſt un péché qui fait proſpérer à rebours.'
'J'en connais,' pourſuit-il, 'pour ma part cinq eſpèces,
Qui du Gourmand bien haut proclament les faibleſſes.
La première eſt de boire, et même de manger
Avant le temps preſcrit, ne manquez d'y ſonger;
La ſeconde eſt hélas! alors que l'on s'adonne
A des mets trop friands, à boiſſon par trop bonne;
La troiſième eſt alors qu'on mange beaucoup trop;
La quatrième c'eſt quand au lieu d'au galop
De préparer ſes mets, on en fait une étude
A laquelle on apporte un trop plein d'aptitude.
La cinquième enfin eſt de manger ſi bien,
Que dans les plats à ſec on ne laiſſe plus rien.
Ces cinq diviſions ſont les cinq doigts du diable;
Les trois quarts des humains il les agrippe à table!'

Remede contre la Gourmandise.

Contre la Gourmandiſe, ainſi dit Galien ;
Un remède certain, certes c'eſt l'Abſtinence ;
' Mais,' dit St. Auguſtin, ' ſouvenez-vous en bien,
Il faut que pour mobile, elle ait la Patience.
Si vous vous abſtenez pour la ſanté du corps
Le remède n'eſt plus vertu du tout alors.'
L'Abſtinence a pour ſœurs d'abord la Tempérance,
Dans toutes choſes qui tient le juſte milieu,
Puis la Honte pudique évinçant par avance
Ce qui n'eſt pas honnête, et peut déplaire à Dieu ;
La Modération, auſſi la Réticence,
Toutes deux reſtreignant cet immenſe appétit
Qui dans l'art de goinfrer rend un homme érudit ;
Puis la ſobriété qui, ſi j'en ai mémoire,
Prévient l'ivrognerie, et défend de trop boire ;
Enfin ſon frère unique eſt le Contentement
Qui n'étant pas du tout friand de ſa nature,
Vit ainſi qu'un ermite, et mange ſeulement
Pour manger, ſans chercher quelle elle eſt ſa pâture !

De la Luxure.

Apres la Gourmandiſe arrive la Luxure,
Deux péchés bons amis, deux péchés bien vilains,
Mais liés entr'eux deux comme couſins germains.
Ce qui fait que St. Paul dit qu'au fin fond d'un verre,
Se cache la Luxure, et ſouvent l'Adultère.
La Luxure eſt de Dieu l'abomination,

Auſſi, rude et ſévère eſt ſa punition.
Car dans l'ancienne loi ſi de fait une femme
Eſclave, était coupable, elle était ſous le fouet
Condamnée à mourir ; ſi c'était une dame,
On vous la lapidait, jamais ça ne manquait ;
Et ſi la femme était d'un Evêque la fille,
Vive on vous la brûlait, fut-elle bien gentille !
Pour la Luxure Dieu noya tout l'univers,
Et brûla cinq cités au milieu des éclairs.

Maintenant que parlons ici de la Luxure,
Un péché bien puant, d'une ignoble nature,
Venons à ce péché de lui bien dérivé
Que l'on nomme Adultère, un péché dépravé.
Rien de laid en effet autant que l'Adultère,
Qui rime avec raïſon avec ce mot—*ulcère ;*
L'Adultère, on le ſait, eſt auſſi bien commis
Par les femmes, ma foi ! que par leurs chers maris :
C'eſt beſtialité ! . . ' Dans du feu, dans du ſoufre,'
Dit St. Jean, ' on devrait tous les mettre en un gouffre,
Ces pécheurs mal appris, ces vils fornicateurs ;
Le feu ſerait alors pour laver leur luxure,
Le ſoufre pour laver leur ſale et laide ordure,
Et les déſinfecter de toutes puanteurs.'
Briſer ce ſacrement au paradis lui-même
Conſacré de par Dieu ! c'eſt vilain au ſuprême.
' Tu ne convoiteras la femme du prochain !'
Dit le commandement : ' c'eſt,' dit St. Auguſtin,
' Une loi qu'on ne peut eſquiver, choſe ſûre,
Et qui nous interdit tout péché de luxure.'
Et ſur un tel ſujet, écoutez St. Mathieu,
Il va beaucoup plus loin parlant au nom de Dieu :
' Qui regarde,' dit-il, ' avec œil de luxure

Une femme, a commis ce péché de l'ordure,
Tout comme abſolument ſi l'objet enchanteur
Eut été dans ſon lit, eut cuvé ſon ardeur.'
Ici vous pouvez voir que la penſée intime,
Même ſans l'action eſt réputée un crime.
Cet infâme péché tourmente cœur et chair,
Et fait de tous les deux nourriture d'enfer.
Et certes, ſi c'eſt choſe affreuſe, abominable,
Qu'un homme ſacrifie à ce plaiſir damnable,
De gaſpiller ſon bien, ſon âme et ſes tréſors
Pour des femmes ! . . . c'eſt pis, oh ! c'eſt bien pis alors
Qu'on voit la femme . . . . horreur ! . . . . agir en gaſtronome,
Et gourmande vouloir, elle, acheter . . . de l'homme !
Je le dis indigné, ſur un pareil tableau
J'ai hâte en vérité de tirer le rideau !
Ce péché monſtrueux, comme dit le Prophète,
Détruit l'homme et la femme, et plait ſeul au démon,
Qui ſait par là tirer de quoi faire recette,
Et qui de ce côté gouverne ſon timon.
De même qu'un marchand futé de ſa nature,
Connait bien ce qui peut lui rapporter plus d'or,
De même le démon ſait que par cette ordure
Chaque jour il profite et garnit ſon tréſor !

Ceci, comprenez-le, c'eſt l'autre main du diable,
La main et ſes cinq doigts, dont, c'eſt épouvantable,
Avec fruit il ſe ſert le perfide aigrefin
Pour happer crânement le pauvre genre humain !
Tenez ! Le premier doigt c'eſt le regard immonde
De l'homme et de la femme allant de par le monde
En quête de luxure ; il occit par ſon chic

Mieux que ne le ferait regard de basilic ;
Car par les yeux d'abord se fait la convoitise,
Qui descend dans le cœur, l'étourdit et le grise.*
Venons au second doigt, c'est l'infâme toucher
Qui se glisse impudent dans la chambre à coucher.
Aussi dit Salomon : ' A qui touche et manie
Une femme, il advient souvent peine infinie ;
Scorpion elle pique, et ressemble à la poix
Trop chaude, en y touchant on y laisse ses doigts.'
Quand au troisième doigt, c'est la légère troupe
Des propos libertins, une sorte d'étoupe
Qui vous monte la tête et le cœur et les sens,
Et vous met tout en feu, tenans, aboutissans.
Le quatrième doigt sont les baisers de braise
Que sur la bouche on donne, et qui, parenthèse,
Sont autant de péchés et d'actes criminels
Qui deviennent bientôt d'affreux péchés mortels.
On traiterait de fou, celui, ne vous déplaise,
Qui de gaité de cœur s'en irait l'imprudent
Embrasser le creuset d'une ardente fournaise ;
Bien plus fous cependant, c'est un fait évident,
Sont ceux qui sur la bouche, un endroit plein d'ordure,
Vont donner des baisers par besoin de luxure ;
Car cette bouche elle est l'appât que Lucifer
Tend à tous les benêts qu'il emporte en enfer.
Haro surtout sur ces radoteurs pleins d'années
Qui traînent impuissants leurs ardeurs surannées,
Et papillons flétris veulent salir la fleur

---

* Le texte porte : 'for the coveytise of eyen folwith the coveytise of the herte."—Notre manière d'interpréter est ici contraire au texte, mais c'est avec préméditation que nous avons cru devoir adopter le sens que nous présentons.—*Note du Traducteur.*

Dont à peine leurs yeux découvrent la couleur !
Ils reſſemblent aſſez, dans leurs déſirs factices,
A ces tout petits chiens, ne parle pas des lices,
Qui vont près d'un roſier, ou bien près d'un buiſſon,
Lever la patte pour d'un trop plein de boiſſon
Arroſer la racine, et qui, c'eſt choſe ſûre,
N'arroſent jamais rien, pas même leur chauſſure,
N'ayant aucun déſir ſatisfaire un beſoin,
Mais malgré s'arrêtant toujours à chaque coin.
Et celui là qui croit qu'un homme avec ſa femme
Par luxure ne peut pécher, ſe trompe fort;
Avec ſon coutelas on ſe donne la mort,
Si l'on veut en enfer aller loger ſon âme;
Si l'on veut l'on s'énivre avec ſon propre vin.
Certe alors que l'on aime, ardent en toute choſe,
Sa femme, ſon enfant, ou ſon chien je ſuppoſe,
Plus que Dieu, m'eſt avis, plus que ſon fils divin,
Par ce fait, on devient, croyez m'en ſur parole,
Un impie, un payen, on adore une idole.
Un homme ne doit pas avec par trop d'ardeur
Aimer ſa femme dà; mais avec patience
Et modération, et preſque continence;
Sa femme alors pour lui ſera comme une ſœur.
A l'égard du dernier doigt de la main du diable
C'eſt l'action puante et bien abominable
Qu'on nomme la Luxure; et comme les cinq doigts
De ce vice hideux appelé Gourmandiſe,
Le diable les a mis au ventre, la valiſe
De l'homme, et bien cachés ſous des maſſifs étroits,
De même des cinq doigts galeux de la Luxure
Il chatouille les reins de l'homme outre meſure,
Pour le faire tomber pâmé, le mécréant !
Dans le gouffre brûlant de ſon enfer béant.

Il y a, je l'ai dit, certes plus d'une ordure
Qui vivace ſurgit du péché de luxure,
Et vous mène auſſitôt à la damnation ;
Entre non mariés la fornication,
C'eſt un péché mortel que la Sainte Ecriture
Défend expreſſément,—il eſt contre nature.
Et St. Paul bel et bon vous envoie en enfer
Tous les contrebandiers du plaiſir de la chair.
Une autre branche encor du péché de luxure,
Dont le ſimple penſer fait frémir la nature,
C'eſt par incontinence et par lubricité
D'une vierge ravir dà la virginité !
Car c'eſt faire tomber hélas ! la pauvre fille
Du rang qu'elle occupait à l'état de guenille ;
C'eſt la priver enfin par un infâme abus
De ce fruit précieux qu'en latin on appelle
Dit Hieronymus, *centeſimus fructus.*
Oui celui là qui prend la fleur d'une pucelle,
Par là fait un dégât impoſſible à chiffrer,
Et que rien ne ſaurait quelque jour réparer.
De même que celui qui rompant la barrière
D'un enclos, laiſſe aller et brebis et taureaux
Faire chez le voiſin école buiſſonnière,
Demeure reſponſable et du mal et des maux
Que fera ce troupeau ; de même celui certe
Avec effraction qui briſe et tient ouverte
Une porte fermée en tout bien tout honneur
Par la virginité, ſouffrira de la perte
Qu'il aura pu cauſer cet horrible voleur !
De la virginité quand coupée eſt la fleur,
C'eſt pour toujours hélas qu'elle reſte flétrie,
Semblable à l'exilé qui loin de ſa patrie
Ne ſaurait plus goûter un inſtant de bonheur.

Et maintenant quoique je ne ſaurais le taire,
Déjà vous ai parlé ſouvent de l'Adultère,
J'y reviens cependant encore cette fois,
A ce péché vilain pour donner ſur les doigts.
L'Adultère en latin cela veut dire, en ſomme,
Qu'on avance la nuit près du lit d'un autre homme,
Pour diviſer en trois ce qui n'était à deux
Qu'un ſeul et même corps ſelon la loi des cieux.
De cet affreux péché ſurgiſſent, dit le ſage,
Les liens ſcandaleux du vil libertinage,
Et des maux bien honteux, et ſurtout bien nombreux.
D'abord manque de foi, . . . c'eſt la clé de la voûte . . .
Que la foi ſoit perdue, et tout eſt en déroute.
Ce péché déſaſtreux eſt de plus un voleur,
Car le vol quel eſt-il ?—Prendre au prochain ſa choſe !
Or, eſt-il plus grand vol, que lui ravir l'honneur ?
Quand une femme prête à ſon amant ſa roſe,
Eſcroquant ſon mari ſans crainte et ſans remords,
En donnant au prochain l'uſufruit de ſon corps,
Elle fait, voyez-vous, un acte abominable,
Et déſerte le Chriſt pour ſe donner au diable.
Un tel vol eſt un vol plus immonde ma foi
Qu'entrer en une égliſe, en voler les calices,
Si vous le demandez je vous dirai pourquoi :
C'eſt que l'Adultère eſt le plus hideux des vices.
L'Adultère détruit le vrai temple de Dieu,
Et Dieu le détruira, nous apprend St. Mathieu.
En vérité Joſeph, c'était un honnête homme
Craignit beaucoup agir un jour comme un voleur,
Lorſque quittant ſon lit, l'Eve de ſon Seigneur,
Madame Putiphar, lui préſenta ſa pomme
Avec lui, malgré lui, voulant la partager.

Mais Joseph sut pourtant résister au danger.
'Voyez, Dame!' dit-il, 'mon seigneur et mon maître
Me confie ici tout, et deviendrais un traître,
Et lui prendrais son bien, et son plus beau bijou!
Si je faisais cela, je serais un filou!
D'ailleurs Dieu le défend; recouchez-vous, Madame,
Et gardez pour mon maître intacte votre flamme.'
C'est rare de nos jours telle fidélité,
Et ce fait m'a paru digne d'être cité.
L'Adultère en brisant les nœuds du mariage,
Entraîne par le fait maudit du cocuage
Dans la famille humaine un grand nombre de maux,
Et la fait retomber au rang des animaux.
Que de faux héritiers arrivent au partage
De ce qui n'eut jamais été leur héritage?
C'est affreux d'y penser. Que de frères, de sœurs
Se font, sans s'en douter, l'un de l'autre épouseurs,
Par la faute, c'est sûr, ou de Monsieur leur père,
Ou quelquefois aussi de Madame leur mère?
Que dire de ces gens hanteurs de mauvais lieux,
Qui vont purger leurs corps de leur trop plein de feux?
Et que dire de ceux qui du corps de leurs femmes,
De leurs filles parfois, font des trafics infâmes?
Tous ces gens, entre nous, sont d'affreux malfaiteurs,
Qui dans l'enfer iront expier ces horreurs.
Dans les commandements sachez que l'Adultère,
Est placé le neuvième, et précède le vol,
Et qu'il suit, voyez-vous, l'homicide et le dol,
En lui-même ce fait porte son commentaire;
C'est que l'œuvre de chair faite illégalement,
Ressemble à l'homicide en ce qu'en deux ça coupe
Ceux qui devaient toujours boire à la même coupe
Tuant en même temps de Dieu le sacrement.

C'eſt pourquoi, ſous les Juifs, bien anciennement
On puniſſait de mort le péché d'adultère,
Mais la loi de Jéſus, loi bien plus débonnaire,
A greffé de pardon un ſi grand châtiment.
'Allez! ne péchez plus!' dit Jéſus ſans colère
A la femme adultère, 'et que dans ce moment
Nul, s'il n'eſt ſans péché, ne lui jette la pierre!'
Toutefois l'Adultère eſt puni de l'enfer,
A moins que ce péché turbulent de la chair
Il ne ſoit racheté de par la repentance,
Car de bien des péchés lave la pénitence.
Cependant l'Adultère eſt encor plus affreux
Quand ſes hardis acteurs, ſoit l'un, ſoit tous les deux
Qui ſe font promoteurs de ces maudits déſordres,
De ces ſales péchés, ſont hélas! dans les ordres!
Diacre ou ſous-diacre, Abeſſe ou bien Curé,
Plus haut eſt le dégré, plus le Prêtre eſt titré,
Plus l'action vraiment eſt vilaine et hideuſe,
Plus grand eſt le péché, la choſe monſtrueuſe;
Car ces fornicateurs étant ſoldats de Dieu,
Ont dû pour forniquer d'abord briſer leur vœu
De pure chaſteté . . . . ſi, que c'eſt bien réel,
Un Prêtre qui commet un tel péché mortel
Comme il vit par le peuple, envers le peuple eſt traître,
En trahiſſant le Chriſt ſon Seigneur et ſon Maître;
Car comment pourra-t-il pour le peuple prier
Si ſes actes ſecrets ſont ceux d'un ordurier.
Les Prêtres par le grand de leur haut miniſtère,
Sont toujours réputés des anges de lumière,
Mais nous apprend St. Paul, Satan ſouventefois
D'un bel ange du ciel prend le gentil minois;
Et le Prêtre maudit au péché qui s'adonne,
Et qui malgré ſes vœux fornique et poliſſonne,

Eſt fils de Bélial, comme au livre des Rois,
Le furent, on peut voir, du vertueux Elie
Les fils, les vilains fils dans les temps d'autrefois.
Ces fils de Bélial ils faiſaient chère-lie
Sur la communauté ; comme on voit un taureau
Dans un champ, ſans façon, et cela n'eſt pas beau,
Prendre pour ſes plaiſirs la vache qu'il préfère ;
(Mais un taureau ne peut commettre l'Adultère,
Puisque civiliſés ne ſont les animaux,
Et puisqu'en fait d'hymen ils ont des droits égaux.)
Or ainſi qu'un taureau dans un champ peut ſuffire
Pour engroſſer ce champ, tant grand eſt ſon délire,
De même un méchant Prêtre, un ſeul, entendez-vous,
Suffit pour tout ſalir et tout perdre entre nous.
En horreur au bon Dieu, ces Prêtres, dit le Livre,
N'ont de valeur aucune, et ſont moins que du cuivre ;
Gourmands peu ſcrupuleux, ils vivent tous les jours,
Non de l'amour de Dieu, mais du Dieu des amours,
Ne ſe contentant pas comme des Philoſophes
De viande cuite, mais par deſſous les étoffes
Allant chercher la chair des femmes du prochain,
Et des filles parfois tant lubrique eſt leur main.
Et les femmes, hélas ! qui s'en ſont les complices,
Sont de vilains étuis, et ſont des puits de vices,
Qui font grand tort au Chriſt, à l'Egliſe, au bon Dieu,
Et qui, c'eſt ſûr, iront de l'enfer dans le feu.
Sur ces Prêtres maudits et ſur leurs gourgandines
Tombe le feu du ciel, car ce ſont des latrines !

De l'Adultère encore il y en a parfois
Entre femme et mari, lorſque dans leurs émois
Sans ſonger ces gens là quand ils couchent enſemble
Au pourquoi de l'hymen, au but qui les raſſemble,

Comme dit St. Jérôme, à l'œuvre de la chair
Ils s'amufent gaillards fans chercher, c'eft très clair,
A faire des enfants de la belle manière,
Au lieu de folâtrer dans le port de Cythère.
Sur ces gens mariés le diable a chaque foir
Une puiffance immenfe, un abfolu pouvoir;
Aux plaifirs de la porte avoir l'âme ébaubie,
C'eft péché, dit un jour Raphaël à Tobie;
Très férieufement on doit prendre l'hymen,
Sans quoi, c'eft bien certain, on tombe en une ornière
Et de boue et d'ordure, et tête la première;
Et l'on fe sèvre ainfi des plaifirs de l'Eden.
Une autre efpèce encor de vilain Adultère,
Eft lorfque l'on s'affemble à l'œuvre de la chair
Avec quelque parent; c'eft un cas pour l'enfer,
Qui nous fait reffembler tous autant que nous fommes
A des chats, à des chiens, mais non pas à des hommes.
Je dois vous dire ici qu'en fait de parenté
Il en eft, jufqu'à deux, oui deux en vérité;
La parenté d'abord qu'on nomme corporelle,
Et puis la parenté dite fpirituelle.
Spirituelle, c'eft quand dans la vie on a
Affaire en un baptême avec une commère;
Car comme l'alphabet commence par un A,
Auffi bien d'un enfant un époux eft le père,
Le père corporel; tout ainfi c'eft réel,
Le parrain certe en eft père fpirituel;
C'eft pourquoi fi la femme avec fon dit compère
S'affemble, c'eft péché, comme fi de fon frère
Elle devenait femme au lieu de refter fœur,
Et c'eft, difons-le haut, plus qu'un crime .... une horreur!

Une autre eſpèce encor d'abominable ordure
C'eſt cet affreux péché dont parle l'Ecriture,
On n'en devrait parler tant ça ſent le bourbier,
Et rappelle l'impur grouillant ſur un fumier.
Une autre eſpèce encor de péché de luxure,
Eſt, quand la jeune fille, à l'heure de minuit,
Par la pollution en forçant ſa ſerrure,
Bon gré, malgré pénètre enfin dans ſon réduit;
C'eſt vilain, tout cela, du démon c'eſt morſure,
Ça conduit à l'enfer, ça conduit à la mort;
L'homme doit l'éviter alors même qu'il dort,
Car ce qui la nuit vient ainſi par impoſture,
C'eſt le lubrique eſſor d'une penſée impure.

Remede contre la Luxure.

Au péché de Luxure, à ce goût éhonté,
Un remède efficace, et rempli d'excellence
Qui réduit les déſirs de la chair au ſilence,
C'eſt la douce vertu qu'on nomme Chaſteté,
Et ſon aimable ſœur qu'on nomme Continence.
C'eſt mérite vraiment de river ſes déſirs,
Et d'un feu trop actif poitriner les ſoupirs.
Il eſt bon d'être chaſte, et dans le mariage,
Et dans l'état qui ſuit, dans l'état de veuvage.
Le mariage donc, cela ſe comprend bien,
Eſt un grand ſacrement qui rive le lien
Légal, et l'union de l'homme et de la femme,
Et de ces deux ne fait et qu'un corps et qu'une âme.
Dieu fit ce ſacrement, l'ai dit, en Paradis,
Et lui-même plus tard a voulu, m'eſt avis,

Arriver ſur la terre, enfant d'un mariage,*
Et non pas par le fait vilain du cocuage.
Puis un jour pour donner à tous un ſpecimen
Du reſpect qu'il portait au ſacrement d'hymen,
Il s'en fut à la noce, et devant ſes apôtres
Fit un vin ſucculent, valant plus que bien d'autres,
Et cela par miracle, avec rien que de l'eau,
En grande quantité, je crois plus d'un tonneau.
Le véritable effet, le but du mariage
Eſt d'épurer en tout la fornication,
Et de faire lignée avec dévotion,
Pour de la Sainte Egliſe augmenter l'héritage.
De par le mariage un gros péché mortel
Soudain ſe rapétiſſe et devient véniel.
St. Auguſtin nous dit ' qu'un homme en mariage
Ne prendra qu'une femme, et que pas davantage
La femme ne prendra jamais plus d'un époux,''
Et l'Evêque d'Hippone a raiſon entre nous.

D'abord le mariage il faut que je le diſe,
Pour ſymbole a Jéſus avec la Sainte Egliſe;
Et puis je dois le dire auſſi, pour être bref,
L'homme doit de la femme être à coup ſûr le chef,
(Du moins avec raiſon ainſi la loi l'ordonne,
Et je crois que la loi dans un tel cas eſt bonne);
Car ſi la femme avait de maris une couple,
Outre que ce ſerait horrible devant Dieu,
Elle aurait donc deux chefs; pour contenter leur vœu

---

* Nous ſommes de l'avis de Chaucer; dans notre penſée Jéſus eſt le fils de Marie, des faits de Joſeph. Une autre Conception ne ſerait qu'un cocuage prétendu divin, impoſſible à admettre. —*Note du Traducteur.*

Certe, elle ne pourraît jamais être aſſez ſouple ;
Puis ce ſerait ſujet de querelles entr'eux,
Lorſque ces deux maris déſireraient tous deux
Accomplir à la fois l'œuvre du mariage ;
Et puis ce ne ſerait que du libertinage,
Nul père ne pouvant reconnaître ſon fruit
Dans un enfant braſſé, parbleu, dans un ſeul muid !

Maintenant il nous faut regarder comme un homme
Avec ſa femme doit ſe comporter en ſomme,
En endurance autant par ma foi qu'en reſpect,
Comment il doit en tout ſe montrer circonſpect ;
Et c'eſt ce que d'abord dans ſa toute puiſſance
Nous a démontré Dieu quand il donna naiſſance
A la femme. Notez qu'il ne s'aviſa pas
La tirer du cerveau d'Adam ou de ſa tête,
Ni de ſon pied non plus, car c'eut été trop bas,
Il y eut eu dans Eve alors trop de la bête ;
Mais la côte d'Adam à Dieu ſervit de joint,
Il en créa la femme, et la fit naître à point
Pour qu'elle fut de l'homme et la femme et l'égale,
Et digne en tout de lui dans la foi conjugale.
Auſſi l'homme toujours doit-il, en vérité,
Envers ſa femme agir avec ſincérité,
L'aimer comme le Chriſt aima la Sainte Egliſe,
Ainſi que dit St. Paul, et dans toute entrepriſe
Etre prêt à braver pour elle le trépas,
Comme le fit Jéſus pour ſon Egliſe, hélas !

'La femme à ſon mari doit toute obéiſſance,'
Dit maintenant St. Pierre ; et la loi dit auſſi
Autant que d'un époux la femme eſt en puiſſance,
Elle ne peut jurer, il en doit être ainſi,

Sans que de ſon époux elle n'ait l'adhérence.
Car l'époux d'une femme eſt ſon maître et ſeigneur,
Ou doit l'être du moins, et non ſon ſerviteur.
Bonne avec ſon époux, et jamais mijaurée,
La femme, en ſes atours, doit être modérée,
Elle doit bien chercher à plaire à ſon mari,
Mais non pas par la miſe, il en ſerait marri.
St. Jérôme nous dit : 'Les femmes attiffées
Et de ſoie et de pourpre, auſſi trop bien coiffées
Ne ſauraient ſe vêtir jamais de Jéſus Chriſt,
Car chez elles la forme eſt lors plus que l'eſprit.'
St. Jean parle de même, et le grand St. Grégoire
Dit que riches atours ſont pour la vaine gloire
D'attirer l'œil du monde à peu près en tout lieu,
Et non pas pour chercher à capter l'œil de Dieu.
La femme commet donc une inſigne folie
En voulant à tout prix ſe pavaner jolie ;
A quoi bon, dites-moi, ſi bel extérieur,
Si le corps eſt vilain dans ſon intérieur ?
Une épouſe doit être en ſon parler diſcrète,
Modeſte en ſon regard, et pas du tout coquette ;
Puis elle doit encore aimant de tout ſon cœur,
Son mari, lui garder ſans tache ſon honneur,
Car puiſque tout ſon corps appartient à ſon homme,
Elle ne doit le vendre ou le prêter en ſomme.
A ſa femme l'époux doit, c'eſt bien arrêté,
Auſſi protection, de plus fidélité ;
Et puis il doit encore être bon, être ſage,
C'eſt l'unique moyen de faire heureux ménage.
On doit comprendre alors que très chrétiennement
Deux époux ont pouvoir, et ce, de trois manières,
Sans commettre péchés, ſans commettre adultères
Pardi ! de s'aſſembler entr'eux charnellement.

La première façon, le but du mariage,
Eſt dans l'intention, ſans nul libertinage,
Procréer des enfants ſelon la loi de Dieu,
Et de Dame Nature auſſi ſelon le vœu.
La ſeconde façon eſt payer redevance
De ſon corps l'un à l'autre, et cela ſans diſpenſe,
Car aucun des époux n'ayant droit de ſon corps,
A lui-même, il faut bien réunir ſes efforts
Pour s'en ſervir tous deux ſelon la circonſtance.
La troiſième façon eſt mettre en mouvement
Pour le garder d'accord chacun ſon inſtrument,
Afin par ce moyen d'éviter la luxure,
Ou maint vilain péché qui nous mène à l'ordure.
Quand à l'autre façon dans un but tout charnel
De s'aſſembler, fi donc ! c'eſt un péché mortel !
La première façon eſt œuvre méritoire ;
La ſeconde façon on peut s'en faire gloire,
Car elle a quelquefois parfum de chaſteté,
Quand la femme à l'époux paye ſa redevance
Sans nul plaiſir de cœur, de ſens en vérité,
Même contre ſon gré, mais par obéiſſance.
La troiſième façon eſt péché véniel,
Parce que l'on y trouve aſſez ſouvent du miel,
Alors que ſe plongeant tout au fond du calice
On y boit le plaiſir avec charme et délice.
La dernière façon de s'aſſembler la nuit
Pour faire bien joujou par amoureux déduit,
Eſt un péché mortel, vrai, c'eſt de la luxure ;
Les acteurs dans leurs jeux fatiguent la nature,
Et briſent les reſſorts de leur malheureux lit,
En s'efforçant manger plus que leur appétit.

De pure chafteté la deuxième manière
Eft de refter toujours une veuve exemplaire,
Des hommes d'éviter les vils embraffements,
Et réferver pour Chrift tous fes épanchements.
Les veuves, on le fait, font celles d'aventure
Qui n'ont plus de maris ; les autres femmes font
Celles qui fe vautrant jadis dans la luxure
Avec beaucoup d'amants, ont un chagrin profond
De leur libertinage, et dans la pénitence
Se plongent à grands flots pour laver leur licence.
Et certes, difons-le, ce ferait triomphant
Si par permiffion d'un époux bon enfant,
Une femme pouvait par ma foi refter chafte,
Sans que l'époux rifquât ailleurs un péché bafte !
La femme qui veut donc ufer de chafteté
Doit du cœur et du corps avoir la pureté,
Sobre dans fon manger, autant que dans fa mife,
Elle doit en un mot défier l'analyfe,
De vertus être enfin modèle pour chacun,
Et comme Madeleine épandre fon parfum.
De blanche chafteté la troifième manière
Cela ne fait pas doute eft la virginité,
Et quand elle a du cœur, du corps la pureté,
Du Chrift elle eft l'époufe, et du ciel la lumière.
Elle eft ce que la langue en vain veut exprimer.
Jéfus Chrift était vierge auffi fut-il charmer !

Un remède efficace encor pour la Luxure
C'eft d'écarter ce qui lui fert de nourriture ;
Quand la marmite bout trop follement pardieu !
Le plus fimple remède eft l'éloigner du feu !
Dormir long-temps encor fans penfer à grand' chofe,
Engraiffe la Luxure, en augmente la dofe.

Un bon remède encore en toute occafion
Eft de fuir avec foin chaque tentation.
Près du mur le plus blanc mettez une chandelle,
Si le mur n'eft brûlé par fa vive étincelle,
Il eft au moins noirci. J'ai dans plus d'un fermon
Entendu répéter qu'à moins d'être auffi fage
Que dans les temps jadis ne le fut Salomon,
Qu'à moins d'être auffi fort, d'un auffi fier courage
Que ne le fut Samfon, et que David plus faint,
Un homme ne doit pas fe fier d'aventure
A la perfection de l'humaine nature,
Car de l'illufion certe il ferait déceint.

Maintenant que vous ai fait felon ma puiffance
Des Péchés Capitaux, et de leur laide engeance
Le fidéle tableau; que je vous ai fait voir
Les remèdes qu'il faut de par votre vouloir
Apporter à ces maux et du cœur et de l'âme,
Que je vous ai montré quel en eft le dictame,
J'aimerais vous parler des dix Commandements,
Et vous en expliquer les accompliffements,
Mais je laiffe ce foin à de plus doctes maîtres
Que ne le fommes las ! nous autres pauvres Prêtres,
Heureux dans mon difcours fi j'ai pu parvenir
A vous faire goûter le fruit du repentir.

J'ai dit que l'on péchait par penfée ou parole,
Et par toute action ou vilaine ou frivole
Dont on était coupable envers la loi de Dieu ;
Que la confeffion, de la bouche l'aveu,
Bien fouvent obtenait le pardon de l'offenfe,
Si le cœur la faifait avec grand' repentance.
St. Auguftin nous dit, en parlant du pécheur,

Qu'il doit être envers lui ſon propre accuſateur,
Qu'il faut qu'il conſidère en tout la circonſtance
Des péchés qu'il commit, s'il en cherche quittance.
'Tu devras réfléchir,' dit-il, 'ô toi pécheur
Que tu ſois jeune ou vieux, ou vaſſal ou ſeigneur,
Et quelque ſoit ton ſexe, à ce qu'eſt ſur la terre
Parmi tes compagnons, ton rang, ton caractère.
A ton cœur tu devras demander maint pourquoi,
Et ſurtout y répondre avec grand' bonne foi.
Marié, libre, eſclave, ou bien célibataire,
Clerc ou bien ſéculier, riche ou dans la misère,
Il faut ſavoir cela pour ta confeſſion;
Il faut ſavoir de plus dans la perdition
Si la femme qui fut ou victime ou complice,
Charnellement était ta parente par vice.'

Il faut conſidérer ſi ta laide action
Fut ou bien adultère, ou fornication,
Si même par malheur ce n'eſt pas un inceſte,
Si tu ne perdis pas de manière immodeſte
Ce qu'il faut conſerver ;—un gros, bien gros péché
Dont l'homme quelquefois, hélas ! eſt entiché !
Il faut conſidérer où ſe commit l'offenſe,
Si c'eſt dans ta maiſon, ou dans l'appartenance
De la maiſon d'autrui, dans la maiſon de Dieu,
Dans le champ du repos, ou dans quelque ſaint lieu.
Car ſi de tels péchés ont pour ſcène une égliſe,
Il faut abſolument en dernière analyſe,
Que l'Evêque du lieu vienne purifier
Ce qui fut pollué par un vil ordurier.
Que ſi l'ignoble auteur de telle vilenie
Etait un Prêtre, hélas ! pour cette ignominie
Pendant toute ſa vie, il devrait, c'eſt réel,

Etre interdit ; auſſi ne plus chanter la meſſe ;
Et que s'il s'aviſait dans ſa ſcélérateſſe
La chanter, ce ſerait nouveau péché mortel.
Il faut conſidérer ſi la maudite offenſe
Fut faite par un leurre, ou bien par complaiſance,
Pour être compagnon d'un plus hardi pécheur,
Et d'un plus vicieux, ſe mettre à la hauteur :
Car maint pauvre benêt pour avoir l'air capable
Avec gais compagnons irait je crois au diable.
Il faut conſidérer ſi l'on péche ſouvent,
Si c'eſt d'eſprit, de fait, ſi c'eſt pendant l'avent,
Car celui qui ſouvent péche, c'eſt bien notoire,
De la bonté du Chriſt éloignant ſa mémoire,
Marche dans le péché bien plus léger de cœur,
Et ſe montre rétif à voir ſon confeſſeur ;
C'eſt pourquoi ces gens là qui retombent ſans ceſſe
Dans leurs péchés maudits, dans leur ſcélérateſſe,
S'ils vont ſe confeſſer vont chercher par pudeur
Un autre tribunal, un autre confeſſeur.
Mais dans ſemblable cas, Dieu qui connait leur horde,
A ces gens là jamais ne fait miſéricorde.
Il faut conſidérer ſi par tentation
On a péché ; quel fut de la laide action
Le principal moteur, et le premier mobile,
Si la femme qu'on prit était ou non nubile,
Si c'était ſon vouloir commettre le péché,
Si c'était par beſoin qu'elle laiſſa, pauvrette,
Chiffonner ſa vertu, pour groſſir ſa caſſette,
En s'abandonnant, las ! à l'eſprit débauché.
Si c'eſt la femme, il faut auſſi qu'elle examine
Si c'eſt pour de l'argent, pour de la bonne mine,
Qu'elle a laiſſé frôler ou ſon corps ou ſon cœur
Avec l'homme qui fut ſon collaborateur

Dans ce vilain péché d'union gourgandine.
Si c'eſt l'homme il dira, c'eſt la condition
Sine quâ non, s'il veut que ſa confeſſion
Soit réelle, bien faite et pas du tout oblique,
Si ſa compagne était une fille publique,
Il dira le motif de la tentation,
Qui lui fit conſommer ſa méchante action,
Si c'eſt par le ſecours de la ſorcellerie
Qu'il accomplit enfin cette ribauderie.
Il faut, on le conçoit, que chaque confeſſeur
Connaiſſe des péchés le nombre et la grandeur,
Pour juger ſainement quelle eſt la pénitence
Qu'il lui faut infliger après la repentance.
Car, comprenez le bien, pour pouvoir obtenir
Le pardon des péchés, il faut ſe repentir,
Et remplir avec ſoin ce que pour pénitence
Le Prêtre a dû fixer pour effacer l'offenſe.

Donc pour effectuer bonnes confeſſions,
Il faut remplir au moins quatre conditions.
La première eſt d'avoir au cœur grande amertume
Des péchés confeſſés quelqu'en ſoit le volume ;
Ainſi qu'Ezéchiel il faut dire au Seigneur :
'De mes péchés paſſés n'oublierai la noirceur,
Et tant que durera, mon Dieu, mon exiſtence,
Partout, le jour, la nuit, j'en aurai repentance.'
Cette amertume au cœur a cinq ſignes certains,
Que l'on peut remarquer, car ils ne ſont pas vains :
Le premier ſigne c'eſt, dans cette conjoncture,
Que la confeſſion ſoit et modeſte et pure,
Non pour atténuer les fautes du pécheur,
Mais pour en laiſſer voir l'indicible douleur.
Sur ce, St. Auguſtin dit : 'Plus un homme a honte

Des péchés qu'il commit, plus là haut le bon Dieu
De sa miséricorde écoutera le vœu,
Et lui pardonnera ses fautes sans mécompte.'
Telle du Publicain fut la confession,
Ayant offensé Dieu, dans sa contrition,
Il ne voulut jamais, tant il était modeste,
Lever ses yeux en pleurs vers la voûte céleste,
Ce qui fait que touché de sa componction,
Dieu de tous ses péchés lui fit rémission.
'Si,' dit St. Augustin, 'le pécheur est modeste,
Il est près du pardon, cela ne fait conteste.'
Le second signe c'est la sainte humilité
Dans la confession, ce qui fait que St. Pierre
La recommande comme utile et salutaire,
Pour obtenir de Dieu la magnanimité.
Et cette humilité qui dans le cœur doit être,
Extérieurement doit se laisser paraître
Envers le confesseur, représentant de Dieu;
Aussi le pénitent à genoux près du Prêtre,
Doit se mettre humblement quand il fait son aveu.
Un homme ayant forfait à son Souverain Maître
Qui viendrait à sa cour implorer son pardon,
S'il osait se placer avec mol abandon
Auprès de ce Seigneur serait sifflé, je pense,
Et chassé sans pitié pour telle outrecuidance:
Donc si de vos péchés voulez rémission,
Ayez soin tout d'abord faire soumission.
Le troisième signe est que la confession
Si l'homme peut pleurer soit humide de larmes;
S'il ne peut pas pleurer toutefois de ses yeux,
Son cœur doit-il au moins sentir vives alarmes,
Alors qu'il réfléchit à ses péchés nombreux.
Telle confession fut celle de St. Pierre

Qui lorſqu'il eut, hélas ! abandonné Jéſus,
Sortit tout en pleurant de la belle manière,
Diſant : ' Mon Dieu ! mon Dieu ! je ne le ferai plus !'
Le quatrième ſigne eſt que point l'on n'évite
De par fauſſe pudeur de ſes péchés l'aveu,
Telle confeſſion fut celle très licite
Que fit la Madeleine aux pieds du fils de Dieu,
Ne laiſſant ignorer à chacun des convives
L'horreur de ſes péchés et ſes alarmes vives.
Le cinquième ſigne eſt que chaque confeſſé
Soit aſſez repentant, et ſoit aſſez ſenſé
Pour remplir avec ſoin, douceur et diligence
Le rachat des péchés, de par la pénitence
Qui lui fut impoſée ; il doit ſe ſouvenir
Que quand pour nos péchés Jéſus voulut mourir
Juſqu'à la mort il fut rempli d'obéiſſance.

L'autre condition de la confeſſion
Eſt que ſans grand retard, et ſans évaſion
Elle ſoit toujours faite ; et l'on comprend la choſe !
Alors qu'un homme certe attrape une ecchymoſe
Ne ſe hâte-t-il pas d'avoir vite recours
Au médecin, ſans quoi ſeraient finis ſes jours ?
De même d'un péché—le garder en bouteille
Eſt malſain, très malſain, et ce n'eſt pas merveille ;
Comme une tache d'huile il s'étend, il s'épand,
Et d'inſtant en inſtant, croît et devient plus grand.
On doit donc l'extirper auſſitôt ſa naiſſance,
Si l'on ne veut qu'il prenne une immenſe croiſſance,
Et de vivre avec lui d'ailleurs n'a-t-on pas tort,
Quand ſans nous avertir vient nous happer la mort?
Remettre au lendemain pour confeſſer ſa faute
C'eſt faire fauſſe route, et compter ſans ſon hôte ;

Car qui de son vivant néglige enfin le Christ
A l'heure de la mort peut en être maudit.
Il faut en outre encor qu'un homme s'examine
Minutieusement, qu'il aille à la racine
De tous ses vieux péchés pour en sentir l'horreur,
Et qu'il ait le désir les bannir de son cœur.
Puis la confession ne faut qu'on la morcèle,
Mais qu'à son confesseur on la dise et révèle.
Prendre deux confesseurs, morceler un aveu
C'est se tromper soi-même, on ne peut tromper Dieu ;
Car Jésus Christ est bon, tout à fait il pardonne,
Ou ne pardonne rien, au faux si l'on s'adonne.
Toutefois en parlant de la confession
Je dirai que l'on peut, mais par exception,
Se confesser ailleurs qu'à son Prêtre ordinaire,
Si l'on a le permis, le pouvoir de ce faire
Donné par son curé. Dans un tel cas vraiment
Il n'y a, c'est bien sûr, aucun morcellement.

Qui veut se confesser de manière efficace
Doit le faire, porté par son propre vouloir,
De ses péchés il doit avoir le désespoir,
Son repentir doit être un repentir tenace.
Il ne se fâchera contre son confesseur
Quand il lui fera voir du péché la noirceur ;
Il saura conserver toujours sa foi sincère,
Car un parfait chrétien en Dieu ne désespère ;
Dans son aveuglement il n'imitera pas
Le meurtrier Caïn, ni le traître Judas ;
Il aura soin aussi de s'accuser lui-même
Et non pas le prochain, c'est un mauvais système ;
Que s'il était forcé nommer son tentateur,
Il doit le faire alors avec grande candeur ;

Car il ne faut jamais, n'importe pourquoi faire
Même pour s'excuser, frapper quelqu'un derrière.

Tu ne mentiras pas dans ta confession,
En quelque sorte fut-ce à bonne intention,
Comme pour t'accuser, en ce croyant bien faire,
De fautes dont n'aurais pas commis la première ;
Fusses-tu sans péchés avant ce faux aveu
Que tu te trouverais lors coupable envers Dieu.
Tu dois te confesser, note le bien, de bouche,
Et non pas par écrit, à moins d'être muet ;
Celui qui de péchés se fait vilaine couche
Ne doit pas avoir honte avouer tel méfait.
Ne te confesseras jamais par vaine gloire,
Mais par crainte du Christ, comme dit St. Grégoire,
Tu n'iras pas non plus de vers ton confesseur
De tes péchés nombreux lui conter le grimoire
Comme si tu narrais une drôle d'histoire,
Mais avec grand chagrin, mais avec grand' douleur.
Tu te confesseras souvent, c'est méritoire ;
Et le même péché si tu le dis deux fois,
Selon St. Augustin ce n'est attentatoire,
Non ; d'un vrai repentir c'est la timide voix,
Que Jésus Christ entend, si qu'alors il accorde
Les trésors inouis de sa miséricorde.
Et quand au sacrement, au moins une fois l'an,
Il est bon de le prendre ainsi que nous dit Jean.
Sur la terre observons que tout se renouvelle
Et qu'elle fait chaque an tout à fait peau nouvelle.

TROISIEME PARTIE DE LA PENITENCE.

De la confeffion, je puis m'en fouvenir,
J'ai dit: c'eft le fecond pas vers le repentir;
Du repentir alors la troifième partie
C'eft l'accompliffement de la peine fentie
Pour obtenir enfin des péchés le rachat,
Qui fait entrer notre âme en un nouvel état.
Cet accompliffement on peut le circonfcrire
En aumônes à faire, en prières à dire.
L'aumône, ou pour mieux dire encor la Charité,
Se fubdivife en trois, c'eft une trinité.
Contrition de cœur,—quand on offre fon âme
Avec componction à Dieu fon créateur;
Pitié pour le prochain, vive et brûlante flamme,
Qui nous fait foulager d'un frère la douleur;
Et pour troifième effet offrir ce qui confole,
Des vivres, ou parfois une bonne parole,
Car l'homme a grand befoin, c'eft affez naturel,
Des chofes de la terre et des chofes du ciel.
Pour fon corps dans la vie il a par fa nature
Grand befoin d'aliments, et d'une fépulture
Pour fon corps dans la mort. Si des néceffiteux
On ne peut foulager foi-même la misère,
Il faut leur envoyer par difcret mandataire
Ce qui dans leur malheur leur fait rêver les cieux.
Voilà le bon emploi qu'on doit faire fans ceffe
De fes biens, quand fur terre on a de la richeffe;
Malheureux feront ceux au jour du jugement
Qui de leurs biens auront fait ufage autrement!

Avec fa propre bourfe, il faut faire l'aumône
En fecret s'il fe peut, fans le jeter au prône ;
Si pourtant il advient que foit fu ce fecret,
Il ne faut s'abftenir ; car fi le bien n'eft fait
Tout exclufivement pour empaumer le monde,
Mais fimplement pour Dieu,—honny foit qui le fronde !
Car ainfi que le dit quelque part St. Mathieu,
Certe on n'allume pas candelabre ou lanterne
Si l'on défire que n'en foit pas vu le feu,
Et que tout à l'entour refte en fomme auffi terne
Que ça l'était avant ; au contraire en relief
Pour éclairer les gens on met le flambeau, bref !
Devant tous et chacun ainfi votre lumière
Luira pour honorer Dieu votre divin père.

Maintenant pour parler de la punition
Qui fuit le châtiment de méchante action,
Cette punition a deux ou trois manières,
Veilles, jeûnes, ou bien vertueufes prières.
La plus noble prière eft le *Pater Nofter*,
Œuvre de Jéfus Chrift, belle comme l'éther.
Elle eft digne, elle eft courte et facile à comprendre,
Qui l'entend une fois peut auffitôt l'apprendre.
Je recommande à tous cette douce oraifon,
Des théologiens furtout à la raifon ;
Cette fainte prière eft pour la répentance
Un dictame, un appel du ciel à la clémence.

Elle doit être faite avec fincérité,
Avec difcrétion, avec humilité,
Avec la volonté de toujours chercher plaire

Au Chrift notre Sauveur, ainfi qu'à Dieu le père ;
Et puis on doit encor par générofité
A la prière joindre œuvres de charité.
Les vices de la chair, comme dit St. Jérôme,
Sont fauvés par le jeûne, un admirable baume ;
Et les vices de l'âme, ils font auffi fauvés
Par des *Pater nofter*, et par beaucoup d'*avés*.

On doit comprendre encor, ce ne font pas merveilles,
Que la punition doit confifter en veilles ;
Car Jéfus Chrift a dit, faites attention !
'Pour ne pas fuccomber à la tentation,
Veillez, priez toujours !'—Quand au jeûne il confifte
En trois chofes vraiment fur lefquelles j'infifte :
'S'abftenir de péchés, de viande, de boiffon,
Et de déduits mondains, à plus forte raifon.'

Le jeûne doit encor fi l'on a des richeffes
Etre fuivi toujours d'abondantes largeffes
Aux pauvres ; il ne faut, retenez ce dicton,
Parce qu'on a jeûné manger comme un glouton.

La pénitence auffi confifte en difcipline,
En haires fur la peau vous abîmant l'échine,
Le tout ainfi porté pour plaire à Jéfus Chrift ;
Mais il faut fe garder, ainfi que St. Paul dit
Que cette pénitence et rude et fort févère
Ne rende rude, amer auffi le caractère.
'Revêts-toi,' reprend-il, 'fi tu veux plaire à Dieu
De douceur ineffable, et furtout d'endurance,
Plutôt que porter haire, et d'être tout de feu,
Et faire retomber fur autrui ta fouffrance.'

La discipline encor consiste à se frapper
La poitrine et le corps à grands coups d'étrivières,
Puis à s'agenouiller, et puis à s'écharper,
Et puis à se tailler comme on dit des croupières;
Encore à supporter sans crier par trop fort,
Et de femme et d'enfant quand elle advient, la mort.

Quatre choses pourtant troublent la repentance,
Le doute tout d'abord, la honte, l'espérance,
Et la désespérance ou bien le désespoir,
Qui lorsqu'il nous saisit, nous fait voir tout en noir.
Le doute, il est conquis, bien vite, je le pense,
Si l'on réfléchit que courte est la pénitence
Qui nous préserve enfin des peines de l'enfer,
Et rend notre âme pure et digne de l'éther.

La honte qu'on éprouve à porter à confesse
Les péchés qu'on commet et sans cesse et sans cesse
Est une fausse honte, et bien stupide, hélas!
Pour celui qui pécha, qui fit tant de faux pas!
Celui-là devrait bien posséder le courage
Faire confession, c'est à son avantage;
Car le bon Dieu sait tout, au jour du jugement
L'être non confessé sera honteux vraiment!
Ses laides actions, ses péchés, ses ordures,
Ce qu'il croyait caché sous ses nombreux parjures,
Tout sera dévoilé devant le ciel, l'enfer,
Devant ce monde enfin qu'il dominait si fier!

Maintenant arrivons parler de l'espérance . . . .
Elle est de deux façons,—l'une à la négligence
Conduit directement; c'est alors que l'on croit

Que l'on vivra long-temps, et qu'ainſi l'on a droit
De remettre à demain, de l'hiver à l'automne
L'ennui d'aller conter, choſe aſſez monotone,
Tous ſes vilains péchés au bénin directeur
Qu'un jour on a choiſi comme ſon confeſſeur.
La ſeconde eſpérance eſt une outrecuidance,
C'eſt le vif ſentiment de ſa propre importance,
Qui fait que ſouvent l'homme a trop d'eſpoir en Dieu,
Et croit de ſon pardon pouvoir ſe faire un jeu.
Contre le premier vice, à voir il eſt facile
Que la vie ici bas eſt d'eſſence fragile,
Et qu'il eſt fou, bien fou, compter ſur un demain,
Quand le moment préſent lui-même eſt incertain ;
Contre le ſecond vice et ſon outrecuidance,
L'homme devrait penſer qu'un excès d'eſpérance
Doit le conduire, hélas ! au ſentier ténébreux
Où s'agitent ſans fin les eſprits malheureux.

Mais venons maintenant à la déſeſpérance . . . .
Elle eſt de deux façons ainſi que l'eſpérance.
La première eſt ne croire en la bonté du Chriſt ;
La ſeconde eſt penſer que dans la pénitence
On ne peut plus long-temps faire aller ſon eſprit.
La première façon de la déſeſpérance
Vient très certainement de ce fait que l'on penſe
Qu'on a péché ſi fort, et ſi ſouventefois,
Qu'on ne peut ſe ſauver même de par la croix.
Penſer ainſi, vraiment c'eſt inſigne folie !
Car par ſa Paſſion Jéſus Chriſt tout délie ;
Chaque fois que tombons, de par le repentir
Pouvons nous relever,—c'eſt là notre avenir !
Quand à l'autre façon de la déſeſpérance,
L'homme ne doit pas certe en craindre l'influence,

Car en perſévérant chaque jour dans le bien,
Le diable, en vérité, ſur lui ne pourra rien;
Il aurait au beſoin pour narguer ſa maîtriſe
Le ſecours de Jéſus, et de la Sainte Egliſe.

Et de la pénitence, et du vrai repentir,
Comprenez maintenant quel il eſt l'avenir!
C'eſt, écoutez-moi bien, Jéſus Chriſt nous l'enſeigne,
Du céleſte bonheur l'impériſſable règne;
C'eſt le bonheur du ciel où rien ne doit finir,
C'eſt le bonheur du ciel où n'exiſte que joie,
Où tous nos jours ſeront filés d'or et de ſoie,
Où l'on ne connait plus chagrin ni repentir,
Où les maux ſont paſſés pour ne plus revenir;
Où l'enfer ni ſes feux, là ne ſont plus à craindre,
Où la douleur jamais ne ſaurait nous atteindre,
Où chacun s'éjouit du bonheur de chacun,
Où le plaiſir de l'un eſt le plaiſir commun,
Où de l'homme le corps hier encore immonde,
Eſt plus clair que le jour, plus tranſparent que l'onde;
Car mièvre hier encor, lorſqu'il était mortel,
Il eſt plein de ſanté, plein de vigueur, de force,
Et contre lui le mal n'a plus aucune amorce
Auſſitôt qu'il devient à jamais immortel.
La faim, la ſoif, le froid, ou de l'été la flamme
Ne peuvent rien ſur lui; car maintenant ſon âme
Eſt toujours rafraîchie à l'aſpect du bon Dieu,
Et de tous ſes déſirs eſt ſatisfait le vœu.
Ce royaume du ciel, objet de tant d'envie,
Chacun peut l'obtenir par une ſainte vie,
Et par la faim ſoufferte, et par la pauvreté,
Auſſi par le travail, et par l'humilité,
Par l'horreur du péché, par la perſévérance

A ſuivre de Jéſus en tout temps la guidance!
A la céleſte vie, aux gloires de l'Eden
Nous conduiſe Jéſus notre Sauveur . . . . . . Amen!

PRIERE DE CHAUCER.

MAINTENANT à Vous Tous qui venez de m'entendre
Si dans ce que j'ai dit vous trouvez à reprendre,
N'imputez ces défauts certes à mon vouloir,
Mais imputez les tous au manque de ſavoir;
J'euſſe mieux dit, c'eſt ſûr, ſi j'euſſe eu la ſcience,
Ou de mieux raconter la ſuave éloquence;
Que ſi dans ce récit trouvâtes quelqu'eſprit,
Remerciez en tous notre Seigneur le Chriſt.
C'eſt pourquoi, Vous ici, qui m'oyez, vous ſupplie,
(Et vous ſaurai bon gré d'accéder à mon vœu),
De prier pour CHAUCER afin que le bon Dieu
Pardonne ſes péchés nombreux et les oublie.
Afin qu'il me pardonne, en ſa grande bonté,
D'avoir, laiſſant ma Muſe aller la pretentaine,
Traduit, écrit, narré peut-être une centaine
De choſes ayant peu, las! de moralité;
Leur vilain ſouvenir ici ſi je l'évoque,
C'eſt pour dire bien haut: tout ça, je le revoque,
Et le rétracte! . . . . Ainſi, Meſſieurs, n'en parlons plus:
A commencer par toi livre de Troïlus,
Et par toi que ma plume un jour envenimée
Baptiſa de ce nom: 'Livre de Renommée!'
Je te retracte auſſi, pour cela c'eſt certain,
Livre que j'écrivis ſur toi, St. Valentin!

Et ne demande mieux que de jeter aux flammes
L'ouvrage intitulé : ' Livre des vingt-cinq Dames !'
' Des Ducheſſes le Livre,' auſſi j'en ſuis marri,
De ces ' Contes' auſſi dits ' de Cantorbéry ;'
Et de ceux là ſurtout qui ſont de leur nature
Un peu par trop voiſin du péché de l'ordure.
Je déſavoue auſſi ' le Livre du Lion,'
D'autres livres encor, leur nombre eſt légion,
Mais dans ce moment-ci n'ai plus la ſouvenance
Du nom que leur donnai le jour de leur naiſſance ;
Je déſavoue encor nombre de lais grivois,
Mainte chanſon lubrique et que chantai parfois ;
Que tous ces laids péchés dans ſa miſéricorde
Le bon Dieu les efface, et leur quitus m'accorde.
Mais ſuis heureux d'avoir fait la traduction
Du Livre de Boes ' la Conſolation,'
De même qu'écrivis de Grands Saints la Légende,
Et des Moralités ; et ce que je demande
C'eſt que les Saints au Ciel m'obtiennent du bon Dieu
Pouvoir perſévérer pour le bien de mon âme
A pleurer mes péchés, c'eſt là mon plus cher vœu,
Et de l'amour divin à réchauffer la flamme,
Juſqu'à ce dernier jour que vient clore la mort,
Le premier quelquefois d'un bien plus heureux ſort !
Je demande la grâce et le temps et l'eſpace
Pour un vrai repentir qui ne laiſſe la trace
D'aucuns vilains péchés ; qui ſavonne mon cœur,
Et le rende en un mot d'une entière blancheur ;
Afin qu'ayant ainſi remis à neuf ma vie,
Au jour du jugement l'objet de mon envie
Soit atteint ; que je puiſſe auprès du Roi des cieux
Moi qui fut racheté par un ſang précieux,
A tout jamais m'aſſeoir, et chanter ſes louanges

Parmi les chérubins et parmi les archanges,
Par tes mérites ſeuls, ô Seigneur Jéſus Chriſt !
Qui vis avec le Père, avec le Saint Eſprit,
Pour recevoir toujours et toujours les hommages
De tous tes Rachetés, juſqu'à la fin des âges,
Depuis d'Adam l'exil :
Ainſi ſoit-il !



CHISWICK PRESS :—C. WHITTINGHAM, TOOKS COURT,
CHANCERY LANE.

LA FLEUR ET LA FEUILLE.

Poème, traduit de Chaucer en vers français par le Chevalier de Chatelain, deuxième édition, price 2s. avec une illustration d'après Stothard. Basil Pickering, 196, Piccadilly. W.

OPINIONS OF THE PRESS

ON THE

SECOND EDITION, PUBLISHED IN 1857.

Nous avons donné à la suite du premier volume des Contes de Cantorbéry l'opinion de la Presse sur la première édition de notre traduction du joli poème de Chaucer, "*The Floure and the Leafe,*" nous donnons aujourd'hui l'opinion émise sur cette seconde édition.

Chaucer's beautiful poem of "The Flower and the Leaf" could not have met with a more competent translator than M. de Chatelain, who has already done good service to his countrymen by the aptitude with which he has rendered into the French language some of the choicest specimens of English literature. However successful the author may have been with Gay, he has been much more so with Chaucer, and he has achieved, without a fault, the formidable task of making Frenchmen acquainted with one of the sweetest and purest productions of this celebrated English poet. To our own countrymen also, studying the French language—and to those who move at all in the world, its acquirement is a necessity as urgent as reading and writing—the translations of the Chevalier de Chatelain will be pleasing and useful. It may be a matter of surprise that a foreigner should have thoroughly mastered the antiquated orthography, the obsolete words, the quaint conceits which characterize the productions of the ancient father of English poetry. Yet all this has M. de Chatelain accomplished, and even more than this; he has presented Englishmen with one of the prettiest volumes of their native tongue, translated by a master hand into his own language, that they could possibly have chosen.—*The Court Circular, May 9, 1857.*

We have lately had the gratification of paying a well-merited tribute to the great ability of Le Chevalier de Chatelain, as a translator of English poets. And now we have be-

fore us another of his charming translations, abounding in so many beauties of style, and revealing so much of the spirit of the original, that upon reading it, without the aid of the latter, one might almost fancy one's self in the field with Chaucer—grand and famous old Chaucer, *pater poetarum Anglicorum*, who wrote in the spring-time of English poetry—and listening entranced to his melodious verse, genial and fresh as the summer leaves that glowed and sparkled around him in the sunlight.

The translator has, by this noble work of his pen, not only enhanced his former reputation as a French scholar of eminence, but also proved his ability as a master of the English language. The translation of Chaucer as it stands in this neat little volume is a master-piece of poetic art. What far-reaching power of perception, what profound sagacity, what a thorough analyzation of the temper and spirit of the original were required to detect the meaning and subtle forms of thought that lay veiled under its quaint idioms and obsolete words—idioms and words, which are a dead language even to the majority of Englishmen of the present day.

This work claims for the translator a high place in the roll of British poets; for who that was not deeply imbued with their spirit, could so clothe in language their burning thoughts, which rushed bright and sparkling, as it were, from the "hot-wells, from their souls?" France and England will have to divide their honours with the accomplished scholar and charming poet who has done so much to familiarize both countries with the spirit and genius of each other's sons, by making them speak in the language wherein they can be rightly understood.

What Frenchman reading in his own tongue this fine old song of Chaucer, so simple, yet grand in its versification, but must feel his heart warm towards the country that has the honour to claim him as her son, and towards the people ennobled by being inheritors of the same soil? On the other hand, where can we find an Englishman "with soul so dead" as to be insensible to the claims to his gratitude of the highly gifted translator of this and other volumes of English poetry, for exalting the fame of his country and countrymen in the estimation of the French people, and thus more effectually bridging over the straits that divide the two nations, and amalgamating the two peoples, than if an iron road extended from one metropolis to the other?

It must be some consolation to the translator to perceive that the press of England, which is the nation's voice, has not been unmindful of his labours, or silent regarding his merits. In chorus are his praises sung, and his poetical triumphs celebrated. We believe the English press has not put forth

one dissonant sound to disturb the general harmony of praise so justly and eloquently rendered to him. If aught can make his spirit glow with livelier flame—if aught can wake to higher strains the lyre within his bosom—the hearty, spontaneous, and enthusiastic testimony accorded to him by English writers of every diversity of creed and opinion must affect it. We cannot imagine any reward more dear to him than to find his translations of the English poets applauded by the English press, jealous as it is of their fame, and sensitively alive to any defect or blemish of style which might mar the lustre of the originals, and present them in an unseemly garb to a neighbouring nation. But the translator has in this respect proved himself more English than the English themselves. With something of idolatry must he have worshipped at their shrines to acquire so much of their spirit, and so clear a perception of their "living presence" as to be able to think and speak and act in their several persons so naturally, and because naturally, so well.

Long may he wear the double wreath which France and England contentedly bind around his brow; long may he continue to delight us by the music of his verses, reviving the memory of our poets, and endearing them to us on account of hearing them speak their thoughts by the tongue of another; and long may he remain a cementing link between the two peoples, exciting them, not to envyings and hatreds, but, teaching them, by familiarity with each other's real sentiments, to admire and respect each other; pursuing their several ways, but exchanging the kind offices of friends and neighbours whose interests are identified, and who have many glories in common.—*The Literarium, May 13th*, 1857.

We have much pleasure in announcing the success of the Chevalier de Chatelain's labours to make his countrymen acquainted with our poets. A short time since we welcomed the third edition of his translations of "Gay's Fables;" we have now received the second edition of his excellent rendering of Chaucer's "Flower and the Leaf." Believing as we do, that all nations are rendered nobler and better in proportion to their inward knowledge of English literature, we cannot but rejoice at this success; and we also rejoice that the work fell into such competent hands as M. de Chatelain's. A reperusal of this tale only increases our desire to receive the translation of all the "Canterbury Tales," the first volume of which we are promised on the first of June.—*The Birmingham Daily Press, May* 14, 1857.

We are glad to see good old Chaucer's poem of the "Flower and the Leaf," translated into French by Le Chevalier de Chatelain, has reached a second edition. This is a very nicely

got up work. The old English style of printing is adopted, with decorated capitals, &c., and is a masterpiece of typography. The French and English are in juxtaposition, and those who read French will see how happily the Chevalier has caught the spirit of our old bard, proving at once that he is not only a master of his own graceful language, but also of the language, harsh, crude, and unfinished, that was spoken and written in our own country five hundred years ago. We know how difficult the translator's task must have been, and we appreciate and praise accordingly. The book will make a nice present, and be useful both to the student of French and also of the quaint old Saxon English.—*The Epworth Herald, May 14th*, 1857.

We are glad to see the publication of a second edition of the Chevalier de Chatelain's translation of Chaucer's beautiful poem of the "Flower and the Leaf." We hail with pleasure a work of this kind, and admire the courage and genius of the Chevalier in attempting, and so skilfully executing, a translation into elegant French verse of so difficult an author as our Chaucer, whose writings are comparatively so little known among the generality of our countrymen, and it displays, on the Chevalier's part, a love for the beautiful, and a degree of courage which is rarely met with in foreigners, as the mastery over the difficult, and, to many English readers, almost unintelligible language of our early poet.

The translation before us has the still greater merit of being a faithful reproduction in French of the English original, both as regards metre and number of verses, (a merit which we should be glad to accord to several translations of foreign poems into English) thus preserving the "style" of the original. With admirably good taste the Chevalier has introduced many quaint old French expressions and words, thereby conveying to his French readers in a more forcible manner the *ipsissima verba* of the English original. We can, with great pleasure, recommend the work to both English and French readers, and heartily congratulate the Chevalier upon its reproduction, and we look forward with great anxiety to the perusal of his forthcoming work, the "Canterbury Tales," and sincerely wish him that success which he merits, on account of the difficult task he has imposed upon himself for the gratification of his countrymen.—*The Lady's Newspaper, May 23rd*, 1857.

In our paper of the 25th of April, we noticed the exertions of the Chevalier de Chatelain. This indefatigable translator has now undertaken a task of no little difficulty in versifying into French old Chaucer's "Canterbury Tales," which will be published on the 1st of June. The elegant little volume of

"The Floure and the Leafe," one of the most graceful of Chaucer's effusions, is sent forth as the pleasant harbinger of the "Tales."

M. de Chatelain accomplishes his task with singular felicity, proving alike his thorough knowledge of the capabilities of both languages and his poetic genius. As to many of the present age French has, perhaps, become more easily comprehensible than the crude and obsolete language of our venerable Chaucer, this translation may serve as an elucidation, as it is undeniably a truthful version of the original.—*Maidstone and Kentish Journal, May* 30, 1857.

This little work is altogether charming. In the choice type of the modern Aldus, we are presented, page by page, with Chaucer's ever fresh poem, and a translation of it into French, in the same metre, with a rare transfusion, not only of the words, but of the spirit of the original. By a happy admixture of antique French words and phrases, the *vraisemblance* is made absolute. Not only as a literary curiosity, but as a literary luxury, we shall welcome the forthcoming "Contes de Cantorbéry," which we incline to think may introduce many English readers to the Father of their own Poetry. The general selection from our poets which is hereafter to be given will test, and we doubt not prove, the versatility as well as the exactness of the Chevalier's power as a translator.—*The Globe, June* 4, 1857.

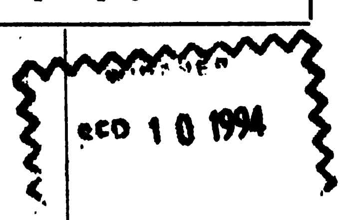
It was beautifully said by Shelley that you might as well try to extract the perfume of the violet by putting it into the crucible, as to translate poetry with perfect truthfulness to the original. The Chevalier de Chatelain has executed with infinite grace and surprising accuracy a difficult task in his rendering of *The Floure and the Leafe* of Chaucer into French, now in its second edition. *La Fleur et la Feuille* (Pickering), well printed, with Chaucer's English, and the Chevalier's French on opposite pages, is a pleasant little addition to the book-shelf of the scholar and man of taste.—*The People, June* 6, 1857.

The version is idiomatic and spirited.—*The Guardian, June*, 1857.

The Chevalier is doing good service to his countrymen by enabling them to appreciate, in their own language, the gems of English poetry. It is, moreover, a pleasant pastime for English readers to contemplate their favourites in a new dress, which, if not always corresponding in force and feeling to the original, still shows us how another language, soft and fluent, can affect them—in one case turning rugged simplicity into elegance, in another, transmuting strong and masculine ex-

pressions into soft and gentle terms. Chaucer's beautiful poem of the "Floure and the Leafe," is the subject of the present translation, and we recommend this elegant little volume to our readers, which will, perhaps, be to many a first introduction to the "pure well of English undefiled." Truly, Chaucer is a sealed book to many, partly on account of his obsolete language and orthography, but principally, we believe, from a mistaken notion that his works are absolutely unreadable in the nineteenth century. Let those readers whom such a consideration has deterred, betake themselves to the mine of wealth that lies in the works of this brave old Englishman. And such cannot do better than to procure Le Chevalier de Chatelain's edition of "The Floure and the Leafe," with the French and English placed side by side; for where the obsoleteness of the orthography deters them, the French version will afford an explanation.—*The Englishwoman's Review, July* 11, 1857.


3 2044 015 [redacted]


ECD 1 0 1994

